http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Le chrétien interieur, ou La conformité interieure que doivent avoir les chrêtiens avec Jesus Christ... Par un solitaire. Nouvelle edition, revûë, & corrigée

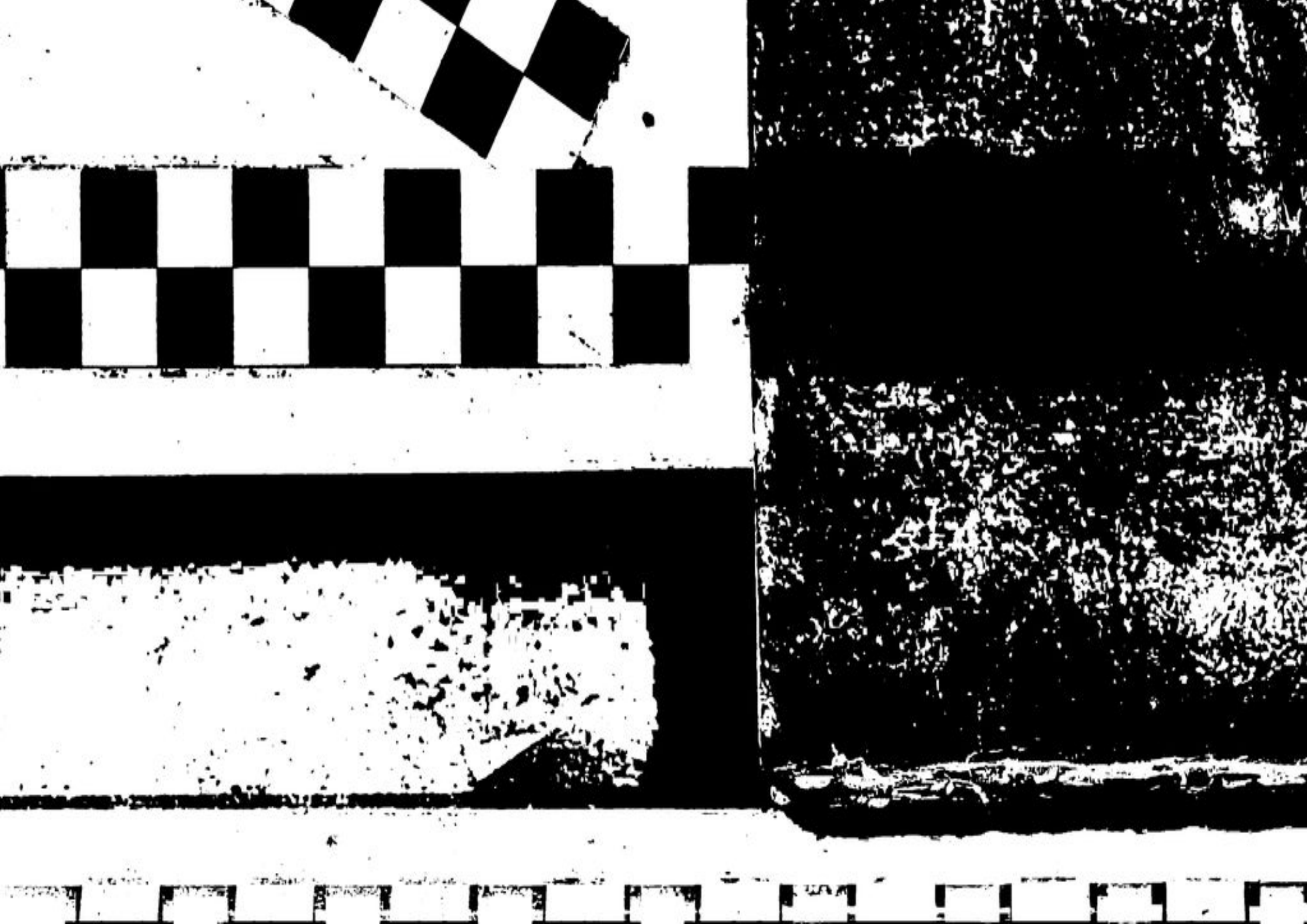
Auteur :Bernières de Louvigny, Jean de

Date :1679

Cote : 334120 T. 01

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001100164867

Droit d'utilisation : © Creative Commons - Paternité. Pas d'utilisation commerciale. Pas de modification.



5526

N.D.2 fol. 159

St.

Bernard

(de Lauwigny)

Jean (de)

334120

LE CHRETIEN INTERIEUR,

OU

LA CONFORMITE INTERIEURE

Que doivent avoir les Chrêtiens avec JESUS CHRIST.

Divisé en huit Livres, qui contiennent des sentimens tous divins, tirez des Ecrits d'un grand Serviteur de Dieu de nôtre Siecle.

PAR UN SOLITAIRE.

Nouvelle Edition, revûë, & corrigée.

TOME PREMIER.

A ROUEN,
Chez ANTOINE MAILLARD, derriere le Cimetiere de S. Maclou.

M. DC. LXXIX.

LYON 1896

APPROBATION.

A JESUS CHRIST.

TRES-AIMABLE JESUS, *adorable Sauveur de nos ames, recevez, s'il vous plaist, ce petit Ouvrage, qui ſe va mettre au pied de vôtre Croix, pour recevoir la precieuſe roſée de vôtre Sang & de vos Graces, afin d'en porter les ſentimens dans les cœurs, & d'en produire abondamment les fruits dans toutes les ames qui le liront avec pieté. C'eſt vous-même, ô* JESUS, *qui avez inſpiré toutes ces lumieres en l'eſprit, & imprimé ces pieux mouvemens en la volonté d'un de vos plus fideles ſerviteurs, dont vous nous avez ôté la preſence, il n'y a pas long-temps. Vous l'aviez choïſi dans la corruption d'un ſiecle, qui ne connoiſt quaſi plus ny voſtre Eſprit ny vos Maximes, pour prendre vos delices avec luy dans une profonde retraite, où vous l'occupiez de vous-même, par une contemplation ſublime, qu'il interrompoit auſſi rarement pour penſer au monde, comme les gens du monde interrom-*

pent rarement leurs occupations humaines pour penſer à vous.

Comme ſa vie étoit toute cachée dans l'Interieur, & ſa converſation toute élevée au Ciel, nous n'en euſſions pas eu la moindre connoiſſance, ſi ce n'eſt, SEIGNEUR, *que vous êtes une grande Lumiere, & que quand on s'approche de vous, plus on ſe veut cacher, on ſe manifeſte davantage. S'il revenoit de voſtre converſation, c'étoit comme Moyſe, qui aprés vous avoir parlé familierement comme amy avec ſon amy, décendoit de la Montagne tout lumineux & tout embraſé. Luy au ſortir de ſes oraiſons venoit comme du Ciel, de l'abondance de ſon cœur ſa bouche parloit, & proferoit des Oracles, qui raviſſoient ceux qui l'écoutoient; & ſon entretien jettoit des flâmes qui embraſoient ſes amis particuliers, qui avoient le bon-heur d'entrer dans ſes conferences.*

Ce qu'il communiquoit de paroles aux preſens, la charité, dont ſon cœur brûloit, obligeoit de l'étendre juſques aux abſens, par une multitude de lettres, qui étoient reçuës comme autrefois celle de S. Paulin, que l'on baiſoit avec reverence, comme des Reliques d'un eſprit tout rempli de Dieu: & comme elles procedoient d'un tres-grand ſentiment de vôtre amour, ô divin JESUS, *elles avoient auſſi la vertu de le produire dans tous ceux qui les recevoient. C'étoit aſ-*

ſez à pluſieurs qui avoient de la diſpoſition, d'en lire ſeulement quelques lignes, pour être embraſez.

Il y a peu de temps qu'un homme de condition, de merite & de pieté, en ayant vû quelques-unes, fut ſi penetré de leurs ſentimens, qu'il les voulut rendre publiques, & mis au jour l'Interieur Chrêtien. *Il a bien paru,* SEIGNEUR, *par le bon racueil que tout le monde luy a fait, que c'eſt vous-même qui vous manifeſtez dans les veritez qu'il contient. Car comme dans le Ciel la plus legere poſſeſſion de vous-même, que vous donnez aux Bien-heureux, les contente tres-abondamment: ce petit Livre comblant tous les cœurs de joye & de ſatisfaction, a bien fait connoître qu'il les rempliſſoit de Dieu. Voicy quelque choſe de plus ample, & ce me ſemble de mieux ordonné, qui procedant de la même cauſe, produira, comme je l'eſpere, les mêmes effets, peut-être encore meilleurs.*

Les grands ſoins ſe peuvent diſtiller peu à peu ſur le monde, pour luy profiter, comme les pluyes du Ciel ſur la terre, pour la penetrer & la rendre feconde. L'Interieur Chrêtien *a été une premiere roſée, dont la douceur a charmé toutes les bonnes ames:* Le Chrêtien Interieur *eſt une pluye un peu plus abondante, à laquelle ſi le monde continuë d'ouvrir ſon ſein, & de le*

recevoir avec le même bon accueil, ce me ſera grande diſpoſition pour un deluge entier de lumieres & de ſentimens admirables, qui ſont renfermez dans tout le reſte de ſes écrits, dont le treſor eſt conſervé, comme je croy, fort precieuſement entre les mains de ſes plus conſiderables amis, & à qui peut-être, SEIGNEUR, *vous donnerez un jour les mouvemens de n'en priver pas pour toûjours tant de bonnes ames qui les attendent, & qui les recevront avec reverence, comme les Oracles du Ciel.*

Cet Ancien avoit raiſon de dire, que les paroles qui ſortent de nos bouches ſont le vray portrait de nos ames: Parle, afin que je te connoiſſe. *Il eſt impoſſible de lire les paroles qui ſont dans ce Livre, ſans connoître l'eminente perfection de l'Ame dont elles procedent. Car quel autre eſprit que le voſtre, ô* JESUS, *qui avoit pris poſſeſſion du ſien, étoit capable de le concevoir? Les inclinations de la nature, ny les lumieres de la raiſon humaine ne ſçauroient atteindre où vos attraits ont élevé ſon ame. Vos humiliations, vos ſouffrances, voſtre pauvrete, vos douleurs, tout ce qu'il y a de plus affreux & de plus dégoûtant aux ſentimens de la nature, dans les états de voſtre vie voyagere, avoit pour luy des beautez qui le raviſſoient, auſſi vous luy faiſiez trouver dans toutes ces choſes, des conſolations, des abon-*

recevoir avec le même bon accueil, ce me ſera grande diſpoſition pour un deluge entier de lumieres & de ſentimens admirables, qui ſont renfermez dans tout le reſte de ſes écrits, dont le treſor eſt conſervé, comme je croy, fort precieuſement entre les mains de ſes plus conſiderables amis, & à qui peut-être, SEIGNEUR, *vous donnerez un jour les mouvemens de n'en priver pas pour toûjours tant de bonnes ames qui les attendent, & qui les recevront avec reverence, comme les Oracles du Ciel.*

Cet Ancien avoit raiſon de dire, que les paroles qui ſortent de nos bouches ſont le vray portrait de nos ames: Parle, afin que je te connoiſſe. *Il eſt impoſſible de lire les paroles qui ſont dans ce Livre, ſans connoître l'eminente perfection de l'Ame dont elles procedent. Car quel autre eſprit que le voſtre, ô* JESUS, *qui avoit pris poſſeſſion du ſien, étoit capable de le concevoir? Les inclinations de la nature, ny les lumieres de la raiſon humaine ne ſçauroient atteindre où vos attraits ont élevé ſon ame. Vos humiliations, vos ſouffrances, voſtre pauvrete, vos douleurs, tout ce qu'il y a de plus affreux & de plus dégoûtant aux ſentimens de la nature, dans les états de voſtre vie voyagere, avoit pour luy des beautez qui le raviſſoient, auſſi vous luy faiſiez trouver dans toutes ces choſes, des conſolations, des abon-*

ances, & des grandeurs qu'il n'y cherchoit
as.

Il adoroit vos opprobres, & ſe penſoit deſti-
é de voſtre Providence pour honorer voſtre
ie mépriſée, affectant de couler la ſienne
ans de continuelles humiliations : & vous
mprimiez malgré les efforts de ſa profonde
humilité, l'eſtime de ſes merites, dans les ames
de ceux qui ne connoiſſent pas ſa perſonne.
Il ſe regardoit comme un ſerviteur inutile,
& vous le traitiez comme un fidele amy. Il
ne deſiroit que les amertumes & les rigueurs
de voſtre Croix, & vous le faiſiez ſouvent
abonder de conſolations ſi extraordinaires,
qu'il s'en eſt quelquefois plaint à vous amou-
reuſement : Seigneur, ne me laiſſerez-vous
donc jamais rien ſouffrir ? *Il deſiroit vous*
ſuivre ſur le Calvaire, & vous le conduiſiez
ſur le Thabor : mais ſa maxime étoit, que les
Saints s'ébauchent ſur le Thabor, & s'ache-
vent deſſus le Calvaire. Il n'avoit un corps,
que pour vous en faire une victime conti-
nuelle, par une mortification ingenieuſe à luy
faire trouver des ſupplices, où les autres cher-
chent les plaiſirs des ſens : mais elle étoit ſi
rigoureuſe, que s'il y avoit quelque choſe à
redire dans la conduite de ſa vie, ce ſeroit
d'avoir toûjours été trop impitoyable à luy-
même, & de ne s'être pas pardonné même
dans ſes maladies.

Il paſſionnoit de finir ſa vie à voſtre exem-

ple, dans la Croix; & au jour même que voſtre Egliſe honore l'Invention de voſtre Croix, vous le dérobâtes ſecretement au monde, qui s'en vit plûtoſt privé, qu'il ne ſe fut aviſé de voſtre deſſein : peut-être vous eût-on fait une ſainte violence par une infinité de prieres, pour vous en empeſcher l'execution. Il ne fallut point l'arracher de la vie, ny détacher peu à peu ſon ame du corps par une longue maladie; c'étoit un fruit meur pour le Ciel, qui tomba ſans violence dans vos mains : il ceſſa de mourir, & commença de vivre dans cet heureux moment, où vous l'endormîtes doucement dans voſtre Sein, ſans que ny la douleur qui eſt envoyée pour avertir de loin ceux qui ne ſont pas preparez, ny les défaillances, qui ſont les marques des bleſſures que le peché nous a laiſſées, ny les frayeurs de vos Iugemens, qui ſont les indices d'une ame encore imparfaite, ny les larmes d'une troupe affligée, ny tout le funeſte attirail de la mort, n'eût aucune part dans les paſſages de cette ame, qui s'envoloit avec joye dans les delices de l'Eternité.

Voſtre grace, ô divin REDEMPTEUR, *l'a fait triompher du monde d'une façon extraordinaire. Car au lieu que dans la pluſpart, même des grands Saints, la vertu a ſemblé timide, lors qu'elle a fuy le ſiécle pour le ſurmonter, craignant d'être affoi-*

lie par ſa contagion, ou ſurpriſe par ſa alice : luy également reſolu à ſuivre avec delité les Maximes de l'Evangile, & épriſer avec generoſité celles du monde qui nt oppoſées, a vaincu ce tyran des ames eſques au milieu de ſon empire. Sous le éme exterieur il s'eſt formé un autre in- rieur : ſans changer d'habit ſeculier, il a leinement banny le ſiécle, de ſon ame ; & ns s'engager dans une autre profeſſion, ue celle d'un parfait Chrétien, il a ex- llemment pratiqué la vie des Religieux s plus auſteres. Plus admirable que ces ntaines qui conſervent toute leur douceur u milieu des amertumes de la mer ; il ne nſervoit pas ſeulement la pureté de l'eſ- rit du Chriſtianiſme au milieu de la cor- ption du ſiécle, mais il l'étendoit même, ſçavoit faire à petit bruit de notables nqueſtes dans l'empire du demon, ſedui- nt pieuſement les ſerviteurs du ſiécle, ur les engager au ſervice & à l'amour ſon divin Maître.

Ainſi on peut bien dire que le monde n'eſt mais un plus dangereux ennemy. Il de- eura ſon domeſtique pour traverſer mieux s deſſeins : il ſe tenoit avec luy pour luy volter ſes plus confidens ; & s'expoſoit à s combats pour faire connoître ſa foibleſſe, pour montrer à tout le monde qu'on ut être un parfait Chrétien, malgré des

contradictions de ce grand ennemy de Dieu? Son exemple a fait voir à toutes les perſonnes de condition, qu'on ſe peut faire un hermitage au milieu des villes; qu'on peut aimer la pauvreté evangelique, & qu'on la peut même pratiquer au milieu des richeſſes: Que l'humilité chrêtienne, & le vray mépris de ſoy-même, n'eſt pas impoſſible aux perſonnes que la naiſſance ou les emplois élevent aux honneurs; que ſans être un Apôtre, ny un Predicateur, on peut bien prêcher l'Evangile; & que pour en établir par tout les maximes, les pratiques ſont plus eloquentes & plus efficaces que les paroles.

C'eſt merveille de voir la ſympathie de ſon cœur avec tous ceux qui en avoient avec le voſtre, ô tres-aimable JESUS. *Il n'avoit rien de cette foibleſſe, qui paroiſt en la pluſpart de ceux qui pratiquent la devotion, qui ne l'aiment pas ſi elle ne porte un tel habit, ou ſi elle n'eſt vêtuë de telle couleur, ou ſi elle n'eſt de telle profeſſion; & ſouvent ils y attachent leur eſtime bien plûtoſt qu'à la vertu. Mais en toutes les conditions, & ſous toutes ſortes d'habits, ſans exception de perſonne, tous ceux qu'il connoiſſoit être de vos veritables ſerviteurs, il les conſideroit comme ſes amis tres-particuliers.*

Encore que l'attrait de vos graces l'euſt appellé principalement à la contemplation, & à une profonde retraite, il avoit neau-

oins des adreſſes merveilleuſes pour toutes
s affaires qui regardent voſtre ſervice ; &
rmant ſon interieur deſſus le modele du vô-
re, qui ſans perdre un moment de la con-
mplation de l'Eſſence divine, remplit toute
terre des merveilles que vous operez pour
ſalut de tous les pecheurs ; il tenoit les yeux
e ſon ame arrêtez ſur vous, ſans que cette
ttention l'empêchaſt d'étendre les mains
ur le ſervice du prochain, comme s'il euſt
té tout [illegible]ier dans la vie active. Son zele
'avoit pas aſſez d'étenduë dans tout le
oyaume ; il traverſoit les mers, & s'en al-
it faire ſentir les efforts de ſa charité juſ-
ues dans le Canadas. Se regardant comme
ſtre ſerviteur, il eſtimoit qu'il devoit éten-
re ſes ſervices par tout où étoit ſon Maître.

Comme les ſtratagémes de la pieté ſont ad-
irables, elle luy donna moyen d'être en
éme temps un des plus ſolitaires de ſon
ecle, & une des perſonnes les plus engagées
ans le commerce de tous les ſerviteurs de
ſtre auguſte Majeſté. Il ſembloit que ce
ſt comme ces Montagnes du Nort, vers
ſquelles toutes les éguilles touchées de l'Ai-
ant, ſe tournent toûjours en quelque partie
u monde qu'elles ſoient. Il étoit mal-aiſé
ue les ames que vous aviez touchées, ô cele-
e AIMANT, *n'euſſent pas une grande incli-*
ation de ſe tourner vers celle-cy que vous
viez comme transformée en vous, & qu'el-

les ne fiſſent de grands efforts pour avoir quelque ſorte de commerce avec elles, pour les intereſts de la pieté. C'eſt ce qui luy a donné ſujet d'écrire pluſieurs lettres, qui nous donnent aujourd'huy moyen de rendre public ce qu'il traitoit le plus ſecrettement avec les bonnes ames, qui comme luy cachoient les Myſteres du Sanctuaire à tous les profanes.

Sa maniere de s'énoncer eſt toute conforme à ſes ſentimens, l'un & l'autre ſemblable à l'Evangile, où les eſprits enflez de ſuperbe, & qui ne cherchent dans les livres qu'une eloquence profane, ou une vaine curioſité, ne trouveront rien qui les ſatisfaſſe. Mais quiconque a du gouſt pour l'Evangile, ne peut qu'il n'en ait pour ce petit Livre, dont la naïve ſimplicité en exprime divinement l'eſprit & les ſentimens. C'eſt vôtre voix, ô tres-miſericordieux JESUS, *qui s'eſt fait entendre à cette Ame ſainte qui raiſonne encore dans ſes paroles : faites qu'elle ſoit entenduë juſques au fond du cœur de tous ceux entre les mains de qui vous conduirez ce petit Livre ; parlez-leur tres-ſenſiblement, aimable* SAUVEUR, *& les engagez efficacement dans vôtre ſervice & dans vôtre amour.* Ainſi ſoit-il.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *QV'IL faut entreprendre la perfection Chrêtienne avec un eſprit d'humilité.* 1

Chap. II. *Fondement de la vraye humilité Chrêtienne.* 6

Chap. III. *Que le centre & le repos de la creature eſt ſon neant.* 10

Chap. IV. *Que les grands Saints ſont arrivez à la perfection par un grand amour du mépris & de l'abjection.* 13

Chap. V. *Que nous n'avons non plus du vray Eſprit de Ieſus Chriſt, que de tendance vers l'abjection.* 17

Chap VI. *Que la veuë de noſtre neant inſpire le mépris de nous-mêmes, & l'amour de Dieu.* 22

Chap. VII. *Combien Dieu eſt glorifié par noſtre aneantiſſement.* 25

Chap. VIII. *Combien une ame eſt riche quand elle peut avoir l'amour du mépris.* 29

Chap. IX. *Quel avantage nous tirons des aneantiſſemens.* 33

Chap. X. *Le chemin pour arriver au parfait aneantiſſement.* 37

Chap. XI. *Qu'il ſe faut bien abandonner à Dieu pour être aneanty.* 41

Chap. XII. *Qu'il faut renoncer aux ſens & à la raiſon humaine, pour aimer les humiliations.* 44

Chap. XIII. *Que l'aneantiſſement s'apprend mieux par la pratique, que par la ſpeculation.* 47

Chap. XIV. *Qu'une ame épouſant Ieſus Chriſt, épouſe auſſi ſa Croix & ſes opprobres.* 52

Chap. XV. *Que l'experience des bontez de Dieu nous aneantit puiſſamment.* 55

Chap. XVI. *Que l'agréement de noſtre abjection aprés nos fautes, repare l'injure faite à Dieu, & rétablit noſtre ruine.* 58

Chap. XVII. *Conſideration ſur la vileté du corps corruptible.* 64

Chap. XVIII. *Conſideration ſur la pente naturelle que nous avons au mal.* 68

DES CHAPITRES.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *L'idée de la vie ſurhumaine.* 71

Chap. II. *De la haute eſtime qu'on doit faire de la vie Chrêtienne.* 74

Chap. III. *Qu'il faut entierement ſe convertir à Dieu, comme S. Paul.* 78

Chap. IV. *De l'alliance qu'il faut faire avec la ſacrée folie de la Croix.* 82

Chap. V. *Comme il faut conformer noſtre interieur à celuy de Ieſus Chriſt.* 86

Chap. VI. *La ſublimité de la vie chrêtienne.* 91

Chap. VII. *Divers degrez de la vie ſurhumaine.* 94

Chap. VIII. *Pratique de la vie ſurhumaine.* 98

Chap. IX. *De la liberté que nous donne l'exercice de la vie ſurhumaine.* 102

Chap. X. *Noſtre plus grand bonheur en terre eſt de profeſſer la vie Chrêtienne.* 107

Chap. XI. *Que la verité ſe trouve ſeulement dans l'eſprit du Chriſtianiſme, le reſte eſt vanité.* 111

Chap. XII. *Dans le Chriſtianiſme nous pouvons mener pluſieurs vies, qui toutes ſont la vie de Ieſus Chriſt.* 116

Chap. XIII. *Quelques maximes de la vie ſurhumaine.* 120

Chap. XIV. *Combien une ame eſt contente dans la vie ſurhumaine.* 124

Chap. XV. *Que l'on ne ſçauroit vivre de la vie ſurhumaine par l'eſprit humain.* 129

Chap. XVI. *Concluſion, qu'il ſe faut appliquer aux pratiques de la vie ſurhumaine.* 132

LIVRE TROISIE'ME.

Chap. I. *Noſtre premiere penſée au matin doit être que Dieu eſt preſent.* 135

Chap. II. *A la vûë de Dieu preſent on eſt peu touché de l'abſence des creatures.* 138

Chap. III. *On peut, & on doit conſerver la preſence de Dieu, dans les occaſions d'extroverſion.* 143

Chap. IV. *La preſence de Dieu ſe voit clairement dans un interieur épuré.* 147

Chap. V. *Comme l'union à la preſence de Dieu doit regler noſtre vie.* 152

Chap. VI. *Comme la preſence de Dieu met une ame dans un état de ſouffrance & de joüiſſance.* 156

Chap. VII. *Que la divine preſence nous fait aimer l'oraiſon, ou l'action, ſelon qu'il plaiſt à Dieu.* 162

Chap. VIII. *La preſence de Dieu fait mépriſer tout le reſte.* 167

Chap. IX. *Où eſt-ce que nous trouvons mieux la preſence de Dieu.* 171
Chap. X. *Qu'il ſe faut abandonner avec confiance à la divine Providence.* 175
Chap. XI. *Eſtre indifferent à tout, excepté au bon plaiſir de Dieu.* 180
Chap. XII. *Se tenir en grand reſpect devant Dieu preſent* 185
Chap. XIII. *Se laiſſer conduire à l'Eſprit de Dieu.* 189
Chap. XIV. *Le parfait abandon à Dieu fait trouver le Paradis en terre.* 195
Chap. XV. *Combien la beauté de l'ordre de Dieu contente une ame.* 201
Chap. XVI. *Pratique de la preſence de Dieu pour les ſept jours de la ſemaine.* 204

LIVRE QUATRIE'ME.

Chap. I. *Les beautez de la ſolitude Chrétienne.* 217
Chap. II. *La neceſſité de la ſolitude.* 222
Chap. III. *Les difficultez de la ſolitude.* 226
Chap. IV. *Des occupations de la ſolitude.* 230
Chap. V. *Comme il faut mettre ſon ame & ſes ſens en ſolitude.* 234
Chap. VI. *Solitude des dix jours, ſur le Myſtere ineffable de la Trinité.* 238

Chap. VII. *Autre ſolitude de dix jours, ſur la perſonne adorable de Ieſus Chriſt.* 300

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *De la preparation à la Communion.* 364

Chap. II. *Pour communier bien dignement, il ſe faut mettre dans un état conforme à celuy de Ieſus au S. Sacrement.* 368

Chap. III. *Pour recevoir dignement la Communion il faut faire les mêmes actions que Ieſus Chriſt pratique en nous la donnant.* 373

Chap. IV. *Occupations interieures durant la Communion.* 378

Chap. V. *Autres entretiens interieurs pour action de graces aprés la Communion* 383

Chap. VI. *Autres manieres d'action de graces aprés la Communion.* 386

Chap. VII. *Le premier effet de la Communion eſt de produire en nous l'amour des croix & des humiliations.* 390

Chap. VIII. *Continuation du même ſujet.* 394

Chap. IX. *Le ſecond effet de la Communion eſt de nous tranſformer.* 398

Chap. X. *Le troiſiéme effet de la Com-*

munion, qui eſt l'union parfaite & conſommée. 402

Chap. XI. *Le quatriéme effet de la Communion eſt un grand amour.* 407

Chap. XII. *Le cinquiéme effet de la Communion eſt de donner la force & la perſeverance au ſervice de Dieu.* 411

LIVRE SIXIE'ME.

Chap. I. *Qu'il faut beaucoup eſtimer les Croix.* 418

Chap. II. *Qu'il faut beaucoup aimer les Croix* 423

Chap. III. *Qu'il faut deſirer les Croix.* 427

Chap. IV. *Les Croix ſuccedent aux tyrans, pour faire de noſtre vie un martyre continuel.* 431

Chap. V. *Des Croix exterieures dans la perte des biens.* 436

Chap. VI. *Diſpoſitions durant une maladie, où le corps étoit en croix, & l'ame en joüiſſance.* 439

Chap. VII. *Autres diſpoſitions d'une maladie, où le corps & l'ame ſont en croix.* 444

Chap. VIII. *Des croix interieures de l'ame dans l'obſcurité.* 448

Chap. IX. *De la pesanteur des croix interieures.* 453
Chap. X. *Le grand fruit que nous pouvons tirer des croix interieures.* 458
Chap. XI. *Qu'il faut souffrir de nos propres imperfections.* 462

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I. *Quelle estime il faut faire de l'oraison.* 468
Chap. II. *Des differentes sortes d'oraisons mentale.* 473
Chap. III. *Qu'il faut être indifferent à telle oraison que Dieu voudra que nous fassions.* 477
Chap. IV. *Qu'il est sur tout necessaire de s'appliquer à l'oraison.* 481
Chap. V. *Des obstacles qui empeschent de faire oraison.* 487
Chap. VI. *Des moyens qui facilitent l'exercice de l'oraison* 493
Chap. VII. *Qu'il ne se faut porter de soy-même qu'à une oraison ordinaire.* 497
Chap. VIII. *Comme on passe de l'oraison ordinaire à la contemplation.* 502
Chap. IX. *De l'oraison de Foy.* 506
Chap. X. *Des sacrées tenebres de l'oraison.* 511
Chap. XI. *Des lumieres de l'oraison.* 516

DES CHAPITRES.
Chap. XII. *De l'oraiſon paſſive.* 521
Chap. XIII. *De la pure & parfaite oraiſon.* 527
Chap. XIV. *De la faim, & du raſſaſiement de Dieu.* 533
Chap. XV. *De l'Oraiſon infuſe.* 538
Chap. XVI. *De l'Oraiſon de quietude.* 544
Chap. XVII. *De l'intime union d'amour de l'ame avec Dieu en l'Oraiſon.* 551
Chap. XVIII. *Du ſilence interieur où Dieu parle, & eſt écouté.* 557
Chap. XIX. *De la contemplation tres-épurée.* 562
Chap. XX. *Des differentes careſſes que Dieu fait à l'ame dans l'Oraiſon.* 570

LIVRE HUITIE´ME.

CHAP. I. *Avoir ſur toutes choſes une extréme horreur du peché.* 575
Chap. II. *S'ajuſter au pas de la Grace, pour n'aller ny plus vîte, ny plus lentement qu'elle ne veut.* 579
Chap. III. *S'abandonner entierement à Dieu.* 582
Chap. IV. *Ne s'attendre à rien qu'à ſouffrir.* 585
Chap. V. *Renoncer à ſoy-méme en tout, & combatre ſes propres inclinations.* 587

Chap. VI. *Avis pour ſe bien comporter dans la Superiorité.* 591

Chap. VII. *Avoir une intention tres-pure & deſintereſſée.* 595

Chap. VIII. *Conference qui éclaircit pluſieurs belles difficultez touchant l'oraiſon.* 597

Fin de la Table.

Approbation des Docteurs.

NOUS ſouſſigné Docteur en Theologie de la Maiſon & ſocieté de Sorbonne, Chanoine de l'Egliſe Cathedrale de Roüen, & Vicaire General de Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reverendiſſime Archevêque de Roüen, Primat de Normandie; certifions avoir lû un Livre intitulé, *Le Chrétien Interieur*, dans lequel non ſeulement nous n'avons rien vû qui ſoit contraire à la Doctrine Catholique, & aux bonnes mœurs : mais de plus nous y avons remarqué beaucoup de Maximes tres-ſaintes & tres-Chrêtiennes, qui ſont capables, avec la grace de Dieu, d'inſpirer une ſolide ſainteté, & de porter l'eſprit de tous ceux qui le voudront lire attentivement à une tres-haute perfection. Donné à Roüen, le 17 May 1660.

C. MALLET.

Autre Approbation.

APrés avoir lû avec grande attention & ſingulier plaiſir un Livre, qui a pour titre, *Le Chrétien Interieur*, je l'ay jugé tres-digne d'être donné au Public, non ſeulement pour n'avoir rien trouvé qui ne ſoit conforme à la doctrine de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine; mais l'ayant regardé & conſideré comme un moyen tres-excellent, & un tres-puiſſant motif pour avancer les ames pieuſes dans les voyes de la vertu, & les conduire enfin heureuſement à la haute & ſublime perfection interieure. En foy dequoy j'ay ſigné la preſente, au Royal Monaſtere des Emmurées, lez Roüen, ce 9. de May 1660.

Frere JEAN SORET, Docteur en Theologie.

LE

LE CHRE'TIEN INTERIEUR.

LIVRE I.

De l'amour des humiliations, qui eſt le fondement ſolide de toute la Perfection Chrétienne.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut entreprendre La Perfection Chrétienne avec un eſprit d'humilité.

ALLONS à la perfection, non parce que c'eſt un eſtat relevé & ſublime, mais parce que Dieu nous y veut. Jamais nous ne devons entreprendre la pratique de la vertu par un motif de grandeur, & pour devenir plus

grands Saints ; mais ſeulement pour faire ce que Dieu veut de nous, & ainſi le contenter.

Noſtre bonheur conſiſte à eſtre dans une continuelle dépendance à ſes volontez, & y eſtre parfaitement ſoûmis. Je dois eſtre content de mon eſtat, quel qu'il ſoit, ſi c'eſt celuy que Dieu demande de moy : & c'eſt un grand abus de prendre pour nous-meſmes les ſentimens que les grands Saints ont eus. Dieu deſtine les uns à de grandes actions, & les autres à de plus petites ; en tout cela il faut laiſſer agir Dieu deſſus nous, & eſtre ſatisfaits de recevoir les impreſſions qu'il nous donne, ſans faire reflexion ſi elles ſont grandes, ou petites ; c'eſt aſſez qu'elles ſoient de Dieu. C'eſt la voye dans laquelle Dieu veut que vous marchiez : voye ſublime, tranquille, pleine de paix, & en laquelle on ne veut rien que contenter Dieu. Prenez tout ſimplement ce qu'il vous donnera ; quelque peu que ce ſoit, c'eſt toûjours plus que vous ne meritez. C'eſt eſtre aneanti en Dieu, de n'avoir plus aucun vouloir, que pour vouloir ce que Dieu veut, & en la maniere que Dieu veut ; autrement on ſe cherche ſoy-meſme & ſon plaiſir, & non purement Dieu.

Cherchez la perfection avec cet eſprit

dégagé du propre intereſt. Le chemin des ouffrances, de la pauvreté & du mépris yant eſté choiſi par le Pere Eternel pour a reparation de ſa gloire, & des avanta-ges que le vieil Adam avoit perdus en pe-hant, (entre une infinité de moyens que Dieu avoit pour cela) il découvrit ſon leſſein à ſon Fils, qui luy dit, *Sacrificium & oblationem noluiſti, corpus autem aptaſti mihi:* il embraſſa dés-lors la Croix, & la herit, & brûla du deſir de ſouffrir, regar-ant les Croix comme des choſes grandes & excellentes, puiſqu'elles eſtoient choi-ies par ſon Pere, preferant la gloire & la olonté de ſon Pere aux inclinations de on Humanité, qui avoit de la repugnan-e naturelle à la Croix; il y courut nean-moins avec joye, parce qu'il voyoit que el eſtoit le bon plaiſir de Dieu ſon Pere.

Plus donc nous participons à ſon eſprit, lus nous aimons & eſtimons la Croix, & lus auſſi nous plaiſons à ſon Pere: car ouffrir, c'eſt luy ſacrifier ſans ceſſe nos laiſirs & nos intereſts, nous uniſſant au eſſein que Jeſus avoit en ſouffrant de re-arer la gloire de ſon Pere. O mon ame! ſi a es penetrée de ces veritez, tu dois donc ettre deſormais ta gloire dans le mépris, uiſque ta gloire eſt de procurer la gloire e Dieu, & que tu ne peux faire plus

utilement qu'en imitant ſon Fils unique.

O bon Jeſus ! donnez à mon cœur vôtre divin Eſprit qui me faſſe vivre de vôtre vie. Que vos baſſeſſes me ſemblent grandes, vos abjections honorables, vos pauvretez riches, & vos croix douces! Mon cœur languit aprés la poſſeſſion de vôtre Eſprit, il le deſire de toutes ſes forces, & tout ce qui n'eſt point vôtre Eſprit luy eſt un tourment. Ah que j'ay d'amour pour embraſſer vos croix ! & que je le ferois, ce me ſemble, avec excés, ſi on me le permettoit ! Cependant je ne fais rien, & dans l'occaſion j'ay peine à ſouffrir les moindres choſes. Mon Sauveur, que cette vie m'eſt ennuyeuſe ! Permettez-moy que j'entre dés à preſent dans la pratique de cette vie cachée, crucifiée, mépriſée, que vous avez menée ſur la terre ; & que je puiſſe dire en verité, *Abſit mihi gloriari niſi in Cruce Domini noſtri.*

Grandeurs, delices, richeſſes, je vous declare mes ennemis mortels, puiſque vous n'eſtes propres qu'à me faire continuellement ſortir des voyes où Jeſus m'apelle à ſa ſuite, je vous abhorre comme les ruines de ma perfection. Ah mon Sauveur ! donnez-moy part à vôtre vie humble, pauvre & mépriſée, ou me faites mourir. Quand je ſeray dans le Ciel, je

conſens d'y eſtre dans la gloire, parce que vous y eſtes ainſi : mais puiſque dans la terre vous n'avez voulu eſtre que dans l'abjection, je veux y eſtre avec vous. Je ne vais point à grands pas à la perfection, mais il eſt vray que je deſire d'eſtre tout à fait humilié en l'interieur, & en l'exterieur, tant que la Volonté divine l'ordonnera. S'il m'eſtoit permis je chercherois des humiliations au dehors ; je ne voy point de viande meilleure pour l'ame Chreſtienne, que celle-là : il ſe peut faire que la mienne s'en rebuteroit ; mais l'uſage n'en ſeroit pas moins utile ny exquis pour cela. O mon Sauveur, puiſqu'il a eſté dit de vous, *ſaturabitur opprobriis* ; raſſaſiez-moy d'opprobres, & enyvrez-moy d'abjections : donnez vos douceurs à ceux qui en ſçavent bien uſer ; mais abreuvez-moy de fiel & de vinaigre, parce que c'eſt avec ce gouſt-là que je me rens vôtre imitateur.

Pourquoy vous eſtes-vous fait circonſire, ô Jeſus ? Pourquoy vous eſtes-vous purifiée, ô Marie ? vos cœurs eſtoient ſans tache, & cependant vous vous ſoûmettiez aux abjections des pecheurs ; parce que ces mépris eſtoient l'objet de vos plus tendres affections. Jamais il n'y a eu deux cœurs plus pleins de l'amour de Dieu, &

jamais il n'y en eut de plus ardens pour les humiliations : il faut donc bien que l'un ſe meſure par l'autre, & que nous aimions les abjections, ſi nous voulons témoigner que nous aimons Dieu qui les aime.

Que nos plaintes ſont injuſtes contre ceux qui nous aneantiſſent, & que nos inquietudes ſont déraiſonnables ſur ce qu'on nous mépriſe ! Il faudroit s'inquieter de n'eſtre pas aſſez mépriſez, & celà ſeroit ſi nous avions le cœur entierement Chrêtien. Il eſt vray que c'eſt la Grace qui donne de telles inclinations, la nature en donne de contraires ; & mon malheur eſt que meſme en écrivant cecy, je manquerois à mon deſſein ſi j'en avois l'occaſion ; car je ne vaut rien du tout, & je croirois que tout ce que j'ay dit ou fait ſous l'apparence de bien, n'eſt qu'une hypocriſie, témoins mes rechûtes continuelles, qui me font voir combien je ſuis pauvre & abjet, & combien je merite de mépris.

CHAPITRE II.

Fondement de la vraye humilité Chrétienne.

QUAND je conſidere que Dieu eſt tout, qu'il poſſede en ſoy-meſme des perfections infinies, qu'il nous a fait

& qu'il nous prepare encore des biens infinis : je connois qu'il merite tout honneur, toute gloire, toute loüange, tout reſpect. O que toutes ces choſes luy ſont juſtement dûës !

Quand je conſidere que je ſuis un pur neant, que j'ay en moy-meſme un fond inépuiſable d'imperfections & de miſeres, que j'ay déja commis, & que je ſuis pour commettre encore pluſieurs grands pechez, ſi je n'en ſuis garanti par ſa Grace ; je reconnois que je merite tout mépris, toutes ſortes d'opprobres & de blâmes, toutes maladies du corps & de l'eſprit, tenebres, ſupplices temporels & eternels, d'eſtre battu, mocqué, perſecuté de toutes les creatures, leſquelles ont droit de le faire. Je me dois regarder comme une ſentine, c'eſt à dire je ſuis pour le vray, le lieu où toutes les choſes ſuſdites doivent aboutir.

Jamais Dieu ne peut eſtre aſſez honoré, aymé, exalté, glorifié : & moy je ne puis jamais eſtre aſſez humilié, haï, mépriſé, & perſecuté. Je dois avoir non ſeulement cette humilité d'eſprit, mais celle de la volonté, aymant & recherchant les miſeres & les mépris, dans cette continuelle diſpoſition, de me juger digne de tout mépris, juſques à l'exterieur meſme, s'il eſtoit

jugé à propos pour la gloire de Dieu, & le bien du prochain. Car ſi j'ay quelque honneur, ſi je tiens quelque rang, ſi je ne me mets pas ſous les pieds de tout le monde, & de mes valets meſmes, c'eſt que l'ordre de la Republique ne le veut pas, & qu'il n'eſt pas expedient pour le bien des autres, qui en pourroient abuſer; mais de ma part je dois avoir cette penſée & cette inclination, & croire que c'eſt la place qui m'eſt dûë.

Helas, Seigneur! je ne puis eſtre agreable à vos yeux, ſi je ne ſuis humble de cœur, & je ne le puis eſtre que par voſtre grace; car ſi tout le bien (meſme de la nature) vient de vous, tout le bien de la Grace vient auſſi de voſtre pure miſericorde; & s'il y a quelque grace que nous tenions de vous, c'eſt principalement celle de la vraye humilité, qui eſt ſi contraire à la nature; il n'y a rien dont elle ait plus d'horreur que de l'humiliation.

Puiſque de vous ſeul viennent tous les biens, Seigneur, à vous ſeul en ſoit toute la gloire. Je ne dois avoir nulle complaiſance qu'en vous, eſtant bien aiſe que vous vous glotifiez, répandant de voſtre abondance ſur ma pauvreté.

Lors que je voy des perſonnes affligées, pauvres, extenuées, eſtropiées, contre-

faites, toutes ces peines me ſont dûës, Seigneur; quand vous me les envoyeriez, j'adorerois & aimerois voſtre Juſtice; de ce que vous m'en diſpenſez, j'adore & loüe voſtre Miſericorde. Jamais je ne me plaindray, parce que jamais on ne me peut faire tort Je ne dois pas regarder les deſſeins des hommes, ils n'ont ſouvent intention que de nuire, de ſe vanger, de ſe contenter; mais Dieu a d'autres deſſeins, de me châtier, de me perfectionner, de m'humilier. Les Juifs faiſoient mourir Jeſus-Chriſt par vengeance & par envie: & Dieu le Pere avoit deſſein de ſauver les hommes. Jamais je ne me loüeray, jamais je ne rechercheray d'honneur, car je ne ſuis plus reſolu de ſuivre les inclinations de la nature orgueilleuſe; mais à l'exemple de Jeſus-Chriſt qui a ſouffert pour moy & en ma place, je deſireray la pauvreté, le mépris, la douleur; & les uniſſant aux ſiennes, je le ſuppliray d'avoir pitié de moy, & de me faire miſericorde.

Si nous nous appliquions à nous étudier nous-meſmes, Dieu nous feroit la grace de nous connoiſtre; car ſans une lumiere de la Grace nous ne ſçaurions voir goute dans le profond abîme de nos miſeres. Il y a en nous un tres-mauvais fond, qui ne produit continuellement que des defauts,

O que ce n'eſt pas aſſez de n'avoir pas d'attache au peché ! nous en conſervons toûjours le principe, & certaines imperfections foncieres, & bien avant enracinées ; comme il y a dans les jardins certaines mauvaiſes herbes qui pouſſent leurs racines ſi avant, que vous diriez qu'elles vont juſqu'au centre de la terre, on ne les arrache quaſi jamais entierement, & toûjours elles repouſſent & font de la peine.

CHAPITRE III.

Que le centre & le repos de la creature eſt ſon neant.

NOSTRE Seigneur me donne une vûë ſi claire de mon neant & de mon indignité, que je ſuis convaincu que c'eſt ma place, dont je ne puis & ne dois ſortir. Quand il plairoit à Dieu de ne me donner aucune bonne penſée dans mon oraiſon, ou dans ma retraite, je n'aurois pas ſujet de me plaindre ; s'il m'en donne quelqu'une, c'eſt ſa pure miſericorde. Que cette vûë de mon neant & de mon impuiſſance m'eſt agreable, & qu'elle me donne de repos, car c'eſt mon vray centre. S'il vous plaiſt, mon Dieu, me laiſſer

dans ma place, je le veux bien, car cela ſeul m'appartient.

Pourvû que vous ſoyez dans voſtre place, c'eſt aſſez, c'eſt à dire, dans voſtre eſtre, voſtre puiſſance, voſtre grandeur, voſtre gloire, *Soli Deo honor & gloria.* O que vous eſtes bien dans voſtre place, & que je ſuis bien dans la mienne! Demeurez-y donc, mon Dieu, abſolument. Que ſi vous daignez me prevenir de quelqu'une de vos graces, ce ſera ſans que je ſorte de ma place, parce que je demeureray toûjours au milieu de voſtre miſericorde dans mon neant, mon impuiſſance & mon indignité. Puiſque je ſçay que Dieu ſe plaiſt que je demeure dans ma place, je ſçay donc bien que je n'en puis ſortir ſans luy déplaire. Je dois demeurer ferme dans mon neant, par la connoiſſance & la volontaire reconnoiſſance, que je ne puis rien, & ne merite rien; car c'eſt la verité. Vouloir ſortir de-là, & vouloir eſtre ce qu'on n'eſt pas, c'eſt vouloir vivre dans le menſonge & la vanité? *Vt quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* la verité nous y doit auſſi-toſt faire retourner, & y demeurer en repos pour plaire à Dieu qui eſt verité.

Dieu pour remettre l'homme dans ſa place & dans le chemin de la verité, quitte

la ſienne, c'eſt à dire la grandeur de la gloire, & vient dans l'aneantiſſement, la foibleſſe & le mépris, pour luy montrer la voye qu'il doit tenir, hors laquelle ce n'eſt que menſonge & peché. Jeſus donc vit comme doit vivre l'homme, dans les voyes d'aneantiſſement, & mépris continuels. O Jeſus, mépriſé, perſecuté, crucifié, vous vous eſtes mis en ma place : helas ! ce ſeroit à moy pecheur, d'eſtre mis au gibet, cela ſeul m'appartient, & c'eſt à vous de vivre dans la gloire.

Qu'eſt-ce que la creature aprés la chûte d'Adam ? ce n'eſt que neant, c'eſt l'infirmité & la fragilité meſme. Qu'eſt-ce que la creature aprés le peché ? c'eſt un abîme d'orgueil, d'aveuglement, d'averſion de Dieu, de converſion vers ſes ſemblables. Qu'eſt-ce que la creature ? c'eſt un amas de toute corruption, de toute pauvreté, & de toute incapacité. Ce qu'elle doit faire c'eſt de s'humilier, s'aneantir, s'abîmer dans le neant, & vivre dans une crainte perpetuelle de ſa fragilité. Jamais nous ne trouverons Dieu, que nous ne nous perdions nous-meſmes dans les abjections & le mépris. Quand nous ne ferions dans nos retraites autre profit, que de demeurer bien convaincus, que le vray chemin pour aller à Dieu, c'eſt marcher avec Jeſus-

Chriſt dans les pauvretez, les abjections & le mépris, nous ferions tout ce qu'on peut faire dans une retraite.

Quand je voy que Dieu ne me donne point les grandes occaſions de ſouffrir le mépris, les douleurs & la pauvreté ; je dois eſtre bien petit à mes yeux, puiſque c'eſt une marque que je ſuis tres-petit aux yeux de Dieu, qui ne peut rien voir de grand, que ce qui a grande conformité avec Jeſus-Chriſt crucifié. Les deſſeins qu'il a deſſus moy ne ſont pas fort grands, puiſqu'il me donne ſi peu de part aux profondes abjections de ſon Fils unique, qui ſont tout le partage qu'il luy a fait deſſus la terre, quoy qu'il luy donne dans le Ciel toute la poſſeſſion de ſes infinies grandeurs.

CHAPITRE IV.

Que les grands Saints ſont arrivez à la Perfection par un grand amour du mépris & de l'abjection.

LEs mépris & les abjections ſont les plus cheres delices des amis de Dieu: quoy qu'ils ſoient à l'exterieur dans les richeſſes, leur cœur eſt bien avant dans l'eſtime & dans l'amour de la pauvreté ;

s'ils ſont dans les honneurs, ce n'eſt qu'en apparence, leur cœur n'ayant affection que pour le mépris. La nature ne gouſte pas ce genre de vie, parce qu'il combat les inclinations naturelles : la raiſon humaine qui ne cherche qu'à plaire à Dieu humainement, le gouſte auſſi peu ; mais la Grace éleve une ame plus haut que la nature & la raiſon, la pouſſant à des actions ſurhumaines. Jeſus-Chriſt luy-meſme ayant reſolu d'embraſſer la folie de la Croix, ne l'a fait que par inclination ſurnaturelle, ſon combat avec la partie inferieure dans le Jardin, le fait aſſez voir.

Ceux qui nous paroiſſent les plus admirables entre les Saints, ſont ceux qui ont excellé dans l'amour du mépris d'eux-meſmes. Qui n'admirera la generoſité de ſainte Paule, Dame Romaine, qui épriſe d'amour de la pauvreté & des humiliations de Jeſus, quitte Rome & tous ſes parens, ſe faiſant pauvre actuellement ; elle qui pouvoit faire des merveilles pour le prochain dans cette grande ville, & avec tous ſes biens, aima mieux l'étable de Bethleem, que ſes Palais magnifiques ? *Elegi abjectus eſſe in domo Dei.* Saint Alexis pouvoit vivre en bon ſerviteur de Dieu dans ſon mariage ; la veuë d'une vie cachée & mépriſée le charma, & luy fit tout

quitter, pere & mere, femme, amis, biens & honneurs, dans la poſſeſſion deſquels il auroit vécu en bon Chreſtien : Mais appellé à la vie éminente de l'abjection, par un grand miracle de la Grace, il eſt au milieu de ſes parens, ſans permettre à ſon cœur qu'il ait d'affection naturelle, qu'il pouvoit ſi legitimement avoir ; il meurt de faim dans une maiſon où tout luy appartient : il eſt le joüet des ſerviteurs, dont il eſtoit le maiſtre ; ſon cœur demeure ferme & fidelle à ne rien deſirer que le mépris; & quelque attaque que luy donne la raiſon humaine, il ne ſe rend point. O que cette voye eſt élevée au deſſus des baſſeſſes de noſtre nature, qui ne conçoit que des affections pour la vanité !

Pluſieurs fuyent les abjections, & les ſouffrances, penſant glorifier Dieu d'une façon plus noble par des actions éclatantes, & meſme utiles au prochain : mais ils ſuivent leur inclination, plûtoſt que celle de Jeſus-Chriſt. Or il le faut ſervir à ſa mode, & non pas à la noſtre ; & nous voyons qu'il n'a rien tant aimé que les ſouffrances & le mépris.

Quelle merveille, de conſiderer l'élevation de l'ame de S. Armogaſte, Comte & grand Seigneur, condamné par un Roy de garder les vaches toute ſa vie, en haine

de la Religion Chreſtienne, & mourir de miſeres & de pauvreté dans cet employ ! Quel miracle de conſiderer dans l'interieur de ce grand Saint l'abjection & les pauvretez en regne, & toute ſa vie tiſſuë d'actions ſurhumaines ! car il n'avoit rien plus à cœur, que de ſe voir dans le profond oubli, & dans le mépris de toutes les creatures ; & la pauvreté qu'il ſouffroit dans cette baſſe condition, eſtoit ſes cheres delices. Tandis que les autres Seigneurs de ſon païs & de ſon âge eſtoient à cueillir les palmes & les couronnes à la vûë des Empereurs, Armogaſte vivoit avec ſes vaches, comme le plus lâche de tous les hommes.

Où eſt, Armogaſte, la generoſité d'un Cavalier ? où eſt le courage d'un Gentilhomme ? Que ne quittez-vous cette profeſſion, ou au moins que ne vous employez-vous aux grandes actions du Chriſtianiſme ? Je veux dire, fuyez, & vous en allez dans un autre païs que le voſtre prêcher l'Evangile, & faire des merveilles, pour aſſiſter les miſerables & les pauvres : mais demeurant vous-meſme miſerable, vous ne pouvez rien faire d'excellent en fait de vertu, meſme Chreſtienne.

Laiſſez-moy, dit ce grand Saint, avec mes vaches, cela me ſuffit pour eſtre tout

aneanti, & par conſequent pour eſtre tout content. Que la baſſeſſe de ma condition m'agrée, puiſque je ſuis dans un profond mépris & oubli de toutes les creatures! Bienheureux ceux qui prêchent l'Evangile: Bienheureux les miſericordieux, j'en fais un grand eſtat auſſi-bien que vous: mais bienheureuſes auſſi les perſonnes tout à fait aneanties.

Pauvreté, mépris, aneantiſſemens & miſeres, je ne vous diray jamais autre choſe quand je vous parlerois cent ans: avec ces choſes noſtre ame ſe vuide de ſoy-meſme & des creatures, & ſe rend capable de Dieu. O pluſt à Dieu que ſes principes nous touchaſſent fort ſenſiblement!

CHAPITRE V.

Que nous n'avons non plus du vray Eſprit de Jeſus-Chriſt, que de tendance vers l'abjection.

S'IL y a de la pureté d'amour en terre, c'eſt dans le cœur qui aime ſon abjection, puiſqu'il ne deſire que le pur intereſt de Dieu, ſa pure gloire, & ſon contentement, en s'oubliant ſoy-meſme. Voir que Dieu éleve les autres dans des eſtats ſublimes & éclatans, & qu'on n'eſt qu'un

atome en comparaiſon, & demeurer content dans ſa petiteſſe, c'eſt l'abjection la plus difficile à aimer, puiſqu'en cela on quitte en quelque façon ſes intereſts, meſme ſpirituels, ſe contentant de la meſure des biens que Dieu nous veut faire, & de la gloire qu'il veut tirer de nous, qui eſt ſouvent petite. Il eſt vray que cette ſorte d'abjection n'a point eſté en Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt Dieu, à qui appartient la plenitude de toutes les grandeurs. Mais elle nous eſt toute propre, parce que nous ſommes des creatûres à qui appartient la ſouveraine pauvreté, & la plus profonde baſſeſſe, pour peu que Dieu nous donne, c'eſt toûjours plus que nous ne meritons, puiſque nous ne meritons rien de nous-meſmes.

Quoy que nous diſions, il y a peu de gens qui veulent ſuivre Jeſus-Chriſt dans les pratiques de l'abjection qu'il a tant aimée. C'eſt aſſez qu'on le fait en penſée & en diſcours; & quand l'occaſion de ſouffrir une humiliation arrive, on ſe ſert des plus beaux pretextes du monde pour s'en exempter. Ceux meſmes qui font profeſſion de la devotion, ne veulent quaſi que rien leur manque, & que perſonne leur faſſe tort; ils veulent eſtre maiſtre des affaires, & n'agir jamais avec dépendance

& en ſervitude; ils fuyent ce qui ſent le rabais, parce qu'ils ſe croyent plus propres à procurer la gloire de Dieu, quand ils auront de la reputation devant le prochain : & c'eſt une pure illuſion de l'amour propre, & une vanité de la nature, qui veut par tout ſon excellence, & non ſa détruction.

Cependant diſons & penſons ce qu'il nous plaira, nous n'avons non plus de vray eſprit de Jeſus-Chriſt, que nous avons de vray aneantiſſement de nous-meſmes : les humiliations qu'il a priſes pour nous, veulent eſtre honorées par le ſacrifice de nôtre ſuperbe. Or par le ſacrifice l'Hoſtie immolée eſt détruite & aneantie : de ſorte qu'il faut faire un ſacrifice continuel de noſtre jugement, par une démiſſion à celuy d'autruy ; de noſtre volonté, pour ſuivre celle des autres ; de nôtre reputation, par l'amour du mépris ; de nos biens, par la pauvreté; de noſtre ſanté & des plaiſirs du corps, par les maladies & les auſteritez ; enfin de toutes nos inclinations propres, aimant autant les empéchemens de nos pretentions, que le bon ſuccés, parce que l'humiliation qui nous revient de reüſſir mal, vaut mieux que tout ce que nous pouvons pretendre.

La leçon qui nous apprend l'amour du mépris, eſt belle, mais elle eſt mal-aiſée à

entendre ; on ne l'apprend que difficilement, & ſi on n'y prend garde, on l'oublie bien-toſt. Les vertus qui conſiſtent dans l'action ſont fort aiſées à exercer, cela ſe faiſant hors de nous, avec facilité de noſtre part, & ſatisfaction des autres : mais celles qui conſiſtent purement dans la ſouffrance, ſont tres-difficiles, comme la confuſion, la patience, & renoncer à ſoy-meſme. O Jeſus abjet & humble, donnez-moy la ſcience des Saints, & le gouſt du mépris du monde ; & que j'apprenne bien la leçon incomprehenſible à l'eſprit humain, la veritable humilité.

Noſtre Seigneur nous fait quelquesfois entreprendre certains bons deſſeins, dont il ne veut point l'execution ; mais ſeulement la pratique de pluſieurs vertus, qui ſe rencontrent dans la pourſuite & dans la rupture d'iceux. La nature n'eſt point choquée dans le bon ſuccés, mais bien dans le mauvais ſuccés des affaires qui regardent la gloire de Dieu. Mais Dieu par un trait admirable de ſa ſageſſe, tire ſouvent plus de gloire des renverſemens que des évenemens favorables : car les diſpoſitions d'humiliation, de reſignation, de douceur qu'il voit en une ame, luy plaiſent plus que le bien qu'elle pretendoit.

Saint Loüis vouloit rétablir la gloire de

Jeſus-Chriſt dans la Paleſtine ; tout reüſſit au contraire de ſes bons deſſeins : mais les deſſeins que Dieu avoit pour ſa gloire reüſſirent tres-bien ; car ce grand Roy fut humilié, & rendu abjet aux yeux du monde, tombé dans la puiſſance de ſes ennemis, puis aneanti, & toute ſon armée défaite, ou par la peſte, ou par le glaive des ennemis de Dieu. O que toutes ces grandes humiliations, au milieu deſquelles l'ame invincible de ce ſaint Roy demeuroit plus contente que dans un triomphe, rendirent un merveilleux hommage aux abjections du Fils de Dieu, au lieu meſme où il les avoit endurées ! Peut-eſtre que cette gloire fut plus grande devant ſes yeux, que ſi les armes de S. Loüis luy euſſent ſacrifié tous les Infideles de la Paleſtine.

Nos impuiſſances & nos imperfections ſont de mauvais arbres, parce qu'ils n'ont pas la force de conduire les choſes à maturité, & que tres-ſouvent ils gâtent les affaires : mais ils produiſent pourtant de bons fruits, lors meſme qu'ils reüſſiſſent le plus mal, à ſçavoir le mépris, la pauvreté, & la confuſion. Quand nous ne pouvons faire du bien, c'eſt un grand bien de reconnoiſtre noſtre inſuffiſance, & que nous ne ſommes bons à rien. Quand nous ne pouvons faire oraiſon par empeſche-

ment, ou par incommodité : il faut eſperer qu'une bonne heure de ſouffrance & d'abjection bien priſe, vaut bien une bonne heure d'oraiſon, dans laquelle en agiſſant on ſe ſatisferoit peut-eſtre.

Quand nous penſons que nous ne ſçaurions vaquer à Dieu, parce que nous ne ſommes pas en repos, & que pluſieurs choſes nous importunent, ſouvenons-nous que ce n'eſt pas le repos de la nature, mais celuy de la Grace, qui eſt neceſſaire à une ame pour vaquer à Dieu. Or le repos de la Grace ſe trouve mieux dans la Croix, dans les peines, & dans le vray amour du mépris, que par tout ailleurs.

CHAPITRE VI.

Que la vûë de noſtre neant inſpire le mépris de nous-meſmes, & l'amour de Dieu.

LA principale raiſon pour laquelle nous ne nous corrigeons point, ou peu, eſt que nous ne dépendons point aſſez de la Grace ; nous n'avons pas aſſez de recours à Dieu ; nous avons trop d'appuy aux creatures, c'eſt à dire aux moyens dont nous nous ſervons pour procurer noſtre correction, comme la lecture des bons Livres, Conferences, Sermons, Medita-

tions, &c. Toutes ces choſes-là ſont bonnes, quand elles ſont faites avec une grande dépendance de la Grace, & un grand recours à Dieu, qui eſt celuy ſeul qui nous tirera de nos miſeres, pour eſtre couronné de gloire en nous. *In laudem gloriæ gratiæ ſuæ.*

Dieu eſt une plenitude infinie à qui rien ne manque, *omne bonum*; & d'où tout bien procede : la creature eſt un vuide tout pur, & une privation de tout bien. Comme il ne ſe peut concevoir une plus grande plenitude que celle de Dieu, auſſi ne peut-on s'imaginer une pauvreté plus extréme que celle de la creature. Eſtre Dieu & tout bien, c'eſt la meſme choſe : eſtre creature & n'eſtre rien, c'eſt la meſme choſe ; l'un toute abondance, l'autre toute pauvreté. Chacun ſuppoſe cette verité ſans y faire reflexion ; ce qui fait que nous n'entrons jamais dans une veritable défiance de nous-meſmes, & ainſi nous demeurons privez d'autant de vertus, qu'il nous reſte d'appuy ſur nous. O mon Dieu! ma pauvreté me plaiſt, parce qu'elle me fait connoiſtre vos richeſſes : ſi rien ne me manquoit, j'oublierois ce que je ſuis. Je ſuis donc bien-aiſe que vous ſoyez tout, & de n'eſtre rien, pour avoir tout de vous.

Il n'y a que les trois perſonnes divines

qui ſe puiſſent donner l'une à l'autre infiniment & proportionnément à ce qu'elles ſont. Je ne puis donc rien donner à Dieu ny rien faire pour luy ; tout ce que je puis de meilleur, c'eſt avoüer mon impuiſſance ; & encore je ne puis faire cet aveu ſans ſa grace, & c'eſt luy qui le fait en moy.

Quand je donnerois ma vie pour Dieu, ce ſeroit moins que ſi une fourmis donnoit la ſienne pour le ſouverain Monarque du monde, à cauſe de l'éloignement infini qui eſt entre Dieu & moy. Tout ce qu'il y a d'Anges & de Saints, & tout ce qu'il y aura jamais de ſerviteurs de Dieu, luy ſont inutiles ; la profondeur de noſtre aneantiſſement ne ſe peut exprimer ; Dieu ſeul la connoiſt, & nous n'en voyons quelque choſe que par ſa grace.

Pour le bien entendre, il faut ſçavoir que Dieu n'eſt pas glorifié par nos bonnes actions, qu'entant que luy-meſme les agrée, & que par cet agréement il les rend bonnes ; car alors il glorifie ſa bonté & ſa miſericorde, de ſe contenter de ſi peu, & de nous en recompenſer : ainſi les graces & les faveurs qu'il nous fait en cette vie, & la gloire qu'il nous donne en l'autre, ſont les effets de ſa pure bonté.

Cette connoiſſance de noſtre aneantiſſement eſt utile à l'ame, mais elle la martyriſe

tyriſe quand elle aime Dieu, parce que l'aimant elle veut faire quelque choſe pour l'objet aimé ; & par la vûë de ſon aneantiſſement elle connoiſt qu'elle ne peut rien faire ; ainſi elle demeure ſuſpenduë entre le vouloir & l'impuiſſance ; & voyant qu'en effet elle ne peut rien, elle entre dans des deſirs pareils à ceux de ſaint Auguſtin: Si j'eſtois Dieu, & que vous fuſſiez creature, je voudrois me faire creature pour vous faire Dieu. Mais s'appercevant que ce n'eſt qu'imagination de choſe impoſſible, ſon martyre d'amour redouble, & cette pauvre ame meurt d'amour & de regret de ne pouvoir rien pour l'Aimé. Il ne luy reſte qu'une conſolation, qui eſt que quand elle ne peut rien, ſon Bien-aimé peut tout ; & ſe complaiſant en ce qu'il eſt, & qu'il n'a beſoin de rien, elle s'endort dans le ſein de la Divinité, & y abîme tous ſes mouvemens.

CHAPITRE VII.

Combien Dieu eſt glorifié par noſtre aneantiſſement.

IL n'y a rien que la Foy toute pure, qui nous enſeigne à aimer l'aneantiſſement & la détruction de nous-meſmes ; la ſa-

geſſe naturelle & mondaine n'y peut mordre : c'eſt pourquoy il n'eſt point queſtion de raiſonner, ny d'écouter nos ſentimens dans cette pratique ; mais il s'y faut jetter à l'aveugle, & à corps perdu.

Le peché de ſuperbe a ruïné la gloire & le regne de Dieu en nous, & jamais il ne ſe rétablira que par noſtre ruïne ; mais tant plus une creature eſt accablée d'aneantiſſemens, tant plus Dieu eſt couronné de gloire en elle. Pauvres gens que nous ſommes, nous nous affligeons d'eſtre dans l'impuiſſance, de n'eſtre bons à rien, incapables d'aucun employ, ſans talens, ſans ſcience, que tout reüſſit mal entre nos mains. O ſi nous ſçavions ſeulement agréer toutes ces miſeres, qui nous mettent dans le bienheureux eſtat d'aneantiſſement, nous rendrions autant de gloire à Dieu, que par toutes les grandes actions ; car en toutes ces privations l'ame ne trouve appuy ou conſolation ni en elle, ni en pas une creature, mais en Dieu ſeulement.

Job ne rendit jamais plus de gloire à Dieu, que lors qu'il eſtoit plongé dans les aneantiſſemens ſur ſon fumier. Au Ciel Dieu ſe glorifie par l'exaltation de ſes creatures ; en terre, par leur aneantiſſement. Voyons-nous pas que la ſageſſe du

Pere Eternel a preſcrit à ſon Fils la maniere de l'honorer en terre ; il nous l'a communiquée & par paroles & par exemples, n'enſeignant & ne pratiquant que des aneantiſſemens. Quelle autre voye cherchons-nous, ſi nous ſommes Chreſtiens, pour glorifier Dieu, que celle que nous montre noſtre divin Maiſtre ?

Il n'y a rien où la creature glorifie Dieu plus purement que dans le conſentement qu'elle donne à la détruction que Dieu veut faire d'elle-meſme ; puiſqu'il eſt vray que là où il y a moins de la creature, il y a plus de Dieu. Or en cela il n'y a de l'operation que de la part de Dieu, & une paſſiveté de la part de la creature. Porter l'aneantiſſement des lumieres, des douceurs & des ſentimens dans l'oraiſon, vaut mieux que l'oraiſon la plus lumineuſe & la plus douce. Porter l'aneantiſſement des amis dans un abandon ou une perte, vaut mieux que leur amitié & tous leurs ſervices. Porter le delaiſſement de toutes les creatures, vaut mieux que la joüiſſance de toutes les creatures : car dans toutes ces privations on cherche Dieu bien plus purement, s'il y a bien moins de nous-meſmes, n'ayant pas la ſatisfaction d'agir, mais ſeulement de recevoir la détruction de ce qui nous eſt de plus cher ; parce ſeu-

lement qu'il plaiſt à Dieu d'en uſer ainſi pour ſa pure gloire.

C'eſt une choſe pitoyable, de l'aveuglement où j'ay vécu. O que le ſens humain a peine à concevoir la doctrine du Fils de Dieu ! Il eſt vray qu'elle eſt détruiſante & aneantiſſante, ce que l'homme craint naturellement. A meſure que Dieu aime davantage une ame, il l'aneantit auſſi plus abſolument, & cette voye eſt ſans exception, puiſqu'il eſt vray ce que dit l'Evangile: *Qui ne renonce à ſoy-meſme & à toutes choſes, ne peut eſtre diſciple de Jeſus-Chriſt.* O mon Jeſus aneanti ! je voy bien maintenant la voye par laquelle vous avez marché, & par laquelle vous me voulez conduire aprés vous : je l'agrée & l'accepte, & y entre tres-volontiers.

Qu'à la bonne heure donc mon corps ſoit affligé de maladie, mes biens & mon honneur perdu & aneanti ; que je ſois reputé ce que je ſuis en effet, homme de peu d'eſprit ; que par la ſubſtraction meſme des lumieres je demeure dans l'oraiſon comme un cheval, privé d'entendement, *Sicut equus & mulus, quibus non eſt intellectus.* Pourvû, tres-aimable Jeſus, que je puiſſe conſentir & agréer tous ces aneantiſſemens, cela me ſuffit. Que chacun vous demande ce qu'il luy plaira, pour moy

je vous demande mon parfait aneantiſſement, & que mon partage ſoit d'honorer vos divines humiliations.

Nous ne ſommes guere propres à travailler nous-meſmes à noſtre détruction, car nous ſommes trop foibles contre nous-meſmes, & puis nous avons toûjours trop d'indulgence pour nos propres defauts; mais Dieu y met la main, & ſe ſert de nous-meſmes pour nous humilier; c'eſt à nous d'agréer & de conſentir à ſon operation.

CHAPITRE VIII.

Combien une ame eſt riche quand elle peut avoir l'amour du mépris.

DIEU m'a donné cette penſée, que l'amour du mépris, & le deſir de l'humiliation pouvoit eſtre ce treſor caché, dont il eſt parlé dans l'Evangile, *Theſauro abſcondito in agro.*

1. C'eſt en effet un grand treſor d'aimer ſon abjection, & un treſor qui renferme grande quantité de richeſſes inappreciables; mais elles ne paroiſſent nullement, car on les envelope exprés pour les conſerver avec plus de ſeureté, & il n'y a que celuy qui poſſede ce treſor, qui ſçache bien ce qu'il a.

2. C'eſt un treſor caché & inconnu à tout le monde. Car qui eſt-ce qui ſe déſiroit qu'il y euſt rien de precieux dans les humiliations & dans les ſouffrances ? Les ſens, ou la prudence de la chair, ou la raiſon humaine, iroient-ils chercher là dequoy s'enrichir, ou ſatisfaire leurs deſirs? Jamais on ne s'aviſeroit qu'il y euſt là un treſor caché, ſi Jeſus-Chriſt luy-meſme qui l'y a mis ne l'enſeignoit à une ame, par une faveur toute particuliere de ſes miſericordes.

3. Ce treſor ne ſe donne pas, il s'achete; & celuy qui le veut avoir, doit donner tout ce qu'il poſſede; c'eſt à dire qu'il nous faut défaire de tout noſtre patrimoine, de tout ce funeſte heritage que noſtre premier Pere nous a laiſſé, l'affection aux honneurs, aux plaiſirs, aux richeſſes, cette attache à nous-meſmes & à nos intereſts, cet amour de noſtre excellence, & tout le reſte du mauvais meuble que nous poſſedons par noſtre naiſſance dans le peché. Si nous ne conſentons d'eſtre dépoüillez de tout, juſques à la derniere piece, nous ne ſçaurions acheter le treſor.

4. O que celuy qui le poſſede eſt riche & heureux ! car c'eſt un fond inalienable, qu'on ne luy peut jamais oſter; & tandis qu'il en joüit paiſiblement, il y trouve

Dieu & une profonde paix, qui ſurpaſſe tous les ſentimens. Qu'un homme aye acquis quelque belle terre, on dit, voila qui va bien, il n'a plus maintenant rien à craindre, car voila un fondement aſſeuré pour la ſubſiſtance de ſa vie. Quelque guerre qui vienne, les ennemis n'emporteront point la terre; l'on peut bien prendre les meubles & l'argent, mais la terre eſt fixe & ne s'aliene pas.

5. Il en va de meſme de ce precieux treſor; quand l'ame en eſt entrée en poſſeſſion, & tandis qu'elle le gardera, elle ne doit plus rien craindre, la ſubſiſtance de ſa vie ſpirituelle eſt fort aſſeurée; ni le monde, ni le diable, ni tous les ennemis de ſon ſalut, quelque furieuſe guerre qu'ils excitent, ne l'emporteront pas, car il ne leur eſt nullement propre. Ouy bien quelques meubles, comme les conſolations ſenſibles, la grande attache aux auſteritez, le deſir de faire de belles actions pour la gloire de Dieu, comme d'aller en Canadas, en Angleterre, convertir les ames à milliers; enfin toutes les belles idées de ſpiritualité. Le diable, la nature, le monde aiment ces ſortes de meubles; & une ame qui n'a que cela, n'a rien qu'on ne luy puiſſe enlever: mais qu'elle poſſede le ſeul treſor de l'amour de ſon abjection, elle eſt

riche à jamais. O ! quand il plaiſt à Dieu en faire connoiſtre la valeur à une ame, *Præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.*

6. Nous avons un double droit de pretendre à la poſſeſſion de ce divin treſor. Le premier eſt le neant naturel : le ſecond le neant criminel. Ces deux neants nous donnent une obligation continuelle de tendre à l'aneantiſſement, & cette tendance plaiſt fort à Dieu, qui prend plaiſir qu'une creature prenne ce qui luy appartient, & luy rende la gloire qui luy eſt dûë. Le Fils de Dieu a commencé comme un Geant, à courir dans la voye de l'aneantiſſement par l'Incarnation ; car c'eſt une merveilleuſe démarche d'un Dieu ſe faire Homme, & a fini ſa courſe par la mort de la Croix. C'eſt une étrange extrémité, un Dieu Homme mourir au gibet entre deux larrons ; & toute ſa vie humaine a eſté aneantie entre ces deux termes, & la noſtre ſe paſſe en vanité ! Nous nous diſons Chreſtiens, & nous tendons à l'élevation ; quel aveuglement !

7. O Jeſus pauvre & abjet, quand me tirerez-vous puiſſamment aprés vous ? Helas ! vos voyes ſont ſi belles, ſi pures, & de ſi bonne odeur à ceux qui ſont éclairez de vos lumieres. Vous établiſſez vôtre empire,

ô Jeſus ! dans le parfait aneantiſſement, & vous y regnez en paix : comme le diable établit ſon empire dans l'élevation, & y tyranniſe les ames ſuperbes.

CHAPITRE IX.

Quel avantage nous tirons des aneantiſſemens.

LEs douleurs & les miſeres aneantiſſent le corps ; la pauvreté, les richeſſes ; les mépris, la reputation & l'honneur ; la mort, la vie ; la ſechereſſe, les conſolations ſpirituelles; tous ces aneantiſſemens purifient la vertu & ſacrifient tout l'homme à Dieu. Chacun a ſa voye pour procurer de la gloire à Dieu ; les uns par les actions, les autres par les ſouffrances, les autres par les privations & aneantiſſemens, ceux qui les font par ces derniers moyens, ſont les plus ſages de la terre, quoy qu'inconnus aux hommes, & connus à Dieu ſeul. La ſupréme indifference doit conduire l'ame ; mais ſi elle avoit la liberté de choiſir, elle devroit prendre la voye de l'aneantiſſement. Job fut plus avide de la gloire de Dieu ſur ſon fumier, que dans ſon Palais. Heureux celuy qui pour glorifier Dieu, ſuit une voye qui

n'eſt connuë que de luy, & que les hommes peuvent expliquer, de façon qu'elle eſt attribuée ou à la complexion, ou à la mauvaiſe conduite.

C'eſt une grande miſere de ne vouloir point comprendre, que la ſageſſe humaine n'eſt folie devant Dieu, que parce qu'elle nous fait ſortir continuellement du bien-heureux eſtat d'aneantiſſement, ſous les plus beaux pretextes du monde, comme du ſalut des ames, du ſecours du prochain, &c. Cependant c'eſt un grand ſecret de ſe laiſſer conduire à Dieu ſeul, parce que meſme ne ſe ſervant point de nous, il s'en ſert. Dieu ſe glorifie dans le Ciel par l'exaltation de ſes creatures; en terre, c'eſt par leur aneantiſſement. Que perſonne ne ſe plaigne donc plus de ne pouvoir ſervir en rien à la gloire de Dieu; il faut faire un petit amas de nos miſeres, & ſe mettre deſſus comme un Iſaac ſur le bucher, & puis ſe ſacrifier là par un volontaire aneantiſsement au feu de l'amour de Dieu.

Quand une ame eſt delaiſsée dans l'oraiſon, que les ariditez & deſolations aneantiſsent en elle les lumieres & les grands ſentimens de Dieu & de la vertu, il faut qu'elle die: Mon Dieu, je ne fais rien, mais j'agrée de tout mon cœur ce que vous fai-

tes en moy : Vous prenez plaiſir à m'aneantir, je m'y plais comme vous, j'avois des lumieres & des conſolations qui m'étoient fort cheres, vous les voulez aneantir ; beny ſoyez-vous à jamais, je vous les abandonne.

Si nous ſommes dans la pauvreté, dans le mauvais ſuccez, dans les maladies, diſons : Mon Dieu, je ne puis rien faire, mais je conſens avec joye à tout ce que vous faites en moy : faites le ſacrifice de tout moy-meſme à la grandeur de voſtre Majeſté, & meſme malgré moy, ſur l'autel de mes miſeres & de mes impuiſſances. Le petit Iſaac auroit pû dire ſur le bucher : J'eſperois que dans la ſuite des années je pourrois rendre de ſignalez ſervices à Dieu, & que ſelon ſes promeſſes je ſervirois à mettre au jour la ſuite des anceſtres de ſon Fils ; mais je ſacrifie tout cela par avance, & je ne reflechis que ſur le ſacrifice qu'il veut faire de moy, par les mains de mon pere. Saint Loüis pouvoit dire : J'eſperois de rétablir la gloire de Jeſus-Chriſt dans la Paleſtine ; mais dans la défaite de ſon armée, il pouvoit ſe conſoler, en diſant : Hé bien mon Dieu, vous ne voulez pas, au contraire vous m'aneantiſſez par la peſte, & mon armée par le glaive de vos ennemis, j'agrée ce

que vous faites en moy. Je voy les genereuſes entrepriſes des ſerviteurs de Dieu, & leurs grands emplois ; mais je me conſole, quand je penſe que le mien eſt l'aneantiſſement qui me conduit dans un eſtat où je ne voy que Dieu ſeul, & où pour le poſſeder j'entre dans le dénûment de toute creature, aprés l'exemple de Jeſus-Chriſt : *Chriſtus non ſibi placuit.*

Ne nous inquietons point tant de nos imperfections, elles ſont de mauvais enfans, il ne les faut pas aimer ; mais il les faut ſupporter, puiſqu'elles nous ſervent à nous aneantir à nos propres yeux, & à nous conformer au grand & infini aneantiſſement de Jeſus-Chriſt ſur la Croix. L'homme a eſté dans l'eſtat d'innocence, il eſt en celuy de peché. Il a donc fallu deux voyes oppoſées pour le conduire. Dans le premier il devoit eſtre exalté heureux, & joüiſſant de toutes les creatures; il faut donc que dans le ſecond il ſoit abjet, dans la miſere & dans le dénûment des creatures. Qui veut un autre partage, entreprend ſur l'eſtat d'où il eſt déchû, & ſur celuy où il doit arriver aprés cette vie.

CHAPITRE X.

Le chemin pour arriver au parfait aneantiſſement.

JE conçois trois dépoüillemens neceſſaires pour ce ſujet, le premier de toutes les choſes exterieures, comme richeſſes, honneurs, plaiſirs ; c'eſt la premiere démarche qu'une ame doit faire pour s'avancer à Dieu : durant qu'elle aura la moindre affection vers ces choſes, jamais elle ne s'avancera d'un pas pour trouver Dieu, car elle demeure comme enchaînée à ce qu'elle aime ; ny jamais elle n'aura une parfaite poſſeſſion de Dieu, car ſon cœur eſt occupé par des creatures, qui ne luy laiſſent plus de place.

Il n'y a preciſément que la pure neceſſité & la charité, qui nous en doivent faire garder la reelle poſſeſſion, & vivre dans la diſpoſition d'eſprit ; que quand ces choſes nous ſeroient oſtées, nous en ſerions ravis, parce que la pluſpart du temps elles nous ſervent plus d'empeſchemens, que de moyens pour trouver Dieu ; & ſi nous n'y prenons garde, la nature ſe couvre de la charité du prochain, qui eſt une bonne illuſion ; car les moins riches ſont ſouvent les plus charitables.

C'eſt un bon conſeil de quitter ſes biens & ſes honneurs, quand on le peut faire, mais quand on s'en voit dépoüillé par les ordres ſecrets de la Providence, c'eſt une obligation de l'agréer & d'y conſentir, & c'eſt en quelque façon mieux que ſi nous les quittions nous-meſmes, & ſur tout quand on croit que cela nous arrive par nôtre faute & noſtre imbecilité ; car nous tombons en toutes manieres dans l'abjection & dans le mépris, qui eſt le vray centre où nous devons aſpirer.

Quand il n'y auroit que cela d'agreable dans la pauvreté, qu'elle nous fait mourir à la liberté, & à l'indépendance dont les hommes ſont ſi amoureux, c'eſt un grand bonheur de l'avoir. Quand on eſt ſans employ & ſans honneur dans le monde on eſt regardé comme inutile, & on eſt facilement oublié & abandonné de ſes meilleurs amis : tant mieux.

C'eſt le ſecond dépoüillement, & la ſeconde perte qu'il faut faire. O le grand ſecours pour porter nos ames à Dieu, que d'eſtre mépriſez de nos amis, & qu'ils nous ſoient plûtoſt un ſujet d'affliction que d'affection. C'eſt vers eux que nous avons une puiſſante inclination, & nous y ſommes ſi attachez, que ſans une grace bien particuliere nous ne mourons quaſi ja-

mais au deſir d'avoir quelque amy, & partant nous conſervons toûjours quelque attache. Heureuſes les occaſions qui nous font perdre nos amis ſans pecher ; en les perdant nous perdons un grand appui de l'amour propre.

Saint Jean Baptiſte encore tout enfant, ſortit de la maiſon de ſes parens pour aller au deſert vaquer à Dieu. Grand Saint, ce ſont des Saints que vous quittez : Je le ſçay bien, dit-il, mais ce ſont mes parens qui ont de l'affection pour moy. O que cecy eſt rude à la nature ! car comme l'attache aux amis, ſur tout quand ils ſont vertueux, ſemble la plus ſpirituelle & la plus raiſonnable de toutes les affections ; l'aneantir eſt un grand ſacrifice que l'on fait à Dieu, & il le demande des ames qu'il a deſtinées à une grande perfection ; mais faut qu'elles paſſent encor outre.

Car il y a un troiſiéme dépoüillement, qui eſt de ſe perdre ſoy-meſme, c'eſt à dire que bien aiſe d'eſtre eſtimé ſans ſageſſe, ſans pouvoir, aimer la dépendance & la ſujettion comme un empire ; n'avoir de la raiſon, que pour renoncer à la raiſon, & mettre en ſa place les pures lumieres de la Foy. O ! qu'elle nous fait voir clairement qu'il faut avoir de la joye de n'avoir aucun talent de nature, de n'eſtre bon à

rien ; car cette vûë, quand elle penetre un cœur, aneantit puiſſamment l'inclination naturelle que nous avons à noſtre propre excellence. Conſentir agreablement d'eſtre abjet, c'eſt un grand exercice d'evacuation de la propre excellence, & la meſure de cette evacuation eſt celle de la perfection.

O mon Dieu, qu'il eſt difficile de ne ſe point chercher ſoy-meſme, & ne point pretendre ſon élevation ! Nous y avons une pente qui nous eſt auſſi intime, comme la moüelle de nos os ; & quaſi en tout ce que nous pouvons faire, ſoit pour nous, ſoit pour le prochain, nous cherchons toûjours quelque peu noſtre excellence. Les grands Saints ont aneanty leurs talens à leurs propres yeux, quand ils ont eſté obligez de les faire éclater aux yeux des autres ; & hors la neceſſité de s'en ſervir pour le bien du prochain, ils ne tendoient qu'à l'humiliation, s'abîmant dedans le neant, pour y ruïner leur excellence.

CHAPITRE XI.

Qu'il ſe faut bien abandonner à Dieu pour eſtre aneanty.

SI nous nous mettons entre les mains de Jeſus Homme-Dieu, il nous traitera comme ſon Pere l'a traité : car l'Amour divin n'a pas moins de cruauté que la divine Juſtice. Bienheureuſe l'ame qui ſe laiſſe devorer à l'amour, qui eſt un inſatiable ſacrificateur, lequel ne ſera jamais content juſques à ce qu'il ait reduit la creature dans un aneantiſſement total. Il eſt un Soleil plein de feu & de lumiere, qui éleve peu à peu les vapeurs de la terre, qui ſont les creatures, pour les conſommer en ſoy & par ſoy.

J'ay une affaire ſur les bras, qui m'occupe beaucoup, c'eſt de m'aneantir continuellement dans l'eſprit & l'affection de toutes creatures, telles qu'elles ſoient ; ſi j'y pouvoient reüſſir, je me tiendrois bienheureux. Tout ce que j'ay fait juſques à preſent, n'eſt rien qu'une preparation pour vivre entierement de la vie d'un Dieu aneanty. Je le voy naiſtre dans une vie abjecte, aux yeux des hommes, & il y marche à grands pas comme un geant,

dans la voye des aneantiſſemens. Commençons donc aujourd'huy à le ſuivre à la courſe par les aneantiſſemens, pauvretés & mépris, & ne le quittons jamais, quelque part qu'il aille : je luy ay fait une proteſtation ſolemnelle, qu'il n'y aura pas un moment de ma vie, qui ne ſoit ſa vie meſme, & dans laquelle je ne puiſſe dire veritablement : je ne vis plus en ce moment, c'eſt Jeſus tout aneanty qui vit en moy.

Ne nous étonnons pas du procedé de Jeſus-Chriſt, qui ne parle que de mort, d'aneantiſsement, de croix, & d'abnegation ; c'eſt que le fond de noſtre ame infectée par le peché originel eſt ſi étrangement corrompu, que toutes ſes operations ſont impures. Jeſus-Chriſt eſt venu par ſa grace ruïner cette impureté ; & comme noſtre nature eſt toute pétrie, il faut que la creature correſponde fortement à l'efficace de la grace, autrement elle demeurera toûjours dans ſon imperfection ; car cette grace ne tend qu'à conſommer, ruïner & aneantir.

Ayant aujourd'huy reçû Jeſus en la ſainte Communion, j'ay tenu mon ame toute aneantie durant qu'il a eſté en moy, & ay laiſsé ce divin Sauveur faire en moy & pour moy tout ce qu'il luy plairoit, tant vers ſon Pere, que vers moy-

meſme, & les perſonnes pour qui j'aurois prié. Méler les operations de l'impure creature, avec celles de Jeſus, c'eſt ce que je ne devois pas faire, ce me ſemble. Ah que Jeſus fera bien mieux tout ſeul, tout ce que je devrois faire! Je me dois ſeulement tenir aneanti en ſa preſence. S'il faut aimer, Jeſus aimera en moy & pour moy; s'il faut prier, il priera; s'il faut glorifier ſon Pere, il le glorifiera, & je conſentiray doucement à tout ce qu'il voudra faire. O Jeſus, ſoyez tout, & que je ne ſois rien: faites tout en moy, & je demeureray aneanti, pour vous laiſſer operer ſans reſiſtance. Pluſieurs bonnes ames honorent les abjections de Jeſus-Chriſt, mais peu les veulent pratiquer; il y a tres-peu d'imitateurs de ſa pauvreté & de ſes humiliations: Si tout le monde les fuit comme des choſes infames, le moyen de ſouffrir cela? O Jeſus! eſt-ce pas faire peu d'état de vos exemples, & vous condamner de folie, vous qui eſtes la Sageſſe infinie? Mais c'eſt une grande folie d'en juger ainſi: plus on participe à voſtre pauvreté & à vos humiliations, plus on participe à voſtre Sageſſe. Allons, mon ame, à la ſuite de Jeſus pauvre, vivons pauvres avec luy, mourons pauvres avec luy, & en cela témoignons-luy noſtre amour & noſtre fidelité.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut renoncer au ſens & à la raiſon humaine, pour aimer les humiliations.

L'OBSTACLE que nos ſens apportent à noſtre perfection, eſt groſſier & aiſé à reconnoiſtre : mais ceux de la raiſon humaine ſont delicats, & peu les reconnoiſſent ; ils ſont difficiles à vaincre, & peu ſe peuvent perſuader qu'ils ſoient mauvais ; car cette raiſon eſt ingenieuſe à nous ſeduire par mille pretextes fort ſpecieux & qu'on n'oſeroit quaſi condamner, parce qu'ils paroiſſent raiſonnables ; mais l'exemple de Jeſus-Chriſt eſt au deſſus de toute raiſon & de toute la prudence humaine.

Quelle raiſon y avoit-il que les Empereurs triomphaſſent dans Rome, que les Herodes fuſſent dans les plaiſirs & dans les honneurs, que les Juifs fuſſent dans l'abondance, & dans toutes les aiſes de la vie, tandis que le Fils de Dieu naiſſoit dans une étable, s'enfuyoit la nuit dans l'Egypte, menoit une vie pauvre dans la boutique d'un homme de journée, & finiſſoit ſa vie deſſus une croix, abîmé

dans les douleurs & dans les opprobres ? Cependant c'eſt le procedé du Pere Eternel, qui confond en cela toutes nos raiſons, & qui nous apprend que pour bien imiter ſon Fils, il faut renoncer abſolument à toutes les raiſons humaines.

Tant que nous écouterons plûtoſt les perſuaſions de la prudence humaine, que les lumieres de la Foy, nous ne ferons jamais grand avancement dans la vertu. Si quelqu'un eſt né dans la pauvreté & dans la baſſeſſe, la raiſon voudra qu'il s'éleve & qu'il s'enrichiſſe, ſi l'occaſion s'en preſente. Si quelqu'un eſt né dans l'honneur & dans les richeſſes, la raiſon ne voudra pas qu'il ſe rende pauvre & abjet. Quel moyen de s'élever à l'imitation d'un Dieu, ſi on veut toûjours ſuivre les maximes des hommes ?

Nous nous attachons dans le monde à vivre ſelon nos conditions, & nous ne prenons pas garde que la premiere de toutes eſt de vivre de la vie de Jeſus-Chriſt, & que toutes nos autres obligations doivent ceder à celles-là. Jeſus-Chriſt executant les deſſeins eternels de Dieu ſon Pere, dans une vie penible & mépriſée, le glorifie infiniment. Auparavant, Dieu n'eſtoit pas aimé ny glorifié infiniment au dehors de luy-meſme, mais ſeulement dans luy-meſ-

me ; de ſorte que les aneantiſſemens d'un Dieu ſont cauſe d'une gloire infinie, que Dieu poſſede, & qu'il n'avoit pas. Une ame Chreſtienne executant ainſi les volontez eternelles de Dieu, qui la veut conduire aprés ſon Fils dans une vie mépriſée & aneantie, glorifie Dieu ſouverainement ; car il a reſolu toute eternité, que les membres vivront de la vie de leur chef, *quos prædeſtinavit, conformes fieri.* Toutes les raiſons humaines doivent ceder à cette raiſon eternelle de Dieu.

O Jeſus, que les fondemens de la perfection à laquelle vous appellez vos amis, ſont étranges ! ce ne ſont que morts, renonciations, pauvretez, abandonnemens, & croix ; & tout ce qui eſt conforme à la nature, ſemble eſtre tout contraire à la grace. Que ne reduiſez-vous plûtoſt tout d'un coup l'homme dans le neant, par un effet de voſtre toute-puiſſance, Seigneur, pour en former par aprés de ce meſme neant, un tout nouveau ? Pourquoy voulez-vous qu'il s'aneantiſſe luy-meſme, & qu'il contribuë à ſa détruction ? O que les inventions de voſtre Sageſſe ſont admirables ! Voſtre deſſein eſt de vous faire aimer à voſtre creature. Or elle ne le fait jamais plus noblement, que quand elle ſe haït & ſe détruit plus puiſſamment. La

raiſon humaine inſpire l'amour & la conſervation de nous-meſmes : la raiſon divine inſpire la détruction & la perte de nous-meſmes. Abraham immolant ſon fils, faiſoit une folie au jugement de la raiſon humaine, paroiſſant inhumain, ennemy de luy-meſme, & de toute ſa famille : mais il faiſoit l'action d'une admirable ſageſſe au jugement de la raiſon, montrant qu'il aimoit ſon Dieu plus que luy-meſme & que toute ſa famille. Allons, mon ame, à la mort de tout ce qui n'eſt point Dieu, & à l'aneantiſſement de nous-meſmes. Je voy des beautez que je ne puis expliquer dans les horreurs des mortifications & des ſouffrances, puiſqu'elles ſont les ſources de la pureté de l'ame.

CHAPITRE XIII.

Que l'aneantiſſement s'apprend mieux par la pratique, que par la ſpeculation.

JE reconnois plus que jamais, que l'abjection eſt le chemin par où il faut marcher, pour avancer ſeurement dans la perfection où nous aſpirons: toute autre voye eſt ſujette à tromperie ; mais s'aneantir eſt hors de toute illuſion. O que peu de perſonnes conſiderent le procedé de Jeſus-

Chriſt ! que beaucoup moins penetrent & comprennent ſes ſaintes diſpoſitions ! mais que tres-peu veulent entrer dans une parfaite imitation de ce qu'ils connoiſſent.

Operons, nous en ſçavons aſſez puiſque nous ſçavons que Jeſus s'eſt aneanti dans les entrailles de la ſainte Vierge ſa Mere, qu'il y eſt demeuré aneanti durant neuf mois, qu'il en eſt ſorti au jour de ſa ſainte naiſſance, pour accroiſtre ſes divins aneantiſſemens dans l'étable de Bethleem, les continuer durant ſa vie, & les conſommer en ſa mort ſur la Croix, le grand theatre de tous les aneantiſſements. Nous ſçavons tout cela, il ne reſte qu'à l'imiter ; la grace nous y conduiroit ſi nous eſtions fideles d'y correſpondre.

C'eſt pourquoy Dieu permet que les creatures nous quittent d'affection, que de petites diſgraces nous arrivent, que nous ſommes un peu mépriſez, que nous ſouffrons quelque choſe, que nos imperfections ſont connuës des autres, & que l'on nous cenſure à cauſe que nous entreprenons la perfection. Tout ce qui nous aneantit eſt bon, de quelque part qu'il vienne, & n'y a rien de meilleur en terre. Eſtre fidele dans ces occaſions, vaut mieux que toutes les ſpeculations du monde. Si vous vous plaignez des

des contrarietez qui ſurviennent, ſi vous ne vous cachez aux yeux des autres, ſi vous ne cedez à tout le monde, ſi vous n'aimez la pauvreté & le mépris, & ſi vous faites encore quelque peu d'état des choſes du monde; vous n'eſtes pas aneanti, & Dieu n'opere point en vous les merveilles de ſon amour.

Entendant chanter ces paroles d'un Pſalme, *In toto corde meo exquiſivi te*, c'eſt à dire, je vous ay cherché de toute l'étenduë de mon cœur, il m'a ſemblé que nôtre Seigneur me répondoit interieurement: Tu as beau me chercher par tout, tu ne me trouveras nulle part en terre; que là où j'ay eſté dans les états de ma vie mortelle; à ſçavoir, dans la ſolitude & le ſilence, dans la pauvreté & la ſouffrance, dans les perſecutions & dans le mépris, dans la croix & dans l'aneantiſſement. Les Saints me trouvent dans le Ciel, dans les ſplendeurs de la gloire, & dans les plaiſirs ineffables; mais c'eſt aprés qu'ils m'ont trouvé en terre dans les opprobres & dans les douleurs. Ie demeuray fort convaincu de cette verité, je remerciay nôtre Seigneur de me l'avoir fait voir ſi évidemment, je prie ſon infinie Bonté de me l'imprimer ſi avant au cœur, qu'elle m'en conduiſe dans la pratique.

Helas! juſques à quand auray-je tant de

bonnes vuës ſur l'excellence des humiliations & des mépris, & ſi peu de bonnes pratiques : Divin Jeſus, arrachez moy ce cœur rebelle, s'il refuſe de ſe conformer au vôtre dans vos profonds aneantiſſemens. Et ſi vous appercevez qu'il n'embraſſe pas tous vos ſentimens, prenez un raſoir, ouvrez mon côté, & tirez-moy ce miſerable cœur ; j'aime mieux n'en avoir point, & mourir plûtoſt, que d'avoir un cœur qui ait d'autres affections ou d'autres maximes que les vôtres. O mon aimable Jeſus ! je ne vous demande point en cela une cruauté, ce ſera pour moy une faveur tres-ſignalée. Le Pere Eternel qui prit ſes delices à vous voir pendu en une Croix, aura ſans doute de la complaiſance en ce ſpectacle, quoy que ſanglant.

Mon tres-adorable Jeſus, que j'ay d'amour pour vôtre Croix & pour vos humiliations ! la vuë de leurs beautez, qui ont charmé le Pere Eternel, me tranſporte ſi fort, qu'elle me fera devenir fol, je perdray le ſens humain, je diray des folies, & j'en feray, ſi vous n'arreſtez vos divins mouvements, & ſi vous ne faites éclipſer les rayons celeſtes qui me découvrent de ſi grandes beautez dans le mépris.

J'ay une devotion toute particuliere à faire des Litanies de Jeſus dans tous ſes abaiſſemens, & aux occaſions où je ſens

de la repugnance à la pratique de l'aneantiſſement, je trouve un grand encouragement à les reciter.

Jeſus pauvre & abjet, Ayez pitié de moy.
Jeſus inconnu & mépriſé, Ayez pitié,
Jeſus haï, calomnié, & perſecuté, Ayez.
Jeſus abandonné des hommes, & tenté par le diable, Ayez pitié de moy.
Jeſus trahy & vendu à vil prix, Ayez pitié.
Jeſus blâmé, accuſé & condamné injuſtement, Ayez pitié de moy.
Jeſus veſtu d'un habit d'opprobre & de honte, Ayez pitié de moy.
Jeſus ſouffleté & mocqué, Ayez pitié.
Jeſus traîné la corde au col, Ayez pitié.
Jeſus reputé fou & endiablé, Ayez pitié.
Jeſus foüetté juſques au ſang, Ayez pitié.
Jeſus poſtpoſé à Barrabas, Ayez pitié.
Jeſus dépoüillé tout nud avec infamie, Ayez pitié de moy.
Jeſus couronné d'épines, & ſalüé par dériſion, Ayez pitié de moy.
Jeſus chargé de la Croix de nos pechez, & des maledictions du peuple, Ayez pitié.
Jeſus triſte juſqu'à la mort, Ayez pitié.
Jeſus accablé d'injures, de douleurs, & d'humiliations, Ayez pitié de moy.
Jeſus affronté, craché, battu, outragé baffoüié, Ayez pitié de moy.
Jeſus pendu à un bois infame, en la compagnie des voleurs, Ayez pitié de moy.

Jeſus aneanty & perdu d'honneur devant les hommes, Ayez pitié de moy.

O bon Jeſus, qui avez ſouffert pour l'amour de moy une infinité d'opprobres & tant d'humiliations, que je ne puis comprendre ; imprimez-en puiſſamment l'eſtime & l'amour dans mon cœur, & m'en faites deſirer les pratiques.

CHAPITRE XIV.

Qu'une ame épouſant Ieſus Chriſt, épouſe auſſi ſa Croix & ſes opprobres.

LA Sageſſe infinie de Dieu a épouſé les baſſeſſes de nôtre nature humaine dans l'Incarnation : cette meſme nature humaine a épouſé la Croix, les ſouffrances & les abjections dans la mort ; & quand une ame épouſe Jeſus Chriſt, a contracte une union avec tout cela. O l'heureuſe alliance ! Jeſus eſt ſon Epoux, la folie de la Croix, les ſouffrances & les mépris ſont comme le dot de ſon mariage. O les precieuſes richeſſes ! Si elle aime ſon Epoux, elle doit tendrement aimer tous les dons qu'il luy fait en l'épouſant, parce qu'ils viennent de ſa part, & qu'il en fait grande eſtime.

Mon ame, eſtant épouſe de Jeſus Chriſt,

vous voila donc liée & engagée puiſſamment : il eſt vray que le joug de vôtre condition eſt peſant à la nature ; car il faut deſormais ſouffrir les injures, les affronts, les peines du corps & d'eſprit : faut chercher les aneantiſſemens, aimer les rebuts, & d'eſtre le joüet des hommes ; paſſer pour un inconſtant parmy les devots, pour avoir peu d'eſprit parmy les gens du monde ; ne point s'étonner des mauvais ſuccés, & en boire à longs traits l'humiliation, ſoit que vous en ſoyez cauſe, ou non ; voir élever les autres, & aimer vôtre petiteſſe. Cet engagement vous fait peur, mon ame ; mais courage, vous pouvez tout en celuy qui vous conforte.

Jeſus Chriſt a eſté predeſtiné de toute eternité aux ſouffrances & aux abjections, par le decret de Dieu ſon Pere, pour la ſatisfaction de nos offenſes ; & il eſt certain que tous les amis de Dieu ſont predeſtinez pour eſtre conformes à Jeſus Chriſt : partant ils ſont predeſtinez à la Croix & au mépris, pour ſatisfaire à un Dieu offenſé, & reparer ſa gloire. Quiconque donc ſe retire de la Croix & de l'humiliation, quitte la voye de ſa predeſtination ; & au contraire, tant plus une ame participe aux eſtats abjets de la vie de Jeſus Chriſt, tant plus elle eſt predeſtinée, eſtant plus conforme à l'exemplaire des predeſtinez.

C'eſt la bonne fortune des Chreſtiens que la Croix & l'humiliation ; mais c'eſt le grand malheur des Chreſtiens que la proſperité, & le bon-heur temporel. Mon Dieu brûlez, tuez, mortifiez, deshonorez, abaiſſez, crucifiez moy, autrement je n'auray point de part à vôtre amitié, & n'auray point de grace devant vous. Rendez moy ſage, & me détrompez une bonne fois, afin que je chemine dans vos voyes, que mon cœur n'eſtime que les Croix & les mépris, & qu'il ſoit toûjours inquieté, juſqu'à ce qu'il aille ſe repoſer comme dans ſon centre.

Je n'aurois jamais crû, ſi l'experience ne le faiſoit voir, qu'une ame pûſt eſtre conduite par la grace à un tel eſtat ; qu'elle prenne des joyes extrêmes de ſe voir abîmée dans toute ſortes d'abjections : Mais ſes joyes ſont ſi pures & ſi douces, qu'aprés en avoir ſavouré l'excellence, tout luy eſt fade ſur la terre. Elle s'étonne beaucoup de l'horreur qu'elle a eu autrefois du mépris, puis qu'il luy ſemble maintenant un Paradis terreſtre ; & aprés le Paradis de la gloire, elle n'en veut point d'autre que celuy-cy ; car elle ſçait que Jeſus Chriſt joüiſſoit en terre de l'un & l'autre Paradis, de celuy de la gloire du Ciel, & de celuy de ſes opprobres de la terre. Elle ſçait que dans le Paradis de la gloire elle ſera glori-

fiée en Dieu ; & que dans le Paradis qu'elle conçoit dans les Croix & dans les mépris, Dieu eſt glorifié en elle ; & c'eſt ce qui luy donne une eſtime & un amour ſi extraordinaire pour les ſouffrances.

Elle eſtime un enfer de ſortir de ce Paradis ; & elle ne ſçauroit plaindre aſſez l'aveuglement des hommes, qui cherchent les deshonneurs & les grandeurs qu'elle abhorre au dernier point. Elle voit clairement que la creature dans les deshonneurs ne cherche que ſa gloire ; & par les mépris elle ne cherche que la gloire de Dieu, & n'ayant plus à cœur que les intereſts de ſon Dieu, elle ne paſſionne que les mépris.

Aprés ces lumieres, une ame qui refuſe les abjections & les peines, eſt horriblement infidelle, & merite d'eſtre en ce monde ſans Croix & ſans abjection, ce qui eſt le châtiment le plus épouventable qui puiſſe arriver ſur la terre.

CHAPITRE XV.

Que l'experience des bontez de Dieu nous aneantit puiſſamment.

NE vous imaginez pas avoir l'eſprit de la Croix & de la vraye humilité, pour en avoir ſeulement des penſées &

des ſentimens : c'eſt dans les occaſions effectives où cela ſe peut reconnoître. O qu'il eſt rare d'eſtre crucifié ! il faut qu'il en couſte bonne à la nature. Ce n'eſt pas que les fruits de la Croix ne ſoient doux, & ſi doux, qu'à dire le vray, il n'y a point d'autre douceur ſolide au monde : en ſorte que les ames qui en ont une fois goûté, ſont, pour ainſi dire, toûjours montée ſur la Croix, comme ſur un arbre de vie.

Cherchez où vous voudrez de la douceur, vous n'en trouverez jamais que dans le ſein de la Croix, toute autre douceur n'eſt que ſuperſtitielle & paſſagere : celle-cy eſt ſolide, permanente & efficace. C'eſt dans les épreuves de la pure Croix que l'on connoiſt ce que c'eſt qu'une ame, & non dans les ſeules penſées & ſentimens des ſouffrances. Il y a des ames qui ſont comme ſainte Gordulle, que la foibleſſe de la nature fit cacher, fuyant la Croix & le martyre : mais que la force de Jeſus-Chriſt fit par aprés ſe découvrir & perdre la vie.

C'eſt choſe pitoyable de la fragilité humaine, & c'eſt une merveille de la puiſſance que de la grace en l'homme ; l'on doit tout craindre de l'une, & tout eſperer de l'autre. L'humilité & confiance ſont les deux vertus les plus neceſſaires à l'homme, qui eſt un fragile roſeau, & qui n'eſt fort

que de la grace de Jeſus Chriſt, en qui les pauvres petits hommes ſont couronnez, & il eſt couronné en eux ; car ils ne peuvent vaincre le monde & la nature que par luy ; ce qui luy met des couronnes eternelles & infinies ſur ſa teſte. Les couronnes que les Saints poſſedent, ne leur appartiennent pas, comme s'ils les avoient gagnées par leurs propres forces, mais à Jeſus Chriſt, qui eſt la Couronne des Bien-heureux. *Jeſus Corona Sanctorum omnium.*

O mon Jeſus ! j'agrée vos douceurs & vos conſolations, j'agrée la moderation que vous apportez à me donner des peines, vous ſçavez bien que les grandes occaſions de ſouffrances & d'humiliations accableroient ma foibleſſe. J'agrée tous les ſentimens ſenſibles que vous me donnez ; car quoy qu'elles ſoient des marques évidentes de ma foibleſſe, ce ſont pourtant des effets de vôtre aimable Providence, qui connoiſt la petiteſſe de mes forces. Glorifiez donc dans l'abîme de ma miſere les richeſſes de vos miſericordes.

Quand une ame ſe ſouvient de ſes imperfections & de ſon inclination au mal, Dieu ſe ſouvient d'elle, luy fait des graces, & luy donne du ſecours. Quand elle oublie ſes miſeres & ſa corruption, Dieu l'oublie auſſi, & détourne ſes yeux de deſſus elle ; car il n'aime pas à voir le menſonge, mais

la verité. C'eſt pourquoy l'exercice le plus ordinaire de la creature en la terre, doit eſtre un doux & ſincere aveu de ſes imperfections. C'eſt un Autel ſur lequel nous ſacrifions la bonne opinion que nous avons de nous meſmes, & le deſir de nôtre propre excellence, pour faire hommage à la ſouveraine Perfection, & à l'excellence de Dieu ; Et cet Autel doit eſtre toûjours preparé.

Auſſi les corrections & les reprimandes que l'on nous fait, ne ſont jamais pleines de paſſion ny d'exageration, quand meſme de tres grands ennemis nous les feroient ; au contraire, elles ſeront toûjours au deſſous de nôtre corruption, qui eſt ſi profonde, que toutes les creatures ne la peuvent connoître, mais Dieu ſeul. Qu'il y a donc d'aveuglement à ſe plaindre !

CHAPITRE XVI.

Que l'agréement de noſtre abjection aprés nos fautes, repare l'injure faite à Dieu, & rétablit noſtre ruine.

VOus ſçavez ma derniere promptitude. Cette faute m'a bien fait voir ma miſere extréme, & le peu de force que mon ame a dans les occaſions. Je vois la

profondeur de mon infirmité, & connois clairement combien je ſuis peu mortifié, & combien mes paſſions ſont vives. Dieu m'a fait cette miſericorde aprés ma chute, de voir mon neant, mon impuiſſance, & la pente que j'ay au mal. Auparavant j'étois miſerable, & je ne le connoiſſois pas; j'eſtois l'infirmité meſme, & je ne m'en appercevois guere; à preſent je connois ma vileté, & je ne puis comprendre combien elle eſt grande & profonde.

Toute ma conſolation eſt, que cette faute m'eſt arrivée en la preſence de mes amis, qui de là connoîtront ce que je ſuis. J'ay un grand déplaiſir d'avoir déplû à Dieu, eſtant infidelle à ſes graces; mais ma joye eſt dans mon humiliation que j'agrée. Le bon-heur d'eſtre avily dans l'eſprit des autres eſt grand, & c'eſt un ſucre doux au cœur de ceux qui veulent reparer l'injure faite à Dieu. Eſtre convaincu puiſſamment que l'on eſt un pur neant, & que l'on eſt tres infirme; c'eſt le profit qu'il faut tirer de nos imperfections. Que la découverte de ma miſere m'eſt utile, puis qu'elle me découvre toutes ces veritez.

1. C'eſt la verité, que je ne ſuis qu'un neant, qu'infirmité, que corruption, & plus que je ne puis comprendre; & pour l'amour que je dois porter à la verité, je me tiens dans mon neant, & par un ac-

quieſcement volontaire j'aime & adore la divine diſpoſition qui me veut là ; je me reconnois & avouë miſerable, & ſuis bien aiſe que tout le monde le ſçache, & me traite ſelon cette verité.

2. C'eſt la verité, qu'il ne ſe faut jamais plaindre quelque mal qu'on nous faſſe, quelque injure que l'on nous diſe, l'on nous fait & l'on nous dit toûjours moins que nous ne meritons. C'eſt l'ordre du Chriſtianiſme, & la verité toute pure, qu'il faut aimer l'abjection, Jeſus l'ayant aimée par l'ordre de ſon Pere, qui nous le propoſe pour exemple.

3. C'eſt la verité, qu'aprés nos chutes il ſe faut conſoler dans l'amour de ſon abjection, & ſe ſervir de ſon infirmité pour plaire à Dieu ; comme quand le Navire eſt briſé par quelque tempeſte, on ſe ſert de quelque piece de ce débris pour ſe ſauver du naufrage.

4. C'eſt la verité, que je reconnois mieux que jamais la bonté, la puiſſance & la miſericorde de Dieu en mon endroit, & toutes ces divines perfections me paroiſſent plus éclatantes & plus glorifiées aprés ma chute ; qui comme la Lune ne fait jamais mieux paroître la dépendance qu'elle a du Soleil, que dans ſon éclipſe.

5. C'eſt la verité, qu'une ame reconnoiſſant ſes infirmitez, eſt contente de ſa pau-

vreté, ſans aſpirer avec inquietude aux perfections des grands Saints, dont elle ſe reconnoiſt indigne. Et ſi Dieu luy communiquoit de fort grandes graces, elle ne s'en eſtimeroit pas davantage, connoiſſant ſon infirmité; & elle ne s'en réjoüiroit, que parce que Dieu en ſeroit plus honoré.

6. C'eſt la verité, qu'eſtant bien convaincuë de ſon indignité, elle n'a nulle confiance en ſoy, mais en Dieu, à qui elle s'abandonne entierement: qu'il la traite comme il luy plaira, ſelon ſa Miſericorde, ou ſelon ſa Juſtice. Elle ne s'étonneroit pas de ſe voir abandonnée dans le vice, & reprouvée, parce qu'elle ſçait qu'elle la merité. Elle benit donc la bonté de Dieu de ne la traiter pas comme elle merite.

7. C'eſt la verité, que dans la douleur d'avoir déplû à Dieu, elle ſeroit contente d'eſtre vrayement & effectivement reduite au neant, ſi telle eſtoit la divine Volonté: car quoy qu'elle ſçache qu'eſtant ainſi aneantie elle ne ſeroit plus capable ny de plaire à Dieu, ny de joüir de luy; toutefois l'amour qu'elle porte à la divine Volonté, la feroit perir volontiers par la détruction de ſoy-meſme.

La reconnoiſſance & l'agréement de nôtre abjection eſt une des plus grandes miſericordes de Dieu ſur les ames: car c'eſt leur faire tirer leur ſalut de leur perdition,

comme il ſçait tirer ſa gloire de nos offenſes. L'ame dans cette lumiere agrée d'eſtre aſſiſe ſur le fumier de ſes miſeres, environnée & parée des humiliations de ſes fautes, comme Job l'eſtoit de douleurs ; & ſe voyant la Reyne des infirmitez & des abjections, elle s'y complaiſt, puis qu'elle peut honorer par là, & exalter ſa divine Bonté. Si une ame eſt ſi miſerable de tomber, elle eſt riche de poſſeder le treſor d'abjection aprés ſa chute. Mais cecy eſt caché à la pluſpart des hommes, qui ne connoiſſent pas ce bon-heur : ils ſont pauvres, & ont un treſor dans leur champ, il ne faut qu'un peu travailler pour l'avoir.

Mon Jeſus aneanty pour nôtre amour, ne me delaiſſez pas; relevez mon ame aprés ſa chute, luy donnant un peu de cette eau cordiale, qui ſe nomme l'amour de l'abjection, laquelle chaſſe la vaine & la fauſſe triſteſſe de l'amour propre qui abbat le cœur. Glorifiez ainſi vôtre vertu dans mes infirmitez : Aneantiſſez-vous encore en ſouffrant : que je retourne à vous, & que je reprenne les meſmes libertez de m'unir à vous, & de recevoir vos careſſes.

Ie les ſens déja, & vôtre divin amour me donne des douceurs du Paradis, mes yeux ſe baignent de larmes, mon cœur ſe dilate, & je m'attache à vous, le But de mon amour. Pourquoy donnez-vous ſu-

toſt le baiſer de paix à ce miſerable ? que ne le laiſſez-vous dans l'amertume de cœur, dans le trouble & l'inquietude, par un juſte chaſtiment de ſa faute ? je voy bien que vôtre Miſericorde ne le veut pas ; car par des preventions d'amour admirables, au milieu de mes infirmitez, vous redoublez vos careſſes. Pour vous rendre des careſſes reciproques, je voudrois eſtre tout amour. Que tout le monde voye mes infidelitez, afin que vos bontez en ſoient plus éclatantes.

Ie connois que la vuë de ma chute m'a mis la glace dans le cœur ; mais vous y avez bien pourvû, ô Ieſus, l'objet de mon amour, puis que vous me brûlez de vos divines flâmes. C'eſt beaucoup, ô Ieſus, d'eſtre dans cette diſpoſition ; mais ne vous arreſtez pas là, redonnez à ce cœur le bien-heureux attrait de vos humiliations ; que vôtre inſcrutable abjection ſoit ſon centre, afin qu'il puiſſe eſtre ſemblable au vôtre ; & faites le grand miracle de vôtre grace, afin que ce cœur infidelle devienne un cœur tout divin ; ce ſera par le merite de vôtre Sang precieux.

CHAPITRE XVII.

Conſideration ſur la vileté du corps corruptible.

QU'UNE ame a de contentement de ſçavoir que ſon corps retournera en poudre ; Cette humiliation eſt l'objet de ſes complaiſances. Quand la lumiere celeſte donne du gouſt à la partie intellectuelle, alors elle connoiſt que la perfection giſt à une tendance continüelle & effective à l'humiliation, dans qui ſe rencontre l'exaltation de Dieu, par un trait admirable de ſa divine Sageſſe.

O cendres ! ſi vous faites peur aux ames mondaines, vous donnez bien de la joye à celles qui n'ayant point d'autre lumiere que la Foy, & d'autre conduite que la Grace, aiment paſſionnément les intereſts de Dieu. Ce qui fait peine à la creature attachée naturellement à ſoy-meſme, c'eſt la perte de ſes intereſts, de ſon honneur & de ſon contentement : mais élevée par la Grace, elle ſe réjouït que les intereſts de Dieu ſe rencontrent dans la pérte des ſiens.

Une ame doit eſtre bien aiſe que ſon corps ſoit comme aneanti, & reduit en

pouſſiere, pour relever la grandeur de Dieu, & glorifier ſa divine Juſtice. Et un ſaint Perſonnage s'étonnoit autrefois de ce que les Saints, qui ont tant de credit auprés de Dieu, laiſſoient ſi long-temps leurs corps entiers, ſans demander & obtenir qu'ils fuſſent reduits dans l'extréme humiliation de la pourriture & de la cendre ; parce que les Saints connoiſſant le prix ineſtimable de l'humiliation, & la gloire qu'elle rend à Dieu, la devroient ce me ſemble, procurer à leurs corps.

J'ay deſiré autrefois la mort, & elle me ſembloit belle, parce qu'elle me donnoit liberté d'aller joüir de Dieu : à preſent je l'aime par l'eſprit d'aneantiſſement. C'eſt le ſuprême & l'univerſel eſtat d'aneantiſſement que celuy de la mort, & en elle s'accomplit un parfait ſacrifice. Une ame qui cherche à glorifier Dieu, deſire de mourir, pour entrer dans ce parfait aneantiſſement. Ce qui eſt de plus horrible en la mort, la puanteur, la laideur, la pâleur, la pourriture ; c'eſt ce qui luy plaiſt, car ce ſont les compagnies du parfait aneantiſſement, & qui le rendent accomply. O mort, que vous eſtes belle !

C'eſt une choſe étrange, que le feu du divin amour s'allume ſi peu dans nos cœurs, nonobſtant que nous frequentions les ſaints Sacremens. Souvent nous faiſons

oraiſon deux fois le jour des conſiderations, des lectures, & des conferences tous les jours. Pour moy je croy que c'eſt la triſteſſe de l'abjection que l'on reçoit, laquelle glaçant le cœur, le feu du divin amour ne s'y peut allumer, au contraire, auſſi-toſt que la joye de l'humiliation s'y rencontre, le cœur devient tout en feu.

Mon ame, pleine d'un grand dégouſt de la vie, ſent un puiſſant deſir de mourir : jamais elle n'avoit ſenty ſa captivité, & le fâcheux eſtat de la priſon du corps, comme elle fait. Elle gêmit aprés la liberté pour voir ſon Dieu, & en jouïr à ſon aiſe: car toutes les choſes creées la divertiſſent de cette heureuſe occupation, en quoy conſiſte ſa felicité. Eſtant priſonniere, elle eſt dans les tenebres & dans les diſtractions quaſi continüelles que luy cauſent le ſommeil, le manger, le ſoin des affaires, les maladies, & le reſte. O combien eſt-elle crucifiée dans cet eſtat de privation de ſon Bien-aimé ! *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?*

I'admire le bon-heur de ceux qui meurent, & m'étonne de l'aveuglement de ceux qui ne paſſionnent que la vie preſente, & le ſoin du corps, les biens & les emplois, qui ſont autant d'obſtacles qui empeſchent de vaquer à Dieu. Que la vie des ſens eſt importune, & que tout ce qui

n'eſt pas Dieu, eſt mépriſable ! Il ne faut pas de conſolation quand nous perdons les choſes temporelles ; parce que ce ſont autant de chaiſnes de noſtre captivité rompuës : il en faut encore moins quand on voit ce corps, cette fâcheuſe priſon de nôtre ame, ſe démolir peu à peu, & menacer de ruine. Courage, nous verrons bientoſt nos ſouhaits accomplis, nous ſerons bien-toſt en liberté de poſſeder Dieu.

Cet eſtat de deſirs & de langueurs pour quitter la vie, eſt un eſtat honorant Dieu comme fin derniere, & qui comme tel, merite à cauſe de ſon excellence, que nous ſoyons dans de continüelles ardeurs pour ſa poſſeſſion. Les hommes qui n'ont nul amour pour leur fin, n'en font guere d'état, & font voir qu'ils trouvent leur repos ailleurs ; ce qui eſt un deſordre épouventable. Mais en attendant le bon-heur de la mort, je voy qu'il n'y a rien de plus aimable que la croix & les abjections ; cela ſeul peut raſſaſier l'ame alterée de la poſſeſſion de ſon Dieu, & la contente quelquefois ſi fort, qu'elle oublie la peine de ſon exil, ſe voyant dans un eſtat où elle peut excellemment glorifier ſon Dieu, qui eſt la ſeule choſe qu'elle deſire, aſpirant à la joüiſſance, ſans avoir égard à ſa propre ſatisfaction.

CHAPITRE XVIII.

Conſideration ſur la pente naturelle que nous avons au mal.

IL ne ſe faut non plus étonner quand nous tombons dans l'imperfection, qu'une pierre s'étonneroit ſi un homme la tenant ſuſpenduë la laiſſoit cheoir : eſtant bas, elle n'en ſeroit point ſurpriſe, car c'eſt ſa nature d'eſtre peſante ; mais elle ſeroit étonnée de n'eſtre pas tombée plûtoſt. Dieu nous abandonnant, nous ſommes à l'inſtant dans noſtre neant, foibleſſe & infirmité. Pour moy je m'étonne de la bonté de Dieu, qui nous ſoûtient ſi long-temps.

Il ne faut non plus s'étonner de la chûte des uns que des autres, puiſque nous ſommes tous fragiles : nous ne ſommes eſtimez forts, que lors que nous ne ſommes pas dans l'occaſion, & que nous ne ſommes point choquez. Tous tant que nous ſommes, nous ſommes fragiles comme des vaſes de Veniſes ſur un buffet; ſi quelques-uns ſont plûtoſt caſſez, c'eſt que l'on s'en eſt ſervi, & qu'ils ſe ſont trouvez entre les mains d'un mal-adroit ; ceux qui demeurent ſur un buffet, s'ils avoient du ſens, ne-

ſe devroient pas glorifier de leur force, mais ſeulement reconnoiſtre qu'ils ne ſe ſont pas trouvez dans l'occaſion.

Quand Dieu nous maintient, nous donnant des graces qui nous empeſchent de tomber, nous ne devons pas nous rejoüir de l'avantage & de l'excellence qui nous revient de cette inſigne faveur de Dieu; mais tout noſtre plaiſir doit eſtre dans le plaiſir que Dieu prend de faire des largeſſes à ſes creatures, mêmes les plus indignes. Cette diſpoſition d'être content du ſeul contentement de Dieu, ſe rencontrera auſſi quand il ne luy plaira pas élever noſtre ame à de grandes graces; mais la laiſſer combattre long-temps contre une imperfection, à laquelle elle reſiſte. Car Dieu prenant plaiſir de laiſſer une ame dans le combat, elle y doit prendre un grand plaiſir, & auſſi grand que d'être fort élevée, puiſque le bon plaiſir divin, qui eſt l'objet de ſa complaiſance, ſe rencontre dans l'un & l'autre eſtat. De cette ſorte une ame n'a point plus d'inclination à une grace qu'à une autre; tout eſtat luy eſt indifferent; mais elle aime que ſes defauts ſoient manifeſtez, pour glorifier Dieu par l'amour de ſon abjection. Les defauts cachez ne nous font que du mal, les manifeſtez nous cauſent beaucoup de bien, ſi nous en voulons bien uſer.

J'ay un fort grand dégouſt de cette vie mortelle, dans laquelle on ne vit quaſi point ; mais c'eſt une mort continüelle, parce que c'eſt une privation quaſi perpetuelle de connoiſſance & d'amour. O que le ſejour mortel eſt un rude ſupplice, & que ce cachot eſt plein de croix ! on y peche, l'on y oublie Dieu, l'on eſt en hazard de le perdre eternellement, & l'amour n'y trouve point de nourriture, n'ayant que des legeres connoiſſances & fort interrompuës, & de fort grandes propenſions au mal, & fort continüelles. O quand me ſeparerez-vous, Seigneur, du corps de cette mort ! c'eſt le deſir de S. Paul que je prens la hardieſſe de faire, tant je ſuis ennuyé de cette vie miſerable !

Fin du premier Livre.

LE CHRÉTIEN INTERIEUR.

LIVRE II.

De la vie ſurhumaine, qui eſt la vie de tous les vrais Chrêtiens.

CHAPITRE PREMIER.

L'idée de la vie ſurhumaine.

JAMAIS on ne va à la perfection en ſuivant la ſeule raiſon humaine ; c'eſt la lumiere des Philoſophes : la Foy eſt la lumiere des Chrêtiens, qui nous apprend à renoncer à tous nos raiſonnemens de la prudence charnelle, pour ſuivre en toute ſimplicité un Jeſus crucifié. Garder les Commandemens de

Dieu quant à leur ſubſtance, c'eſt ſe tenir dans les termes de la raiſon humaine, à qui ils ſont conformes; mais les garder d'une maniere élevée, & comme il faut pour plaire à Dieu; executer certaines inſpirations, comme d'aimer les mépris, la pauvreté, les douleurs, & garder une chaſteté perpetuelle; il faut pour cela s'élever au deſſus de ſoy-même, & mener une vie ſurhumaine.

Voicy donc ce que je comprens de la vie Chrêtienne & ſurhumaine. Vivre chrêtiennement, c'eſt vivre ſelon l'Eſprit de Jeſus, ſelon la grace donnée à Jeſus Homme tout nouveau. Grace tout à fait differente de la grace donnée au vieil Homme en l'état d'innocence. Vie plus ſainte & plus eminente, mais auſſi qui porte en ſoy des effets tous differents, & un procedé tout contraire.

La grace d'Adam l'euſt fait bien uſer des creatures, & par un ſaint uſage des plaiſirs, honneurs & richeſſes, arriver à ſa fin derniere. Cette voye étoit pour l'état d'innocence, d'où étant déchû, la Sageſſe infinie en a trouvé une autre toute contraire, qui eſt la voye des privations des croix, des ſouffrances, d'aneantiſſemens, dans laquelle Jeſus a marché depuis le premier moment de ſon Incarnation juſques au dernier ſoûpir de ſa vie.

Cecy

Cecy eſt le vray fondement de la vie Chrêtienne, c'eſt le vray principe, c'eſt l'unique voye, lors laquelle il n'y a point de ſalut, ny de perfection. Les mondains, & la pluſpart des Chrêtiens l'ignorent: ils ne connoiſſent point *ſupereminentem ſcientiam Ieſu Chriſti*; & cependant ils ne ſçavent rien, s'ils ne ſçavent Jeſus crucifié. Cette doctrine eſt rude à la chair, & toute contraire à l'eſprit du monde: mais les Saints l'ont pratiquée, & je la dois pratiquer, à peine d'une extréme infidelité, & de renoncer à l'Eſprit de Jeſus.

Mon Dieu, je veux changer de procedé, de vie, d'eſprit, & pour cet effet changer de doctrine, de principe, & de maximes. Je veux renoncer à moy-même, porter ma Croix, aimer les pauvretez, mépris & douleurs; ce ſeront deſormais mes inclinations, mes ſentimens, & mes delices. Si je fais autrement, ce ſera par foibleſſe humaine, & par corruption. Ne le permettez pas, ô bon Ieſus! Mais faites-moy vivre de vôtre vie crucifiée en la terre, & vous me donnerez vôtre vie glorieuſe au Ciel. Chaque choſe a ſon temps. Cette vie eſt pour ſouffrir, & l'autre pour jouïr.

O aveuglement des Chrêtiens, de ne voir pas l'excellence de la vie Chrêtienne! ils pretendent les uns d'être habiles pour les affaires, les autres pour la ſcience,

pour la guerre, &c. perſonne ne s'efforce d'être bon Chrêtien ; c'eſt ce qu'on eſtime le moins. O ignorance des Chrêtiens, de ne voir pas que toute autre choſe eſt pure folie!

CHAPITRE II.

De la haute eſtime qu'on doit faire de la vie Chrêtienne.

LE jour de l'Aſcenſion Jeſus élevé de la terre monta aux Cieux, & s'aſſit à la dextre de ſon Pere. Aprés que mon ame ſe fut réjoüie des joyes de ſon Sauveur, qu'elle eut admiré ſes triomphes, & luy en eut donné mille & mille loüanges & benedictions, avec tous les Anges & tous les Saints, elle ſe ſentit émûë de le ſuivre, non dans le Ciel, mais dans la Croix : non dans les triomphes, mais dans les abjections. O mon Jeſus! diſoit-elle, que je me leve de la terre au deſſus de moy-même, que je quitte ma vie naturelle, pour vivre d'une vie ſurhumaine ; & qu'ainſi victorieuſe de ma popre raiſon humaine, & de toutes les maximes de la nature, je m'aille aſſeoir dans le ſein de vôtre Croix, & là vivre heureux d'un bonheur que le monde ne connoiſt point.

Je ſçay que tous les Patriarches que vous conduiſez avec vous, ſont ravis, & ils en ont du ſujet: mais ſi vous me faiſiez la grace de vivre d'une vie ſurhumaine, je n'envierois point leur fortune. Ils ſont élevez à la joüiſſance, & moy je le ſerois à la privation, au mépris & aux miſeres, qui me ſemblent (ſouffertes pour vôtre amour) plus delicieuſes que le Paradis même. Si je poſſedois avec fidelité & perſeverance la vie crucifiée, je ne me mettrois pas en peine de la vie glorieuſe: mais mon inconſtance & ma fragilité me faiſant ſouvent décheoir de celle-là, me font deſirer celle-cy, d'où l'on ne tombe jamis.

Aſcenſion d'une ame au Ciel, que tu es agreable! Aſcenſion d'une ame à la vie ſurhumaine, que tu es admirable! Bienheureux ceux qui te connoiſſent! Vivifiez ma foy, mon Dieu, afin que je voye les merveilles que vous operez dans les ames, en ce lieu de larmes. Ouy, je croy, & il eſt vray qu'une ame eſt plus triomphante & plus heureuſe, quand elle ſort d'elle-même pour embraſſer quelque abjection, que ſi elle ſortoit de la terre pour fendre les nuës, & aller dans le Ciel. Autant de ſorties qu'elles fait pour aimer les Croix, ſont autant d'aſcenſions glorieuſes, qui à la vûë des Anges & des Saints la placent dans le cœur de Dieu même. Cette mê-

me foy qui me fait voir Ieſus en la perſonne des pauvres, me donne certitude que le triomphe d'une ame dans les abjections, n'eſt pas moins admirable que celuy qu'elle feroit dans les Cieux.

Faut-il davantage pour nous faire eſtimer cette vie ſurhumaine par deſſus toutes choſes, que de voir que Dieu le Pere l'a choiſie par deſſus toutes les vies qui étoient poſſibles, pour l'aſſigner à ſon Fils, determinant de toute eternité qu'il la meneroit en la terre? Que ce Fils bien-aimé, qui eſt la Sageſſe infinie, eſt ſorty avec joye du ſein de ſon Pere, pour la venir embraſſer de tout ſon cœur: Et que le Saint Eſprit qui ſe repoſoit deſſus luy, & qui le regardoit comme le centre de tous ſes plus nobles ſentimens, ne luy a jamais donné de plus fortes inſpirations que vers les croix, les mépris, les pauvretez & les aneantiſſemens, où il l'a conduit durant tout le cours de ſa vie.

Quel autre moyen peuvent avoir tous ceux qui luy appartiennent, de ſe rendre ſemblables à luy, que de profeſſer cette même vie? Mais comme quand nôtre Seigneur étoit en ce monde, vivant de cette belle vie, le monde ne le connoiſſoit pas, *mundus eum non cognovit*, parce qu'elle étoit cachée dans les pauvretez, douleurs & ſouffrances: De même ceux qui

menent par conformité cette vie, le monde ne les connoiſt point, il faut des yeux bien éclairez pour en faire état. Et cependant toute la gloire, la grandeur & l'excellence, eſt ſi bien cachée dans cette vie, qu'il n'y a que ceux qui en vivent qui glorifient Dieu, & qui l'honorent.

Courage, allons à la perfection du divin Amour, que nous rencontrerons dans la pratique ſolide & continüelle de la vie ſurhumaine. Que les autres faſſent ce qu'ils voudront, ſuivons les lumieres que Dieu nous donne, & marchons hardiment avec Ieſus abjet & crucifié.

O qu'une ame eſt heureuſement avantagée, à qui Dieu donne les vûës de la vie ſurhumaine, vie cachée & inconnuë des hommes! elle vaut mieux que toute la terre. D'heure en heure, ſi Dieu en donne la liberté, il en faut faire l'examen, afin de purifier ſon ame de toutes les affections, qui ne ſont pas de la vie ſurhumaine. Elle reſide en la partie ſuperieure de l'ame, & il ne faudra pas s'étonner quand l'inferieure en aura des dégoûts, des ennuis, & des averſions.

Il faut s'attendre que la nature, les ſens, les amis, le monde, les Chrêtiens communs feront bien du bruit, diront des raiſons en quantité; mais en tout cela il faut répondre ſeulement ce peu de paroles, que

ſainte Blandine répondoit au milieu des tourmens qu'on luy faiſoit ſouffrir pour l'obliger à renoncer la Foy ; *Ie ſuis Chrétienne, je ſuis Chrétienne.* Dites à tous ceux qui tâcheront de vous divertir : J'ay entrepris la vie ſurhumaine, je ne l'abandonneray jamais, malgré les tourmens des maximes du monde, & les repugnances de la nature. Je ſçay que pour être un parfait Chrêtien, faut être renverſé, détruit, aneanty ſelon les inclinations naturelles, haïr ce que tout le monde aime naturellement, les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs, même innocens ; aimer ce que tout le monde haït naturellement, la pauvreté, les mépris, les douleurs. C'eſt un grand deſſein, mais nous avons de puiſſantes aides ; nous pouvons tout en celuy qui nous conforte.

CHAPITRE III.

Qu'il ſe faut entierement convertir à Dieu, comme S. Paul.

C'Est tout de bon que je prens les reſolutions de me convertir totalement à Dieu, de m'attacher uniquement à ſa divine Beauté, & à ſa Bonté infinie, quittant toutes les creatures, pour leſquelles mon ame ſe laiſſe trop ſouvent aller.

O mon Dieu ! traitez-moy comme vôtre Apôtre ; mettez-moy par terre, faites-moy demeurer en la place, que je demeure aveuglé pour ne rien voir que vous, qui êtes dans l'interieur de mon cœur, vous manifeſtant par les lumieres qui me font connoître vôtre divine preſence. Cette vûë me fait vous demander, Que vous plaiſt-il que je faſſe ? Que cette manifeſtation de l'Eſtre de Dieu preſent en moy, me puiſſe penetrer aujourd'huy extraordinairement, afin que je change de vie, & que je vive ſelon les attraits de vôtre divine volonté.

Voicy, ce me ſemble, ce que vous voulez de moy. Premierement, de ne point perſecuter les ſentimens & inclinations de la vie Chrêtienne en moy, pour favoriſer les mouvemens du vieil Adam. S. Paul perſecutoit Jeſus-Chriſt, en perſecutant les premiers Chrêtiens. Juſqu'icy j'ay fait la même perſecution à Jeſus Chriſt, en ne voulant pas ſouffrir que mon ame vive de ſa vie, en ruinant le ſentiment de ſa grace. Pardon, bon Jeſus, je ne veux plus être vôtre perſecuteur, en étouffant vos divins mouvemens : je deſire être Chrêtien, & vôtre imitateur : je veux profeſſer hautement le Chriſtianiſme, & tenir à honte de vivre encore ſous la vieille loy d'Adam.

Eſtre Chrêtien, c'eſt ma gloire, c'eſt ma

vie, ce ſont mes delices. Pauvretez, mépris, douleurs, baſſeſſes, je n'ay plus d'horreur pour vous; je vous cheris, puiſque Ieſus vous a aimées juſques à la mort.

Pour mener cette vie, faut devenir aveugle, & n'avoir point d'autres lumieres que celles de la Foy. Nos ſens n'apperçoivent point la grandeur, l'excellence, l'eminence de la vie Chrêtienne. S. Paul aprés ſa converſion ſouffrit mille maux: il fut foüetté, banny, mocqué, empriſonné, tourmenté: il étoit eſtimé comme la balliure du monde: c'eſt à dire, S. Paul aprés ſa converſion, fut toûjours Chrêtien juſques à la mort, & ne retourna plus à ſa premiere vie de la Synagogue.

Soyons donc Chrêtien, mon amé, c'eſt à dire, aimons à vivre dans les ſouffrances, les martyres, les mortifications, & les ignominies de la Croix de Ieſus Chriſt. Embraſſons la ſageſſe du Verbe Incarné, & devenons fous aux yeux des hommes, du monde, vrais perſecuteurs des Chrêtiens, c'eſt à dire de ceux qui veulent vivre à Ieſus Chriſt. Pauvre vie Chrêtienne, que tu es peu connuë, que tu es mal menée! quelques-uns t'eſtimant du bout des lèvres, mais tres-peu te placent au milieu de leur cœur.

Ie ſuis fort perſuadé qu'une ame vrayement convertie aime ſon Dieu de tout

ſon cœur ; que le parfait amour de Dieu eſt une parfaite union avec ſa bonté ; que telle union emporte un détachement univerſel de toute creature ; qu'un tel détachement ne s'acquiert que par la profeſſion des vertus, & entr'autres de la pauvreté & des mépris, par leſquels nous ſommes, quant à l'interieur, dégagez de toutes choſes ; & quant à l'exterieur, autant que Dieu veut, les miſeres, les pertes de biens, les maladies, & tout ce que le monde nomme malheur ſelon la nature, ſont ſelon l'eſprit de grands bonheurs, puiſqu'ils nous conduiſent à l'union avec Dieu.

Dans les richeſſes & honneurs nous devons être dans une continuelle défiance que nous n'y ſoyons attachez. Dans les miſeres nôtre ame vit plus en aſſeurance. Il faut de la grace pour connoître ces veritez, & une plus grande grace pour les goûter & les pratiquer, nôtre nature par ſa peſanteur nous empeſchant que nous ne nous élevions à une telle perfection.

Quand nous nous donnons à Dieu, avec deſſein de nous convertir toûjours de plus en plus à luy, nous concevons bien plus facilement la perfection, que nous ne la pratiquons. Toutefois, courage, rien n'eſt impoſſible à Dieu, que nous trouverons ſans doute dans la perte de tou-

tes choſes ; c'eſt à dire, ne poſſedant rien, pas même les moyens de ſervir Dieu, qu'avec un eſprit de deſoccupation. Il faut ſuivre Ieſus tout nud en la Croix, par une nudité generale ; s'attacher à Dieu ſeul, & pas à un ſeul des moyens de le ſervir, quelque parfait qu'il ſoit.

Ouy, Ieſus, je veux être à vous, je vous ſerviray, mais en la maniere que vous voudrez, ſoit en agiſſant, ſoit en ſouffrant, ſoit en contemplant : je ne m'attacheray rien qu'à vous. Ie veux être dégagé de toutes creatures, pour vous trouver, & ne poſſeder que vous ſeulement.

CHAPITRE IV.

De l'alliance qu'il faut faire avec la ſacrée folie de la Croix.

APRES pluſieurs vûës de la Grace, qui m'ont fait connoître la beauté de la ſacrée folie de la Croix ; aprés quelques bonnes propoſitions, qui m'ont ſervy comme de recherches, je l'ay enfin épouſée, & luy ay dit avec ferveur les mêmes paroles que l'Epoux dit à ſon Epouſe, *Sponſabo te in æternum* : Mon Amie, mon Epouſe, ma Sœur, *je t'épouſe pour jamais.* Je dis encore avec crainte, *pour ja-*

mais, mes foibleſſes infinies me faiſant apprehender que je ne ſois un mauvais mary, inconſtant & leger. Neanmoins je le dis de bon cœur, *in æternum*, pour jamais, dans l'eſperance qu'en vertu de ce grand amour, par lequel la Divinité a épouſé pour jamais la nature humaine, & cette même nature a épouſé la Croix, les ſouffrances & les abjections, nôtre Seigneur me donnera part à la grace de cette divine alliance, & me fera entrer dans ſa voye, & vivre de ſa vie toute aneantie, toute humiliée & mépriſée.

Vivons donc, mon ame, de cette vie du Fils de Dieu; toute autre vie n'eſt qu'une veritable mort. Jeſus a épouſé la folie de la Croix, il veut auſſi que je l'épouſe, & je ne le feray pas? O mon Dieu, privez moy de tout ce qui eſt plus aimable & deſirable parmy les hommes, & me laiſſez la folie de vôtre Croix, je ſuis trop riche. Qui te connoîtroit, belle Folie! on ne pourroit jamais ceſſer un moment de t'aimer. O que j'ay été fou de differer de me donner à toy!

Mon ame, vous voila engagée, & cet engagement vous fait peur: *Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me*? Il eſt vray, il faut deſormais ſouffrir les injures, les affronts, les peines de corps & d'eſprit, chercher les aneantiſſemens, les abje-

ctions ; aimer les rebuts, & d'être le joüet des hommes ; paſſer pour une giroüette parmy les devots, pour avoir peu d'eſprit, parmy les gens du monde ; ne point s'étonner des mauvais ſuccés, & en boire à longs traits la honte & l'humiliation, ſoit que vous en ſoyez cauſe ou non, voir élever les autres, & aimer ſa petiteſſe, même ſelon Dieu. Courage, mon ame, vous pouvez tout en celuy qui vous conforte.

J'avouë que la grandeur de mon engagement m'étonneroit, mes foibleſſes ſe faiſant ſentir en moy extraordinairement, ſi je ne m'appuyois ſur la bonté & la miſericorde infinie de mon Dieu. Il faut pourtant aimer cette chere Epouſe juſqu'au dernier ſoûpir de ma vie ; pourvû que je luy ſois fidele, je me trouveray bien en mariage, plus je converſeray avec elle, plus je remarqueray ſes beautez, mes craintes ſe diſſiperont, mes paſſions mêmes ſeront appaiſées, & ne faiſant plus de bruit, mon ame ſe dilatera & ſe liquefiera en l'amour de mon Epouſe, qui eſt brune, mais belle à merveille.

Si je l'aime, je connois bien que c'eſt un effet de la pure grace, mes foibleſſes reſſenties me le font voir ; mais il eſt vray que je me trouve dans une grande diſpoſition d'amour. Que la creature eſt foible quand elle eſt delaiſſée ! qu'elle eſt forte quand

elle eſt appuyée du Bien-aimé ! C'eſt ſa vûë, ſon amour, ſon exemple qui me fait aimer la ſacrée folie de la Croix, qu'il a luy-même tant aimée, & a voulu mourir entre ſes bras.

Quand je conſidere un Dieu crucifié, je découvre un certain rayon de beauté, qui me fait voir l'horreur du Calvaire admirablement beau, je ne me puis ſouler de le regarder, & de dire : Mon Dieu, qu'il y a de plaiſir d'enviſager la beauté d'un Dieu mourant pour les hommes ! De vous dire où eſt cette beauté, elle n'eſt pas dans ſon viſage, car il eſt tout défiguré : mais elle eſt en ce que Dieu meurt en Croix pour les hommes, & le Pere Eternel prend des complaiſances extrémes dans cette beauté. Je ne puis expliquer que c'eſt que cette beauté, ſinon par l'effet qu'elle produit en moy ; car il eſt vray que mon ame ne peut rien regarder hors de cela qui attire ſes yeux ; un ſeul Ieſus dans les ſouffrances & les humiliations de la Croix luy plaiſt ſouverainement.

Quand j'étends ma vûë ſur les autres états de la Vie de Ieſus, Incarnation, Naiſſance, Solitude, Converſation, &c. j'y trouve la même beauté & le même gouſt à les regarder, parce que je m'apperçois qu'il ſort un certain éclat de beauté au travers les obſcuritez & les humiliations

de tous ces états, qui me ravit. Je dis ſouvent que l'abjection de cet état eſt belle, que la pauvreté de cet autre eſt admirable, & par tout je remarque les beautez d'une ſacrée folie, dont la Sageſſe infinie s'eſt voulu ſervir pour confondre la fauſſe prudence des ſages du monde. O quelle grace, mon Dieu! & quelle miſericorde vous m'avez faite, de me faire voir la beauté de cette divine folie, où quaſi tout le monde ne découvre que les laideurs! mais quelle abondance de graces, de me faire entrer dans une ſi étroite alliance avec elle! C'eſt mon Epouſe, je vivray avec elle, je l'aimeray à la mort & à la vie, & ne feray jamais divorce avec elle.

CHAPITRE V.

Comme il faut conformer nôtre interieur à celuy de Ieſus Chriſt.

FAUT que nôtre interieur ſoit formé ſur celuy de Jeſus Chriſt; que comme ſes membres nous ſoyons gouvernez & animez de ſon eſprit; que nous ayons part à ſa grace entant que Chrêtiens, part à ſes lumieres, à ſa doctrine, à ſes inclinations & à ſes façons de faire; & qu'ainſi transformez en Ieſus, nous ayons une parfaite

union avec luy : & c'eſt en quoy giſt l'excellence du Chrêtien, c'eſt ce qui le fait être Chrêtien, c'eſt ce qui le fait operer & ſouffrir en Chrêtien.

C'eſt une choſe étrange de peu de lumiere que nous avons de la vie chrêtienne : ceux qui ne ſont plus dans la nature, la mettent à faire beaucoup pour Dieu, pour le ſalut du prochain, en prêchant, en inſtruiſant, en donnant l'aumône, & pratiquant d'autres choſes pareilles. Cela eſt bon, mais il faut premierement former un Interieur Chrêtien, & puis nous ferons pour les autres ce que Dieu demandera de nous.

L'interieur conſiſte aux vûës, connoiſſances, ſentimens, & affections de l'ame, ſi elles ſont grandes, l'intérieur eſt grand. Or dans l'ame de Ieſus il y avoit des vûës tres-grandes de l'excellence des mépris, pauvretez, douleurs, abjections & Croix; en ſuitte une eſtime & un amour ſingulier de ces choſes. Ces vûës, ces lumieres, ces affections furent communiquées à cette belle Ame par infuſion, au premier moment de ſon Incarnation, & y demeurerent juſqu'au dernier ſoûpir de ſa vie.

Le Pere Eternel qui vouloit reparer par le nouvel Adam ſa gloire, qui avoit été ruinée en la terre par le viel ; entre une infinité de moyens qu'il avoit dans ſon infi-

me ſcience & puiſſance, choiſit celuy de la croix ; & fit connoître à ſon Fils incarné ſon deſſein, qui l'embraſſa, le cherit, l'aima, & l'executa toute ſa vie, embraſſant les mépris, les Croix, les ſouffrances comme choſes grandes & excellentes ; preferant les intereſts de la gloire de ſon Pere, aux ſatisfactions de ſon Humanité ſacrée, qui avoit repugnance naturelle à la Croix. Tant plus donc qu'une ame participe à ce divin eſprit, & interieur du Fils de Dieu, tant plus elle eſtime & aime les Croix, & en ſuite tant plus elle glorifie Dieu le Pere ; car ſouffrir eſt un ſacrifice continüel qu'on luy fait de tous nos plaiſirs & intereſts, nous uniſſant au deſſein que le Fils de Dieu avoit en ſouffrant, de reparer la gloire du Pere.

Quand donc une ame n'a plus de vûë, d'eſtime, ny d'amour des mépris, ny des humiliations, elle n'eſt plus ſemblable à l'ame de Ieſus, & partant elle ne glorifie le Pere Eternel hautement : mais quand une ame a de grandes vûës & amours des Croix, elle glorifie plus le Pere Eternel, qui prend ſes complaiſances en elle, puiſqu'elle reſſemble à ſon Fils bien-aimé.

Quand une ame eſt éclairée de ces lumieres, elle trouve que ſa gloire eſt dans les mépris, parce que c'eſt ſa gloire de procurer la gloire de Dieu ; ce qu'elle fait

par les mépris. Elle trouve ſes delices dans les ſouffrances, parce que ſes delices ſont d'honorer le Pere Eternel, qui l'eſt beaucoup par ce moyen. Ainſi une ame fidele ne s'écarte jamais de l'eſtime & de l'amour de la Croix, pour l'interieur, car elle ne plairoit pas à Dieu. Or elle luy veut plaire, car ce n'eſt pas aſſez pour elle de ne luy pas déplaire.

Etabliſſons-nous bien dans l'exercice des deſſeins de Dieu, qui veut de nous la conformité avec ſon Fils, & par conſequent l'amour des abjections & des ſouffrances. Tout ce qui diſpoſé à cette conformité nous doit être precieux, comme le peu de talens de nature, les maladies, les mauvais ſuccés, *&c.* L'eſprit du monde & de nature trouvent là-dedans leur ſupplice: l'eſprit de Jeſus-Chriſt au contraire y trouve ſon plaiſir, y faiſant avancer l'ame à la perfection, ſi elle eſt fidele.

Nous faiſons des ſpirituels, & toutefois ſi nous ne ſommes bien fideles dans l'amour des abjections & des ſouffrances, nous n'avons pas encore commencé à l'être. Et tant que nous refuirons l'agréement des choſes qui nous cauſent de l'abjection, nous n'avons pas encore commencé à être fideles.

Les vûës de l'abjection & des ſouffrances ſont ſurnaturelles & delicates, il faut

du temps pour les cultiver, & il les faut prendre premierement pour ſoy, avant que de les employer pour les autres.

Pour mon particulier, quand je voy une perſonne accablée de miſeres & de pauvreté, je ne la puis plaindre, dans la vûë que j'ay du bien qu'elle peut poſſeder, par le veritable bonheur de l'abjection. Au contraire, ceux qui ſont à l'exterieur dans l'honneur, & qui ont de belles qualitez naturelles, me font peur, pour la difficulté qu'il y a de dénicher l'eſprit de nature & du monde de ces choſes-là, où il font leur fort, empeſchant que l'eſprit de Jeſus Chriſt ne s'empare d'eux.

Souvenons-nous que la pureté de la vertu eſt cette fidele tendance à l'abjection & aux ſouffrances, & que tant plus une ame y eſt fidele, tant plus elle fait de progrés eſſentiel. L'abjection étant le centre de l'ame, tant plus elle entre dans la pratique, tant plus elle approche de ſon centre & de ſon repos; par conſequent elle goûte plus Dieu dans la paix, *factus eſt in pace locus ejus*: Paix que le monde ny la nature ne peuvent donner, & auſſi qui ſurpaſſe tout ſentiment, *que exuperat omnem ſenſum.*

CHAPITRE VI.

La ſublimité de la vie Chrêtienne.

IL falloit un Dieu pauvre, aneanti, immolé pour honorer Dieu autant qu'il merite. Les deſſeins du Pere Eternel ſont pour ce ſujet admirables, pleins d'une ſageſſe toute divine, d'un amour & d'une charité ineffable envers les hommes, d'un zele tres-ardent de ſa gloire. O œconomie admirable de ce qui s'eſt paſſé dans tous les Myſteres du Verbe Incarné! O Myſteres ineffables de Jeſus! en vous le Pere Eternel eſt aimé, glorifié, honoré, & ſatisfait à la rigueur de ſa Iuſtice : Vous contenez un commerce inexplicable de Dieu le Pere avec Dieu le Fils, pour l'intereſt de ſa gloire dans le ſalut des hommes ; car il ne pretend autre choſe, voulant que ſon Fils ſoit incarné, circoncis, pauvre, mépriſé, & crucifié : Et le Fils dans tous les états de ſa vie, ne s'y établit que pour donner à ſon Pere tous les reſpects, les adorations, les aneantiſſemens, & les amours qu'il merite. Ce ſont donc les aneantiſſemens qui fondent & qui relevent la Religion Chrêtienne, c'eſt d'eux qu'elle prend la grandeur & ſon excellence.

O belle, ô grande & excellente Religion, que vous êtes inconnuë aux enfans des hommes, qui ne goûtent que les choſes de la chair & du ſang ! O Religion Chrêtienne, que vous êtes admirable ! que vous êtes ineffable ! puiſque vous êtes toute occupée à occuper vos enfans au divin commerce du Pere avec le Fils. Quand vôtre lumiere luit dans une ame, elle fait voir la fauſſeté, la vanité, & la baſſeſſe des penſées des hommes, qui n'ont point pour but la gloire & l'amour d'un Dieu. Que vous ſerez coupable, mon ame, ſi vous vivez à la naturelle, & non pas à la mode de Jeſus Chriſt. Mais il n'eſt pas au pouvoir de la creature d'y avoir part, que par la grace & la force du même Jeſus Chriſt ; c'eſt de luy ſeul qu'il la faut attendre & l'eſperer.

Je ne dois pas moins porter de reſpect aux maximes de la vie ſurhumaine, qu'à Jeſus Chriſt même qui les a établies ; puiſque je dois être perſuadé qu'elles contiennent ſa divine Sageſſe, & ſa Sainteté infinie. Manquer de reverence au regard de la pauvreté, des mépris & des douleurs, c'eſt manquer de reſpect à la Sageſſe de Jeſus Chriſt même. Il y a des hommes ſi brutaux, qu'ils ne ſe conduiſent que par les ſens ; il y en a de raiſonnables, qui ſe conduiſent par la prudence humai-

ne : ny les uns ny les autres ne conçoivent point d'excellence de la vie Chrêtienne; mais les fideles ſont ceux qui ſe conduiſent par les lumieres de la Foy.

O grande Vie ſurhumaine, que vous élevez une ame haut, mais ſi haut, qu'elle ne voit plus rien des choſes d'icy bas ; ny même, par un aveuglement admirable que la clarté de Dieu preſent opere en elle: elle ne ſe voit pas ſoy-même ! Donnez-nous donc, ô divin Eſprit de Jeſus, une bonne part à cette ſainte vie, que le monde ne peut recevoir ny ſçavoir, comme dit l'Evangile, *quem mundus non poteſt accipere, nec ſcit eum.* Le monde ne la peut recevoir, car il eſt engagé aux creatures, ny ne la peut ſçavoir, car il eſt trop ſenſuel & trop animal. Quelle malediction ! Mais quel grand bonheur au contraire, de ſçavoir & de recevoir cette vie !

C'eſt ce qui fut operé dans l'ame des Apôtres, qui s'en retournoient joyeux d'avoir été trouvez dignes de vivre de cette vie, c'eſt à dire d'être foüettez & mépriſez pour l'amour de Jeſus Chriſt. Certainement s'il n'y avoit dequoy ſouffrir en terre, il n'y faudroit point vouloir vivre. Et nous devrions reſſembler à ce grand Saint, qui ſouffrit le martyre parmi les roſes & les douceurs : ce luy fut un ſupplice incomparablement plus grand de ſentir

les fleurs que les douleurs. O que les plaiſirs tourmentent l'ame qui aime Jeſus Chriſt ſouffrant!

Prenons reſolution, mon ame, de ne nous plaire que dans la Croix; & quand elle nous déplaira, de nous plaire dans nôtre propre aneantiſſement, puiſque la creature n'eſt en effet que ce qu'elle eſt devant Dieu. Or elle n'eſt à ſes yeux qu'autant qu'elle eſt Chrêtienne, & elle n'eſt Chrêtienne qu'autant qu'elle aime la vie ſurhumaine. Quand donc nous ſommes ſi ſenſibles aux choſes qui nous repugnent, nous ne ſommes pas beaucoup remplis de l'eſprit du Chriſtianiſme, c'eſt à dire de l'eſprit de Jeſus, pauvre, ſouffrant, & aneanti.

CHAPITRE VII.

Divers degrez de la vie ſurhumaine.

DIEU nous a fait une grande grace de nous tirer du neant; plus grande de nous retirer du peché & des occaſions de luy déplaire: mais la grace des graces, c'eſt de nous tirer de nôtre vie humaine à la ſurhumaine, c'eſt à dire quand le Pere Eternel nous tire dans les états de la vie mortelle de Jeſus; mépris, ſouffrances,

aneantiſſemens, voila le comble de ſes miſericordes ſur la terre, parce que c'eſt la plus grande gloire que nous luy puiſſions rendre durant cette vie.

Une ame n'eſt pas élevée tout d'un coup à la perfection de cette vie: mais tout d'abord qu'elle enviſage ſa beauté, honteuſe de ſes propres defauts, de ſes attaches aux creatures & à ſoy-même, étant amorcée de la beauté de cette vie admirable, elle travaille à ſe mortifier, à renoncer à toutes choſes; elle ſoûpire aprés le profond mépris & l'oubli de toutes les creatures, elle ne deſire que d'être dans les privations, pour être hors des inclinations de la nature, & entrer dans la pureté de la vertu. Ainſi s'exerce le degré purgatif de la vie ſurhumaine.

L'ame purgée des creatures & de ſoy-même, avance en ſuite dans les lumieres de cette vie, & devient comme clairvoyante: c'eſt à dire, ſon entendement reçoit pluſieurs vûës & lumieres, touchant ſon excellence & ſa grandeur; elle conçoit les merveilles des Myſteres de Jeſus pauvre, ſouffrant & aneanti; elle apperçoit l'eminence de l'interieur des Saints & des Saintes, qui ont vécu aneantis; elle commence à concevoir qu'il n'y a que tenebres dans une ame qui n'a point de connoiſſance & d'eſtime de cette vie;

elle s'étonne de l'aveuglement des Chrêtiens, qu'elle croit dans l'extravagance, durant qu'ils ne vivent plus de cette vie; finalement elle s'apperçoit qu'il y a une jouïſſance dans la ſouffrance, & que l'union ſe rencontre avec les croix & les privations.

L'ame ainſi illuminée, entre dans l'état unitif de cette vie, & tend à une continuelle union avec Dieu, qu'elle voit preſent en elle; rien ne l'empeſche de s'y unir, puiſqu'elle trouve la jouïſſance dans la ſouffrance. Cette conduite de la Grace ſur nous eſt aſſez ordinaire.

Dieu ſe comporte dans une ame comme un Roy dans ſon Royaume nouvellement conquis, lequel tuë & maſſacre tous ceux qui ſe veulent oppoſer à l'établiſſement de ſon regne: cependant le Prince met, ce ſemble, l'horreur & le deſordre par tout; mais c'eſt pour demeurer paiſible, & prendre ſes delices au milieu de la paix, aprés avoir chaſſé tous ſes ennemis. Dieu fait le même; ſi-toſt qu'il commence à entrer dans une perſonne pour y établir ſon regne, il n'inſpire que maſſacre, que ſang, que playes, par les penſées de la vraye penitence, puis il s'aſſujettit aiſément le petit Royaume, quand il l'a purgé de ſes ennemis.

En ſuite il établit les maximes de ſa poli-

ce,

ce, montrant combien elles ſont belles & juſtes par les vûës ſuivantes dont l'ame demeure convaincuë. 1. Que la plus grande richeſſe qui ſoit en terre, eſt d'avoir part à la pauvreté de Jeſus Chriſt. 2. Que la plus grande gloire, c'eſt de participer à ſes abjections & mépris. 3. Que la plus grande ſanté, c'eſt de ſouffrir des douleurs avec luy. 4. Que l'eſſence du Chriſtianiſme étant de renoncer à ſoy-même, porter ſa croix, & ſuivre Jeſus; au même temps que nous ceſſons de mourir à nous-mêmes & de nous crucifier, nous ceſſons d'être Chrêtiens; c'eſt à dire, il ſemble que nous mourons au Chriſtianiſme, parce que nous en perdons l'eſprit. 5. Qu'il n'y a rien de plus aimable, de plus precieux, ny de plus honorable au monde, que de reſſembler à Jeſus pauvre & abjet, puiſqu'en cet état il étoit la choſe la plus precieuſe devant les yeux de Dieu ſon Pere.

Enfin l'ame perſuadée par ces veritez, qui luy ſont renduës comme évidentes, quoy qu'elles ſoient inſpirées par la Foy obſcure, ne veut plus avoir de part à la terre, ny d'autres pretentions que celles que Jeſus Chriſt y avoit. Or il n'y étoit que pour ſouffrir, & pour être aneanti, & pour conſommer en ſa perſonne les deſſeins de Dieu ſon Pere, mourant en Croix.

Elle ſe veut donc quitter abſolument ſoy-même, pour s'abandonner aux maximes & a l'eſprit de Jeſus Chriſt, s'uniſſant & ſe conformant tant qu'elle peut à tous ſes états ; ſon procedé n'eſt plus celuy du ſiecle, ſes penſées ſont bien differentes des penſées des autres hommes. Il ne faut pas s'en étonner, puiſque S. Paul nomme les Chrêtiens, *Gens ſancta, genus electum, regale ſacerdotium* : Une nation ſainte, un peuple choiſi, un ſacerdoce royal, pour faire à Dieu des ſacrifices qui luy ſoient de bonne odeur ; ce qui ſe fait par leur vie crucifiée avec Jeſus Chriſt, qui eſt un continüel ſacrifice. O le ſublime état d'une ame dans ce dernier degré de la vie ſurhumaine ! Helas faut-il qu'il n'y ait quaſi que les ſentimens de la vie humaine qui occupent nôtre miſerable cœur, & ceux de la vie ſurhumaine n'y trouvent point de place ? Quelle miſere !

CHAPITRE VIII.

Pratique de la vie ſurhumaine.

NOus avons tort de nous dire ſpirituels, ſi nous ne marchons droit & ſans reſerve par les voyes de Jeſus Chriſt, & ſi nous pretendons autre choſe en terre,

que de nous conformer en luy. Ce qui ne conſiſte pas dans la ſeule ſpeculation, nous ne le ferons jamais mieux que lors que les occaſions d'abjection & de mépris étant preſentes, nous les embraſſerons de bon cœur, comme autant de moyens abſolument neceſſaires pour être ſemblables à Jeſus Chriſt.

Dieu le Pere ne peut pas nous predeſtiner pour être conformes à l'image de ſon Fils, qu'il ne nous prepare dés l'eternité pluſieurs occaſions du mépris & d'abjection, qu'il nous envoye dans le temps. La fidelité giſt à s'en ſervir, pour aller droit & ſans reſerve à Jeſus Chriſt, en la force & en la lumiere de Jeſus Chriſt même, & dans l'occaſion d'abjection. Voicy comme il faut faire.

Il faut avant toutes choſes regarder Jeſus abjet & mépriſé, ſe repoſer en luy & y demeurer, & y mettre ſes complaiſances, & puis faire vers nous-mêmes certains retours cours & efficaces. Retours qui formeront en nous l'image de Jeſus Chriſt, ſans ſortir de Jeſus Chriſt, & ſans trop nous occuper de nous-mêmes. Autant de retours que fait une ame appliquée à Jeſus Chriſt vers elle-même, ce ſont autant de foudres qui ruinent nos inclinations naturelles, & les maximes de la prudence humaine, ſelon laquelle nous vi-

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1896

vons pour l'ordinaire. Tels retours nous inſpirent une prudence ſurnaturelle, qui nous fait goûter le procedé de Jeſus Chriſt crucifié, ſi peu connu des hommes.

Mais c'eſt encore mieux fait de ne regarder que Jeſus la Beauté infinie, dans l'état de ſes abjections, ſans faire plus aucun retour deſſus nous-mêmes, & ſans nous occuper de nos propres miſeres, mais ſeulement de l'exemple que Jeſus expoſe à nos yeux, & de la force que ſa grace nous donne pour le ſuivre. C'eſt aſſez qu'il daigne jetter ſur nos repugnances naturelles quelques-uns de ſes divins regards, pour les vaincre & pour les détruire. O Jeſus, je vous regarderay donc dans les occaſions d'abjection, & vous me regarderez: cela me ſuffit. O mon Jeſus, tout aneanti dans les ſouffrances, faites que tout perdu en moy-même dans les peines, j'entre abîmé en vous & par vous en Dieu.

Faut-il que les enfans du ſiecle ſoient plus prudens que les enfans de la lumiere? Quoy, les partiſans feront leurs affaires, & je ne feray pas les miennes? Je veux m'enrichir auſſi-bien qu'eux de ma propre ruine, & de mon abjection tirer de grandes aides & ſecours pour ſuivre Jeſus, car je veux marcher aprés luy abſolument & ſans reſerve.

Pour faire de grandes choſes, ſelon le

monde, il faut beaucoup de richeſſes, beaucoup de bonheur, beaucoup d'amis. Pour en faire de grandes ſelon Dieu, il ne faut que des mépris, que des pauvretez, que des malheurs, que des ennemis: car plus une ame ſouffre, plus elle opere de choſes grandes; plus elle ſe dépoüille des choſes creées, plus elle s'enrichit de Dieu. Il faut donc qu'elle travaille autant à s'appauvrir, ſe dégager & s'aneantir, comme les ſages du monde travaillent à s'enrichir, s'établir, & s'élever ſelon la nature, & qu'il n'y ait moyen ny motif qu'elle n'employe pour cet effet. En voicy quelques-uns aſſez ſenſibles.

1. C'eſt un bon motif de renoncer à tout & à ſoy-même, par un eſprit de dépoüillement, diſant avec ferveur & d'une grande volonté: Allez creatures, ſortez de chez moy, quittez la place de mon eſprit & de mon cœur à Dieu.

2. C'eſt un bon motif de le faire par un eſprit de pauvreté, puiſqu'il n'eſt pas poſſible, ô mon ame, de ſuivre Jeſus pauvre, ſi on ne quitte tout ce que l'on poſſede, pour être pauvre à ſon exemple. Quittons tout avec joye, & ſoyons réjoüis que tout nous quitte, pour n'avoir que Dieu.

3. C'eſt un bon motif de mourir à tout par un eſprit d'abjection! Quel plus grand bonheur, mon ame, que de vivre dans

l'humiliation, puiſque ce fut la vie de Dieu ſur la terre? Eſtre mépriſé avec Jeſus mépriſé, eſt un état de beatitude. L'honneur du monde eſt un obſtacle à nôtre bonheur.

4. C'eſt un bon motif d'abandonner tout par un eſprit de ſacrifice, immolant tout, & s'aneantiſſant de bon cœur ſoy-même, pour faire hommage à la grandeur infinie de Dieu : ou par un eſprit de confiance en Dieu, ne voulant plus jamais mettre ſon appuy en aucunes creatures : *Quid enim mihi eſt in cælo, & à te quid volui ſuper terram, Deus cordis mei?* Ou par un eſprit de ſon pur amour. Faut-il, mon Dieu, que les creatures partagent avec vous ce cœur qui eſt tout à vous? Quand j'auray trop d'amour, pour vous aimer autant que vous meritez, j'en feray part à d'autres; mais en ayant infiniment moins qu'il ne m'en faut, qu'aucune creature n'en pretende la moindre partie.

CHAPITRE IX.

De la liberté que nous donne l'exercice de la vie ſurhumaine.

C'Eſt merveille de la grande liberté que donne à l'ame l'exercice de la vie ſurhumaine. Quand les lumieres de

cet état là penetrent, elle entre dans une region toute nouvelle, toute paiſible, toute amoureuſe, large & grande à merveille, en laquelle elle vit dans une haute union avec Dieu : union qui n'eſt plus ſujette à tant de vicifſitude, embarras & changemens qui ſe rencontroient auparavant ; parce que les accidens de la fortune, les maladies, les mépris ne bleſſent plus l'ame, c'eſt à dire, ne luy donnent plus de ſi fortes atteintes ; & par conſequent étant devenuë moins ſenſible, elle n'eſt plus divertie ſi aiſément de l'objet ſurnaturel de ſon amour.

Au contraire, les choſes qui l'empeſchoient & la divertiſſoient, luy ſervent à une plus grande recollection, & à un amour plus pur & plus fort : puiſqu'en cet état l'ame eſt dégagée des creatures & de ſoy-même, elle eſt bien eloignée de craindre les miſeres ; car elle les deſire comme des occaſions de ſon bonheur, qui la font entrer dans une parfaite liberté & dans une profonde pureté de vertu.

Je n'avois jamais bien compris ce que c'étoit que la vûë de la pureté de vertu. C'eſt la vûë de cet état de vie ſurhumaine, dans laquelle l'ame vit plus en ſoy, à ſoy, & pour ſoy ; mais toute en Dieu, à Dieu, & pour Dieu. Elle y vit toute transformée en luy, & toute ſeparée des

creatures. Helas, qu'elle eſt pour lors tourmentée cette pauvre ame, voyant ſi hautement, & operant ſi baſſement! parce qu'elle agit ſouvent ſelon les inclinations naturelles, & d'une vie purement humaine : ce qui luy donne des ſujets de gemiſſemens, & une langueur continüelle.

C'eſt ce qui la fait ſoûpirer aprés la ſortie de ce corps, dáns lequel par la commune miſere elle mene une vie ſi peſante & ſi baſſe, que n'étant point toute à Dieu, & pour Dieu, comme elle ſouhaitte, ce luy eſt une petite mort. Et comme elle ne peut vivre de cette vie ſurhumaine, que rarement & avec grande viciſſitude; elle meurt auſſi tres-ſouvent : Mort neanmoins peu connuë de l'homme animal, mais tres-ſenſible au ſpirituel. O Jeſus! delivrez-moy de ce mortel ſejour, puiſque je ne puis vivre de vôtre vie pure, en comparaiſon de laquelle toutes les vies ne ſont que pourriture.

Voir ſi clairement les excellences d'une ſi belle vie, & être dans l'impuiſſance d'en vivre que tres-peu, attendu ma foibleſſe, ô que je reſſens ma miſere, & que vôtre grace, Seigneur, m'eſt neceſſaire! Combien eſt grande la dépendance que mon ame a de vos miſericordes! Cette ſi extrême & eſſentielle dépendance ne ſe peut expliquer ſuffiſamment : elle me conſole

pourtant, puiſqu'elle vous donne toute la gloire de l'ouvrage interieur qui ſe fait en l'homme : Ouvrage qui glorifie plus vôtre puiſſance, vôtre bonté, & vôtre ſageſſe, que tout l'ouvrage exterieur qui paroiſt à nos yeux. Vos plus grandes merveilles ſont cachées, Seigneur.

Une ame qui vit de la vie ſurhumaine au deſſus de ſes inclinations, eſt un plus grand ouvrage, que d'élever les Cieux au deſſus de la terre; car c'eſt une ſorte de miracle, comme élever la terre au deſſus des Cieux. C'eſt pourquoy, mon Dieu, beniſſez-moy, afin que vivant de cette vie, je vous rendre une grande & continuelle gloire. Aſſiſtez-moy puiſſamment; car ſitoſt que vous me laiſſerez à moy-même, je retourneray dans ma foibleſſe naturelle, n'étant qu'un pur neant & tout infirmité.

L'on s'amuſe trop à philoſopher en la vie ſpirituelle, il ne faut point tant de conſideration; c'eſt aſſez de dire, l'Eſprit de Ieſus doit être l'eſprit de mon eſprit, c'eſt luy qui me doit faire vivre & agir, & ſe dégager de toute autre conſideration qui nous empeſche la liberté de ſuivre cette lumiere, & ſe mettre dans une fidelle pratique, dans les occaſions des Croix, des mépris & des confuſions qui ſe rencontreront dans le cours de la vie.

Ie dois tendre continuellement à la pauvreté, quoy que je ne la pratique pas reellement, qu'autant que ma condition & le genre de vie où Dieu me veut, me le permettra, ne me portant pas de moy-même dans les grands effets de la pauvreté, de peur que mon ame ne défaille en chemin, ſi elle l'entreprenoit d'elle-même. Il n'appartient qu'aux grands Saints d'être bien avant dans les pauvretez & les Croix; il faut s'y laiſſer conduire par l'Eſprit de Jeſus Chriſt, qui étant infiniment ſage, il n'y a rien à craindre dans ſa conduite.

Mais comme il ne ſe faut pas porter aux extrémitez, il ne faut pas auſſi être ſi lâche dans les voyes du Chriſtianiſme; il ſe faut accommoder amoureuſement, mais genereuſement, aux occaſions; ſouffrir avec paix & amour les petites injuſtices que nos amis nous font dans la trop grande attache à leurs intereſts. Toutes les ſouffrances ſont aimables: mais il faut cherir extraordinairement les mauvais traitemens qu'on nous fait ce nous ſemble par injuſtice: Car n'eſt-ce pas ce que le Fils de Dieu a fait, principalement dans la terre, que de ſouffrir les injuſtices? Il ne faut donc plus dire, je ſouffrirois ce déplaiſir, ſi celuy qui me le rend avoit tant ſoit peu de raiſon, mais c'eſt par paſſion & par caprice. Il peut bien être que ce n'eſt

pas la raiſon qu'il faſſe telle choſe ; mais c'eſt la raiſon, & la raiſon divine, & le vray eſprit du Chriſtianiſme, que vous le ſouffriez. Ce ſont les bonnes ſouffrances que celles-là ; & imiter Jeſus en ce point, ce luy eſt une choſe agreable.

Et puis enfin cet exercice de la vie ſurhumaine maintient la paix par tout ; car la paix ne ſe conſervant que par les ſouffrances des torts que les autres nous peuvent faire ; c'eſt cette belle vie qui nous enſeigne la patience la plus ſainte, & cette patience donne la paix, & dans cette paix on trouve une admirable liberté, de vaquer à l'unique neceſſaire, qui eſt de ſe donner à Dieu.

CHAPITRE X.

Nôtre plus grand bonheur en terre eſt de profeſſer la vie Chrêtienne.

J'Ay un grand reſſentiment de reconnoiſſance & de joye, de me voir enfant de l'Egliſe, & d'être du nombre des fideles ; je goûte ſenſiblement ce bonheur qui eſt incomparable. O mon Dieu! que vous ay-je fait pour m'avoir prevenu de cette inſigne miſericorde ? Pourquoy m'avez-vous choiſi entre mille ? Helas,

c'eſt un excés de vôtre ſeule Bonté ! Eſtre enfant de l'Egliſe, quel bonheur ! cela vaut mieux que d'être Monarque de l'Univers. L'Egliſe eſt la Congregation des Fideles, c'eſt à dire de ceux qui croyent & confeſſent Jeſus Chriſt; qui n'ont point d'autres maximes, d'autres ſentimens que les ſiens. Mon ame, vivons donc comme fideles, que Jeſus vive en nous, ſelon toutes ſes ſaintes diſpoſitions & inclinations.

Qui dit enfant de l'Egliſe, dit une perſonne qui doit avoir des inclinations pour les croix, les pauvretez, & les mépris; qui prend plaiſir au déchet de ſa fortune, & qui ſe nourrit d'oprobres & de contradictions. Quel malheur, que jamais nous ne vivions, ou fort peu, dans l'exercice du Chriſtianiſme ! On tient à honneur d'être Officier, d'être de bon lieu, d'être de bon eſprit; mais d'être Chrêtien, nous ne l'oſons publier par les actions. Belle qualité de Chrêtien, que vous êtes grande, & que vous êtes peu eſtimée ! Je ſuis trop honoré & trop heureux, ſi vous me demeurez, quand tout le reſte s'évanoüiroit !

Que les maximes de la vie ſurhumaine ſont belles, & qu'elles mettent un grand ordre par tout ! Elles donnent à un chacun ce qui luy appartient; à Dieu tout

honneur & gloire, à moy miſerable pecheur, tout mépris & aneantiſſement : car je me dois conſiderer comme un centre, où toutes les miſeres & les injures de toutes les creatures doivent aboutir.

Dieu eſt le centre & l'objet de toutes les adorations des hommes & des Anges : la gloire luy eſt juſtement dûë, & à moy toute confuſion. Si on me ſoufletoit par les ruës, je devrois me réjoüir de voir que la juſtice fut ſi bien gardée en mon endroit en cette occaſion ; & ſi j'étois vrayement animé de l'eſprit du Chriſtianiſme, je devrois avoir autant de ſoif des opprobres & des humiliations, que les mondains ſont alterez d'honneur & de loüanges.

C'eſt un deſordre ſurnaturel de n'aimer pas les ignominies, & de ne travailler pas à la détruction de la nature corrompuë. Jeſus a bâti ſon corps myſtique ſur les ruines de ſon corps naturel ; & nous ne pouvons former en nous la vie de Jeſus, que par la ruine de la nôtre ; c'eſt à dire, de nôtre vie naturelle & civile.

Vos cheres compagnes, bon Jeſus, la pauvreté, les mépris & les douleurs, me faiſoient autrefois mal au cœur ; maintenant elles m'embaûment & me recréent, tant il en ſort une ſuave odeur pour l'odorat de mon eſprit. Odeur qui purifie &

tranquille mon ame, & la rend propre à converſer avec vous. Je ne m'étonne plus ſi vos épouſes courent aprés vous à l'odeur de vos parfums. Odeur qui me fortifie à pourſuivre la tendance que je deſire avoir continuelle à vous être ſemblable. Mon cœur s'épanoüit d'eſperer un jour avant que de mourir, d'être libre de toute occupation des creatures, & de participer un peu aux pauvres abjections de Jeſus crucifié.

Nous ne pouvons être ſans direction en terre : il faut ou que l'humanité de Jeſus nous dirige, ou que l'humanité d'Adam nous gouverne. Si nous vivons de la vie chrêtienne, la premiere nous conduira, & nous donnera la direction qu'elle reçoit de la Divinité, qui eſt toute dans les croix & dans l'aneantiſſement : ſi nous vivons de la vie humaine, la ſeconde nous gouvernera dans les voyes de l'amour propre.

C'eſt un plus grand miracle de voir une ame vivre de la vie ſurhumaine, que de voir une pierre s'élever en l'air : parce que la corruption du peché a tellement appeſanti l'ame, qu'elle ne peut tendre d'elle-même qu'en bas, au neant, & au peché. C'eſt en ce point que la force de la grace eſt glorifiée. Et c'eſt une prodigieuſe vanité, d'avoir de la complaiſance en ſes bonnes actions ; car puiſqu'elles ſont ſurhu-

maines, elles ne ſont pas un fruit de nôtre humanité.

Si une ame perd de vûë les ſentiers de la Foy, elle ſe perd bien-toſt dans les voyes de ſon amour propre. Si elle ne vit dans une continuelle mortification & retranchement des appetits de la nature, elle paſſe perpetuellement du neceſſaire au ſuperflu, & toute dans l'imperfection.

La douceur & la joye que l'ame reçoit dans les auſteritez, les croix, les pauvretez & les dénuëmens de toutes les creatures, la rendent ſpirituelle, tranquille, gaye, & la ſatisfont avec un ſolide contentement. La douceur & la joye que l'on reçoit dans les plaiſirs des ſens, quoy que legitimes, le boire, le manger, les bons ſuccez temporels, & la reputation, la rendent terreſtre, ne luy donnent qu'une fauſſe paix & une vaine allegreſſe; & au lieu de l'élever à la contemplation, la ravalent en bas, & la font devenir charnelle.

CHAPITRE XI.

Que la verité ſe trouve ſeulement dans l'eſprit du Chriſtianiſme, le reſte eſt vanité.

QUAND le rayon de la vraye lumiere de la Foy penetre une ame, il luy fait voir qu'il n'y a rien de vray que les

veritez du Chriſtianiſme, que Jeſus nous eſt venu apprendre en terre, tout le reſte n'eſt que fauſſeté & menſonge. O quel bonheur pour une ame, quand cette lumiere de la verité commence à luire dedans elle! elle connoiſt alors combien elle a été enveloppée de tenebres, & combien elle a demeuré dans l'obſcurité. O que de joyes elle poſſede! que de richeſſes & de gloire, appercevant que tout ce qu'elle croyoit vrayes richeſſes, gloire & joye, eſt faux, & que ce n'eſt en effet que pauvreté, infamie, & triſteſſe.

Ce rayon la deſabuſe parfaitement de toutes les vanitez du ſiecle, deſqu'elles il eſt impoſſible qu'elle faſſe plus aucun état, & Jeſus ſeul eſt ſa joye, ſa vie & ſa verité. Tout ce qui n'eſt point Chrêtien, c'eſt à dire, ſelon les maximes du Chriſtianiſme, luy eſt folie, perdition & mort: au contraire, ce qui eſt folie, perdition & mort ſelon la chair & le monde, luy eſt ſageſſe, gain & vie. O quand le rayon de la vraye lumiere eſt bien penetrant, qu'il rend une ame ſçavante, contente, & élevée en peu de temps!

Il n'eſt pas croyable auſſi combien il la ſepare de ſoy-même, des creatures, & de tout ce qui n'eſt point Dieu. Elle voit tant de ſageſſe dans la folie des Saints, elle apperçoit tant de beauté dans leurs miſe-

res, que toutes les grandeurs de la terre ne luy peuvent donner le moindre deſir ; car n'ayant point d'autre ſcience que la ſureminente ſcience de Jeſus Chriſt, elle ne peut comprendre comme on refuit les Croix & les mortifications, ny comme il eſt poſſible que les hommes donnent tant d'application aux affaires de ce monde, & tien à celles de l'eternité. La prudence de la chair croira que toutes ces maximes ſont des chimeres, mais en effet ce ſont des veritez ſolides. Elle ſe perſuade que ſes maximes, qui ſont toutes contraires, ſont des veritez ; mais en effet ce ſont des pures illuſions & des vanitez. Quelle preuve plus convainquante en peut-on donner, que l'exemple du Fils de Dieu même ?

La creature qui a jamais entré dans la plus haute & la plus eminente alliance, a été la ſainte Humanité ; elle s'eſt trouvée unie avec la Verité infinie ; elle eſt entrée dans l'alliance de la Divinité ; on ne peut pas douter qu'elle ne ſoit entrée par cette alliance dans la poſſeſſion des biens veritables. Or que luy revient-il de cette alliance ? La plus grande baſſeſſe qui ait jamais été. Que profite-t'elle d'être devenuë Dieu ? C'eſt qu'elle devient en même temps la plus pauvre, la plus mépriſée, la plus abjecte, la plus ſouffrante de-

toutes les creatures. Pourquoy cela ? parce qu'étant alliée ſi étroitement à la verité, elle n'a pû avoir la poſſeſſion que des biens veritables qui ſe peuvent avoir durant cette vie : & puis à cauſe qu'étant alliée ſi intimement avec la Divinité, elle eſt entrée dans une tres-étroite obligation de procurer ſes intereſts. Car quand on eſt allié à une famille, on épouſe ſes intereſts, & on eſt obligé de ſe donner tout pour cela. Or le plus veritable moyen de procurer les intereſts de la Divinité, & de reparer ſa gloire offenſée par la ſuperbe des pecheurs, étoit l'humiliation, les ſouffrances, l'aneantiſſement. La ſainte Humanité veut donc ſouffrir & mourir, pour reparer les injures faites à Dieu, & pour luy acquerir des ames qui l'adorent & qui l'aiment dans l'eternité.

Aprés cela, que tous les hommes me diſent que les honneurs, les plaiſirs, & les richeſſes ſont de vrais biens qu'il faut deſirer : je diray, tout homme eſt menteur, je m'attache à la verité eternelle, qui m'a montré par ſes exemples & ſes paroles, que les douleurs, les pauvretez & les mépris ſont les vrais biens que le Chrêtien doit eſtimer, aimer, rechercher par deſſus toutes choſes. Mais l'on a de la peine à penetrer profondement cette verité : il faut que le rayon ſurnaturel ſoit grand

& fort. O heureuſe une ame, où il fait voir le diſcernement de la verité d'avec le menſonge !

La pluſpart des veritez du Chriſtianiſme nous ſont cachées, parce que nous nous arrêtons aux ſeules apparences humaines qui ne ſont que des vanitez qui nous couvrent les veritez. Jeſus nâquit dans la pauvreté de l'étable, ſous l'apparence de l'Edit d'Auguſte, & c'étoit neanmoins en verité le deſſein du Pere Eternel, caché ſous cet Edit. Le Prince execute ſa vanité, & le Pere Eternel en même temps execute la verité de ſes Decrets divins. Herode fait fuir Jeſus en Egypte. On juge que c'eſt par la crainte qu'il avoit qu'il ne luy ôtaſt ſa couronne: & c'étoit en effet le Pere Eternel qui ſe couronnoit en luy, par les impuiſſances & les foibleſſes qu'il fit paroître en ce myſtere. O que la profeſſion & l'exercice de la vie Chrêtienne, & l'étude de ſes myſteres, découvrent à une ame de veritez admirables ! & hors de cela tout n'eſt que menſonge.

CHAPITRE XII.

Dans le Chriſtianiſme nous pouvons mener pluſieurs vies, qui toutes ſont la vie de Ieſus Chriſt.

C'Est grand' pitié de nos continuelles recherches, & combien elles ſont ſubtiles : nous trouvons toûjours des pretextes pour nous excuſer des pratiques de la vie ſurhumaine, parce que nous ne ſommes pas d'une telle condition, qui ſeroit plus propre. Or il n'eſt point de condition pour laquelle Jeſus n'aït formé le modelle d'une vie ſurhumaine.

Car il a mené pluſieurs vies. 1. Une vie ſouffrante, dans les excez, au temps de ſa Paſſion. 2 Une vie pauvre, cachée, inconnuë, mépriſée, durant preſque qu'il a demeuré ſur la terre, excepté les dernieres années, que la gloire de ſon Pere, & le ſalût des hommes exigeoit qu'il ſe manifeſtaſt. 3. Une vie illuminative, lors qu'il faiſoit ſes ſermons, qu'il préchoit en Docteur, & enſeignoit les peuples. 4. Une vie liberale & aumôniere, lors qu'il nourriſſoit les troupes, des deux poiſſons & de cinq pains. 5. Une vie converſante, quand il traitoit avec les Juifs, pour les inſtruire

& les gagner. 6. Une vie toute de douceur & de lumiere ſur le Tabor. 7. Une vie dans la tentation & dans le jeûne au Deſert. 8. Une vie contemplative, paſſant la nuit en oraiſon.

Or Jeſus mene encore toutes ces vies ſi differentes en la perſonne des Chrêtiens, qui ſont ſes membres, & en vivra juſques à la conſommation des ſiecles; & on dira toûjours; Je vis, non ce n'eſt pas en moy, c'eſt Jeſus qui vit en moy. Jeſus dans ſon Egliſe fait honorer tous les états de ſa vie. Il choiſit les uns pour honorer ſa vie ſouffrante; en effet il ſemble qu'ils ne faſſent que ſouffrir: les autres pour honorer ſa vie abjecte, & ils ne ſont bons à rien, qu'à être abjets; ils ne laiſſent pas de glorifier hautement les abjections de Jeſus Chriſt, quand ils agréent les leurs pour ſon amour. Dieu a de ces ſortes de ſerviteurs dans ſa maiſon que l'on juge inutiles, n'étant propres ny a ſouffrir beaucoup de douleurs, ny à procurer le ſalut ou la perfection des autres, ny pour le temporel, ny pour le ſpirituel, auſſi ſont-ils mépriſez, & ne tiennent aucun rang dans l'eſprit des perſonnes; ils ſont même à charge à la Religion, à laquelle ils ſemblent ne ſervir de rien. Dans cette croyance on penſe faire un grand acte de les ſouffrir.

Divine lumiere de l'abjection, deſcen-

dez d'enhaut, & illuminez les pauvres ames. Que de changement vous cauſerez en elles! Que de gloire elles rendront à Dieu! O aveuglement des perſonnes ſpirituelles, de ne ſçavoir pas ſe contenter du partage que Jeſus leur donne, & de vivre de la vie qu'il leur aſſigne! Deſirer ce qui ne leur eſt pas donné, c'eſt refuſer leur bonheur, faute de le connoître. Dans l'eternité il eſt reſolu que je meneray une vie abjecte, pour honorer celle de Jeſus Chriſt, & je veux mener celle de la vie illuminative.

O ame, quelque tu ſois, qu'importe de quelle vie tu vives, pourvû que tu honores la vie de Jeſus? Si tu ne cherches que ſes diſpoſitions eternelles, l'une de ſes vies te contentera. Si tu étois bien conſommée, bien aneantie en toy-même, tu ne voudrois ny plus rendre de gloire à Dieu qu'il ne veut de toy, ny par une autre maniere. La vie cachée rend gloire à Dieu, la vie illuminative auſſi; prens garde de vouloir l'une pour l'autre, ſous un faux zele de vouloir plus faire pour Dieu. C'eſt que tu cherches ſecretement la lumiere & l'éclat; c'eſt plûtoſt l'honneur de la vie de Jeſus, que la vie de Jeſus ſeule & pure. La nature ne ſe reconnoiſt point à cette pureté, elle n'y trouve point ſon compte.

O état heureux d'un dénuëment, quand il ravit les Anges ſans les vouloir ravir! Une ame qui eſt à ce point, a paſſé toutes creatures, & peut dire veritablement, *Quid enim mihi eſt in cælo, & à te quid volui ſuper terram?* Eſtre abîmé dans l'abjection, c'eſt trouver Dieu purement. Voyez où une ame eſt conduite, que l'on ne juge bonne à rien. O que les jugemens des hommes ſont differens de ceux de Dieu!

Que chaque ame honore donc Dieu par la voye & par la vie qu'elle doit mener, autrement elle tombera dans les embarras d'eſprit, les inquietudes, & fera ſouffrir les autres & ſoy-même. Mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, il y a bien à mourir à la creature. Tout état nous eſt bon, même le plus abjet: toute grace nous eſt bonne, même la plus petite. Il y a bien des graces, dont on ne fait quaſi point d'eſtime, plus à eſtimer que les viſions, revelations & extaſes. Travailler & ſouffrir pour Dieu, vaut mieux que toutes les extaſes.

C'eſt une verité aſſez connuë de pluſieurs, mais pratiquée de peu de perſonnes, qu'il faut peu de choſe à mettre obſtacle à la grace de Dieu en nous. Une petite inclination naturelle, mal fortifiée, ſuffit pour nous retarder à la perfection.

C'eſt pourquoy il faut mourir exactement à toutes creatures, aneantir en nous tout mouvement qui ne porte point à Dieu, & en particulier ne donner aucun ſoulagement à ſon corps, tant à boire, manger, dormir, *&c.* que par neceſſité; faire mourir tout deſir d'honneur & de bien temporel, n'en voulant que ce que Dieu veut pour ſa gloire; aimer l'abjection, les douleurs & la pauvreté. Je fais plus d'état de l'union de l'ame avec Dieu dans les aneantiſſemens, que dans les conſolations.

CHAPITRE XIII.

Quelques maximes de la vie ſurhumaine.

O Dieu, que je ſuis un pauvre Chrêtien dans l'occaſion! j'ay bien quelques idées & ſentimens de la vie ſurhumaine; mais quand il eſt queſtion de venir à l'effet, la chetive nature fait des détours & des ſoupleſſes pour fuir la ſouffrance, & puis l'occaſion étant paſſée, je conçois de grands regrets de ma lâcheté, & j'entre dans une connoiſſance aſſez grande de mon peu de vertu & de ma petite perfection. Je voy pour lors que la regle de la perfection eſt la conformité que

nous

nous avons avec Jeſus mourant, pauvre & abjet; quand elle eſt grande, nôtre perfection eſt grande, & je ſens que je n'ay nulle conformité effective avec Jeſus crucifié.

Voicy les lumieres que j'ay appriſes dans une conference avec une ſainte ame & qui ſont bonnes pour mon uſage, & mon établiſſement ſolide dans la vie ſurhumaine.

1. Il faut avoir une grande haine de nôtre corps, pour exercer ſur luy des vengeances amoureuſes, pour ſes propres pechez, & pour ceux des autres.

2. Jamais on ne pourra paſſer juſques à la contemplation & à l'amour parfait de la Divinité, qu'en paſſant premierement par Jeſus crucifié, abjet & pauvre. Nous le voyons aller tout ſeul, pauvre & mépriſé, & perſonne en ſa compagnie; car peu le veulent ſuivre par les voyes rudes qu'il nous montre.

3. Il faut avoir un ardent amour pour la ſolitude & la retraite, afin d'être tout à Dieu, & correſpondre ſans empeſchement aux attraits de ſes graces. Et quoy qu'il faille avoir une indifference generale pour tous les états où Dieu nous voudra, nôtre pente doit plûtoſt être vers le dégagement & la ſolitude, non pour y trouver des douceurs, mais pour ne pas manquer à

cooperer à Dieu operant en nous. C'eſt la region des divines communications que la ſolitude, *Ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus.*

4. La raiſon pourquoy on voit ſi peu de Chrêtiens, mêmes de ceux qui ſe mélent de la devotion, faire progrés dans la perfection, eſt qu'ils bornent la grace qu'ils reçoivent, empeſchant qu'elle n'ait ſon étenduë par prudence humaine, & prevoyances purement naturelles. Ils diſent c'eſt aſſez pour moy de faire cecy ou cela, je ne dois pas aſpirer à une ſi haute perfection, les gens du monde ne peuvent pas aller ſi hautement dans les voyes de Dieu, & ainſi de telles réveries qui empeſchent que la Grace n'opere autant que les deſſeins de Dieu le demandent.

5. O ſi l'on connoiſſoit l'amour qu'a Jeſus d'avancer les ames dans les voyes de ſon divin amour, & combien il y a de paſſion d'y operer de nouvelles graces, aprés une fidelle correſpondance aux premieres; l'on ſeroit ravi & honteux tout enſemble, d'apporter tant de lâcheté à s'abandonner à la conduite d'un Dieu, qui ne deſire rien tant que d'être parfaitement aimé des hommes.

Mais comme durant que Jeſus étoit en la terre, on diſoit de luy que les ſiens ne l'avoient pas reçû, & que le monde ne l'a-

voit pas connu, *mundus eum non cognovit, & ſui eum non receperunt* : car à le voir naître dans une étable, être circoncis, eſtimé pecheur, vivre pauvrement en Charpentier, perſecuté, accuſé, condamné à mourir à un gibet infame, on ne le prenoit pas pour le Meſſie promis. Vous êtes, ô Jeſus! encore à preſent auſſi peu connu, & les Chrêtiens ne vous reçoivent pas parmi eux, & n'y font pas regner vôtre eſprit, ny vos maximes, ny même pluſieurs qui profeſſent une vie parfaite; puiſque vos pauvretez & abjections n'y ſont point connuës pour ce qu'elles ſont, ny eſtimées, ny aimées; le deſir de l'excellence, & la fuite du mépris eſt trop goûté.

Qu'ay-je fait juſques à preſent, mon ame, de n'être point entré en la vie crucifiée & aneantie? j'avouë ma folie & mon aveuglement. O mon Dieu! faites-moy commencer tout maintenant, & qu'il ne ſe paſſe aucun jour de ma vie, que je n'aye le bonheur de ſouffrir quelque choſe pour vôtre amour.

CHAPITRE XIV.

Combien une ame eſt contente dans la vie ſurhumaine.

NOus n'avons ſouvent beſoin que de fidelité à une vie ordinaire, ſans penſer à une extraordinaire ; & il faut craindre que les vûës qui nous viennent quelquesfois d'entrer dans une vie plus parfaite, ne viennent plûtoſt de la recherche de nôtre propre excellence, que du deſir de contenter Dieu. Parmi tous ces perils, nos aveuglemens & nos tenebres, nous avons grande neceſſité de la grace & de la conduite de quelque ſerviteur de Dieu, qui puiſſe examiner nos mouvemens ; mais nous confiant en Dieu, & vivant dans une parfaite dépendance, nous trouvons la paix.

Si nous avons à deſirer quelque choſe, il faut que ce ſoit les choſes que Jeſus crucifié a deſirées ; car elles ſont contraires aux inclinations de la nature ; & quoy qu'il s'y puiſſe rencontrer quelque recherche de ſoy-même, neanmoins c'eſt la voye de la Grace : de ſorte que le fond de nôtre ame doit être le fond de l'interieur de Ieſus, & non celuy d'Adam. Ayons de-

ſir d'être mortifiez tous les jours : *Mortificamur tota die*, comme dit S. Paul. Prenons nos recreations dans le mauvais ſuccés, nos commoditez dans les incommoditez & les deſavantages de la fortune, & les eſtimons deſavantages pour la grace. Ainſi nous nous purifirons, & le fond de nôtre ame ſe vuidera de la corruption d'Adam, & ſe remplira de l'eſprit de Jeſus Chriſt, & nous jouïrons d'une tres-profonde paix.

Quand nous aurons bien reconnu la corruption de nôtre interieur, nôtre inſuffiſance à tout bien, nôtre indignité à avoir la moindre penſée, nous n'aſpirerons point aux voyes les plus éminentes par effort de nature ; ce qui arrive à beaucoup de bonnes ames : mais nous nous en jugerons indignes, nous contentant du peu qu'il plaira à N. Seigneur nous donner; & travaillerons humblement & fidelement avec une petite grace preſente, ſans nous tenir les bras croiſez, & ſans nous amuſer à ſoûpirer aprés une grace plus grande, que nous n'aurons peut-être jamais. C'eſt un des principaux points de l'humilité, de ſe contenter de peu de choſe en l'état de la grace, & s'eſtimer vrayement indigne de tout, quoy qu'il n'y ait rien en terre que nous devions davantage eſtimer que la grace, & la perfection de la grace,

& la demander inceſſamment à Dieu, mais avec une parfaite ſoûmiſſion à ſes volontez, en conſervant la paix de nôtre interieur.

D'un côté je voy mon extréme miſere, & je me ſens ſi appeſanti, que toutes mes forces & induſtries naturelles, ny tous les ſecours qu'on me pourroit donner, ne peuvent me faire ſortir de moy-même: de l'autre je brûle du deſir d'être tout à Dieu, en vivant de la vie ſurhumaine & ſpirituelle. C'eſt à vous que j'adreſſe mes ſoûpirs, ô divin Eſprit, ſource infinie de toutes les graces; vous ſçavez que je veux mener cette vie ſpirituelle dont je parle, dans l'exercice de laquelle je trouveray la vraye pratique du divin amour; dans laquelle je contenteray la paſſion que j'ay d'être tout à Jeſus; dans laquelle je ne vivray plus dans mes inſtincts naturels, & ſelon les maximes de la prudence humaine. Mais je voy l'impoſſibilité d'y atteindre, ſi vous ne me prevenez de vos lumieres contre mes tenebres, de vôtre force contre ma foibleſſe, & de vôtre ſecours continuel. Car combien de fois, divin Eſprit, ay-je (contre mes chûtes continuelles) commencé la vie ſurhumaine, & combien de fois l'ay-je abandonnée, vaincu par la nature & par les creatures? Tirez-moy ſi fortement & ſi continuellement, que je

ne retourne plus dans moy-même, mais que je courre aprés vous.

Aprés vous, ô Ieſus! dans les états de vôtre vie voyagere : que je vous ſuive dans les aneantiſſemens, mépris, pauvretez & ſouffrances. Que ſi je vous perds de vûë dans les obſcuritez qui enveloppent ſouvent mon eſprit, que je ne perde pas courage ; pourvû que je demeure dans vos voyes, c'eſt à dire, dans l'eſtime & l'amour de la vraye vie chrêtienne : car vous ne ſerez pas loin de moy ; étant impoſſible que Jeſus aneanti & ſouffrant ne ſoit proche d'une ame aneantie, pauvre & ſouffrante.

Bien donc que nous ne voyons plus Jeſus, les lumieres de nos oraiſons étant paſſées ; que nous ne le ſentions point, n'ayant point de douceurs ſenſibles, nous ſommes pourtant aſſeurez qu'il eſt auprés de nous, ſi nous ſommes dans ſes voyes; c'eſt à dire, ſi nous avons pour compagnons les pauvretez, mépris & douleurs. Qu'une ame eſt heureuſe de ſe contenter de courir aprés les aneantiſſemens de Jeſus, ſans ſentir les parfums & les douceurs de Jeſus! elle pratique la pureté de l'amour en cet état ; qui étant privé de conſolations & de vûës, eſt fort rude à la nature, mais un des excellens actes de la vie ſurhumaine, qui conſiſte bien mieux

dans l'eſtime & l'amour des pauvretez & des ſouffrances ſpirituelles, que des corporelles.

J'éprouve fort ſenſiblement qu'il y a bien à dire entre penſer & faire, entre parler & operer la vraye vie Chrêtienne. Quand rien ne nous eſt repugnant, nous ne trouvons point de difficulté à la pratique de la vertu, dont les idées ſont autant douces, que les actes en ſont amers, en ce qu'ils conſiſtent dans les privations, ou dans les ſouffrances. Je ſuis dans un état de ſentir mes repugnances, & ſuis reſolu de m'y bien aneantir, & de me conſerver paiſible dans une parfaite confiance au ſecours que j'attens de la grace de mon Dieu. Je conſidere qu'il n'y avoit rien de plus foible que les Apôtres auparavant la Pentecoſte; ils ſe cachoient, ils renioient leur Maître, & l'abandonnoient dans ſes ſouffrances: mais aprés avoir reçû le S. Eſprit, qui leur donna le don de ſa force, il n'y avoit rien de plus fort au monde.

CHAPITRE XV.

Que l'on ne ſçauroit vivre de la vie ſurhumaine par l'eſprit humain.

LA vie ſurhumaine eſt une mort continuelle de la vie humaine : Car il eſt certain, 1. Que nôtre ame ne ſçauroit vivre de cette belle vie, que par l'aneantiſſement de la vie des ſens, & de la raiſon : 2. Que cette vie eſt toute ſelon l'eſprit, & que ce ne peut être que l'eſprit de Dieu qui l'inſpire à l'ame par ſes influences, & par ſes mouvemens ſacrez : 3. Que l'ame qui la mene, doit toûjours être élevée au deſſus des ſens & de la raiſon, ſoit dans ſon oraiſon, ſoit dans la pratique des vertus ; ce qu'elle ne peut faire que par un ſacrifice continuel : 4. Qu'il faut faire ſouvent des choſes ſelon les ſens, comme boire & manger ; mais par la direction de la Grace : de même qu'il faut faire des choſes ſelon la raiſon, comme aimer ſes parens & ſes amis ; mais par la ſeule vûë de Dieu & de ſes ſaintes volontez. Vie de Grace, que vous êtes une mort continuelle ! & qui vit chrêtiennement, vit en martyre ! *totæ vitæ Chriſtiani crux eſt, & martyrium* ; mais pourtant en joye,

car la ſolide joye eſt dans le procedé de la Grace.

O ſi nous étions une fois bien penetrez de cette verité fondamentale de nôtre ſalut ! Le Fils de Dieu regnant dans l'eternité entre le Pere & le S. Eſprit, ſort d'une gloire infinie, pour venir mourir dans des humiliations infinies. Jeſus nous ſauve en ſe perdant ; il nous établit en la Grace, en ſe ruinant ſelon la nature ; il nous acquiert l'eternité, expirant au dernier moment de ſa vie temporelle. Et l'Evangeliſte exprimant ſa mort, s'eſt ſervi à deſſein de cette parole, *emiſit ſpiritum*, il envoya ſon Eſprit. Sans doute il l'envoya dans le cœur de tous ſes fideles ſerviteurs, afin qu'ils apprifſent à vivre pour luy & par ſon Eſprit au moment qu'il mouroit pour eux. S. Paul le dit ainſi: *Miſit Deus ſpiritum Filii ſui in corda noſtra, ut qui vivunt, jam non ſibi vivãt ſed ei qui pro ipſis mortuus eſt.*

Que reſte donc, ſinon que nous banniſſions l'eſprit de la chair qui nous porte à prendre des conſolations ſelon les ſens, quoy qu'innocentes ? Aimons l'eſprit de penitence, de ſouffrance, de mépris actif & paſſif du monde. Gerſon dit une belle Sentence : Tant plus la nature eſt morte, tant plus la Grace luy eſt infuſe. Souvenez-vous ſouvent que ſi le grain de froment ne tombe en terre, & qu'il ne pour-

riſſe, il ne pourra fructifier. Si l'homme ne meurt à ſoy-même & aux creatures, & à l'eſprit de la nature, il ne deviendra jamais parfait Chrêtien, ny ne portera les fruits du vray & parfait amour. Faut n'être rien devant les hommes, pour être quelque choſe devant Dieu. Pourquoy le diſciple ſeroit-il plus grand que le maître?

L'eſprit de la Grace & celuy de la nature diſputent perpetuellement en nous l'un contre l'autre. L'exercice de la vie ſpirituelle donne aſſez de connoiſſance pour diſcerner leurs differens mouvemens; mais il faut beaucoup de fidelité quand on fait ce diſcernement. Le moindre mouvement de la nature affoiblit l'ame, & l'obſcurcit: au contraire, celuy de Dieu luy donne vigueur & lumiere. Il faut toûjours prendre le parti de Dieu contre ſoy-même. Cette pratique eſt tres-douce, tres-claire, & tres-efficace pour vaincre nos paſſions, & nous porter dans les pures vertus, particulierement quand la vûë en eſt donnée aprés celle de la grandeur de Dieu.

La raiſon peut ſervir quand il faut vaincre les paſſions, mais elle doit diſparoître quand la Foy paroît. Or il faut autant que l'on peut, étouffer les maximes de la raiſon, afin d'être ſuſceptibles des lumieres de Jeſus Chriſt, qui nous éleveront au deſ-

ſus de la raiſon humaine. Enfin, comme perſonne ne peut aller au Fils, ſi le Pere ne l'attire par une grace prevenante ; perſonne auſſi ne peut aller au Pere que par le Fils, ſuivant ſes maximes, ſes exemples, & les mouvemens de ſon eſprit. C'eſt l'ordre & le chemin de la Grace, il ne faut point chercher d'autres ſecrets dans la vie ſpirituelle.

CHAPITRE XVI.

Concluſion, qu'il ſe faut appliquer aux pratiques de la vie ſurhumaine.

IL faut bien prendre garde de mettre la perfection où elle n'eſt pas, cela nous cauſeroit beaucoup de retardement au chemin de la vertu. C'eſt pourquoy il ſera bon que nous prenions garde d'avoir une trop grande eſtime de la voye unitive & myſtique, non pas qu'elle ne ſoit bonne, & tres-bonne à une ame que Dieu conduit par là ; mais il ne faut pas creire que la voye unitive pratiquée ne ſoit plus excellente & neceſſaire, puiſque ce n'eſt rien autre choſe que la vie Chrêtienne pratiquée ; & l'autre eſt une vie myſtique, qui conſiſte en des unions & élevations d'eſprit dans l'Oraiſon.

Je remarque que nôtre Seigneur dit : Quiconque veut venir aprés moy, qu'il prenne ſa croix & qu'il me ſuive. Il ne dit point, qu'il ſoit élevé en oraiſon, mais qu'il prenne ſa croix ; c'eſt à dire, qu'il pratique les Maximes Evangeliques. Heureux donc ſont ceux qui ſont crucifiez, bien qu'ils ne ſoient pas élevez en eſprit ; & les autres ne ſont heureux que parce qu'ils ſont dans la conformité de Jeſus crucifié ; & par leur union ils ſont plus diſpoſez à la Croix & aux ſouffrances. La vie crucifiée eſt comme la fin de la vie myſtique, qui ne ſert avec ſes lumieres & ſes douceurs qu'à fortifier l'ame pour porter la Croix.

Sainte Thereſe dit, qu'une des meilleures marques d'un bon raviſſement, eſt quand il opere en l'ame des deſirs extraordinaires de ſoufffrir, & que l'ame ne peut revenir de ſes ſaintes communications avec Dieu, que bien inſtruite ; qu'il faut que la perfection de ſon amour ſoit à ſouffrir pour l'amour du Bien-aimé, & non à joüir de luy. La joüiſſance en ce monde ne vaut point la ſoufffrance, en quelque maniere qu'on la prenne. Ne nous plaignons donc jamais de n'avoir point de part à la vie myſtique, pourveu que nôtre vie ſoit crucifiée ; réjoüiſſons-nous de voir dans l'Oraiſon nôtre pauvre eſprit

parmy les épines, des ſechereſſes, des froideurs & de lâcheté, plûtoſt que dans les roſes d'une ferveur ou douceur ſenſible.

Il faut aimer la Croix auſſi-bien pour nôtre eſprit, que pour nôtre corps. C'eſt le propre d'un vray Chrêtien de ſe glorifier dans la Croix de Jeſus Chriſt; or elle s'étendoit auſſi bien en l'ame qu'au corps. La divine Ame de Jeſus étoit toute dans les délaiſſemens des ſecours ſenſibles de la partie ſuperieure, & de ſon divin Pere. Nous devons aimer cette conformité, & y demeurer tres-agreablement. Que nôtre volonté donc ſoit toute dans l'amour des ſouffrances, & non des joüiſſances, & ne nous plaignons de rien, quand nous ne ſouffrons point.

Fin du ſecond Livre.

LE CHRETIEN INTERIEUR.

LIVRE III.

De la preſenee de Dieu, & de l'abandon à ſa Providence.

CHAPITRE PREMIER.

Nôtre premiere penſée au matin doit être que Dieu eſt preſent.

AU matin je dois conſiderer que je ſuis dans le ſein de Dieu, *In ipſo enim vivimus movemur & ſumus.* Nous vivons & nous ſommes dans le ſein de Dieu, & je ne penſe quaſi point à Dieu. Je ſuis au milieu de ſes grandeurs, de ſes bontez & richeſſes, étant tout environné de ſes divines perfections, & je ne

m'occupe qu'à de petites images. Quel aveuglement ! Quelles tenebres ! D'un ſommeil je tombe dans l'autre, mon ame n'étant gueres plus éveillée le jour que la nuit, mes ſens exterieurs étant aſſoupis le jour, comme les exterieurs le ſont durant la nuit.

Je ſuis comme un aveugle qui dort, il eſt en cet état dans un double aveuglement, le ſommeil luy en donne un ſecond ; quand il eſt éveillé, il ne voit point la clarté du Soleil, ny la beauté du monde, ny la diverſité des creatures qui luy ſont preſentes ; il marche au milieu du monde, & n'en voit point les differentes parties ; quand il dort, ſon aveuglement croiſt. Ainſi quand nous dormons, nous ſommes dans un profond oubli de Dieu : mais, ce qui eſt déplorable, nous continuons cet oubli dans le réveil, par le peu d'application à Dieu & à ſes perfections, toute nôtre ame étant occupée aux petites creatures.

Helas ! que cet oubli, que ce ſommeil eſt facheux ! car il eſt volontaire, la nature nous formant à l'autre. *Hora eſt de ſumno, ſurgere*, il eſt temps de s'éveiller & d'ouvrir les yeux ; & quand je ſeray hors du ſommeil naturel, ne permettez pas, Seigneur, que je ſois vagabond vers les creatures ; mais occupez-moy de vous, de vos

amours, de vos connoiſſances, afin que je ne dorme pas toute la journée, dans l'oubli de vôtre preſence.

O Jeſus ! je ne puis pas m'empeſcher de dormir, & ma miſere ne me permet pas que je penſe à vous continuellement ; mais veillez pour moy, que je ſois toûjours occupé en Dieu, par vos divines & ſaintes occupations ; que je le connoiſſe par vos connoiſſances, que je le regarde par vos regards, que je l'aime par vos amours, & vous ſerez de la ſorte la conſolation de mon impuiſſance. Tant que nous ne veillons point avec Jeſus Chriſt, nous dormons avec les enfans du ſiecle, qui révent perpetuellement, c'eſt à dire, qui dorment leur ſomme, ne s'occupant qu'à la figure paſſagere de ce monde. Veiller avec Jeſus Chriſt, c'eſt faire les operations de ſa vie, agir comme il a agi, ſouffrir comme il a ſouffert. Les peines, les ſouffrances & calomnies nous doivent être cheres, puiſqu'elles nous font veiller avec Jeſus Chriſt, & vivre de ſa vie ; au contraire, les honneurs, plaiſirs & avantages de la fortune nous doivent être choſes fort ſuſpectes, puiſqu'elles nous endorment dans l'oubly de Dieu.

Quand la Foy nous fait découvrir que Dieu eſt par tout, qu'il opere tout, nous y prenons plaiſir, & enviſageons Dieu

quelquefois comme l'ame du monde, & nôtre ame s'écoule vers luy comme vers ſon centre, dans lequel elle prend un doux repos. Ce repos la rend abandonnée à toutes ſes ſaintes diſpoſitions, qu'elle aime uniquement. Cet abandon, quand il eſt general, & bien veritable dans une ame, la détache puiſſamment de toutes creatures, & la rend fort paſſive à la conduite de Dieu, ſe laiſſant penetrer à ſes attraits. Tel bon ſentiment que Dieu enviſagé preſent luy donne le matin, elle le conſerve & cultive durant la journée, ſans en prendre une autre; mais dans les occaſions elle le fait fructifier, prenant de la main de Dieu tout ce qui luy arrive, paix ou guerre, doux ou amer, repos ou travail, parce que Dieu s'y plaiſt, & tire ſa gloire de tous nos evenemens. Cela porte une ame à la pratique des pures vertus.

CHAPITRE II.

A la vûë de Dieu preſent on eſt peu touché de l'abſence des creatures.

JE trouve mon cœur & mon ame ſi contente de ce que Dieu eſt uny inſeparablement à elle, qu'elle ne peut ſentir la ſeparation des perſonnes du monde qui

me ſont les plus cheres. Je ne ſçay quand je ſouffriray quelque choſe, toutes les mortifications pour moy, ſe tournent en douceurs ; car la vûë de la preſence de Dieu intime en moy & inſeparable, me remplit de joye. Dieu eſt en moy, & je ſuis en luy, & rien ne m'en peut ſeparer, puiſqu'inceſſamment il eſt preſent en moy par ſon immenſité qui luy eſt eſſentielle. Cela me donne un plaiſir ſi ſenſible, que la privation de toutes les creatures ne me pourroit toucher ; au contraire, je tire cet avantage de leur éloignement, que la preſence de mon Dieu m'eſt plus preſente. Et tant plus que par la ſuprême indifferenee, je m'éleve au deſſus de toutes les creatures, quelques ſaintes qu'elles ſoient, je ſens mon cœur plus uni à Dieu, comme à ſon centre dans lequel il prend un paiſible repos.

Je tiens à une grace tres-particuliere l'occupation que Dieu me donne de ſa divine Providence. Qu'ay-je affaire de toutes les creatures, puiſque mon Dieu eſt en moy, & que je ſuis en luy ; qu'il eſt à moy, & que je ſuis à luy ? Quelle richeſſe de trouver Dieu ! mais cela ne ſe fait que dans la perte de toutes les creatures. La bien-heureuſe Magdeleine, éloignée & privée de tout le monde, même du Laza-

re, ſon tres-cher frere, & de ſa ſœur ſainte Marthe, trouve Dieu preſent en elle, qui ſeul luy ſuffiſoit. J'entre un peu dans les joyes de cette Sainte, de poſſeder Dieu aprés l'avoir ſi heureuſement trouvé. Quand une ame ſe plaint de l'abſence de quelque creature, c'eſt qu'elle n'a pas encore bien trouvé Dieu. Ouy, mais elles ſervent pour aller à Dieu. Je l'accorde; mais quand on l'a trouvé, on ne le cherche plus.

Helas! qu'aprés avoir goûté Dieu, le goût des creatures eſt plat, & que c'eſt un grand tourment de demeurer avec elles! Puiſque je vous ay trouvé, mon Dieu, je ne vous abandonneray jamais. Mon ame eſt ſi peſante à vous, qu'il me ſemble qu'elle joüit de vous. Augmentez la ſeparation de toutes creatures, afin que cette douce joüiſſance s'augmente. Quel moyen de retourner à la converſation & aux conferences?

Qu'il y a de profit de conſiderer comme pluſieurs Saints & Saintes ſe ſont abîmez dans les ſolitudes, fuyant le commerce de toutes les creatures, pour ne s'occuper que de la ſeule preſence de Dieu! Sainte Marie Egyptienne s'alla perdre dans un vaſte deſert, pour y perdre la vûë & le ſouvenir de toutes les creatures, & n'y trouver que ſon ſeul Createur. Mon Dieu, qu'elle le trouva heureuſement! vivant

ſans le ſecours d'aucune creature, ſans vêtement, & preſque ſans pain. Elle ne recevoit conſolation de perſonne, perſonne ne la plaignant dans ſes maux, perſonne ne prenoit part à ſes conſolations, elle étoit ſeule avec Dieu ſeul, dans la privation generale de toutes les creatures. O que cet eſprit de ſeparation de toutes choſes eſt excellent, & qu'il eſt neceſſaire à une ame qui veut être toute à Dieu, & joüir des douceurs de ſa divine preſence!

Mais pour y arriver, il faut beaucoup ſouffrir de la part de nous-mêmes & des autres, afin que nous ſoyons détachez de toutes ſortes de creatures. Dieu luy-même, qui veut être le Tout de ſa creature, luy attache ſouvent toute autre creature par une grande diverſité d'evenemens fâcheux. C'eſt ce qui fait que la vie des Serviteurs de Dieu eſt pleine de bouleverſemens continüels, non ſeulement dans les affaires temporelles, mais auſſi dans les affaires ſpirituelles, & dans les deſſeins qu'ils ont de glorifier nôtre Seigneur; leurs corps & leurs ames ne ſont jamais dans un même état, tantoſt bien, tantoſt mal Ces viciſſitudes les obligent à ne rien affectionner que le ſeul ſouverain Bien, & dans cet abandon general, Dieu leur fait ordinairement éprouver les douceurs de ſa divine Preſence, & dans

cette bien-heureuſe experience de Dieu preſent, l'ame ne ſent plus la privation des creatures les plus cheres, où elle trouvoit auparavant du contentement.

Il eſt vray que les Serviteurs de Dieu, que nous pouvons communiquer ſur la terre, ſont comme autant de canaux, par leſquels nôtre Seigneur nous fait communication de ſes graces & de ſes lumieres; & qu'apprenant d'eux les veritez eternelles, & beaucoup de ſecrets de la vie interieure, nous en recevons un grand ſecours. Mais s'ils ſont des canaux, Jeſus Chriſt comme Dieu & comme homme eſt le vraye ſource d'où découlent toutes les faveurs que les Saints nous departent. C'eſt dans la Divinité qu'il faut puiſer toutes les vûës de ſes grandeurs & de ſes perfections. C'eſt dans l'humanité qu'il faut apprendre toutes les vertus Chrêtiennes. O que quand il vous plaiſt, Seigneur, vous faites bien connoître à l'ame la difference qu'il y a entre la ſource & les ruiſſeaux; entre puiſer l'eau des graces en vous-même ou dans vos Saints; entre contempler vôtre interieur, & l'ame des plus parfaits de vos Serviteurs! Ainſi perdre la preſence des creatures les plus ſaintes, pour ne joüir plus que de la preſence du Createur, ce n'eſt pas une perte, c'eſt un gain. Perdre l'entretien des plus grands

ſerviteurs de Dieu, pour n'entretenir plus que le divin Maître, ce n'eſt pas un prejudice, c'eſt un avantage. Le Côté percé de Jeſus Chriſt eſt une bouche adorable, par laquelle ſon cœur nous parle plus divinement que ne pourroient faire tous les Saints.

CHAPITRE III.

On peut, & on doit conſerver la Preſence de Dieu, dans les occaſions d'extroverſion.

UNE ame peut être autant ſeparée des creatures au milieu des villes & des Communautez, comme dans les deſerts, voicy comme je le conçois. Quand Dieu fait un peu connoître à l'ame ſa grandeur, & qu'il eſt tout, & qu'il luy donne des vifs reſſentimens de ſa preſence; l'ame ainſi éclairée quitte les creatures & y meurt, & eſt au regard d'elle-même dans une profonde pauvreté; parce que la lumiere qui luy fait connoître & goûter Dieu preſent, la dégoûte de toute creature. Ce n'eſt plus la petiteſſe ny l'inſuffiſance des creatures qui cauſent cet éloignement & ce dégoût, c'eſt la grandeur de Dieu, & le ſentiment de ſa divi-

ne preſence, qui ſe retrouve autant au milieu des villes & des congregations, que dans les ſolitudes.

On ſeroit preſt d'aller au bout du monde, tout lieu eſt indifferent, & n'ayant aucune attache à la creature, l'on n'a faim que du Createur, que l'on ſçait être tout, & que l'on voit par tout. Quand on s'attriſte de l'abſence de quelque amy, c'eſt faute de lumiere, puiſque le grand amy eſt continüellement avec nous. C'eſt donc faire tort à la preſence de Dieu en nous, de s'ennuyer de l'abſence les uns des autres; & c'eſt quaſi dire à Dieu: Vous ſeul ne me ſuffiſez pas. C'eſt un excellent motif pour nous porter au dénûment de toute creature, de perdre volontiers leur preſence, & même leur ſouvenir, par un eſprit de reverence à la grandeur de Dieu, qui nous étant infiniment preſent, nous ne pouvons pas nous occuper volontairement d'aucune autre choſe, ſans faire quelque ſorte d'injures à ſa Majeſté.

Que nous ſommes injuſtes de nous plaindre de la divine Providence, qui travaille continüellement à nous détacher de nos vaines occupations, puiſque jamais nous ne joüirons pleinement de Dieu, que dans la perte de toutes les creatures. Tant qu'elles nous flattent, & que tout

nous

nous reüſſit à ſouhait, on s'amuſe à elles, & on oublie aiſément Dieu : mais ſon aimable Providence nous en dégoûte en mille façons, par des pertes, des maladies, les rebuts de nos amis, qui ſouvent nous abandonnent au beſoin, par des mauvais ſuccés des affaires, par la ſubſtraction des graces ſenſibles, & enfin par une amertume generale, qu'il nous fait éprouver en toutes les creatures.

Nous qui n'entendons pas ſes aimables deſſeins, faiſons ſouvent nos efforts pour éviter toutes ces choſes, comme de profondes miſeres, & c'eſt le Paradis des ames vrayement vertueuſes ; car c'eſt là que l'on trouve Dieu, & qu'il ſe rend plus preſent à un cœur d'où les creatures ſe ſont abſentées. Et depuis qu'il goûte la douceur de Dieu, il n'a plus qu'un dégoût & un mépris univerſel pour les creatures, leur preſence l'importune, & ce luy eſt un ſupplice de leur donner quelque peu de ſon attention.

Quand une ame ne s'engage parmy les creatures & dans les affaires que par l'ordre de Dieu, ſon attention interieure n'en reçoit point de prejudice, car elle eſt toûjours en état de retourner à Dieu, qu'elle ne quitte quaſi point ; & la même vûë qui luy fait voir l'intime preſence de Dieu, luy fait auſſi clairement voir les or-

dres de Dieu au regard des affaires du dehors, à quoy elle obeït promptement & tranquillement : car elle veut faire ce que Dieu veut, quand bien même elle devroit perdre cette quietude tres-douce qu'elle poſſede dans la joüiſſance de Dieu. La ſeule choſe qui la retire dans la quietude, ce n'eſt pas la quietude même, ny la douceur qui s'y rencontre ; mais elle voit que c'eſt l'ordre de Dieu ſur elle, qui ſe plaiſt de lier l'ame par intervalle à luy, & luy faire goûter ſa preſence, & qu'il eſt ſon Dieu, ſon centre & ſa fin derniere. Or quand cet ordre change, elle change auſſi d'operation, & quitte le Createur pour aller à la creature. Elle eſt ſi dégagée, qu'elle ne ſe veut mouvoir que par le mouvement de Dieu : qu'il la pouſſe où il luy plaira, ou à joüir de luy, ou à ſervir le prochain, cela luy eſt indifferent, puiſqu'elle ne cherche que le contentement de Dieu.

Il eſt pourtant vray que la pauvre ame amorcée de la douceur de ſa preſence, & de la paix de cette joüiſſance, ne fait aucune fonction de ſes ſens volontairement ; elle ne voit les objets exterieurs qu'avec regret ; elle ne parle, n'écoute, ne mange, qu'avec peine ; parce que ſentant avec ſoy cette infinie dignité, & ne voyant au dehors qu'indignité & miſere des creatu-

res, elle ne peut quitter cet excellent objet, pour courir aprés la figure trompeuſe des choſes qui tombent ſous les ſens. Tout ſon treſor étant au dedans, toute ſa penſée & toute ſon affection y eſt auſſi.

J'ay quelquefois ſenti des deſirs d'être aveuglé, ſourd & muet, afin d'être dans une ſeparation entiere des creatures, & pouvoir demeurer davantage dans le reſpect de la Majeſté de Dieu preſent en moy, éprouvant avec douleur que mon ame oublie ſouvent cette divine preſence quand elle s'égare ſur les creatures, ſortant par les fenêtres de ſes ſens. Or il faut fermer les fenêtres, afin que renfermée dans elle-même, elle ne s'y occupe que de Dieu.

CHAPITRE IV.

La preſence de Dieu ſe voit clairement dans un interieur épuré.

L'Idée d'un miroir eſt toute propre à expliquer cecy; car il eſt vray que Dieu ſe fait voir quelquefois dans le fond de l'ame, comme dans une glace bien polie, en la même ſorte que le Soleil, ou plûtoſt ſa figure ſe fait voir dans une

fontaine d'eau bien claire. L'ame ne voit pas la face de Dieu en elle-même, cela eſt reſervé pour ſa gloire ; mais auſſi elle le voit plus clairement que dans les autres creatures, Dieu imprimant ſon viſage en elle, de même comme le Soleil ſe dépeint ſoy-même dans une fontaine.

Mais il faut que la pureté & la paix ſoit tres-grande dans l'interieur, pour y conſerver l'impreſſion de cette preſence : car comme l'haleine ternit le miroir, de même les imperfections volontaires terniſſent la pureté de l'ame : & comme la moindre émotion qui trouble l'eau de la fontaine, luy fait perdre l'image du Soleil ; de même les extroverſions & l'épanchement vers les creatures font perdre à l'ame la vûë de cette divine preſence.

Quand Dieu ſe manifeſte ainſi preſent à une ame, elle ne doit regarder que luy, autrement elle perd ſon bon-heur, n'étant pas poſſible de conſiderer le Soleil peint dans la fontaine, & ceux qui paſſent par le chemin il les faut laiſſer paſſer ſans détourner ſes yeux, quelques amis qu'ils ſoient, autrement vous êtes en danger de trouver que le Bien-aimé vous aura voilé ſa face, dont vous aurez détourné les yeux. Il y a temps de parler, & temps de ſe taire. Taiſons-nous à toutes les creatures en ce bien-heureux moment, & ren-

dons cet honneur à la preſence de Dieu en nous, de ne nous en point divertir.

Il arrive quelquefois que Dieu permet au diable de ſe peindre en ſa place; c'eſt quand l'ame n'a plus que des penſées noires, des idées mauvaiſes, des tentations, des imaginations folles; ſur quoy il faut prendre patience dans la reconnoiſſance de ſes indignitez, & confeſſer que l'on merite d'être continuellement banny de la face de Dieu. Mais ſi nôtre fidelité eſt grande dans cet état de tenebres & de peines interieures, Dieu ne ſera pas long-temps ſans montrer ſa face, & diſſipera toutes ces ombres. Il y a des amans ſi paſſionnez des perſonnes qu'ils ont aimées durant leur vie, qu'ils s'adreſſent à des Magiciens pour leur faire encore voir ce qu'ils ont aimé aprés la mort; & s'ils le font dans les mirois enchantez, ils en ſont ravis. Une ame paſſionnément amoureuſe de Dieu, eſt ravie de le voir ſeulement un moment au fond de ſon cœur: elle ne craint point les mortifications, ny la perte de toutes les creatures, qui ôte la craſſe du miroir, & qui le purifie.

A meſure que le fond de l'ame ſe purifie davantage, Dieu fait de plus en plus reſſentir ſa preſence; où il ſemble que les maximes ſuivantes ſervent à épurer l'interieur, ou à le conſerver dans la pureté.

1. L'indifference à tout état, à tout employ, à toute maniere de glorifier Dieu. 2. D'être reglé pour l'interieur, en faire peu, & le faire avec un grand interieur. 3. S'établir tres-bien dans l'eſprit de mortification, d'aimer les ſoufftances, l'aneantiſſement, ce doit être le fondement de l'interieur. 4. Un grand amour vers Jeſus mourant dans les opprobres de la Croix. 5. Grand recours à la Grace, la demander ſouvent, & y avoir une continuelle dépendance. 6. La mort de toutes les creatures telles qu'elles ſoient.

On dit que Dieu eſt dans le fond de l'ame, & qu'il y eſt caché; pour l'y trouver, il s'y faut cacher avec luy, & ſe recueillir; ſe convertiſſant au dedans de ſoy, pour ſe mettre dans cet état que les ſpirituels nomment introverſion. Le temps le plus favorable à cette diſpoſition, c'eſt la nuit, où toutes les creatures ſont comme mortes & aneanties, ne pouvant faire aucune impreſſion ſur nos ſens; c'eſt dans les tenebres que l'on conſerve mieux la reverence que l'on doit à la preſence de Dieu. O que les irreverences que nous commettons contre luy, ſont continuelles! nous le laiſſons ſeul, quand même nous nous appercevons qu'il eſt au fond de nôtre ame pour y recevoir nos hommages; nous détournons nos yeux du regard de ſa

Majeſté, quoy qu'il nous regarde. Comme ſi quelqu'un admis par faveur dans le cabinet & dans la preſence du Roy qui le regarde & qui luy parle, en détournoit inceſſamment la tête, pour regarder par les fenêtres ceux qui paſſeroient par la ruë.

Une ame qui ſent Dieu preſent, eſt bien éloignée de ces legeretez ordinaires. La moindre parole au action qui ne tende point à Dieu, luy eſt inſupportable; parce que l'ame ne voulant point ſortir du reſpect qu'elle doit à Dieu, elle craint les moindres irreverences comme la mort. Or de pareilles legeretez ſont des irreverences & des defauts d'attention à la preſence de Dieu. En cet état l'ame n'a pas ſeulement un grand reſpect pour Dieu comme Dieu, mais auſſi pour Jeſus Chriſt Dieu & Homme, pour ſa doctrine & pour ſes maximes; elle ne fait nul état de toutes les fauſſes opinions du monde en comparaiſon. Elle goûte mieux la privation de toutes les creatures, que leur joüiſſance; luy étant certain qu'un moment de la joüiſſance de Dieu, telle qu'on l'experimente icy, vaut mieux que tout le monde enſemble.

Et puis l'ame voyant que dans toutes les creatures il n'y a rien de ſemblable au Createur, eſt tellement convaincuë de cette verité, qu'elle dit ſouvent; *quis*

ut Deus? Qui eſt-ce mon Dieu qui vous reſſemble? Où eſt une beauté ſemblable à la vôtre? Et quand même Dieu nous met dans les tenebres, & qu'il ſemble nous éloigner de ſa face, nous laiſſant froids & obſcurs, il ſe fait honorer en nous par cette marque de ſa Majeſté, qui nous condamne à ces tenebres; & ſi nous ſouffrons patiemment cet éloignement, ou cette abſence de Dieu, nous faiſons hommage à ſa Juſtice, comme un homme condamné aux galeres pour avoir rendu quelque indignité au Roy, honore la dignité Royale par ce châtiment.

CHAPITRE V.

Comme l'union à la preſence de Dieu doit regler nôtre vie.

LEs obligations d'une ame à qui Dieu ſe manifeſte, luy donnant la douceur de ſa preſence, & les ſentimens de ſon union, ne ſont pas petites. Je ſçay que cette liaiſon avec Dieu ſi plein d'attraits, eſt ſi parfaitement agreable, & vaut mieux que la joüiſſance de toutes les creatures; mais elle eſt auſſi pleine d'une extréme rigueur, ſeparant l'ame ſans miſericorde de tout ce qu'elle cheriſſoit le

plus par nature. Il faut donc dire adieu aux plaiſirs les plus innocens, par une mort generale de tout ce qui n'eſt point Dieu, ou de Dieu. O quelle peine de n'oſer, à cauſe de Dieu preſent, ſe complaire avec ſes amis, ny les ſervir par inclination naturelle, mais par un motif de la Grace! car l'ame ne doit plus ſuivre l'ordre de la nature comme nature, mais l'ordre de Dieu.

Il ne faut point preferer la complaiſance aux creatures preſentes, à celle qu'on doit à Dieu preſent. Il faut laiſſer crier le monde qui fait une grande vertu de s'employer aux divertiſſemens par complaiſance. Une ame attirée à joüir de la preſence de Dieu, a une autre regle; celles qui n'ont pas cet attrait, ny la joüiſſance de cette preſence, feront bien d'avoir des complaiſances charitables pour le prochain.

La fidelité d'une ame qui a Dieu preſent, demande de ne ſe point charger d'affaires, ſi elles ne ſont fort neceſſaires; de les manier avec indifference du ſuccés, mais avec la ſeule veuë de l'accompliſſement du bon plaiſir de Dieu; qui ſe rencontre ſouvent auſſi bien dans les mauvais ſuccés comme dans les bons: de s'occuper plus à Dieu qu'aux affaires, croyant que c'eſt une excellente affaire

que de conſerver l'union avec Dieu preſent ; il ne s'en trouve pas de plus importante ſur la terre : d'être fort ſoûmiſe aux ordres de la Providence, agréant de bon cœur les pauvretez, les miſeres, les delaiſſemens, & toutes ſortes de ſouffrances, n'en cherchant jamais la delivrance par un mouvement de la nature, mais ſe complaiſant dans ſon abjection & la ruine de ſon excellence, comme S. Paul ; *Placeo mihi in infirmitatibus meis.* Enfin, d'être abſolument abandonnée entre les mains de Dieu, pour ſe laiſſer manier à luy comme une boulle de cire molle, & recevoir telle forme & telle impreſſion qu'il luy voudra donner ; tres-indifferente à tout ce que Dieu voudra faire d'elle, recevant tout avec une profonde humilité ; & s'il ne luy donne rien, demeurant ainſi dénuée tant qu'il plaira à Dieu. O qu'une ame ainſi dépoüillée de toute choſes, eſt une demeure agreable à Dieu, & qu'il prend ſes delices à demeurer toûjours avec elle !

Mais qu'une ame qui a trouvé Dieu preſent au milieu d'elle-même, ſouffre un tourment cruel d'être obligée de quitter la douceur de cette divine preſence ! O que la vie eſt dure, puiſqu'il faut être contraint de ſortir ſi ſouvent de vôtre preſence ! O mon Dieu, ô le Bien-aimé de

mon ame, quand me delivrerez-vous de cette fâcheuſe neceſſité ? C'eſt la plus grande de toutes les miſeres : car ce n'eſt pas miſére d'être dans la privation des creatures ; ouy bien d'être privé de vous, pour la jouïſſance de qui je ſuis creé, & ſans laquelle je ne puis être que malheureux. *Quando veniam, & apparebo ante faciem tuam ?*

Il me ſemble que je ſuis comme un voyageur, qui voit de loin une haute montagne, & le chemin pour y monter: mais il eſt encore au pied & il doit ſuer premierement que d'y être monté. De même j'ay quelque vûë de la perfection & des obligations d'une ame bien attachée à ſon Dieu, mais je ne les accomplis pas ; je ſuis pourtant dans le deſir, mais j'ay beſoin d'une grande grace. Donnez-moy, ſainte Vierge, une petite participation de celles que vous reçûtes en vôtre Conception, qui fut le commencement de vôtre vie, afin que j'execute les bons deſſeins que j'ay conçûs, & me conduiſez dans les ſentimens de la vie parfaite.

Faut bien prendre garde que l'union de jouïſſance avec Dieu preſent, ne ſubſiſte que par l'union à la croix, aux mépris, pauvretez & ſouffrances. Une étroite liaiſon à l'interieur de Jeſus glorieux, demande une autre liaiſon à l'interieur de

Jeſus ſouffrant & pauvre. Ces deux unions marchent d'un pas égal, n'étant pas poſſible d'avoir part à l'état de Jeſus, dans le ſein de ſon Pere, que l'on n'ait part aux états de ſa vie mortelle. Courage, aimons encore plus à ſouffrir qu'à joüir. L'eternité eſt aſſez longue pour joüir, mais nous n'avons que cette vie pour ſouffrir.

CHAPITRE VI.

Comme la preſence de Dieu met une ame dans un état de ſouffrance & de joüiſſance.

LA perfection ne conſiſte pas dans une paix generale de tout l'homme, tant interieur qu'exterieur; juſqu'icy ma foibleſſe ne pouvoit comprendre comment une ame pouvoit être heureuſe & malheureuſe tout enſemble. J'avois ſi peu de force, que la ſouffrance me tiroit de la joüiſſance de Dieu preſent en moy, faiſant éclipſer par ma trop grande ſenſibilité l'attention à la joüiſſance de Dieu preſent: & parce que je me perſuadois que cette joüiſſance ne ſe pouvoit rencontrer que dans une ame qui poſſedoit une exemption generale de toutes ſortes de

peines ; quand il m'arrivoit des triſteſſes, des peines, des dégoûts, je m'en défaiſois au plûtoſt, pour rentrer dans l'état de la joüiſſance. A preſent ces peines me ſerviront d'un moyen de m'unir plus fortement à Dieu ; je les agrée, & feray des ſacrifices à cette Majeſté cachée, & reellement preſente au fond de mon cœur.

Car je conçois que l'Humanité ſainte, unit hypoſtatiquement avec le Verbe, avoit Dieu tres-intimement preſent dans elle, avec qui elle demeuroit unie par la joüiſſance & par la ſouffrance. Elle offroit à la Divinité un ſacrifice continuel de ſes humiliations, de ſes pauvretez & de ſes douleurs, tandis que la Divinité luy donnoit une joüiſſance admirable des douceurs de ſa divine preſence. C'eſt encore ainſi que Dieu eſt glorifié dans l'ame ; il lui donne une profonde paix dans la partie ſuperieure, où il faut ſentir ſa preſence, tandis qu'étant aneantie & crucifiée dans la partie inferieure, elle luy fait un hommage perpetuel des ſacrifices de ſes peines. Elle eſt en cet état une excellente image de Jeſus voyageur & comprehenſeur.

Dieu ne manifeſte pas toûjours ſa preſence à une ame par de grandes lumieres, c'eſt quelquefois par un ſentiment de quietude, qui touche doucement ſon cœur, & qui le lie à Dieu ; alors les puiſ-

ſances intellectuelles ne ſont rien, ſinon de le regarder ſimplement & nuëment, & s'unir à luy, pour le poſſeder; & quelquefois il ſort du fond du cœur certaines aſpirations amoureuſes, comme: O quel bonheur d'avoir Dieu preſent, & de ne s'en pouvoir jamais ſeparer! Que puis-je deſirer davantage, que d'avoir la poſſeſſion de Dieu! O mon Dieu, ſoyez ma portion & mon heritage pour l'eternité. Quelquefois auſſi l'ame reçoit de certaines vûës de la grandeur de ce Dieu preſent, qui ſont ſuivies d'adorations & d'humiliations. Quelquefois l'ame penetrée de cette divine preſence, reçoit des touches, par leſquelles elle connoiſt par experience que Dieu eſt preſent; alors elle ſe répand dans des affections de reſpect, d'amour, d'adoration, & de loüanges, qu'elle rend à ſa Majeſté, & jouït parmy cela d'une paix tres-ſuave & ſavoureuſe, qui luy vient de ſçavoir que Dieu eſt preſent: Cette paix la met dans une union de jouïſſance.

Mais la croix & les ſouffrances font entrer l'ame dans une bien plus grande union, que non pas les douceurs & la jouïſſance. Union d'autant plus excellente, qu'elle eſt plus ſenſible à la creature, qui ne cherchant qu'à ſe ſatisfaire, s'aime toûjours un peu ſoy-même dans la jouïſſance; ce

qui n'arrive pas dans l'union crucifiée, laquelle unit une ame imperceptiblement à Dieu, ſans même qu'elle s'en apperçoive.

L'état le plus parfait eſt celuy qui nous fait entrer dans une plus grande pureté interieure, qui ne ſe peut établir que par un parfait dénuëment, & une profonde mort de toutes creatures. Or dans l'union crucifiée, l'ame n'étant attachée qu'au bon plaiſir de Dieu, & n'ayant pas même la moindre reflexion ſur ſes propres operations, & par conſequent ne tirant de ſon être aucune propre ſatisfaction; elle croit que tout eſt perdu, & qu'elle n'a mille part aux affections de ſon Dieu, qui eſt la ſeule choſe qu'elle paſſionne. C'eſt grande pitié d'aimer, & ne ſçavoir pas que l'on aime.

Il ſe trouve pourtant que cette ame qui ſe fait pitié à elle-même, eſt un ſpectacle agreable aux yeux de Dieu, lequel ne trouve en elle que le ſeul amour dés interêts de ſon Bien-aimé, puiſqu'elle conſent à ſon aneantiſſement total; & avoüant que ſon indignité ne merite aucune part aux états de ſa Grace, auſquels elle voit les autres élevez. Elle voit clairement leur perfection, & ne s'apperçoit pas de ce qu'elle eſt: & l'ignorance de ſon état paſſant dans ſon eſprit pour une veritable

indignité, elle conclut aiſément en ſoy-même, qu'elle eſt la plus miſerable de toutes les creatures. Et c'eſt merveille, ſi le découragement & la triſteſſe n'attaquent l'ame dans cette diſpoſition ; au moins ſentira-t'elle leur mouvemens dans la partie inferieure.

Je voy clairement que l'union crucifiée nous fait entrer dans une plus grande participation aux états de la vie ſouffrante du Fils de Dieu, qui eſt le ſeul avantage que l'ame peut pretendre en cette vie mortelle, puiſque c'eſt l'état du plus grand amour envers Dieu. Cette verité bien peſée conſolera merveilleuſement une ame qui deſire d'être conforme à l'image de Jeſus crucifié.

L'union crucifiée porte la mortification juſques au plus intime de l'ame, la faiſant mourir à tout ce qui eſt au deſſous de Dieu, puiſqu'elle ſe maintient par la privation de toutes les creatures. L'union ſenſible au contraire ne ſe nourrit que de reflexions ſur ſon état, qui peuvent ſervir à une ame pour la mettre hors de ſes affections mondaines ; mais qui la retardent beaucoup de la pureté de la perfection, ſi Dieu ne luy fait beaucoup de miſericorde.

O mon Dieu, qu'il faut s'abandonner à l'aveugle à vôtre divine Providence, & ne s'attacher qu'à vos ſaintes conduites !

Que vous êtes ſages de nous mener par l'obſcurité, afin de nous détacher de nôtre propre jugement, que les lumieres font plus ſouvent vivre que mourir ! Que les inſenſibilitez rendent pures les operations de la volonté, qui ne peut goûter des états ſi dénuez qu'eſt vôtre unique bon plaiſir !

L'ame dans l'union crucifiée a cet avantage de connoître combien Jeſus Chriſt l'a aimée dans ſes divins abandonnemens & ſes ſaints delaiſſemens. Il nous fait ſentir le mal pour en connoître la grandeur; & cette connoiſſance experimentale nous fait entrevoir combien Jeſus a ſouffert dans l'état de delaiſſement, & met l'ame dans la diſpoſition de luy rendre delaiſſement pour delaiſſement. Et comme l'amour que Jeſus nous a porté dans les delaiſſemens, étoit le plus grand ; l'amour auſſi que nous luy rendons dans les nôtres, eſt le plus grand.

Il faut remarquer que le ſouverain degré de l'union crucifiée, eſt de n'avoir aucune vûë de l'excellence de ſon état, qui étant apperçû, commence à rendre les ſouffrances moindres.

CHAPITRE VII.

Que la divine preſence nous fait aimer l'oraiſon, ou l'action, ſelon qu'il plaiſt à Dieu.

JE trouve la vie humaine chetive & miſerable, nous ne voyons Dieu que voilé & caché. Nôtre vraye vie conſiſte, 1) en la ſainte occupation envers Dieu preſent, qui établit une ame dans un repos & une quietude tres-douce, & le remplit d'une paix fort profonde. Et l'ame ſe ſentant amorcée d'une ſi agreable douceur, entre dans une jouïſſance qui vaut mieux que tous les plaiſirs de la terre.

En cette diſpoſition rien ne peut agréer que l'éloignement de tous traités & affaires. Les diſcours communs, quoy que pleins d'innocence, ſont fâcheux. Tout commerce avec les hommes ne ſe rapporte point à cet état. Les occaſions mêmes de ſervir le prochain, quoy que tres-ſaintes, ne ſont pas convenables pour ce temps-là. On voudroit être comme Magdeleine, aux pieds de Jeſus, dans un parfait repos, & laiſſer agir Marthe.

2. Neanmoins Dieu fait quelquefois

connoître qu'il faut ſortir de cette intime preſence, & agir à l'exterieur pour les affaires de ſa gloire ; *ingredi & egredi* : c'eſt la vie d'une ame ſainte. Elle ſort par les ordres ſecrets qu'elle connoiſt bien, & vâque paiſiblement aux affaires qui regardent Dieu immediatement. Elle ſort auſſi pour les affaires du ſiecle, biens, honneurs ; elle y vâque par l'ordre de Dieu, pour ſervir à ſes neceſſitez corporelles, & à celles du prochain, le bien étant uni pour cela. Elle ſort même pour le beſoin du corps ; mais c'eſt Dieu preſent qui l'applique à tout cela, il luy donne les ordres & les inſtructions neceſſaires. 1. Qu'elle ne doit entreprendre aucune choſe, pas même les bonnes œuvres, ſans avoir miſſion, c'eſt à dire que Dieu y donne mouvement, c'eſt pourquoy il faut bien prier Dieu qu'il nous faſſe connoître ſa volonté. Souvent nous faiſons des choſes que Dieu ne demande pas de nous. 2. Quand nous connoiſſons que Dieu nous deſtine à quelque bonne œuvre, nous devons avoir une fort grande fidelité pour nous en bien acquitter. Je remarque que les affaires de nôtre obligation, dans la vûë de Dieu, ne laiſſent point d'image dans l'ame. 3. Il faut reconnoître ſon inſuffiſance à faire reüſſir les entrepriſes. C'eſt le Soleil qui fait lever les

plantes, les fait fleurir & fructifier, & non pas le Jardinier qui les plante & arrouſe : de même, c'eſt Dieu par ſa grace qui fait reüſſir les bons deſſeins.

4. Avoir ſes temps d'exercices reglez, ſans leſquels nôtre ame languiroit. La charité bien ordonnée commence par ſoy-même: Je dois travailler aux affaires de mon ſalut avant toute autre affaire.

O mon Dieu, quand l'on eſt dans la privation des ſentimens de vôtre douce preſence, & que l'on eſt en ſechereſſe, il eſt aiſé ce me ſemble d'acquieſcer de ne jouïr plus de vous, car on eſt déja dans la privation : mais étant dans l'actuelle jouïſſance, s'en ſeparer, & s'en priver pour vaquer aux affaires, c'eſt ce qui me ſemble plus difficile & plus mortifiant. L'on fait des efforts d'avoir la même quietude dans le travail, & de marier Marie avec Marthe ; mais cela n'eſt pas poſſible à nôtre infirmité ; & quoyqu'on y faſſe, on ne goûte jamais ſi bien vos divines douceurs. Il faut pratiquer une excellente abnegation, & par un excés amoureux de la divine volonté, mettre nôtre contentement à n'avoir autre contentement que le bon plaiſir de Dieu qui nous veut priver du contentement ſavoureux d'être en quietude.

Icy ſe fait un excellent ſacrifice, puiſque

l'on immole ce que l'ame a de plus cher & de plus precieux ; icy il faut tout à fait mourir à ſoy-même, & n'avoir autre plaiſir qu'au bon plaiſir divin. Je ſuis donc reſolu de travailler, ſans plonger trop mon eſprit dans les idées des affaires, pour y conſerver l'actuelle diſpoſition à la contemplation. Il faut être ravy au deſſus de ſoy-même pour l'extaſe d'operation, pratiquant dans les diverſes rencontres les maximes de la vie chrêtienne, & les Conſeils Evangeliques de l'amour & de l'eſtime de la pauvreté, du méptis, & de la douleur. Demeurer auſſi ferme dans l'eſprit de ſacrifice, & dans celuy d'un parfait aneantiſſement, qui fait que l'ame ſe contente du peu de ſervice que Dieu veut d'elle, étant indigne (à cauſe de ſes pechez) de luy en rendre de grands ; & puis il eſt le Souverain, qui fait de ſes creatures ce qu'il luy plaiſt.

Il faut auſſi que l'ame ſoit conduite à operer toûjours pour Dieu, quoy qu'il luy arrive ; & dans les mauvais ſuccés de ſes deſſeins, faire le grand exercice du ſacrifice de ſa propre excellence. Ouvrage qui vaut ſouvent mieux que tous les ouvrages que nous voulons faire au dehors de nous.

Il faut de plus au milieu de nos affaires, tracas, maladies, occupations, garder l'in-

comparable idée de l'interieur de Jeſus, qui eſt le modele du nôtre, par lequel en l'imitant nous trouverons toûjours dequoy rendre grande gloire à Dieu, qui eſt la ſeule & unique pretention que doit avoir l'ame dans le temps & dans l'eternité. Je trouve dans cet abîme de perfections, comme je me dois conduire dans l'oraiſon, dans l'action, dans les affaires, dans les mépris, dans les tentations, & dans les ſechereſſes; & faute de l'idée de ce divin interieur, l'on ne fait que broüiller en la vie interieure, & rechercher ſa propre excellence.

Nous connoiſſons dans les perſonnes ſpirituelles trois ſortes de puretez. 1. Pureté de conſcience. 2. Pureté de vertu. 3 Pureté de perfection. Quiconque évite juſques aux pechez de fragilité, poſſede la pureté de conſcience. Ceux qui dans les occaſions pratiquent les vertus ſans mélange de la nature, quoy que ce ne ſoit pas dans un degré parfait, ont la pureté de vertu. Ceux enfin qui tendent purement, & avec deſoccupation entiere de ſoy-même & des creatures, à la pratique des actes parfaits de la vertu, ſont arrivez à la pureté des perfections. Ces divers degrez de pureté nous font connoître les differens états des ames.

CHAPITRE VIII.

La preſence de Dieu fait mépriſer tout le reſte.

DEPUIS que Dieu ſe manifeſte à une ame, luy faiſant voir qu'il eſt Tout, cette ame charmée de cette adorable preſence, ne ſçauroit plus demeurer qu'en luy; elle ſe trouve mal par tout, hormis en luy, qui luy eſt toutes choſes. Que cette divine idée que Dieu eſt Tout, eſt puiſſante pour détacher l'ame de toutes choſes, afin de la remettre dans le Tout : elle ſe perd elle-même dans ce grand Tout. O qu'il eſt vray que je ne ſuis rien, & que Dieu eſt tout. Que pouvons-nous faire pour vous, Seigneur, vous êtes Tout, & n'avez beſoin ny affaire de nos biens. O le tout de nos ames, que vous êtes peu connu & peu aimé!

Je ne ſçay à quoy penſent les hommes, de ne penſer point inceſſamment à celuy qui eſt Tout. Où êtes-vous, mon ame, quand vous n'êtes point dans le Tout? ſans doute vous êtes dans le rien; & tant que vous êtes dans vous-même, ou dans les creatures, vous êtes dans de profonds neants. Ma joye de ce que Dieu eſt Tout,

eſt plus ce me ſemble pour luy que pour moy : car mon plaiſir eſt de le ſçavoir être ce qu'il eſt, quand il ne me donneroit jamais rien. O grand Tout, ſoyez tout à jamais ce que vous êtes ! & de ce que vous ſerez toûjours immuablement Tout, j'en ſuis conſolé & ravi.

Je voy que non ſeulement Dieu eſt Tout; mais que toute la gloire, toute la grandeur, & toute la beatitude eſt en luy : il n'en eſt pas privé quand il ſort de luy, & qu'il agit avec les creatures. Il prend un plaiſir infini à leur faire du bien par ſa miſericorde ; il a un même plaiſir à les punir par ſa juſtice, quand elles le meritent ; & il eſt toûjours heureux en toutes choſes.

O quelle felicité pour une ame qui aime Dieu purement, d'être aſſeurée qu'il ſera toûjours infiniment heureux, & que la malice des hommes ne peut alterer ſa beatitude. Une ame prend grand plaiſir de voir le plaiſir que Dieu a de la faire vivre, de la faire mourir, de la tenir en ſanté ou en maladie, de luy donner les neceſſitez de ſon corps, & des graces pour ſon ame. Enfin de tout ce qui arrive au monde, Dieu en tire un plaiſir & une gloire infinie. Conſolez-vous donc, mon ame, de vos triſteſſes, puiſque Dieu eſt toûjours heureux. Ne vous affligez jamais de rien, puiſqu'en cela même qui vous tourmen-

te, la beatitude de Dieu s'y rencontre. Ne faites plus état de rien que de Dieu ſeul, puiſqu'en ſa preſence toutes les creatures les plus excellentes ſont de purs neants, *tanquam nihilum ante te.*

Il eſt bien facile & bien doux à une ame de ne faire état d'aucune choſe à la veuë de Dieu, puiſqu'elle trouve en luy ſon ſouverain Bien; toutes ſes puiſſances goûtant en luy leur repos, leur joye, leur raſſaſiement, & leur beatitude. Dieu les a créez pour luy, il eſt l'unique centre de l'entendement, comme ſouveraine Verité; celuy de la volonté, comme Bonté ſouveraine; & la memoire ne peut avoir que luy pour objet, ſi elle veut être contente. Toutes les veritez particulieres, toutes les bontez, toutes les beautez & les perfections des creatures ne ſont qu'alterer l'ame, Dieu ſeul la peut étancher; & jamais cecy ne ſe comprend que quand il plaiſt à Dieu le faire experimenter à l'ame. Cette experience eſt d'une efficace merveilleuſe pour la détacher de tout ce qui n'eſt point Dieu; & l'ame qui a une fois goûté Dieu, ne peut retourner aux creatures, même à la pratique des vertus, que par ſoûmiſſion à luy.

Qu'elle eſt crucifiée en ſuite de cet état ſur la condition de cette vie, de la neceſſité du corps & des affaires! Ces paſſions

les ariditez, les diſtractions la tenant comme dans l'éloignement de Dieu, ne luy permettent pas de le goûter & d'en joüir, elle ſouffre beaucoup. Je ſçay bien que l'amour de la croix & du bon plaiſir divin la conſolent ; & l'indifference à tout état la tient en paix, en joye & en repos. Quoy qu'il en ſoit pourtant, elle n'eſt pas dans ſon centre en la maniere qu'elle y ſera eternellement : donc elle n'a que la tendance dans la terre, & ainſi elle demeure dans la privation, & en ſuite dans la ſoufftrance.

Accoûtumez-vous, mon ame, à vous rendre preſente à Dieu preſent au fond de vôtre interieur ; quittez toutes les creatures, car ce divin Epoux ne veut point de rival, il vous veut poſſeder toute. Sa grandeur & ſes infinies perfections ne peuvent ſouffrir qu'on puiſſe aimer ou goûter autre choſe que luy. Ayez des converſions frequentes & pures par la Foy, qui vous introduiſent au ſecret cabinet de l'Epoux, pour joüir de luy en paix & en ſilence. O de bonheur pour vous, mon ame, ſi une fois vous êtes habituée d'avoir attention aux ordres de Dieu, connus dans vôtre interieur, par les motions du S. Eſprit ! Vous ſuivrez à l'aveugle cette divine conduite, ſans faire état ny des raiſonnemens, ny de la prevoyan-

ce humaine ; vôtre ſeul ſoin ſera d'écouter Dieu ſeul, & vous abandonner à ſa conduite, ſans aucune reflexion ſur vos intereſts, ou ſur vos avantures. Vous ſçavez que Dieu eſt tout bon, tout ſage, tout-puiſſant ; cela vous ſuffit pour bannir toute vaine ſollicitude.

Je dois être en paix, & vivre dénué & privé de tout appuy, me confiant en Dieu, qui ſeul me doit être toutes choſes. Je dois trouver ma conſolation à vivre privé de toute conſolation, ſi c'eſt le bon plaiſir de Dieu, je dois être content de telle portion de la Grace qu'il luy plaira me donner. Plus nous ſerons pauvres, & dans quelqu'un des états d'aneantiſſement de Jeſus, c'eſt le meilleur. Que tout nous manque, pourvû que Dieu ſeul nous demeure. Une ame qui a trouvé Dieu, ne peut faire état d'autre choſe.

CHAPITRE IX.

Où eſt ce que nous trouvons mieux la preſence de Dieu.

L'On ne trouve point Dieu de la maniere qu'il faut dans les creatures, mais dans le fond de ſon ame, où il eſt reſident d'une façon particuliere, regnant,

ordonnant, & inſtruiſant. L'ame à l'aide de la Foy le trouve là, & auſſi par des ſentimens & experiences qu'elle a de ſa preſence, qui eſt une paix que toutes les creatures ne ſçauroient donner. Dieu ſeul la communique à l'ame par ſa preſence : car ſon ſejour eſt dans la paix. Or cette paix eſt un certain raſſaſiement de l'ame qui a Dieu preſent, & rempliſſant ſa capacité. Dieu a fait ſon image en nous par une impreſſion admirable, comme un cachet s'imprime dans la cire ; autre que luy ne la peut remplir, ny partant ſatisfaire.

Une autre qui a trouvé Dieu, n'a plus qu'à s'y ſoûmettre & s'abandonner pour l'interieur & pour l'exterieur ; & ſa fidelité conſiſte en cette remiſe & parfait abandon, parce qu'elle vit toute perduë en Dieu & hors de ſoy-même, de ſa volonté & de ſes intereſts. De ſorte que quand Dieu fait tout en l'ame, il y fait beaucoup en peu de temps, & c'eſt quand elle a aneanty toutes les propres activitez & recherches, dans la totale dépendance à l'operation de Dieu. En cet état elle eſt libre, indifferente à tout, & dégagée de ſoy-même & des creatures, & toute abîmée en Dieu, qui en fait ce qu'il veut. Sa principale devotion eſt d'être dans une pure attention à Dieu preſent, & recevoir les ordres & ſes impreſſions, ſoit

en l'oraiſon, ſoit en la pratique des vertus, ou dans les emplois. Si le trouble ou les creatures l'éloignent de cet état, elle tâche auſſi-toſt de s'y remettre, pour rentrer dans la parfaite ſoûmiſſion à Dieu.

Cette preſence de Dieu reſidant en nous, nous conduit par ſes lumieres & par ſes inſtincts, nous dirige, nous reprend, nous corrige, nous fortifie, & fait de nous ce qu'il veut quand nous ſommes fideles à ſes mouvemens : mais une ame pleine de ſoy-même & des creatures, ne l'entend pas, ny ne s'apperçoit pas de ſa direction ; il n'y a que les ames pures & tranquilles qui ſentent les attraits. L'ame ainſi nûë & poſſedée de l'eſprit de Dieu, eſt appliquée fort diverſement, tantoſt à Dieu, ou à ſes perfections, ou à Jeſus, ou à ſes myſteres, ou à quelque verité de la Foy ; tantoſt elle eſt repriſe de ſes defauts, tantoſt encouragée & conſolée, puis dans les ſouffrances interieures, & aprés dans les joüiſſances ; tantoſt fervente, & puis dans les ſechereſſes, & toûjours la même dépendance & ſoûmiſſion à Dieu & à ſes volontez. Il faut donc toûjours regarder Dieu en nous par l'œil de la Foy ; & ſe laiſſer poſſeder totalement à luy, ſe donner ſans reſerve à luy, s'oubliant ſoy-même, & ſe perdant en luy.

Dieu eſt dans les creatures, l'ame l'y

peut trouver, & s'unir à luy ; mais ſa preſence dans le fond de nos eſprits & de nos volontez, eſt d'une maniere toute ſpeciale ; c'eſt là le Temple ſacré où il ſe plaiſt de reſider ; c'eſt là où il ſe fait voir & goûter à ſa creature, d'une maniere toute au deſſus des ſens & de toutes les choſes creées. L'ame conduite par la ſeule Foy, & attirée par ſes divins parfums, va trouver Dieu en ce ſaint ſanctuaire, & converſe avec luy dans une familiarité qui étonne les Anges ; & c'eſt icy où l'on fait la pure oraiſon, puiſqu'il n'y a rien que Dieu & l'ame, ſans aucune creature, qui ſe puiſſe méler dans ce ſaint pourparler, Dieu operant tout ce qui ſe paſſe par luy-même, ſans ſe ſervir d'images ny de diſcours, ny de goûts ſenſibles.

Cette ſuprême pureté de l'ame n'étant capable de rien de ſenſible, le ſeul pur eſprit la peut poſſeder, qui eſt Dieu, lequel luy communique les illuſtrations, veuës & mouvemens, qui luy ſont neceſſaires pour la pure union. Le temps eſt court de cette heureuſe & experimentale union & joüiſſance de Dieu, mais la condition de cette vie ne le permet pas autrement ; où il faut vivre avec grande paix, patience, humilité & croix, l'ame retournant du milieu de ſes embraſſemens divins, toûte deſireuſe d'agir & de ſouffrir, & de pratie

quer les pures vertus. O heureuſe une ame, à qui Dieu donne cette manifeſtation experimentale de ſoy-même, de ſes bontez, ſuavitez & douceurs ! Quelle paix luy en revient, & quelle haute eſtime, amour & deſir de Dieu, & de toutes ſes divines perfections !

Qu'elle ſoit en lumiere ou en tenebres, en paix ou en guerre, élevée ou abaiſſée, elle ſera toûjours la même, parce qu'elle ne veut que Dieu, & ne deſire que le contenter & luy plaire. Elle ne regarde qu'à s'abandonner à la ſeule volonté divine, parmy une ſi grande varieté d'états interieurs. Qu'importe à l'ame de plaire à Dieu en ſouffrant ou en joüiſſant, en pauvreté ou en richeſſes ? Quand elle ne veut que luy & ſon bon plaiſir, tout ce qui luy vient de luy la contente indifferemment.

CHAPITRE X.

Qu'il ſe faut abandonner avec confiance à la divine Providence.

SEIGNEUR, raviſſez à vous toutes mes affections, peines, & paſſions. Que je ſorte de moy-même pour demeurer uniquement en vous ; que je ne penſe

que de vous, en vous, & pour vous; que je n'aye d'amour qu'en vous : que je ne craigne, & ne me réjoüiſſe, & ne deſire qu'en vous, & que je ne faſſe uſage de mes paſſions pour vous ſeul; que vôtre grace faſſe mourir tant de craintes, eſperances, triſteſſes, & deſirs naturels; vous ſeul ſoyez l'unique objet de tout mon amour. C'eſt la pureté qu'il faut avoir, autrement nous poſſedons nôtre ame en vain.

Jeſus a dit dans l'Evangile, qu'un Paſſereau n'eſt pas en oubly devant Dieu. Pourquoy donc tant de craintes de manquer, principalement à une ame appellée à la pauvreté de providence? S'il permet que tout nous manque, c'eſt qu'il veut nous faire ſouffrir, & nous perfectionner par les croix. Dieu me donne ſon precieux Corps chaque jour, & il me dénieroit du pain? je ne le ſçaurois croire. Toute penſée contraire eſt du démon, ou de la nature trop diſcrette. Ma confiance doit être toute en Dieu.

Quoy qu'il nous arrive, que nous ſoyons dans les troubles, dans les tentations, ou les maladies, qui nous ôtent, ce ſemble, la bonne diſpoſition de vâquer à Dieu, il nous faut abandonner à ſon bon plaiſir, avec ces deux paroles, *Dieu & ſa ſainte volonté uniquement.* S'il nous vient l'idée

de quelque état de perfection, quelque reſolution à prendre dans le ſentiment d'une faveur actuelle, il nous faut plus abſolument abandonner à Dieu, & dire, *Ie ne veux que Dieu & ſa ſainte volonté.* Cet abandon d'une ame la laiſſe fort paiſible & fort contente, & totalement ſeparée des creatures, pour leſquelles elle ſent à peine le premier mouvement d'affection; mais n'a nulle élection pour aucune. En cet état elle s'abîme, & trouve ſon repos en Dieu ſeul, hors lequel elle ne trouve rien qui la contente. Il luy ſemble que dans tous les accidens qui luy peuvent arriver, elle ne ſera point troublée dans ſon repos, puiſqu'elle les veut fort éloignés d'elle, & qu'établie en Dieu, qui eſt la ſouveraine paix, elle ne peut craindre l'inquietude; ce n'eſt pas qu'elle n'en reſſente les émotions dans la partie inferieure, mais cela n'arrive pas juſques à elle.

Il faut être parfait à la mode de Dieu, & non pas à la nôtre; les voyes de Dieu ſont ſouvent tres-éloignées des jugemens des hommes. Tout le monde croyoit que ſaint Louïs devoit être Saint en conquerant la Terre ſainte; Dieu le fait Saint, non par les victoires, mais par la captivité; non par les triomphes, mais en mourant dans les peines. Nous voulons nous ſanctifier

par l'action, & Dieu le veut faire par la ſouffrance. Il faut ſe rendre à ſa conduite, s'abandonner abſolument à ſa volonté, & aimer uniquement ſes deſſeins.

Quand aneantiray-je toute la providence que j'ay au regard de ma perſonne, de mes affaires, de l'état de vie pauvre & abjecte, où la Grace m'appelle, pour entrer avec un pur abandon dans la divine Providence? A quoy bon faire des reflexions ſur ce qui m'arrivera? ſuivons ſimplement les deſſeins de Dieu, aimons uniquement ſon bon plaiſir, & ne penſons qu'à Dieu ſeul, qui aura ſoin de nous en la maniere qu'il luy plaira. J'avouë que c'eſt un effet de la Grace en nous, de nous faire aneantir nôtre providence pour entrer en celle de Dieu. Il faut s'élever au deſſus de la nature, qui s'appuye ſur les creatures, & qui craint la douleur & les ſouffrances, n'ayant rien de temporel, qui eſt le fondement de la vie naturelle.

Il eſt des Martyrs de la Providence, comme il eſt des Martyrs de la Foy. Ceux-là ſont plus cachez, & ne ſouffrent pas quelquefois moins. Ce ſont ceux qui agréent la providence en tous les accidens, qui les dépoüillent ou des biens, ou des honneurs, ou de la vie, de quelque part que viennent ces accidens. Ce ſont ceux qui pour ſuivre Dieu dans une vie

plus parfaite, mépriſent & quittent les biens, d'où en ſuite ils ſouffrent beaucoup, & meurent faute d'aſſez de ſoulagement. Ce ſont ceux que l'amour divin conſomme dans l'exercice de l'oraiſon. Ce ſont ceux que la Providence a fait naître ſujets aux maladies & incommoditez, à la pauvreté & aux miſeres.

Il y a auſſi des Martyrs ſpirituels, qui étant conduits par les peines interieures, ſouffrent beaucoup de la part de la Providence. O qu'il eſt bon à telles ames de reconnoître les deſſeins de Dieu deſſus elles, & d'y être fideles! La ſeule vûë & amour du bon plaiſir de Dieu, fera deſormais le motif de toutes mes actions & de mes deſſeins. J'ay peine à ſouffrir ces mots, *Son bonheur, ſa perfection, ſon avancement ſa pauvreté, &c.* Cela nous regarde, & le pur amour nous fait abandonner tout, & nous-mêmes, pour ne regarder que Dieu ſeul.

Aprés nos imperfections commiſes qui interrompent nôtre union à Dieu, il faut retourner à l'union, plûtoſt que de s'occuper à regretter ſes fautes avec inquietude. L'union contient en ſoy l'amour, & l'amour efface les fautes, & reduit l'ame à ſon centre, qui eſt Dieu.

CHAPITRE XI.

Eſtre indifferent à tout, excepté au bon-plaiſir de Dieu.

UN des bons effets de la preſence de Dieu en l'ame, eſt de luy donner une inſenſibilité à ne rien deſirer que ſon bon plaiſir. L'ame qui poſſede cette indifference ne peut plus rien deſirer, non pas mêmes les vertus, que dans l'ordre de ſon bon plaiſir. Il faut bien ſe laiſſer penetrer de ce dégagement general de toutes choſes, mais ne croire pas bien aiſément qu'il ſoit bien reel, juſques à ce qu'en pluſieurs occaſions nous en ayons l'experience.

Nôtre Seigneur me donne des attraits extraordinaires, pour être tout à luy. Il fait entrer mon ame en la poſſeſſion d'un état de grande paix, où la vertu ne me coûte guere. J'aſpire aprés la chere Solitude, & à la ſainte Pauvreté. Ma ſanté eſt toûjours fort foible, c'eſt pourquoy je me hâte de beaucoup aimer en terre, afin d'aimer auſſi d'un plus pur amour dans le Ciel. Ma vie apparemment ne peut pas être longue, & je tâche déja de vivre avec autant de dégagement comme ſi j'étois mort en effet. Nôtre Seigneur me donne un eſprit de nudité pour toutes les

creatures : je les cheris, mais ce me ſemble ſans nulle attache. Je ne vis plus en moy-même ; cette demeure en moy & à la creature me paroiſt tres-baſſe, & je n'y puis avoir nul gouſt.

Je ſouffre à preſent beaucoup de me voir ſi éloigné de Dieu parmy tant de diſtractions que les neceſſitez du corps & des affaires me donnent. Quand Dieu s'eſt un peu manifeſté à l'ame, & qu'il s'eſt fait connoître par une veritable experience de ſes bontez, qu'il y a à ſouffrir de vivre icy bas ! mais neanmoins l'on vit avec une grande paix ; car le fond de l'interieur eſt un pur abandon au bon plaiſir de Dieu.

Je vis tellement habitué à ne regarder plus que Dieu ſeul, à ne me plaire qu'en luy, & n'avoir de la joye que pour luy ſeul, que je ne puis me réjoüir quand je me verrois tres-parfait, ny m'attriſter quand je me verrois tres-imparfait. Dieu m'eſt tout, & cela me ſuffit. Toute reflexion vers moy-même, ſemble intereſſer la pureté, dont je dois aimer celuy qui eſt toute perfection par eſſence. Je connois que Dieu eſt ſi jaloux, qu'il ne peut ſouffrir qu'une ame aime rien avec luy ; & il eſt tres-bien fondé en ſa jalouſie, car il eſt ſeul uniquement aimable. O que n'eſt-il aimé autant qu'il eſt aimable !

Mon ame eſt penetrée d'un fort grand deſir de ſe deſoccuper de toutes les creatures, pour ne m'occuper que de Dieu ſeul. Je voy clairement que mon affaire eſt principalement d'être uny à Dieu & occupé de luy, & que je ne dois en outre ny penſer ny parler, que de petits emplois que Dieu voudroit de moy; & ainſi retrancher quantité de penſées, diſcours, occupations ſuperfluës à une ame attirée à l'union, autrement nôtre vie ſe paſſe à mille amuſemens. Je me dois dire ſouvent, Allons à nôtre unique affaire, & laiſſons tout le reſte, qui ne fait que nous ſeparer de Dieu. Ainſi il faut mener une vie bien plus retirée qu'à l'ordinaire, garder un plus grand ſilence, & n'attacher ſon eſprit qu'à Dieu & à ſes emplois.

Cette vie en ſuite devient un peu abjecte; l'on ignore beaucoup de choſes, l'on ne plaiſt pas à pluſieurs qui ſe repaiſſent d'inutilitez, & ceux qui n'aiment que l'exterieur le mépriſent; l'on ne diſpute point des queſtions des nouvelles doctrines, l'on ne cauſe avec perſonne, & on s'occupe ſeulement à aimer, le reſte ne nous regardant pas. Le fond d'une ame qui tend à la deſoccupation, doit être un abandon au bon plaiſir de Dieu, pour faire d'elle ce qu'il voudra en ſon interieur & en l'exterieur, n'ayant de l'amour que

pour le ſeul accompliſſement de ſa ſainte volonté.

Mais ce parfait abandon à Dieu ne ſe peut faire que par le pur amour, & le pur amour ne regnera point en nous, que par une generenſe & generale mortification de toute attache à la creature, de tout plaiſir, & toute imperfection. Cette mort ne s'opere qu'à proportion que nous aimons les croix; & ainſi la croix nous cauſe une heureuſe perte en Dieu par un amour tres-pur qui nous unit à Dieu, d'un lien de perfection admirable. Croix, Pureté, Amour, Dieu, & il ſuffit. Si la Providence l'ordonne, je renonce à ma chere ſolitude avec liberté d'eſprit, quoy que ce ſoit la choſe que je deſire le plus en ce monde; & enfin je me veux dégager de toutes choſes, & m'appliquer uniquement au bon plaiſir de Dieu. Qu'il me ſacrifie, & tout ce qui m'appartient; ſi cela luy plaiſt, j'y prendray plaiſir: qu'il me reduiſe au neant; s'il l'agrée ainſi, j'en ſeray content, & parmy tout cela j'aurois peine qu'on me parlaſt de mes ſouffrances pour me plaindre; j'aimerois mieux que l'on me parlaſt des ſouffrances & de la Croix de Jeſus, & de ſes bontez infinies: car mon grand ſouhait eſt d'oublier tout, pour n'avoir plus dans le cœur & dans la penſée, que le ſeul bon plaiſir de Dieu.

Une ame qui aime plus Dieu & ſa volonté que la creature, eſt contente & paiſible en tout evenement, puiſque la Foy luy donne aſſeurance que la volonté de Dieu s'y accomplit. Dans le temps d'affliction & de miſere elle les embraſſe comme des objets tres-propres à la ſanctifier, & y voit bien plus clairement le bon plaiſir de Dieu, que dans toutes les proſperitez. Mon ame, il nous faut reſoudre aujourd'huy à nous donner à Dieu de la bonne façon, en cherchant & embraſſant tout mépris & pauvreté; & nous défaiſant des vains reſpects du monde, & des delices de la chair; épouſant une vie penitente, pauvre, cachée, abjecte, & contraire à la vie du monde. Juſques icy, ce me ſemble, je n'ay eu que des idées; je deſire entrer dans de vrayes pratiques, à l'exemple de ſainte Elizabeth. Dans ſon état de Princeſſe, quelle horreur avoit-elle de la vie mondaine, & quel amour pour la vie pauvre & abjecte! O mon Dieu, quand me donnerez-vous la pratique de tant de bonnes veritez, dont vous me donnez les lumieres? O mon Dieu, parlez puiſſamment à mon cœur & vous faites obeïr fidelement; ôtez tout le reſte, & m'attachez uniquement à vôtre bon plaiſir.

CHAPITRE XII.

Se tenir en grand reſpect devant Dieu preſent.

UNE ame qui enviſage Dieu preſent par la lumiere que la Foy luy donne, devient ſouvent penetrée du ſentiment du tres-grand reſpect qu'elle a pour ſa grandeur infinie, & pour tout ce qui vient de luy ; toutes ſes inſpirations, ſemonces ſecrettes à la perfection, tous les bons deſirs & les deſſeins qu'il luy inſpire, ne peuvent être gardez ny acceptez que dans un tres-grand reſpect : les Croix mêmes qui luy viennent, elle les enviſage avec beaucoup de reverence & un grand amour, venant de la part de Dieu ſon ſouverain Seigneur. Cet état eſt fort paiſible, & l'ame peut demeurer ainſi un long-temps.

Mon ame, vous devez être fort reſpectueuſe à l'endroit de la ſouveraine Majeſté de Dieu, qui vous honore de ſa preſence, en quelque état que vous ſoyez. Quand il vous viendra une penſée que vous croirez de luy, recevez-là avec grande veneration. Portez honneur aux deſſeins de ſa Providence deſſus vous, ren-

dez-vous-y fidele, & les accompliſſez à quelque prix que ce puiſſe être, à meſure qu'il vous ſeront manifeſtez de ſa part. O quelle irreverence commettriez-vous de n'y être pas fidele! ſur tout pour embraſſer les Croix & les aneantiſſemens, que vous ne devez jamais regarder qu'avec honneur & amour, & vous tenir trop heureuſe, quand vous ſerez jugée digne de ſouffrir; car c'eſt un don de Dieu admirable. *Vobis datum eſt ut in Ieſum credatis, & pro eo patiamini.*

Il me fait connoître manifeſtement les diſpoſitions avec leſquelles il veut que je marche en ſa preſence, & dans ſes voyes, qui ſont humilité, patience, longanimité, ſimplicité & pureté. Quelque diſpoſition où l'on ſe trouve, 1. l'humilité fait que l'ame l'eſtime beaucoup, tant petite ſoit-elle, & ſe croit fort heureuſe de l'avoir, puiſqu'elle ne merite rien, & même qu'elle meriteroit d'être abîmée dans les enfers. Cecy aneantit les triſteſſes & découragemens, quand on voit les grandes graces des autres: comme auſſi il fait ceſſer les efforts de ſe porter de ſoy-même plus haut que Dieu n'éleve. 2. De plus, par la patience l'ame ne s'ennuye point, mais s'employe au travail de la perfection avec courage & perſeverance, & quelque long-temps que Dieu differe à luy donner le

don d'oraiſon, elle n'en abandonne point l'exercice par impatience. 3. Par la longanimité, elle ſoûtient & ſupporte ſes defauts & ſon procedé imparfait, ſans que ſon amour propre la puiſſe faire décourager. 4. La ſimplicité fait qu'elle ne ſe détourne point de Dieu, mais s'attache à ſa ſeule conduite, & ainſi entre en pureté avec luy.

Nôtre unique ouvrage eſt de faire penitence, en quoy il ſe faut occuper en toute humilité; & ſi Dieu ne nous donne la grace d'oraiſon & de vertu eminente, demeurons paiſibles dans nôtre petiteſſe & abjection, & peut-être trouverons-nous graces aux yeux de Dieu. Ce qui ordinairement nous manque davantage, eſt la generoſité pour ſupporter les croix, & ſurmonter les repugnances aux occaſions qu'il faut être fideles à Dieu. Les difficultez nous font trop de peur; mais il ſe faut contenter d'être foible, afin que la vertu de Jeſus Chriſt ſoit glorifiée en nous. Cette reconnoiſſance de nôtre infirmité nous humilie extrémement, nous faiſant voir nôtre pauvreté, & les grands beſoins que nous avons de nous appuyer ſur la grace de Jeſus Chriſt.

Je ſens que Dieu demande de moy une tres-grande fidelité aux pratiques ſuivantes. 1. Je dois être tres-indifferent à tout ce qu'il plaira à Dieu faire de moy, pour-

vû que je le contente, ſoit en ſouffrant ou en agiſſant, & ne dois avoir attention qu'à ſon bon plaiſir. Il ne faut donc pas que je me laiſſe attirer aux graces des autres pour être belles ou grandes, c'eſt aſſez d'en remercier Dieu pour eux, le benir, & demeurer paiſible dans la fidelité à la mienne; car nôtre bonheur giſt à ſervir Dieu, & à le contenter en la maniere qu'il luy plaira.

2. Je ne dois pas faire grand état quand je reſſentiray quelque petite maladie, ny perdre pour cela mes exercices, ny me relâcher à de petits ſoulagemens qui ſatisfont la ſenſualité; mais prendre plaiſir à me joüer une bonne fois de mon corps, qui s'eſt joüé ſi ſouvent de mon ame; cela pourtant avec diſcretion.

3. Je me dois réjoüir des Croix & des difficultez qui ſe rencontrent, pour avoir ſujet d'y pratiquer pluſieurs grandes vertus, qui preparent nôtre ame à recevoir de grandes graces, & la rendent digne d'un grand amour. Ce que Dieu donne plus ſouvent en cette vie à ſes bons amis; ce ſont les belles & bonnes occaſions de ſouffrir pour ſon amour, par un renoncement genereux de tout ce que le monde cherit le plus, & ce qui agrée plus à la nature.

4. Je dois être fort perſuadé que je ſe-

ray autant riche de vertus, comme je seray pauvre des biens du monde, pourvû que je sois fidele à la grace de ma vocation, qui m'appelle à un dépoüillement general de tout ce qui n'est pas Dieu; mais je me dois garder d'écouter les raisons de mon esprit, qui me fournira assez de pretextes pour éviter les souffrances & les mépris. Nos sens nous font grand obstacle à la perfection; mais la raison humaine, sans comparaison davantage; & il est fort rare de ne s'y laisser pas attraper. Le seul remede est un abandon à la conduite de la Grace, & un amour extréme de la folie de la Croix.

CHAPITRE XIII.

Se laisser conduire à l'Esprit de Dieu.

IL ne faut point de contrainte dans les pratiques de la vie spirituelle, ny tellement se déterminer à en faire une, si Dieu qui ne se lie pas à nos desseins, nous appelle ailleurs: mais il veut que l'on suive ses attraits. Il faut ramer avec les avirons, mais il ne faut pas que ce soit contre le vent. Nous devons operer & agir sans doute; neanmoins il faut que ce soit en secondant le souffle du S. Esprit, qui se fait

bien ſentir quand on y eſt accoûtumé. Une ame qui n'agit que parce qu'elle eſt mûë de Dieu, reconnoiſt bien les mouvemens de Dieu; je ne ſçay comment cela ne s'applique point, mais il eſt pourtant tres-veritable, on le ſçait par experience.

Je dois dépendre totalement de la divine Providence, ſans aucune attente ny appuy aux creatures, quoy que ſaintes, me jettant entre ſes bras, comme un enfant qui n'a aucun ſoucy que de ſe laiſſer porter à ſa chere mere, de ſucer doucement le lait de ſes mamelles, & puis étant enyvré de cette agreable liqueur, luy faire mille petites careſſes. J'avouë que nôtre Seigneur me traite de la ſorte; car ſans avoir aucun ſoin de nourrir ma petite ame de viandes ſpirituelles, ne les cherchant quaſi point dans les livres, mais ſeulement dans ſon ſacré Cœur, j'experimente que rien ne me manque, j'en ſuis quelquefois tout étonné, & crains qu'il n'y ait de la negligence de travailler ſi peu de ma part. Neanmoins toutes ces craintes durent peu, voyant que Dieu pourvoit à mes beſoins ſans que j'y penſe.

Je reconnois par cette experience, que Dieu veut que je dépende de luy ſeul, & que je n'aye nul appuy à la creature; car à même temps que cela arrive, ſon ſoin diminuë, & mon ame tombe dans l'indigen-

ce, tirant peu de ſecours de la creature où elle ſembloit s'appuyer ; de ſorte qu'elle la quitte promptement, ſe collant à la ſeule mamelle de ſa Providence, qui luy ſuffit. Une mere a ſouvent du lait dans une mamelle, & non pas dans l'autre ; que ſi le petit enfant veut changer, il eſt trompé ; mais trouvant peu de ſecours dans la mamelle gauche, il retourne à la droite, ſans la jamais plus quitter ; ſon experience l'a fait ſage. Mon ame prenant quelquefois la mamelle de la creature, s'en trouve mal, & retourne auſſi-toſt à celle de la Providence. Je n'ay point appris à m'abandonner à ſa conduite par oraiſon, car je ne ſuis qu'un enfant ; mais par la ſeule experience.

Je crains quelquefois d'aimer trop l'oraiſon, & d'avoir trop de conſolations ſenſibles ; mais je m'appaiſe, croyant que Dieu veut que je vive en enfant, & que je luy faſſe de petites careſſes. Il choiſit d'autres ames pour de grands travaux qui regardent ſa gloire. Que ſi un enfant vouloit quitter le ſein de ſa mere pour luy rendre des ſervices, il tomberoit ſur le nez, & ne feroit rien. Il faut donc qu'il laiſſe agir les autres, & qu'il ſe contente des careſſes de ſa mere. Tout mon office donc eſt d'être attaché à Dieu, je dois paiſiblement laiſſer travailler les autres aux gran-

des affaires, comme les aînez de la maiſon, en comparaiſon deſquels un petit enfant n'eſt rien que foibleſſe.

Ma perfection conſiſte dans ma fidelité à un parfait abandon de tout moy-même à Dieu; tant plus il ſera grand, tant plus je m'avanceray dans les voyes de Dieu ſur moy, & dans ſes deſſeins. Je ne dois donc rien faire à moy-même, ny rien vouloir, mais dépendre en mes penſées, volontez, emplois, diſpoſitions interieures & exterieures, de la pure conduite de Dieu & de ſon bon plaiſir. Une ame bien éclairée n'aime pas les diſpoſitions en elle-même, mais Dieu, qui l'y met, & veut qu'elle y ſoit; & cette volonté eſt l'unique objet de ſes complaiſances, luy étant égal d'être dans toutes ſortes de diſpoſitions que Dieu luy donne, & n'aimant aucune davantage qu'un parfait abandon d'elle-même à la Providence.

O cher abandon! vous êtes à preſent l'objet de mon amour, qui dans vous ſe purifie, s'augmente, & s'enflamme. Quiconque vous poſſede, reſſent & goûte les aimables tranſports d'une grande liberté d'eſprit. Une ame ſe perd heureuſement de vous, aprés avoir perdu toutes les creatures pour l'amour de l'abjection; & ne ſe retrouve jamais qu'en vous, puiſqu'elle eſt ſeparée de tout ce qui n'eſt point Dieu.

O cher

O cher abandon ! vous êtes la diſpoſition des diſpoſitions, & toutes les autres ſe rapportent à vous. Bien-heureux qui vous connoiſt, car vous valez mieux que toutes les graces, & toute la gloire de la terre & du Ciel. Une ame abandonnée à un pur regard vers Dieu, n'a du reſſentiment que pour ſes intereſts, n'a point de deſir même des Croix & de l'abjection, elle abandonne tout pour devenir abandonnée. Peu de paroles ne peuvent expliquer les grands effets que vous produiſez dans un interieur, qui n'eſt jamais parfaitement établi en Dieu, s'il ne l'eſt en vous. Vous le rendez inſenſible à toutes ſortes d'accidens, rien que vôtre perte ne le peut affliger.

Vous êtes admirable, mon Dieu, vous êtes admirable dans vos ſaintes operations, & dans les aſcenſions que vous faites faire aux ames que vous conduiſez de lumiere en lumiere, avec une ſainte & divine Providence qui ne ſe voit que dans l'experience. Il me ſembloit autrefois que la grace de l'amour de l'abjection étoit comme la derniere, mais vous m'en découvrez d'autres qui font monter l'ame plus haut.

O cher abandon ! vous ſerez ſans doute ma derniere diſpoſition ; je ne deſire que vous & la mort, comme la porte pour

entrer dans un abandonnement eternel. Chere mort, que vous me ſemblez belle & douce ! Que d'attraits vous avez pour moy ! Delivrez-moy de ma captivité, afin que je puiſſe joüir de mon Bien-aimé. Neanmoins ſi vôtre venuë interrompt mon abandon, ne venez pas, car vous n'êtes rien en comparaiſon, & toutes vos delices me ſembleroient ameres.

O cher abandon ! vous êtes le bon amy de mon cœur, qui pour vous ſeul ſoûpire. Mais quand pourray-je connoître que je vous poſſederay parfaitement : ce ſera lors que la divine volonté regnera parfaitement en moy. Quand mon ame ſera établie dans une entiere indifference au regard des evenemens & des moyens de la perfection : quand elle n'aura point d'autre joye que celle de Dieu, point d'autre triſteſſe, d'autre bonheur, d'autre felicité.

Nôtre Seigneur dit ſouvent à une ame bien abandonée à ſes volontez, *Penſe pour moy, & je penſeray pour toy*. C'eſt à dire, aye ſoin de demeurer perduë en moy, & je donneray ordre à tes affaires. Elle ne s'amuſe guere à conſiderer les choſes qui luy arrivent, même pour s'occuper à benir Dieu ; ſon exercice n'eſt qu'une pure occupation vers la divine Providence, entre les bras de laquelle elle ſe repoſe ſans rien craindre que l'infidelité.

CHAPITRE XIV.

Le parfait abandon à Dieu fait trouver le Paradis en terre.

AUTANT comme une ame eſt fidele à l'abondon, autant elle ſur-abonde d'une ſolide conſolation. Car premierement elle ſe contente de l'état où la Providence la met, elle agrée toutes les diſpoſitions de la divine Providence, & conſent de toutes ſes forces à ce qu'il ſe glorifie en elle en la maniere qui luy plaiſt, par un abſolu abandon à ſes diſpoſitions eternelles, & par un tendre amour des decrets de ſa divine volonté, qui a reſolu de toute eternité de la conduire par cette voye, qu'elle ne voudroit pas changer à une plus élevée, quand il ne luy en coûteroit qu'un ſoûpir.

De plus, elle reſſent d'auſſi grandes complaiſances, de ſçavoir que pluſieurs ſaintes ames ſont conduites par des voyes bien plus excellentes & plus glorifiantes à Dieu que ſi elle-même y étoit conduite. Car comme elle n'a goût que pour ſa pure gloire, elle goûte autant celles que luy rendent les autres dans leur voye, que celle qu'elle luy peut rendre dans la ſien-

ne ; toute la joye étant que Dieu ſoit glorifié, elle eſt également contente que ce ſoit par elle, ou par les autres, diſant avec grand ſentiment : *Omnis ſpiritus laudet Dominum* : Tout eſprit louë le Seigneur ; Ouy tout eſprit, toute voye, tout état.

Eſt-ce pas un ſentiment pareil à celuy que les Bien-heureux goûtent dans le Ciel, où les Anges ſe réjouïſſent plus de la gloire qu'un Seraphin rend à Dieu, que de celle qu'ils luy rendent eux-mêmes. Et cette grande inégalité qu'un Ange voit entre luy & un Seraphin, ne luy donne point le moindre deſir d'être un Seraphin, mais augmente ſa joye dans la divine volonté de n'être qu'un Ange. C'eſt ainſi que doivent être les ames dans la terre, qui participant au bon-heur les unes des autres par l'union de la Grace, ſe contentent des voyes que Dieu leur donne, & ne voyent aucune diſpoſition de Dieu, ſoit en elles-mêmes, ou dans les autres, qui ne les conſole. Quelle profonde paix !

Il n'y a guere de difference d'être dans la Beatitude, ou dans le parfait abandon au bon plaiſir de Dieu, puiſqu'il n'y a rien de ce qui peut affliger, & qu'il n'y manque rien de ce qui peut contenter un cœur. Les grands Saints n'ont point d'impatience d'entrer dans le Paradis, le trou-

vant en terre dans le parfait abandon au bon plaiſir de Dieu.

Vierge ſacrée, comment avez-vous laiſſé monter vôtre Fils au Ciel, ſans l'accompagner ? n'avez-vous pas autant de droit de le ſuivre comme les ſaints Peres des Lymbes ? Vous êtes la Mere, ils ne ſont que les Serviteurs ; & cependant vous demeurez dans la terre pleine de miſeres, & ils vont dans le Ciel joüir des joyes eternelles. Que le partage eſt different ! Vôtre cher Fils même, Vierge ſainte, prend la peine d'aller aux Lymbes y querir les ſaints Peres ; & vous qui êtes proche de luy, qui l'avez ſervy & accompagné durant ſa vie mortelle, dans ſa Paſſion & ſes opprobres, maintenant qu'il eſt plein de gloire il vous abandonne, & vous laiſſe-là.

Et ce que j'admire davantage, vous acquieſcez amoureuſement à cet abandon; vous vous privez de ſa douce preſence corporelle avec une joye extréme. Qu'il ſe paſſe de merveilles en vôtre ame, Mere admirable, qui ne ſe peuvent comprendre ! Tout ce qui ſe peut voir, c'eſt que vous aimez autant la terre que le Paradis; la privation que la poſſeſſion de Jeſus ; la demeure en Jeruſalem avec les bourreaux qui l'avoient crucifié, que la compagnie des Anges qui le loüent inceſſamment,

quand c'eſt le bon plaiſir divin, & que le Pere Eternel l'ordonne de la ſorte.

O mon ame, ſerez-vous jamais parfaitement abandonnée au bon plaiſir de Dieu ? aurez-vous jamais l'égalité d'eſprit autant dans les abandonnemens que dans les réjoüiſſances ; quand ſerez-vous ſatisfaite dans toutes ſortes d'evenemens, dégagée de tout ce qui n'eſt point Dieu, & ne faiſant cas que de ſon bon plaiſir ? Voyant que Marie eſt contente d'être privée de la preſence viſible de Jeſus, aimant mieux ſon bon plaiſir que ſa poſſeſſion ; devez-vous pas vous attacher uniquement à ſa divine volonté, & vous tenir indifferente à tout le reſte ? S'il falloit choiſir, il faudroit prendre les deſolations plûtoſt que les conſolations, les mépris & les rebuts plûtoſt que les honneurs & les careſſes, puiſque Jeſus & Marie les ont plus aimées : mais l'abandon parfait, & la ſainte indifference à tout état, valent encore mieux.

L'union au bon plaiſir de Dieu eſt la diſpoſition des diſpoſitions. C'eſt la plus ſublime, la plus pure, la plus grande diſpoſition qui puiſſe être dans une ame ; elle ſeule vaut mieux que toutes les autres, & toutes les autres ſans elle ne ſont rien, même ce ſont en quelque façon des imperfections : car quoy qu'elles ſoient ſain-

tes en elles-mêmes, neanmoins ſans elle elles degenerent en infidelité. La contemplation, le deſir de donner l'aumône, la volonté de vâquer au ſalut du prochain, ſont des diſpoſitions toutes bonnes & toutes ſaintes; mais pourtant Dieu ne les demande pas quelquefois de nous. Quand il nous met dans la ſechereſſe, dans la pauvreté & dans la ſolitude, l'ame qui ſe porteroit aux choſes ſuſdites par elle-même, commettroit infidelité. Mais l'union au bon plaiſir de Dieu ne nous peut jamais mener à l'imperfection, mais toûjours à une plus grande perfection; c'eſt pourquoy ce doit être une diſpoſition continuelle & permanente en nous.

Quand l'ame a tout perdu, qu'elle croye n'avoir rien perdu, pourvû qu'elle ne perde point cette diſpoſition d'union au bon plaiſir de Dieu. Pour ne la point perdre dans les pertes qui nous arrivent journellement de ce que nous cheriſſons le plus, il faut que l'ame ſoit élevée d'affection au deſſus de tout ce qui ſe peut perdre, c'eſt à dire au deſſus de toutes creatures; autrement cette admirable diſpoſition ne pourra être de durée dans une ame. Il faut pouvoir dire avec verité ce que diſoient les grands Saints vivans ſur la terre, *Deus meus & omnia*: Mon Dieu, vous m'êtes toutes choſes.

Que nous ſommes ignorans, quand nous nous plaignons de la perte de nos diſpoſitions, ou dequoy que ce ſoit au monde, puiſque leur perte nous fait trouver, ſi nous voulons, une plus pure union au bon plaiſir de Dieu; car jamais nous ne nous y avançons mieux, que lors que toutes choſes nous manquent. Quel bonheur de connoître que la diſpoſition la plus ſimple & la plus aiſée à avoir, ſi nous y avons attention, eſt la plus ſainte & la plus pure, & la plus grande de toutes les diſpoſitions! Et comme je ne voy perſonne, quelque petit talent qu'elle ait de nature ou de grace, qu'elle ſoit ſaine ou malade, pauvre ou riche, qui ne puiſſe & doive pretendre à cette diſpoſition; je n'envoy point qui ne puiſſe pretendre à une haute perfection.

Chaque état, chaque diſpoſition où la Grace met une ame, a ſon prix; elles ſont toutes belles & bonnes, il faut les eſtimer toutes, & reconnoître neanmoins qu'il y en a de bien plus excellentes les unes que les autres en elles-mêmes. Mais il faut s'arrêter & ſe lier ſeulement à celles dans leſquelles la volonté de Dieu & ſon bon plaiſir nous met, & y demeurer avec grande paix, ſoûmiſſion, humilité, & indifference à tout état, ſe repoſant au bon plaiſir de Dieu qui doit être nôtre

centre. Une ame qui eſt en cet état, imite de bien prés le bon-heur & le repos des Bien-heureux qui ſont dans le Ciel.

CHAPITRE XV.

Combien la beauté de l'ordre de Dieu contente une ame.

JE n'avois jamais bien entendu cette verité ſi ſouvent dire & redire, qu'il ne tombe pas un ſeul cheveu de nôtre tête ſans l'ordonnance de nôtre Pere celeſte. Son intelligence claire & parfaite beatifie l'ame en la terre, & les Croix qui luy étoient un enfer, luy deviennent un Paradis. Car pour lors elle goûte la ſaveur admirable contenuë dans l'ordre de Dieu; c'eſt aſſez que ce ſoit l'ordre de Dieu, pour la rendre bien-heureuſe : le Paradis ſans cet ordre luy ſeroit un enfer, & l'enfer avec cet ordre luy ſeroit un Paradis. L'ordre de Dieu luy eſt tout en toutes choſes, & toutes choſes ne luy ſont rien ſans luy. C'eſt dans cet ordre que Dieu ſe contente, & qu'il accomplit en nous ſes deſſeins; & c'eſt auſſi ce qui contente l'ame, & qui remplit ſes deſſeins, qui ne peuvent être autres que ceux de Dieu.

L'ame donc qui a l'intelligence de cette

verité, vit dans des complaiſances continuelles au milieu des accidens, y remarquant l'ordre de Dieu accomply; & ainſi ſatisfaite, devient tellement raſſaſiée de la faveur qu'elle y trouve, qu'elle n'a plus faim d'aucune creature, & entre dans la ſuprême indifference à tout état. Je dois être auſſi content dans une petite vocation, comme dans une grande, puiſque le ſeul ordre de Dieu me doit contenter; ſi j'ay un autre ſentiment, c'eſt amour propre & imperfection. Grandes ames, que vos voyes ſont hautes & ſublimes, & les miennes ſont baſſes & petites! mais ce qui fait que je ne deſire point les vôtres, c'eſt l'ordre de Dieu que je goûte dans les miennes; la joye de mon cœur eſt dans l'ordre de Dieu, & non dans la voye où il me met. Et comme il eſt auſſi ſatisfait de faire de petites choſes comme de grandes, puiſqu'il l'eſt par tout infiniment, ainſi la beatitude de la creature doit être d'être petite, comme grande par reſpect à l'ordre de Dieu.

Demeurer en paix & en tranquilité interieure, par ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, & par une forte union à ſon bon plaiſir en toutes choſes, n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, il faut avoir patience, longues années avec ſes defauts & imperfections. Il n'y en a point de plus grande, à mon

avis, que de ſortir de l'ordre de Dieu, pour vouloir être plus qu'il ne veut, l'amour propre fait bien ſouvent aller l'ame trop vîte à la perfection. Quand on ne veut que Dieu & ſon bon plaiſir, l'on ſe tient paiſible & content dans tous les états, où il n'y a point de peché, ny d'imperfection affectée. Mais nôtre orgueil, qui eſt une ſource de mille inquietudes, & nous trouble ſans ceſſe, nous faiſant tendre ou à une trop haute perfection, ou trop toſt à celle que Dieu nous découvre & manifeſte.

Une ame pure ne doit rien deſirer que la pure ſatisfaction de ſon Dieu, & s'oublier ſoy-même, quand elle ſeroit la plus imparfaite du monde, pourvû que ſes imperfections ne ſoient point peché. Jeſus-Chriſt à qui elle s'eſt donnée abſolument telle qu'elle eſt, eſt le tout parfait; c'eſt aſſez pour elle, elle trouve en luy ſon repos, ſa tranquilité & ſa beatitude, ſans ſe troubler de rien, quelque miſerable qu'elle ſe ſçache. Je ne ſçay comme je ſuis fait, mais je ſuis content & imparfait tout enſemble, & neanmoins mes imperfections ne me plaiſent point; auſſi par la grace de Dieu, elles ne m'inquietent point. Je ne cherche point en moy le ſujet de mon contentement, mais en cet objet infiny, le centre de mon ame & mon unique amour.

CHAPITRE XVI.

Pratique de la preſence de Dieu pour les ſept jours de la ſemaine.

LEs fondemens ſolides de la vie de l'eſprit ſont, la bonne mortification, la pure vertu, la fuite des excés d'affaires, quelques bonnes qu'elles ſoient, la converſation des amis de Dieu, mais ſur tout l'amour de la ſolitude, où l'on a plus de liberté de vâquer à l'unique neceſſaire. L'ame qui aime a bien de la peine à ſouffrir l'abſence du Bien-aimé; c'eſt pourquoy l'amour s'efforce de ſe le rendre toûjours preſent: & pour s'entretenir plus facilement dans cette divine preſence, il s'applique tantoſt à l'Eſtre de Dieu, & tantoſt à quelqu'une de ſes perfections, le conſiderant une fois comme l'Eſtre des eſtres, qui eſt ſeul par luy-même, & devant qui le reſte n'eſt rien; une autre fois comme un Tout-puiſſant, qui crée ou qui conſerve ſans travail toutes les creatures; une autre fois comme infiniment ſage, qui diſpoſe tout admirablement par ſa Providence; une autre fois comme infiniment patient, qui voit & qui ſupporte toutes nos offences, nous attendant à miſericorde; une autre fois comme infiniment

amoureux de nos ames, qui s'emporte dans des excés incroyables pour elles, vaincu par l'amour ; une autre fois, comme infiniment juſte, qui haït l'iniquité d'une haine implacable, juſques à en venger les ſimples apparences ſur ſon Fils unique; enfin comme infiniment bon & miſericordieux, qui pardonne juſques à l'infiny. Chaque jour de la ſemaine pourra être occupé à une de ces conſiderations, ſi Dieu luy-même ne fournit quelqu'autre entretien à l'ame.

I.

L'être de Dieu.

FAUT-IL que nous vivions & que nous agiſſions, & que ſoyons perpetuellement dans le ſein de Dieu, *In ipſo vivimus, movemur & ſumus*, & que nous y penſions ſi peu ! Il daigne habiter dans nôtre cœur, & nôtre cœur s'en va habiter dans les creatures, c'eſt à dire dans le neant; car que ſont autre choſe tous les êtres qui ne ſont pas Dieu, que des ombres ou des feintes qui nous environnent. La pluſpart de ce qui occupe le monde, n'a l'être que dans l'imagination, comme l'honneur, la dignité, les loüanges, la reputation, & quaſi toute les grandeurs du ſiecle n'ont point d'être que dans l'imagination des hommes. Il y a d'autres choſes qui ont

l'être à nos ſens, cela eſt viſible, palpable; mais il eſt corporel & corruptible; tantoſt il eſt, puis il n'eſt plus; & ignorans que nous ſommes, nous nous y attachons comme à quelque choſe d'eternel. Il y a d'autres choſes dont l'être eſt plus fort & plus élevé que les ſens, comme les veritez univerſelles, que nous comprenons par la raiſon; mais encore elles ne ſont ny eternelles, ny immenſes, ny ſans defauts. O mon Dieu! je m'éleve tant que je puis pour vous trouver, & je voy que vôtre être ne dépend ny de nôtre imagination, ny de nos ſens, ny de nôtre raiſon; vous êtes plus haut que tout cela.

O Eſtre eternel! vous ne commençâtes jamais, vous ne finites jamais. O Eſtre infiny! vous n'êtes rien de tout ce que nous voyons, ou que nous connoiſſons icy bas; vous êtes une infinité à qui rien ne manque, à qui on ne peut rien diminuer ny rien ajoûter; l'infiny eſt vôtre excellence. O Eſtre immenſe! qui rempliſſez tout ſans étenduë, ny quantité, ny parties, ny compoſition; c'eſt vous ſeul qui poſſedez les fontaines de la vie & de l'être: Quand je veux chercher hors de vous, je ne trouve que privation & neant. Mon Dieu, quelle chute, & quel aneantiſſement quand nous tombons dans l'imperfection ou dans le peché! car c'eſt ſortir

de l'être pour s'abîmer dans le non-être, *Ad nihilum redactus ſum.*

Mon ame, ſerez-vous toûjours folle? courrez-vous toûjours aprés le menſonge & la vanité, c'eſt à dire les honneurs & les grandeurs du ſiecle? vous fatiguerez-vous toûjours, pourſuivant une ombre de bien qui s'enfuit de vous, & vous oubliez Dieu, l'Eſtre des Eſtres, qui par tout ſe preſente à vous, & ſe donne à vous? O mon Dieu, occupez-moy vous ſeul de vôtre preſence; que j'oublie tout le reſte pour me ſouvenir de vous ſeul!

II.

La Toute-puiſſance de Dieu.

C'Est une priſon d'enfermer ſon eſprit dans la petiteſſe des creatures; c'eſt une galere de l'attacher aux fatigues intolerables, que le monde & la vanité impoſent à ceux qui s'embarquent avec luy; c'eſt un enfer de le precipiter dans l'eſclavage des paſſions, & dans le tourment des vices: mais c'eſt un Paradis & une liberté admirable, d'occuper ſon eſprit en Dieu, où il marche au large, trouvant tout infiniment grand, la bonté, la beauté, la douceur, & s'appliquant à admirer tantoſt une perfection, & tantoſt une autre.

Un jour, mon ame, nous marcherons dans la Toute-puiſſance de Dieu : Que nous y verrons de merveilles ! que d'effets admirables ſur tous les êtres qu'il produit, qu'il conſerve, qu'il fait agir ! C'eſt elle qui ſoûtient toute cette grande machine du monde, ſur les vaſtes eſpaces du neant ; elle qui fait mouvoir les Cieux & les Aſtres ; elle qui donne la vertu de produire aux elemens, aux plantes & aux animaux ; elle, ſans l'influence de laquelle aucun des êtres ne pourroit ny ſubſiſter un moment, ny operer la moindre choſe ; elle enfin qui pourroit produire à chaque inſtant de tous les temps un million de mondes nouveaux. O Toute-puiſſance divine, que vous êtes peu conſiderée : mais que vous êtes capable de ravir tout eſprit qui vous conſidere !

O mon ame, conſiderons que nous ſommes toûjours dans la main de cette Toute-puiſſance. Faut-il nous décourager pour les difficultez ? faut-il avoir peur de nos infirmitez ordinaires ? que ne pouvons-nous pas, ſoûtenus par un Tout-puiſſant ? Je vous voy bien, ma foibleſſe, mais vous ne m'épouvantez pas ; car je regarde la puiſſance infinie de mon Dieu, ſur qui je mets tout mon appuy. *Omnia poſſum in eo qui me confortat.*

III.

De la Sageſſe de Dieu.

UN autre jour nous marcherons dans l'infinie Sageſſe de Dieu, qui nous ravira par les belles diſpoſitions de toutes les choſes qu'elle conduit. O quelle œconomie admirable dans l'ordre de la nature, dans la Grace, & dans l'état de la gloire! Que tout eſt bien reglé! Que toutes les diſpoſitions que cette divine Sageſſe y a miſes, ſont emerveillables! Nous ne verrons rien, nous ne ſçaurions penſer à pas une des œuvres de Dieu, où la conduite de cette Sageſſe ne paroiſſe incomprehenſible; & cela met une ame comme hors d'elle-même, & luy fera dire mille fois le jour, Que tout cela eſt ſagement fait, ô mon Dieu! ô que cela eſt bien ordonné!

Si mon ame s'éleve juſques dans le Ciel, pour y conſiderer l'admirable diſpoſition de la Cité ſainte dans l'ordre des Anges, dans la gloire des Saints, Patriarches, Apôtres, Martyrs & Confeſſeurs, qui ſont eux-mêmes tous tranſportez dans l'admiration de cette Sageſſe! O que vous êtes profondes en vos diſpoſitions, Sageſſe infinie! Si du Ciel elle veut deſcendre dans la terre, quel charme d'y remarquer les ineffables douceurs des diſpoſitions de cette Sageſſe, qui dans l'œuvre de nôtre ſalut atteint d'un bout à l'autre fortement,

& diſpoſe tout ſuavement ! Voir un Dieu aneanty, pour nous procurer des grandeurs infinies par ſes aneantiſſemens ; voir les triomphes de la Croix ſur le monde, les vices & l'enfer ; & toute l'Egliſe de la terre, comme celle du Ciel, ravie dans l'admiration de cette Sageſſe Incarnée : *O Sapientia ; quæ de Cælo ad terram deſcendiſti.*

Que de loüanges, & que d'approbations vous donnerez, mon cœur, à tout ce que Dieu aura ordonné deſſus vous ! Ouy, mon Dieu, cela eſt tres-bien, puiſque vôtre Sageſſe infinie l'a ainſi reglé: Vivons ou mourons ; ſoyons conſolez ou affligez, ouy mon Dieu, cela eſt ſagement fait ; car comment pourroit autrement une Sageſſe infinie comme la vôtre ? *omnia in ſapientia feciſti.*

IV.

De la Patience de Dieu.

O Mon Dieu, que vôtre patience eſt longue, qu'elle eſt profonde & inébranlable ! quel autre qu'un Dieu infiniment patient, pourroit ſouffrir d'être toûjours contredit de tous les hommes, & continuer à leur faire mille careſſes, ſans s'impatienter, ny s'alterer, ny ſe rebuter jamais. O Patience de Dieu, que vous êtes ineffable ! vous connoiſſez ceux

qui vous doivent haïr & blaſphemer eternellement, & vous les ſupportez icy bas, leur donnant vôtre Soleil, vôtre Lumiere, vos Graces, ne ceſſant de les rechercher juſques à la fin de leur vie, & les attendant les bras ouverts juſques au dernier ſoûpir, pour les recevoir, s'ils veulent, à miſericorde, & leur faire des biens infinis. O Patience de Dieu! quelle infinité de merveilles je remarque en vous! *Suſtinuit in multa patientia vaſa iræ.*

De tous côtez que je tourne les yeux, depuis un pole du monde juſques à l'autre, je voy Dieu offenſé par tout, mépriſé, contredit, blaſphemé, & par tout ſa Patience infinie triomphe, & opere doucement le ſalut de ceux qui l'offenſent. O quelle longue ſuite de la patience de Dieu je remarque dans le cours de ma vie! M'avoir ſupporté ſi long-temps dans mes pechez, quand je meritois que ſa Juſtice m'abîmât dans les enfers: avoir ſurmonté tant de reſiſtances que j'ay faites à ſes graces: m'avoir attendu & conduit avec tant de bonté à la penitence! O Patience infinie de mon Dieu, c'eſt à vous que je dois mon ſalut, où ſerois-je maintenant ſans vous?

Aurons-nous point de honte de voir nos foibleſſes & nos impatiences auprés de la longue patience de Dieu! Une ſimple

parole, ou quelquefois une ſeule imagination, nous démonte & nous met en trouble, la trompeuſe nature couvre ſon defaut du nom de zele, & nous fait parler quelquefois avec chaleur, & ſans attendre ſeulement que l'émotion ſoit un peu appaiſée. O Dieu d'une patience infinie, ſi vous nous preniez ainſi à la chaude, où en ſerions-nous ?

V.

L'amour de Dieu.

IL n'y a point de journée plus agreable que celle qui nous conduit dans les vaſtes étenduës de l'amour de Dieu. Charité ſainte de mon Dieu, Amour immenſe, je vous voy eternel, & ſans interruption aucune. Je vous conſidere auſſi étendu que l'Eſſence même, & le Cœur de Dieu, avec qui vous n'êtes que la même choſe; & par tout je marche au milieu de vous. Je regardois autrefois vos bienfaits, & je vous connoiſſois tant ſoit peu dans les creatures, que vous me donniez pour mon uſage, & même pour mon plaiſir; mais je vous regarde maintenant en vous-même, & je trouve que je demeure en vous, & que je n'en ſors jamais. Vous m'environnez, vous me penetrez, vous me ſurpaſſez, & de vous-même je ne puis aller que dans vous-même. Que tu es aimée, mon

ame, que tu es aimée de ton Dieu, plus que le fils unique n'eſt aimé de ſa mere; car tout au plus elle le porte deſſus ſon ſein, & au droit de ſon cœur : & Dieu te loge dans ſon cœur même, & au milieu de ſon amour, & tu n'en ſors jamais ? Que te peut-il arriver de cet amour, que des bienfaits & des marques de ſon infinie Bonté ?

Helas ! juſques à quand ſeray-je ainſi vivant & reſpirant dans le cœur & dans l'amour de mon Dieu, ſans qu'il vive dans mon cœur, & qu'il y regne abſolument ? O mon Dieu ! je reconnois & j'avouë que vous ſeul avez droit de le poſſeder & de l'occuper tout entier, & de ma part j'y conſens tout à fait & ſans reſerve; mais défendez vôtre poſſeſſion, Seigneur, que les creatures veulent envâhir malgré moy. Que je ſuis miſerable, ſi j'aime encor quelqu'autre choſe que vous, connoiſſant ſi nettement, que je ne dois aimer que vous ! Mon Dieu, c'eſt dés ce moment, & pour toûjours, que je défens l'entrée de mon cœur à toute creature. Ma volonté, vous recevez aujourd'huy ce commandement bien exprés, de n'ouvrir la porte qu'au ſeul Bien-aimé, de qui l'amour immenſe nous a prevenus dés l'eternité.

VI.

La Iuſtice de Dieu.

LA vûë de la Juſtice infinie de Dieu n'eſt pas moins aimable, ny moins admirable ; vous la verrez, mon ame, dominante par tout ; elle établit ſon trône dans le Ciel, elle prononce ſes arreſts ſur la terre, elle execute ſes châtimens dans les enfers.

C'eſt elle qui met la couronne de Juſtice ſur la tête de ceux qui ont legitimement combattu ; & pour un moment de legere tribulation, elle leur impoſe le poids d'une gloire eternellement infinie, qu'ils ne pourroient porter, tant elle eſt ſublime, s'ils n'en recevoient la force par une qualité divine, qui les éleve au deſſus d'eux-mêmes. O Juſtice couronnante & glorifiante, que vous êtes aimable !

C'eſt elle qui dans la terre fait tonner les arreſts qu'elle a prononcez contre les pecheurs, les menaçant des gênes eternelles, plûtoſt pour les avertir de prevenir ſa colere par leurs penitences que pour les punir ; leur faiſant quelquefois ſoufftir dans le temps quelques châtimens, de peur qu'elle ne les envelope dans les châtimens eternels. O aimable Juſtice, qui ne travaille icy deſſus les pecheurs que pour en faire des juſtes, & non des miſerables !

Mais, ô terrible Juſtice, que vous haïſſez le peché, & que vous puniſſez épouventablement les pecheurs qui ſe ſont dévoüez eternellement au peché ! Vous tenez des flammes immortellement devorantes, que vous allumez inceſſamment par le ſouffle de vôtre juſte indignation, & jamais vous ne ceſſerez de les écraſer ſous la peſanteur de vôtre bras tout-puiſſant. Vos coleres n'ont pas épargné le propre Fils de Dieu, pour s'être couvert des ſeules apparences de pecheur, & s'être voulu rendre la caution du peché des hommes. O qui ne tremblera, conſiderant vos ſeveritez ! & qui oſera irriter contre ſoy la puiſſance de vôtre colere ? *Quis novit poteſtatem iræ tuæ ?*

VII.

La miſericorde de Dieu.

Mais enfin c'eſt vous qui charmez mon cœur, ô divine Miſericorde: C'eſt vous à qui mon ame veut faire un cantique eternel, *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* Je regarde tout cet Univers comme un grand Hôpital rempli de malades, de bleſſez, d'eſtropiez, de malheureux, & d'incurables, c'eſt à dire de pecheurs ; & la divine Miſericorde les va tous viſiter, elle les encourage, & bande leurs playes, & leur preſente les remedes de tous les maux qu'ils ſouffrent,

ſans qu'elle en abandonne un ſeul, quelque deſeſperé qu'il puiſſe être.

O aimable Miſericorde de mon Dieu, en quel lieu du monde, quelque éloigné qu'il puiſſe être, n'allez-vous pas exercer continuellement vos bontez? Lequel de tous les miſerables enfans d'Adam n'a pas éprouvé vos douceurs? Qui s'eſt jamais adreſſé à vous, qu'il n'ait trouvé dans vôtre ſein des tendreſſes, qui l'ont ramené de la mort à la vie? O mon cœur, aprés qui faut-il ſoûpirer, ſinon aprés les entrailles plus que paternelles, & plus que maternelles de cette adorable Miſericorde? En qui mettez-vous vôtre appui & vos eſperances, ſinon dans cet abîme de charité inépuiſable? Toute la terre eſt pleine de la miſericorde de Dieu, & vous voudriez vous affliger ou vous décourager pour la grandeur de vos miſeres, tandis que vous êtes ſur la terre. Celuy qui peut perdre la confiance aux miſericordes de ſon Dieu, ignore que le propre de Dieu eſt de faire miſericorde. Celuy qui refuſe de ſe rendre aux aimables careſſes de l'infinie Miſericorde, ignore les deſſeins qu'elle a de pourſuivre les plus abandonnez juſques au dernier ſoûpir de leur vie. *Et miſericordia tua ſubſequetur me omnibus diebus vitæ meæ.*

Fin du troiſiéme Livre.

LE

LE CHRÉTIEN INTERIEUR.

LIVRE IV.

De la ſolitude, & la pratique de deux excellentes retraites de dix jours.

CHAPITRE PREMIER.

Les beautez de la ſolitude Chrêtienne.

FAUT faire état de tous les genres de vie, puiſqu'ils viennent de Dieu, lequel quoy qu'il ſoit un, produit neanmoins differens états dans l'Egliſe. Il faut donc les eſtimer tous grandement, & en dire du bien, mais ne s'attacher qu'au ſien. L'excellence des autres ne nous doit pas ſeparer de celuy qui nous eſt domé de Dieu. L'ame donc

prendra plaiſir de voir l'Egliſe comme un beau parterre, rempli de mille fleurs differentes, ayant chacune leur prix: & ainſi voir des complaiſances pour tous les états de vie Chrêtienne, & n'entrer cependant dans l'execution que du nôtre, lequel il ne faut vouloir, que parce que Dieu le deſire de nous.

La vie ſolitaire a tant de beautez, & des attraits ſi charmans, que quand l'ame les a goûtez, elle y trouve ſon vray Paradis. Je fus dire adieu à une perſonne de mes amis, qui s'en retournoit chez ſoy dans ſon païs. Aprés l'avoir quittée, il me prit auſſi-toſt un fort ſentiment, qui fut tel: Helas mon Dieu! quand m'en retourneray-je chez moy, c'eſt à dire chez vous, puiſqu'il a plû à vôtre Bonté me faire habiter une eternité dans vos idées, avant que de me produire au dehors de nous; & puiſque vous m'avez creé, en me conſervant toûjours au milieu de vous, & qu'enfin vous voulez être mon heritage & ma demeure pour jamais? Vôtre chez vous, mon ame, n'eſt pas vous-même, mais c'eſt Dieu même.

Que l'aveuglement des hommes eſt grand, de ne pas connoître qu'ils n'ont point d'autre partie que la Divinité, de laquelle ils ſont ſortis par la creation! Creatures méconnoiſſantes, où allez-

vous? pour moy je m'en vay chez moy. O que mon chez-moy eſt grand, beau, admirable, eternel, & incomprehenſible! Mais que de joye de penſer que mon chez-moy eſt tel qu'il eſt! Eſt-il poſſible, mon Dieu, que vous ſoyez mon chez-moy. O que ne ſortons-nous promptement de l'embarras & de la foule des creatures, où nous ſommes dans un exil continuel, pour retourner chez nous! Que puis-je deſirer au Ciel & en terre hors de vous, ma portion & mon heritage pour jamais!

Conſolez-vous, mon ame, & en attendant que vous retourniez dans la Divinité, qui eſt vôtre chez-vous glorieux, demeurez contente dans Jeſus vôtre chez-vous crucifié. O qu'il eſt beau auſſi, & qu'il eſt grand & admirable ce divin chez-moy crucifié! Il me doit ennuyer par tout, ſinon dans cette aimable demeure, où la nature goûte des amertumes plus douces mille fois que toutes les delices du monde. Hors de là ce ne ſont que des plaiſirs en ſonge. O Jeſus crucifié, les hommes ne connoiſſent pas vos douceurs; les beautez de vos mépris & de vos ſouffrances leur ſont cachées, ils ne vous regardent pendu au gibet, qu'avec des yeux de chair. Autrement ils ne verroient rien, aprés la Divinité de plus beau & de plus doux que vous.

Ne m'appuyez donc plus de fleurs, mais d'épines, ne m'environnez plus de pommes, mais de cloux perçans, parce que je languis d'amour. Les beautez & les douceurs de Jeſus me penetrent, & je ne puis ſouffrir davantage que d'être ſans ſoufffrir, dans la veuë de mon Dieu ſouffrant & mourant. Le trop ſouffrir eſt nuiſible, dit-on. Helas! peut-on ſe trouver mal de trop aimer? Pourquoy voulez-vous que l'amour crucifiant ſoit plus moderé que l'amour joüiſſant, qui pour l'ordinaire a des maladies, & quelquefois des bleſſures juſques à la mort. Le trop grand ſoin de ſa ſanté corporelle eſt un ſigne que l'on ne fait pas ſa demeure dans les playes de Jeſus crucifié; on ne ſe porte jamais mieux que quand on eſt malade par la peſanteur de la Croix.

Dieu renferme dans ſoy-même, prend des complaiſances infinies à la veuë de ſes perfections: hors de ſoy il en prend de pareilles, de voir couronner les mêmes perfections dans ſes creatures. La Juſtice eſt couronnée dans les damnez, la Miſericorde dans les Bien-heureux. Une ame retirée en ſolitude avec Dieu ſeul, trouve des douceurs inexplicables à conſiderer ces merveilles. Elle a auſſi une extréme joye de voir que tous les pas, les ſoûpirs, les travaux, les ſouffrances, & le Sang de

Jeſus, ſont couronnez de gloire dans les élûs ſur la terre, ſoit qu'ils ſoient dans les combats, ou qu'ils ſoient dans les joüiſſances. Quand ils vainquent une tentation, le Sang de Jeſus eſt couronné; quand ils pratiquent les actes heroïques de la vertu, le Sang de Jeſus eſt couronné. Toute la gloire luy ſoit renduë à jamais, dans le temps & l'eternité.

O hommes, venez, & voyez s'il y a beauté, bonté, & perfection pareille à celle de mon Dieu! O qu'il eſt aimable, & qu'il eſt peu aimé! O qu'il eſt grand, & qu'il eſt mépriſé! O qu'il eſt infini en toutes perfections, & qu'il eſt peu connu! Montrez-moy un peu clairement vôtre face, ô l'unique deſir de mon ame, afin que ravy de vos beautez, je ne m'occupe jamais plus qu'en vous ſeul. Peut-il y avoir quelque creature, qui me puiſſe deſormais obliger de la regarder? Jamais plus je ne jetteray ma veuë ſur aucune, elle ſera toûjours fichée ſur mon Dieu. Adieu donc petites creatures, jamais plus vous ne m'amuſerez; je vous quitte pour ne plus penſer qu'à mon Bien-aime. Je ſens qu'il m'attire, pour ne plus penſer qu'à luy ſeul. Mes amis, ne m'importunez plus, laiſſez-moy en repos poſſeder mon Dieu, & admirer ſes perfections. Servez-le dans le prochain: mais laiſſez-moy faire, que je

le ſerve dans luy-même. Je ne veux plus que luy, je ne deſire m'occuper que de luy ſeul, puiſqu'il luy plaiſt me faire ſentir que c'eſt ſon bon plaiſir. Adieu creatures, adieu mes amis, adieu devots, adieu pauvres, adieu le ſoin des biens, adieu le monde; je m'en vay à Dieu, pour m'unir à luy dans une retraite perpetuelle, & ne m'en ſeparer jamais.

CHAPITRE II.

La neceſſité de la ſolitude.

JE me ſuis reſolu, la veille de tous les Saints, d'aller en Paradis, me réjoüir de la felicité d'eux tous, & leur demander à tous l'aumône; ils ſeront liberaux le jour de leur fête, & mon ame en eſpere grand ſecours dans ſes miſeres. Ceux pourtant que je veux importuner davantage, ſont les bien-heureux Hermites & Moines ſolitaires, qui ont habité durant leur vie les deſerts & les ſolitudes. J'ay un grand inſtinct de m'adreſſer à eux, pour leur demander part à leur eſprit de retraite, d'éloignement, & de pauvreté de toutes creatures; c'eſt le vray eſprit des ſaints Moines, étant dans une ſolitude profonde interieure, au regard de toutes creatu-

res, comme leurs corps habitans les deſerts les plus cachez.

Grands Saints, que faiſiez-vous en terre ? vous ne vâquiez pas au prochain, puiſque vous étiez éloignez de la compagnie des hommes ; il ſemble que vous étiez inutiles. Helas ! que l'homme ſenſuel comprend mal l'interieur des Saints ! Ceux-cy dans leurs deſerts faiſoient de continuels ſacrifices à la grandeur de Dieu, par la pauvreté profonde de toutes choſes : ils s'aneantiſſoient, & ſacrifioient toutes les creatures à la Majeſté infinie : & ainſi aneantis, ils demeuroient pauvres & dénuez de tout ce qui n'eſt point Dieu. C'eſt le bien-heureux état, c'eſt le Paradis que mon ame deſire à preſent de vivre, autant ſequeſtrée des creatures, comme ſi j'habitois les deſerts de Libye. Il n'y a rien d'impoſſible à vôtre grace, bon Jeſus ; donnez-la moy pour ce ſujet : & ſi la pauvreté exterieure eſt neceſſaire pour poſſeder l'interieure dont je parle, faites-moy pauvre comme Job ; s'il faut que mes amis m'abandonnent, je les abandonneray de ma part gayement, & deſire d'être aneanty dans leurs affections pour jamais.

O mon Dieu, éloignez moy de toutes creatures & me donnez la pauvreté profonde de toutes choſes que je comprens,

mais que je ne puis exprimer. Ainſi dénué, j'entre dans la joye du Seigneur, parce que jamais je ne joüiray de Dieu, que dans la perte generale de toutes les creatures. Mais comment puis-je avoir ce treſor dans la poſſeſſion que j'ay de quelque temporel ? Je dois pour cela, ou tout quitter reellement pour me ſauver, dépoüillé de tout dans la ſolitude, ou poſſeder comme ne poſſédant rien. L'exemple des Bienheureux me ſatisfait & me conſole. Les Saints ſont riches, car rien ne leur manque, & neanmoins ils ſont pauvres, parce qu'ils aneantiſſent continuellement toutes les richeſſes de leur gloire à la grandeur de Dieu, étans preſts de dépoſer leur felicité, de s'aneantir eux-mêmes, ſi telle étoit la volonté de Dieu. De cette ſorte je dois poſſeder ce que j'ay, étant preſt de l'aneantir quand Dieu voudra.

Je remarque que faute de ſolitude, l'ame ne s'apperçoit pas de certaines touches de Dieu, & de pluſieurs ſentimens fort delicats qu'il opere dans l'interieur, par leſquels il ſe donne a connoître par experience. Ce ſont grandes graces, mais qui s'aneantiſſent faute de retraite & d'attention. Je ſçay bien que la Foy doit ſuffire à l'ame, & qu'avec elle elle entre dans la connoiſſance & l'amour de ſon Dieu : mais il eſt vray auſſi que ce Dieu

d'amour à des voyes tres-ſecrettes & tres-intimes, qui ſont diſpoſitions de ſa divine Sageſſe, par leſquelles on le trouve amoureuſement & ſavoureuſement. O mon Dieu, que vous êtes caché au fond de nos ames! & vous ne vous découvrez bien que dans la parfaite ſolitude, hors du bruit de toutes les creatures, & ſeul avec l'ame ſeule.

O pauvres hommes, juſqu'à quand aurez-vous le cœur peſant & ſi panché vers les creatures? Convertiſſez-vous parfaitement à Dieu, voyez & goûtez combien il eſt doux. Que les momens ſont heureux, mais qu'ils ſont courts auſquels on goûte Dieu, & que cette grace laiſſe de grands effets! Un des principaux eſt une certaine averſion, & un dégoût de tout l'exterieur, on demeure imprimé d'un eſprit de ſeparation du monde, & on aſpire aprés la chere ſolitude, pour avoir liberté de ne vâquer qu'à Dieu, tout le reſte paroiſt boüe & fange. Si on entend parler d'affaires ou de nouvelles, il ſemble à une ame qu'on luy jette de la pouſſiere aux yeux, qui l'empeſche de voir les beautez de Dieu; ce qu'elle peut faire eſt d'ôter au plûtoſt cette pouſſiere, pour retourner à la pure liberté d'enviſager ſon Dieu; & l'ame qui ſçait l'inconvenient qui luy arrive de cela, fuit le monde & les crea-

tures, conſervant cherement ſa pureté comme la prunelle de ſes yeux.

Au ſortir de la ſolitude, quand par l'ordre de Dieu on rentre dans la vie converſante, on ſe ſent diſpoſé à la pratique des plus heroïques vertus, au parfait mépris des biens, des honneurs, à la patience parmi les traverſes qui arrivent, à l'amour des ennemis, à la douceur, fidelité & condeſcendance; ainſi on va exprimant en ſoy l'image de Jeſus Chriſt par des fidelitez continuelles aux occaſions de vertu. Pure mortification, pure vertu, ce ſont les delices de l'ame, qui a joüy de ſon Dieu dans la retraite, où elle a appris à aimer purement & à ſouffrir.

CHAPITRE III.

Les difficultez de la ſolitude.

L'Experience me fait voir qu'un des plus grands obſtacles du ſalut & de la ſainteté, c'eſt de s'enfoncer trop dans les affaires mêmes bonnes, & ainſi de perdre le temps de nos exercices d'oraiſon & de mortification, qui entretiennent la vie ſpirituelle. Il faut qu'une ame de Grace ſoit dans les actions & converſations, dans un dégagement parfait de

tout ; car la vie de ſon eſprit c'eſt Dieu ſeul, & hors de là elle ne reſſent que miſere & pauvreté. C'eſt ce qui luy rend la ſolitude tant aimable ; ſa vie étant une participation de la vie de Dieu, qui ne vit que de ſa connoiſſance & de ſon amour. Une telle vie s'affoiblit & ſe perd avec les creatures, dont l'approche obſcurcit & ſoüille l'ame. C'eſt pourquoy elle ne doit jamais ſortir de ſa ſolitude, pour s'ingerer dans les affaires, ſi elle n'y eſt attirée par l'inſtinct de Dieu, ou portée par l'obeïſſance : de cette ſorte elle agit au dehors pour le ſervice du prochain, ſans prejudice, & ſans rien diminuer de ſon interieur.

Il faut écouter ceux qui diront, Vous ne faites pas bien de vous retirer : Ils le diſent avec charité, mais ſans connoiſſance des diſcernemens de vôtre voye. Pour avoir ce diſcernement, il ne faut point confondre les maximes ſpirituelles, dont les unes ſont pour la contemplation, les autres pour l'action. Or il faut uſer avec beaucoup de dégagement de telles maximes, parce que ſouvent les prenant confuſément, l'on mettroit du deſordre dans les voyes de Dieu, & l'on inquieteroit les autres. Comme la vie active & contemplative ſont differentes, la façon d'agir de ceux qui y ſont eſt differente & contraire. L'active demande qu'on ſerve beaucoup

au prochain, pour le corps & pour l'ame; les biens & les talens ſont neceſſaires pour cela; & l'on fera ſelon le deſſein de Dieu de conſerver les richeſſes, de faire valoir les terres, & tirer le revenu pour donner aux pauvres. Ainſi la façon d'agir de l'active, qui eſt dans les ſoins des revenus, ſera bonne & parfaite : qui ſeroit neanmoins contre l'ordre de Dieu, & dommageable au contemplatif, dont la façon de faire ſera de negliger le temporel, de peur que le ſoin ne le divertiſſe de ſa principale occupation, qui eſt l'amour de Dieu actuel & la vûë de ſa Majeſté.

Il faut que l'actif poſſede des biens pour donner aux pauvres. Le contemplatif au contraire, doit ſe poſſeder ſoy-même pour ſe donner tout à Dieu; & afin de ſe poſſeder, faut qu'il ſe retire de toutes les creatures, & qu'il les neglige. Auſſi ceux qui entreprennent la vie ſolitaire & la contemplation, ſouffrent de toutes parts. Les hommes, mêmes les ſpirituels, les nomment faineans. On les trompe ſouvent, parce qu'ils n'ont pas grand ſoin de leurs affaires. On ne parle point d'eux, car ils ne font rien au dehors, & paſſent quaſi pour inutiles. Ils vivent inconnus, & meurent abjets, leur vie étant mépriſee, & leur perſonne paſſant pour la balaiure du monde. Et ce qui eſt une plus

grande Croix, ſi les Directeurs n'ont de la lumiere & du diſcernement, ils les portent à ſervir les autres, & les retirent par conſequent de leur voye & de leur centre, leur faiſant ſouffrir une violence continuelle. Les diables les perſecutent dans la ſolitude, les en divertiſſant par des dégoûts, ou par des idées, des grands biens qu'ils feroient dans l'action, le ſalut d'une ſeule ame valant mieux que toutes leurs contemplations.

Mais à tout cela faut qu'ils tiennent ferme dans l'attrait de Dieu, auquel ils veulent adherer ſans s'en départir jamais, tant que Dieu leur en donne d'autres differens, & appartenans à l'action. Saint Abraham quitta ſon hermitage, & s'en alla chercher ſa niece débauchée. La vraye regle des ames pour ſe tenir ferme ou pour ſortir de la ſolitude, ce ſont les inſtincts & mouvemens que Dieu leur donne, examinez par les Directeurs.

Il faut prendre garde qu'en voulant trop les choſes de Dieu, l'on ne ſe tire de l'ordre de Dieu ſur nous. Le grand deſir de la creature ne doit pas être de faire beaucoup, mais de contenter Dieu; & comme Dieu ſe contente de peu de choſe (car quoy que nous puiſſions faire pour ſa gloire, c'eſt toûjours tres-peu, & preſque rien) elle doit être fort contente de faire peu

de choſe, quand tel eſt l'ordre de la Providence. Que chacun marche dans la voye, cheminant avec fidelité, indifference & amour; laiſſons les autres paiſibles dans la leur, & faiſons grande eſtime de leur grace; demeurons auſſi dans la nôtre, dont nous ne devons dire les ouvrages qu'à ceux qui la ſçavent, & qui y marchent.

Le Solitaire deſtiné à la contemplation doit ſe deſoccuper de la vûë des creatures, fuir les diſcours des nouvelles, & les reflexions ſur les affaires du monde, s'il n'eſt contraint de s'y appliquer par neceſſité ou par charité; car il faut peu de choſe pour obſcurcir ſon ame, & pour l'empeſcher qu'elle ne ſoit élevée de Dieu à la contemplation. Enfin il faut une profonde pureté de vertu au contemplatif, qu'il ne peut avoir que par une fidelité exacte à la mortification de tous les mouvemens de la nature, qui n'eſt pas un petit martyre.

CHAPITRE IV.

Des occupations de la ſolitude.

IL m'a ſemblé ces jours paſſez que je recevois beaucoup d'attraits & de mouvemens de la vie ſolitaire & contempla-

tive, de laquelle pourtant mon amour propre ſentoit un peu de goût, parce que l'on ne fait rien, ou peu de choſe, pour le ſalut des ames : mais il ſe faut élever au deſſus de toutes conſiderations, & ſe jetter dans l'ordre de la conduite de Dieu pour y adherer de toutes ſes forces. C'eſt cette pure adheſion à l'attrait de Dieu, en quoy je fais conſiſter la pureté de l'ame, & ſa grande felicité, ſon principal ouvrage étant la cooperation qu'elle doit avoir aux inſtincts & mouvemens de Dieu.

Je ne ſuis propre à rien, mon Dieu; vous ne me donnez pas de grands talens pour le prochain ; je reconnois pourtant que vous me faites une grande miſeticorde en me donnant le noble mouvement d'amour vers vous, & d'union continuelle. Que les autres faſſent ce que vous deſirez d'eux ; pourvû que je brûle de vôtre divin amour, c'eſt aſſez. C'eſt mon travail que de brûler, c'eſt mon employ que de brûler ; mais pour y être propre, faut que mon cœur ſoit comme un bois bien ſec, & vuide de toute humidité par une ſeparation de toutes creatures Le deſir de brûler me donne celuy de m'épurer. La joüiſſance me fait mortifier puiſſamment, embraſſer les conſeils evangeliques, & les maximes du Chriſtianiſme. Puiſque la pauvreté, le mépris & les Croix ſervent à me brû-

ler, qu'elles ſoient les bien-venuës ; car je ſouhaite ardemment tout ce qui me peut diſpoſer à être conſommé de l'amour divin.

Je connois un bon Religieux, qui dans ſa ſolitude eſt dans une oraiſon continuelle, non ſeulement quant à l'élevation d'eſprit, mais quant à la joüiſſance & raſſaſiment de Dieu. Mon ame trouve une grande correſpondance en ſa converſation. Dans les maladies il n'eſt pas dans une ſi noble joüiſſance, & ſa paix n'eſt pas ſi ſavoureuſe, quoy qu'elle ſoit toûjours grande ; les converſations du monde luy ſont comme des ſonges, il ne s'en ſouvient que confuſément quand elles ſont paſſées ; c'eſt un Bienheureux en terre. Et me parlant ſimplement par obeïſſance, il me dit que Dieu veut prendre ſes delices avec luy, le comblant de delices.

Il dit que ſe purifier, c'eſt ſe dénuer de toute affection, & ne rien donner à la nature, qui eſt une grande mortification quand elle eſt continuelle. Dans les maladies, il faut beaucoup y prendre garde ; car on ſe laiſſe aiſément aller à la recherche de ſa propre nature. Ne point ſuivre une inſpiration connuë, eſt une groſſe infidelité, qui retarde beaucoup dans la voye de Dieu ; car la ponctualité eſt le principal de la devotion ; c'eſt à dire une fideli-

té exacte à ne point paſſer d'occaſion ſans pratiquer la vertu, ſoit d'humilité, ou de patience, ou d'abjection, ou quelqu'autre. Et ce Religieux contemplatif dit que le meilleur effet que faſſent en nous les revelations & viſions, c'eſt la ponctualité.

C'eſt une aſſez grande affaire pour occuper toute une ame, de ſortir de l'engagement des creatures, & de l'eſprit du monde & de la nature, pour entrer dans les états de Jeſus crucifié, & dans ſes voyes avec ſon Eſprit, c'eſt à dire ſes diſpoſitions & ſes intentions. Diſons ſouvent à Jeſus dans le profond ſilence de nôtre ſolitude, diſons-luy mon ame; O divin Jeſus, mépriſé à mépriſé, pauvre à pauvre, aneanti à aneanti: termes qui expriment aucunement la parfaite union que doit avoir l'ame avec Jeſus crucifié; & cette union eſt la grande occupation des Solitaires.

Dans la maiſon d'un Roy, les cuiſiniers, boulangers & autres menus officiers travaillent & agiſſent plus qu'un Gentilhomme ordinaire de la Chambre, qui n'a qu'à être dans la chambre du Roy pour l'accompagner. Un favori fait encore moins, car il ſe repoſe dans le cabinet; il ne fait que s'entretenir avec luy, & recevoir ſes careſſes, & luy en rendre de reciproques. Dans la maiſon de Dieu, ceux

qui ſont la plus grande action, ne ſont pas les plus favoriſez : ceux que Dieu careſſe dans la contemplation, travaillent moins, & toutefois plaiſent le plus. Ne nous attachons donc point trop aux actions exterieures de charité : mais ſuivons Dieu s'il nous appelle à la ſolitude, pour vâquer à luy ſeul, hors le bruit des creatures. Eſt-ce pas grande pitié, que les occupations des creatures conſomment en nous les plus beaux jours de nos années, & les meilleures heures de nos jours, ſans qu'il nous reſte quaſi rien pour nous appliquer à l'œuvre eternel de nôtre ſalut, & à l'unique neceſſaire ! O qui nous donnera le temps de vâquer aux grandes actions de la vie contemplative, & de commencer en terre ce qu'il nous faut continuer, ſans finir jamais dans l'Eternité !

CHAPITRE V.

Comme il faut mettre ſon ame & ſes ſens en ſolitude.

NE nous trompons point, il ne faut pas ſe contenter de recevoir la ſemence des divines inſpirations, il faut la faire fructifier ſelon les deſſeins de Dieu:

ſur nous. Si nous avons le diſcernement de la Grace, nous verrons que c'eſt là nôtre unique affaire, & que tout le reſte n'eſt qu'amuſement & folie. Et pour conſerver cette divine ſemence, il faut nous éloigner de la converſation des Sages du monde, qui n'ont que la prudence de la chair, & partant ils ne peuvent goûter le procedé de la Grace, & laiſſent par leurs diſcours quelque legere impreſſion de leurs mauvais ſentimens, qui retardent nôtre avancement dans la voye de Dieu.

Pour mettre ſon ame en ſolitude, il la faut retirer de toutes les creatures, & l'abandonner abſolument à Dieu, pour faire de nous tout ce qu'il voudra, & nous appliquer à luy ſeul le plus continuellement qu'il nous ſera poſſible. Pour y être fidele, il faut ſe reſoudre à beaucoup ſouffrir; car on ne peut demeurer tranquille dans ce divin hermitage, que par la fuite des parens, des amis, des affaires, des entretiens du monde, & on ſouffre une perſecution quaſi continuelle de tous côtez; car l'un dit que c'eſt une vie faineante & inutile; l'autre, qu'il ne faut être ſi abſtrait, mais avoir de la condeſcendance pour le prochain: mais que l'on diſe ce que l'on voudra, chacun doit faire ſon métier, ſon ouvrage, & la volonté de Dieu, l'un d'une façon, l'autre d'une autre; le meil-

leur métier du monde, & le plus noble eſt de vâquer à Dieu ſeul, & de faire dans la terre, ce que ſont les Anges & les Bienheureux dans le Ciel.

O que le diable perſecute l'ame en cet état ſous de beaux pretextes ! Mais il faut quitter tout pour adherer au ſouverain bien, quand il daigne nous donner vocation pour n'être qu'à luy. Quand nôtre Seigneur dit qu'il menera l'ame qui le veut ſuivre tout de bon, dans la ſolitude. *Ducam eam in ſolitudinem*, il ne faut pas s'étonner : car dans le monde il ſe rencontre peu d'ames déterminées à la Croix & à toutes les pratiques d'une vie ſurhumaine. Quand il y en a d'aſſez heureuſes pour cela, elles vivent ſolitaires, ne trouvant point de compagnie ; c'eſt pourquoy il ne faut s'effrayer du bruit ny des crieries des autres. Une ſeule voix de Dieu qu'il fait entendre au fond du cœur, nous doit faire plus d'impreſſion que les clameurs de toutes les creatures. Il m'eſt venu en penſée que la fidelité à l'attrait que Dieu me donne à la ſolitude, demande de moy que j'employe chaque jour ſix heures à l'Oraiſon, & pour y ſatisfaire, me retirer le ſoir à cinq heures, & ſouper peu.

J'ay auſſi penſé que je devois garder une ſolitude generale, non ſeulement de mon ame, mais de tous mes ſens interieurs &

exterieurs, quand même je ſeray obligé de converſer avec mes amis ; & voici comment je le conçois. La ſolitude conſiſte à être ſeul avec Dieu ſeul, hors de l'occupation des creatures, & de tout ce qui n'eſt point Dieu. Il ſemble donc quand nous ne parlons que de Dieu & de ſes affaires, nous rendons nôtre langue ſolitaire, & la mettons en hermitage. Quand nous ne voulons oüir que des diſcours de Dieu, ou de ce qui concerne ſon ſervice, nous mettons nos oreilles en hermitage. Quand nous ne voulons avoir aucune choſe des yeux, qui ne ſoit agreable à Dieu, nous mettons nos yeux en hermitage. Comme pareillement de nôtre memoire, qui ne voudra ſe ſouvenir que de Dieu ; de nôtre entendement, & de nôtre volonté, qui ne connoîtront & n'affectionneront que Dieu. Mettons donc ſouvent nos ſens en ſolitude, & ainſi nous acquererons une grande pureté de vertu.

Un vray Solitaire eſt une perſonne qui ne touche la terre que de l'extrémité des pieds, c'eſt à dire qui ne demeure dans les creatures que par pure neceſſité, & dont la converſation eſt toute à Dieu, & aux choſes celeſtes. Les attraits que Dieu me donne à la retraite & à l'Oraiſon, ſont ſi frequens & ſi continuels, que mon ame ne prend plaiſir à autre choſe. Il me ſem-

ble que Dieu me dit au cœur, Soyez fidele à vous défaire des creatures, & je vous meneray à la ſolitude interieure, où les creatures ne vous donneront plus d'empeſchement, & je parleray à vôtre cœur, il m'écoutera, & me répondra. Mais dequoy parle ce divin Epoux, ſinon des beautez & des bontez infinies?

CHAPITRE VI.

Solitude des dix jours, ſur le Myſtere ineffable de la Trinité.

QUoy qu'une perſonne qui veut s'appliquer ſerieuſement à l'affaire de ſon ſalut, doive en tout temps aimer la ſolitude, comme le propre element de la vertu; il eſt bien neceſſaire de pratiquer de temps en temps des retraites plus abſoluës, par une ſeparation generale de toutes ſortes d'affaires & de compagnies, pour ne vâquer qu'à Dieu ſeul, dans une Oraiſon plus continuelle qu'à l'ordinaire. J'ay remarqué qu'il y a diverſes manieres de traiter avec Dieu dans l'Oraiſon; il faut que l'ame ſe rende à celle que la Grace luy donnera, & qu'elle y coopere avec toute l'humilité & dépendance, ſoit qu'elle ſoit haute ou baſſe.

La premiere eſt, quand nôtre eſprit ſe ſert de ſa lumiere naturelle pour diſcourir ſur les principes de la Foy. La ſeconde, quand dans ſon occupation avec Dieu, l'Ame n'a pas ſa ſeule lumiere de la Foy, enviſageant les objets qui luy ſont propres, par une ſimple veuë de foy. La troiſiéme, quand l'ame reçoit par infuſion des lumieres ſurnaturelles, & des emotions extraordinaires en la volonté, avec leſquelles elle connoiſt & aime Dieu, à l'aide du don de Sapience. Et cette Oraiſon paſſive & extraordinaire a pluſieurs autres degrez dont je ne parle point. L'ame qui a experience de la Grace, connoîtra à quelle ſorte d'Oraiſon Dieu l'appelle, & s'y abandonnera avec grande douceur, ſoûmiſſion & ſimplicité.

Mais j'ay appris qu'il y a trois paſſivetez. La premiere, reprouvée; quand l'ame encore beaucoup imparfaite, attend de Dieu des lumieres, negligeant de s'appliquer elle-même aux bonnes conſiderations. La ſeconde, douteuſe & en queſtion; quand l'ame encore imparfaite ne ſe ſert point du tout de ſujet, mais s'attend que Dieu luy en fournira, & l'occupera par luy-même. La troiſiéme, bonne & approuvée; quand l'ame purifiée reçoit les divines impreſſions.

Il eſt encore important de bien remar-

quer que l'ame peut être excitée de Dieu à entreprendre quelque affaire , ou quelque employ , ou quelque genre de vie, en differentes façons qu'il faut bien diſcerner pour reconnoître la vocation divine. 1 Dieu ſe ſert quelquefois de la grace & de la raiſon , conjointement aux choſes qui ne l'excedent point, mais qui luy ſont conformes. 2. Il y a de certaines choſes auſquelles nous ne pouvons être mûs que par la ſeule lumiere de la Grace, & l'inſtinct pur du S. Eſprit. Or ceux à qui on les conſulte , doivent être reconnus fort ſpirituels , & en qui la lumiere de la Grace prédomine celle de la raiſon. Car ſi les inſtincts ſont purement de Dieu , il ſe faut bien garder de diſcerner ou juger le ſurnaturel par le naturel , qui n'en eſt pas capable : & cela cauſe les grandes Croix aux perſonnes qui ont des inſpirations un peu extraordinaires , & fait qu'ils ſont combatus en diverſes manieres. Il faut qu'un Directeur ſoit homme d'une grande Grace , pour diſcerner les mouvemens de la Grace & de la raiſon : & l'on ne doit pas s'étonner ſi de bonnes perſonnes , & de bons eſprits , ne peuvent goûter de certaines manieres de vie. Il faut grande fidelité & generoſité à ſuivre les inſtincts de la Grace reconnuë; car les ſens & la raiſon, avec ceux qui ſuivent tel party,

& qui ſont en grand nombre, leur donnent de rudes combats.

Je commençay mes exercices ſans prendre autre conduite que celle de Dieu : neanmoins je me reſolus, ſuivant l'ordre que m'en donnoit de la part de Dieu, une bonne ame, de m'occuper principalement aux occupations infinies & eternelles des trois divines Perſonnes de la tres-ſainte Trinité, & fis deſſein de donner chaque jour au moins quatre heures à l'Oraiſon.

PREMIER JOUR.

I. LE premier jour m'étant mis en Oraiſon, j'entray dans de grands étonnemens, de ce que les hommes penſoient ſi peu à cet ineffable myſtere. Ce n'eſt même guere l'occupation des plus devots, qui s'appliquent aux Saints & aux Myſteres de Jeſus Chriſt, qui eſt une excellente occupation : mais neanmoins ce grand Myſtere devoit être le principal objet de leurs penſées & de leurs adorations.

O Myſtere des Myſteres, fondement de tous les autres Myſteres ! Myſtere eternel ! Myſtere non ſeulement divin, mais Dieu même renfermé dans ſoy même ! Myſtere des beautez & des grandeurs eternelles ! Myſtere des raviſſemens eternels d'un

Dieu, ſes perfections infinies ! O grand Myſtere ! vous êtes oublié de tous les hommes, qui ne penſent à rien moins qu'à ces productions infinies. Myſtere oublié ! quoy vous êtes le plus grand, & vous êtes le plus oublié ?

Mon ame, ne tombez plus dans cette infidelité, ſoyez attentive ſouvent ſur ces emanations eternelles, adorez-les continuellement, & chantez en terre ce que les Anges chantent au Ciel, *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Ma retraite preſente me cauſera un bonheur extraordinaire, de me ſouvenir de mes devoirs envers l'adorable Trinité. Deſormais rien ne me paroîtra beau & grand, que cette occupation à la tres-ſainte Trinité. L'occupation aux pauvres me ſemble pauvre en comparaiſon. L'application aux Saints & aux Myſteres de Jeſus, doit déferer à celle-cy, & ne point paroître lors qu'elle regnera dans l'ame, & attendre le changement qu'il plaira à Dieu faire de cette diſpoſition.

II. Dans ma ſeconde Oraiſon, je conſideray que nôtre ame étoit faite exprés, pour être une excellente image de la tres-ſainte Trinité ; que Dieu l'avoit faite à deſſein ſpirituelle, intelligente & aimante, pour exercer en elle au dehors de luy-même, inceſſamment ſes divines opera-

tions, qui ſont la connoiſſance & l'amour de Dieu. J'entray dans cette idée : Que le fond de nôtre interieur doit être comme une pure capacité, pour contenir ſeulement Dieu en ſoy, & ſes divines operations ; & que la meilleure Oraiſon que l'on pourroit faire, & la plus digne de Dieu, étoit d'aneantir toutes les puiſſances de nôtre ame en ſes operations, & laiſſer operer Dieu, qui ſeul ſe peut connoître, & ſe peut aimer dignement. Que l'entendement ne prenne point d'autre occupation, que d'adorer Dieu preſent en ſon operation, & la volonté d'y conſentir. Enfin que nôtre ame ſoit appliquée ſeulement à ce que Dieu fait en nous, ſe rendant attentive & fidele à ſe lier à ſon operation, & à tout ce qui en dépend, conſentant à tout ce qu'il veut faire, à tous les aneantiſſemens, détructions, & changemens qu'il y operera.

O que je reconnois clairement l'abus que font preſque tous les hommes, de leur être & de leurs facultez, les profanant en des vanitez & des curioſitez inutiles, telles que ſont toutes les affaires qu'ils traitent au monde. L'on ne vit quaſi que quand on eſt en ſolitude, le tracas nous ôtant la connoiſſance & l'amour actuel, où conſiſte la vraye vie de nôtre ame. O

heureuſe condition que la ſolitude ! ô la grande prudence, de ſe défaire des affaires pour vâquer à l'un neceſſaire, c'eſt à dire pour vivre de la vie divine, pour laquelle nous ſommes créez ! Fuyons les diſtractions, & les amuſemens des affaires qui nous engagent à mille diſcours, vanitez, extravagances & foibleſſes : Soyons fideles, mon ame, à nous donner abſolument à Dieu, & vivons autrement que nous n'avons fait.

III. Dans ma troiſiéme Oraiſon, cette verité me penetra fort, que la tres-ſainte Trinité ayant premierement imprimé ſon Image en nous dans la creation, & cette Image ayant été toute défigurée par le peché ; la même adorable Trinité la venoit imprimer de nouveau, & beaucoup mieux dans nôtre Baptême ; c'eſt pourquoy nous ſommes baptiſez au Nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit. Nous n'avons l'être de Chrêtien, que par l'impreſſion de ces trois divines Perſonnes : nous n'entrons dans l'Egliſe que par ce grand & ineffable Myſtere, & toute la Foy que nous profeſſons n'a point d'autre appuy.

Je ne voy pas que la ſainte Trinité faſſe rien au dehors d'elle-même de plus noble, que la production d'un Chrêtien. C'eſt plus que d'avoir produit ce grand

monde ; car il n'eſt que d'un ordre naturel, & le Chrêtien eſt un œuvre ſurnaturel, où il ſemble que la tres-ſainte Trinité prenne plaiſir de naître de nouveau, au moins dans ſa nouvelle image, où elle ſe reproduit mieux que le viſage ne ſe reproduit dans une glace. Si un miroir qui auroit la figure du viſage d'un grand Monarque, étoit capable d'intelligence, s'eſtimeroit-il pas heureux & trop honoré d'être tout remply d'une ſi digne reſſemblance, & de ſervir d'une ſeconde mere pour reproduire & multiplier en quelque façon la preſence du Prince? conſentiroit-il volontiers à ſe défaire de cette noble impreſſion, pour exprimer plûtoſt la reſſemblance de quelque monſtre, ou de quelque ſerpent?

C'eſt ce que vous faites, mon ame, quand au lieu de conſerver cherement l'image de la tres-ſainte Trinité, imprimée en vous par le ſaint Baptême, & de vous appliquer avec reſpect à conſiderer en vous-même le tres-grand honneur que vous poſſedez d'être remplie de la reſſemblance de ce Monarque des Monarques, vous vous rempliſſez des eſpeces de tant de choſes immondes. O quand ſerez-vous purifiée, mon ame! fuyez les embarras, & vâquez à Dieu.

IV. Pour ma quatriéme Oraiſon, Dieu

me donna une forte penſée, que ma converſation doit être deſormais au Ciel, c'eſt à dire en Dieu : car c'eſt Dieu qui eſt nôtre Ciel, c'eſt dans luy que je dois demeurer, c'eſt de ſes affaires eternelles & temporelles que je me dois occuper, c'eſt pour le contempler que je ſuis creé. J'appelle affaires eternelles de Dieu toutes les divines operations interieures ; la generation du Verbe, la production du S. Eſprit, le raviſſement qu'il a de ſes perfections, & la complaiſance infinie qu'il prend en luy-même de ſes beautez & de ſes grandeurs ; les deſſeins eternels des myſteres du Verbe Incarné, qu'il devoit accomplir dans les temps, & deſquels neanmoins dés l'eternité il ſe réjoüiſſoit, y prenant une ſatisfaction & un plaiſir infiny.

J'appelle affaires temporelles de Dieu, l'execution de ſes divins deſſeins, touchant le myſtere de l'Incarnation, & la Mort de Jeſus, la creation du monde, la juſtification ou reprobation des hommes. Dieu avant tous les temps a eu des ſaillies infinies en ſoy-même, par la production du Fils & du S. Eſprit; & dans les temps, a eu des ſailles admirables hors de ſoy-même, par la production du Verbe Incarné, & la miſſion du S. Eſprit. Mon Dieu, qu'un eſprit éclairé d'un rayon de la vraye lumiere, trouve de grandes joyes à con-

templer ces veritez eternelles & temporelles, hors leſquelles tout eſt menſonge & fauſſeté!

Mais qu'un eſprit eſt bas, qui n'entre jamais dans la connoiſſance de ces choſes! Je ne m'étonne plus ſi les ſaints Hermites ont tout quitté, & n'ont plus en pouvoir de s'appliquer aux choſes de la terre, aprés avoir découvert la verité & la beauté des choſes eternelles & divines. Il y a eu des ames ſi élevées, & ſi détachées de la matiere, qu'elles ne s'occupoient plus qu'à des myſteres eternels de la Divinité, & ne contemploient plus les Myſteres du Verbe ſelon leur accompliſſement temporel, mais ſelon le deſſein eternel, c'eſt à dire ſelon que Dieu les a vûs & voulus de toute eternité. Faites, mon Dieu, que mort au ſiecle je ne vive plus qu'à vous ſeul, & ne m'occupe que de vous ſeul.

SECOND JOUR.

I. VOICY ce qui me vint d'abor ſur ce grand, incomprehenſible & ineffable Myſtere. Je ſuis ravi d'être dans un état d'impuiſſance à ſon regard, & que mon entendement ſoit captif par la Foy qui le remplit d'obſcurité; mon impuiſſance, mes tenebres & ma captivité me ſont agreables, & deſormais je ne croiray

pas que nous ayons en terre un plus beau moyen de plaire à Dieu, que la ſoûmiſſion & la captivité tant de l'entendement que de la volonté. Ouy je fais plus d'état de la captivité pour croire ce que je ne voy pas, que d'avoir toutes les ſplendeurs imaginables. Que cette ſoûmiſſion de nôtre eſprit naturellement curieux eſt agreable à Dieu, qu'elle l'honore, qu'elle le glorifie!

O Saints du Paradis, je vous fais un reſpectueux défi, d'aimer plus vos grandes lumieres, que moy les ſacrées tenebres de la Foy. Si vous êtes bien contens, je ne le ſuis pas peu. Que c'eſt être heureux que de pouvoir vire dans une captivité d'entendement au regard des Myſteres que mon Dieu m'a revelez! Et ce qui me comble de joye, & qui me rend bienheureux avant que d'être avec vous, c'eſt que ma volonté veut auſſi vivre dans une captivité tres-étroite, & une ſoûmiſſion parfaite à mon Dieu, & aux moindres creatures, pour ſon amour. Je ſuis un peu inſolent, Ames bien-heureuſes, mais je ne dis pourtant que la verité, vous le voyez bien: J'aſpire à la perfection du divin amour; & je voy qu'être dans la ſoûmiſſion d'eſprit & de volonté, en eſt une bonne pratique. Que cette voye me ſemble belle & aſſeurée!

II. En ma ſeconde Oraiſon, je me trouvay encore appliqué à la grandeur incomprehenſible de ce Myſtere. Mon ame étoit toute pleine de croyance & de douceur à la veuë de ces ineffables Grandeurs. Mon eſprit ſe perdoit dans cet Ocean infini de merveilles, & demeuroit court, n'ayant point de plus grande connoiſſance que ſon aveuglement. Car d'abord que ce Myſtere eſt enviſagé, il obſcurcit toute la lumiere, & jette dans l'eſprit d'épaiſſes tenebres, dans leſquelles neanmoins il y a ſouvent plus de lumiere que dans la propre lumiere. Il ne reſte que l'admiration & l'amour en cet état, & des reconnoiſſances profondes de nôtre neant & de nos foibleſſes. On apperçoit la diſtance infinie qu'il y a entre le Createur & la creature, cette veuë abîme l'ame dans l'impuiſſance de connoître la grandeur de Dieu; & lors que ſes propres lumieres ſont ainſi obſcurcies, & que ſon eſprit demeure ébloüi, elle commence un peu à connoître, *& nox illuminatio mea.*

Mon Dieu, j'adore, je croy fermement, je ne ſçay rien, ny ne comprens rien, ny ne veux rien comprendre; je me contente de mon ignorance & de ma ſoûmiſſion. Demeurons bas, petits & abjets tant que nous pourrons, & que la grace nous le ſouffrira. Car rien ne plaiſt tant à Dieu

qu'un petit ver dans la terre, une creature dans ſon neant, & un pauvre dans ſa pauvreté & ſon abjection. Dieu qui prend des complaiſances infinies d'habiter dans ſes propres grandeurs, a auſſi des contentemens extrémes de voir une petite creature ſe plaire dans ſon neant.

C'eſt une erreur de quelques Spirituels, qui ont une demangeaiſon continuelle de ſe tirer de leur abjection, & de s'élever par eux-mêmes, ſous couleur d'aimer Dieu, & de l'honorer davantage : mais c'eſt par un deſir ſecret de leur propre excellence. Mon ame, ne ſervons pas Dieu plus parfaitement qu'il ne demande de nous : matchons humblement, & ſoyons contens de nos voyes baſſes & petites, s'il ſe plaiſt de nous y laiſſer

III. Ma troiſiéme Oraiſon ſe paſſa dans une veuë, que la tres-ſainte Trinité étant toute connoiſſance & tout amour ſubſtantiel ; mon ame ſe devoit occuper à être toute connoiſſance & tout amour actuel, afin de produire en ſoy, tant qu'elle pourroit, la reſſemblance de cette adorable Trinité. Une ame dans l'état de contemplation, va honorant ce tres-grand Myſtere, & les contemplatifs ſont dédiez pour luy rendre des honneurs tout particuliers : c'eſt leur propre centre que la ſainte Trinité, c'eſt là qu'ils puiſent le

don d'Oraiſon, en quoy conſiſte la felicité de l'ame ; ce doit être ſon Paradis, parce qu'en effet elle fait joüir de Dieu, quoy qu'imparfaitement ſur la terre.

Il eſt vray que la vûë de cette vie divine, que l'on peut mener dés ce bas monde, m'en donne de fort grands attraits ; je ſens que mon ame aimera à l'avenir, & plus que jamais le recueillement. Mais je voy que pour y perſeverer il faut une ame grandement pauvre ; c'eſt à dire qui ſoit vuide, non ſeulement de paſſions, mais de toutes les images diſtrayantes qui paſſent par les ſens, quand ils ne ſont pas mortifiez. Une nouvelle écoutée avec un peu d'attention & de curioſité, les yeux attachez à des objets ſenſibles, & ſemblables immortifications, rempliſſent l'ame d'images inutiles, qui empeſchent qu'elle ne ſoit en état de recevoir les impreſſions de Dieu ; & durant qu'elle s'occupe à ſe vuider de telles images, elle paſſe ſon temps moins utilement pour la gloire de Dieu : il faut qu'elle ſoit dans une grande nudité d'affection & d'image.

IV. Je fus occupé dans la quatriéme Oraiſon, d'une veuë grande & amoureuſe des complaiſances & des joyes infinies que les trois divines Perſonnes répandent dans l'ame de tous les Bien-heureux. Il me paroiſſoit que le Paradis & la beatitu-

de des Saints, étoit de voir clairement cet ineffable Myſtere de la tres-ſainte Trinité, & d'être aſſocié à la connoiſſance & à l'amour que les trois divines Perſonnes ont les unes pour les autres. Le ſouverain point de leur bonheur, c'eſt d'être abîmez dans la felicité de Dieu même.

Helas, quelle humiliation de voir l'éloignement infini de nôtre vie animale, à ſuivre cette divine occupation des Bienheureux! Cependant nous ſommes créez pour cela, & nôtre eſperance eſt d'être aſſociez avec eux. Que nôtre vie eſt baſſe, qu'elle eſt chetive, que le ſejour de ce monde eſt ennuyeux, où tout n'eſt que vanité & amuſement à des choſes inutiles!

La veuë de mon aneantiſſement m'ayant fait avoüer que tout ce que je pouvois faire pour Dieu, n'eſt rien; ô que diray-je dans la veuë de mes pechez & de mes indignitez! je n'ay rien à dire, Seigneur, ſinon que je merite des confuſions eternelles; & auſſi les auray-je, ſi vôtre Bonté n'a pitié de moy ſelon vos grandes miſericordes. Peut-il venir une penſée que l'on faſſe quelque choſe de grand pour Dieu? O quand il plaiſt à ſa Bonté agréer nos petites actions, qu'il fait bien connoître qu'il glorifie ſa bonté & ſa miſericorde, en ſe contentant de ſi peu de choſe, & dai-

gnant même nous en recompenſer ! O qu'il eſt vray que les graces qu'il nous fait en cette vie, & la gloire qu'il nous donne en l'autre, ſont des effets de ſa pure bonté!

TROISIE'ME JOUR.

LE m'appliquay dans la premiere Oraiſon de ce jour à conſiderer les trois divines Perſonnes comme trois Solitaires, qui ne vâquent durant toute l'eternité qu'à eux-mêmes, ne pouvans trouver de repos, ni de felicité hors d'eux-mêmes. Ils ont produit le monde, & le gouvernent, & le conſervent, ſans rien perdre de leur repos & de leur occupation interieure. Le Pere eſt le centre du Fils, le Pere & le Fils, le centre du S. Eſprit; ce ſont trois abîmes infinis qui s'abîment l'un dans l'autre dans des abîmes de joye, de repos, de felicité, & de beatitude. Depuis l'eternité ils n'ont point eu d'autre occupation, & dans l'eternité ils n'en auront point d'autre. O quelles beautez ils voyent l'un dans l'autre, & quelles complaiſances infinies ils prennent dans leurs perfections infinies ! & rien d'exterieur n'eſt capable de les divertir, ou de les contenter.

Ainſi les Ames Solitaires qui vivent de la vie de Dieu, ne ſe repoſent qu'en luy,

n'admirent que luy, ne joüiſſent que de luy, ne s'abîment qu'en luy, ſeparez d'eux-mêmes & de toutes les creatures. O divine Vie ſolitaire! vous êtes commencée en la terre, & vous ne ſerez conſommée qu'au Ciel. Un vray Solitaire eſt bien éloigné de vivre de la vie d'Adam, ou des ſens, ayant en vûë cette eminente Vie divine.

Dans l'attrait que Dieu me donne à la contemplation, je chercheray les Egliſes comme des ſolitudes, où je pourray vivre de la Vie divine. Le chant des Egliſes réjoüit mon ame, & luy donne de grands attraits aux occupations divines. Le même ſentiment me doit ſeparer des feſtins, & des aſſemblées ordinaires qui ſe font dans les familles; j'y ay eu trop de conſideration naturelle, j'en ay fait une vertu; en effet je croy qu'elle l'étoit, y ſouffrant quelquefois beaucoup de choſes qui me repugnoient, par condeſcendance; mais à preſent je voy autre choſe, puiſque j'ay le bonheur d'être appliqué à la ſocieté des trois divines Perſonnes, & à leurs divines occupations; je ne puis plus goûter la ſocieté des amis & des parens, que rarement, pour entretenir l'union & la paix, & à grande neceſſité: en gronde qui voudra.

II. Ma ſeconde Oraiſon fut une atten-

tion amoureuſe ſur ce qui ſe paſſe eternellement entre ces trois divines Perſonnes, comme Dieu le Pere, connoiſſant ſes infinies perfections engendre ſon Fils : & le Pere & le Fils par un amour infiny produiſent le S. Eſprit. Le Pere eſt un Ocean infiny de perfections, qui ſe dégorgent par un débordement infiny dans ſon Fils, & ainſi abîmez l'un dans l'autre, s'abîment dans la troiſiéme Perſonne, par un flux & reflux continuel d'amour. Je contemplois cette connoiſſance & cet amour infiny que Dieu a de ſoy-même, avec un grand repos, & avec une telle veuë j'aneantiſſois toutes les propres connoiſſances de mon entendement, & les amours de ma volonté, pour ne recevoir dans mes puiſſances intellectuelles que les connoiſſances & l'amour que Dieu ſe porte à ſoy-même.

Je le laiſſois operer ſeul, ſans y méler mes propres operations, me contentant d'enviſager ſimplement & doucement les operations infinies de la tres-ſainte Trinité. Je diſois, Aimez-vous & connoiſſez-vous vous-même. Je ne ſçaurois faire aucun effort pour cela: c'eſt aſſez que j'ay attention ſur l'amour que vous vous portez, & que je l'admire & l'adore, & y adhere de tout mon cœur. Il me ſemble que nul autre ſujet ne peut arrêter mon eſprit,

quelque ſaint qu'il ſoit : les Myſteres de l'Incarnation & de la Paſſion de Jeſus ne me paroiſſent rien en comparaiſon ; car il n'y a rien de plus Divin que la Divinité : nulle autre pratique ne me charme, quelque parfaite qu'elle ſoit ; car nous ſommes créez pour connoître la connoiſſance, & pour aimer l'amour que Dieu ſe porte eternellement.

III. Je conſideray dans ma troiſiéme Oraiſon, que les ames des juſtes, & les bien-heureux Eſprits ſont autant de vaſes ſacrez ; dans leſquels Dieu répand ſon amour & ſa connoiſſance par un flux continuel ; laquelle connoiſſance & amour reflüe par aprés juſques à Dieu qui en eſt la ſource, comme l'eau d'une fontaine boüillante rejaillit auſſi haut comme le lieu d'où elle eſt venuë. Cet amour & cette connoiſſance établit Dieu en nous, & nous établit auſſi fortement en Dieu, le fait demeurer en nous, & nous fait auſſi demeurer en luy ; il prend ſes delices & ſon repos en l'ame, & l'ame trouvera ſon centre & ſon repos en luy, par une petite imitation de ce que les trois divines Perſonnes demeurent mutuellement l'une dans l'autre.

Tant plus un vaſe eſt vuide, tant plus eſt-il capable : auſſi nos ames, tant plus elles ſont vuides d'elles-mêmes & de la

nature, tant plus elles ſont capables d'aimer & de connoître Dieu : *Ama neſciri & pro nihilo reputari.* Il ſe faut réjoüir d'être abîmé dans l'oubly des hommes, de vivre dans un petit trou, ou dans une Religion, hors de la penſée & de l'affection des hommes. Ce qui nous attriſte & nous abbat, & nous retarde dans la voye de Dieu, ce n'eſt que le déplaiſir naturel que nous avons d'être inconnus ; car l'homme veut être naturellement connu & aimé, & croit que ce n'eſt pas vivre de n'être point eſtimé. Et tandis que nous ſommes pleins du deſir de ces choſes, nous ne ſommes point des vaſes propres à recevoir la connoiſſance & l'amour divin. Tendons de toutes nos forces à l'aneantiſſement, pour nous dépoüiller de nôtre amour propre, qui pouſſe à ſe faire voir & paroître ſous des pretextes fort ſpecieux; mais tout cela pour la pluſpart eſt une pure illuſion.

IV. Le ſujet de ma quatriéme Oraiſon fut une amoureuſe complaiſance de ce que n'y ayant qu'un Dieu, il ſubſiſte en trois perſonnes, qui ſont, qui ſe connoiſſent, & qui s'aiment mutuellement, & c'eſt toute leur felicité. Le Pere eſt la ſource de l'être, le Fils eſt le terme de la connoiſſance, le ſaint Eſprit eſt celuy de l'amour. Le Fils & le ſaint Eſprit ſont par le

Pere ; le Pere & le ſaint Eſprit connoiſſent par le Fils ; le Pere & le Fils aiment par le ſaint Eſprit. Voir clairement ces grandes merveilles, fait toute la principale beatitude du Ciel ; les croire fermement, la vraye beatitude de la terre ; & les contempler continuellement, eſt la plus ſolide conſolation de l'ame.

J'ay vû clairement que pour me diſpoſer à ce bonheur incomparable, j'ay beſoin de purifier beaucoup le fond de mon ame, de certains reſſentimens naturels qui vivent encore en moy, & qui devroient être morts, comme certaines craintes humaines de la perte des choſes du monde, & d'être trop mépriſé, & de voir un mauvais ſuccés des affaires ; des manieres de reſpects humains, une lâcheté à ſuivre les inſtincts de la Grace, pour des conſiderations trop humaines. Je ſçay que Dieu permet quelquefois que ces ſentimens imparfaits vivent en nous, pour l'exercice de la vertu, & pour éprouver nôtre fidelité : neanmoins il veut que nous ſoyons morts au peché, n'ayant ny ſentiment, ny penſée du peché ; morts au monde, n'ayant ny inclination, ny affection pour les choſes de la terre, morts à nous-mêmes, n'ayant ny crainte ny affection pour ce qui nous pourroit toucher. Et jamais le fond de nôtre ame ne ſera bien

purifiée tant que cela ſoit, & nous ne ſerons point capable d'une haute oraiſon, ny d'une grande connoiſſance des ſecrets de Dieu.

QUATRIE'ME JOUR.

I. LA Perſonne adorable du Pere Eternel occupa principalement mon ame, dedans ma premiere Oraiſon. Je voyois comme étant ravy d'une joye infinie en ſoy-même, avec le Fils & le ſaint Eſprit, il prend encore ſes complaiſances dans la Paſſion de l'Humanité de ſon Fils: il l'aime du même amour dont il s'aime ſoy-même; & neanmoins tous les tourmens & tous les excés douloureux qu'il ſouffre ne l'affligent point, & ne luy font rien perdre de ſa beatitude; mais au contraire ils en augmentent à l'exterieur les excés & les joyes. Ce divin Pere prend des recreations infinies de voir ſouffrir ſon Fils en tant d'horribles manieres; & le Fils, qui connoiſt bien le naturel de ſon Pere, eſt alteré d'une ſoif extréme de ſouffrir encore davantage, pour luy plaire & pour accomplir ſes recreations: d'où vient qu'aprés avoir tant ſouffert, mourant en Croix, il crie encore, *Sitio.*

Je prendray donc grand plaiſir de voir les joyes des trois divines Perſonnes dans

la Divinité, diſant à part moy : Joüiſſez à jamais de vos felicitez infinies ; donnez-vous des plaiſirs infinis de vous-mêmes dans vous-mêmes ; & que vos complaiſances mutuelles vous raviſſent eternellement : mais je deſire d'augmenter à l'exterieur, autant que je pourray, vos joyes & vos recreations, en imitant les ſouffrances de la Croix de mon Sauveur. Je ne veux point ſouffrir pour joüir des joyes du Paradis, mais pour donner quelque petite augmentation exterieure à celle des trois Perſonnes divines que j'adore. Voicy donc, mon Dieu, ce qu'il me ſemble que vous m'inſpirez.

1. La Diſcipline tous les jours. 2. Ne manger ny chair ny poiſſon, qu'en maladie. 3. Porter cinq heures quelque ceinture, ou choſes ſemblables, deux jours la ſemaine. 4. Se plaire dans les occaſions de mépris. 5. Mépriſer tout ce qui eſt temporel, pour ſuivre les attraits du divin Amour. 6. Coucher ſur un petit matelas de paille. 7. Retrancher mes viſites des gens du monde, & me retirer dans la ſolitude, où je demeureray mépriſé.

II. Je conſideray dans ma ſeconde Oraiſon, que le Fils de Dieu au milieu des embraſſemens de ſon divin Pere, dans les connoiſſances eternelles, & conjoüiſſances infinies qu'il prend avec luy dans la

poſſeſſion de toutes les delices paternelles, tout embraſé de l'amour de ſon Pere, quitte ſon ſein, & ſe reveſt de nôtre chair mortelle, pour ſe plonger dans les miſeres, pauvretez, abjections & ſouffrances: ne ſe contentant pas de l'honorer par ſa vie divine & immortelle, il veut encore le glorifier par ſa vie humaine & paſſible, & montrer à ſes freres, les hommes, les moyens d'entrer en l'amour & dans la gloire de ſon divin Pere, qui eſt par la porte des ſouffrances.

Eſt-ce vous, Fils unique du Pere Eternel, qui êtes dans cette étable, dans cette boutique, dans cette Croix? Vous qui êtes la ſplendeur eternelle, eſt-ce vous qui êtes ſi pauvre & ſi abjet, ſi dénué d'amis, ſi plein d'opprobres, ſi mépriſé? Eſt-ce vous qu'on eſtime le dernier des hommes, & indigne de vivre ſur la terre? O amour du Fils envers le Pere! ô ſtratageme de l'ardeur que le Fils a pour la gloire de ſon Pere! ô que vous êtes admirable dans l'état divin! mais que vous êtes aimable dans l'état humain! Je veux, mon aimable Sauveur, vous imiter toute ma vie, & ne me glorifier plus jamais qu'en vôtre Croix & vôtre pauvreté, vos humiliations & vos ſouffrances.

Nous ne devons être dans l'état des richeſſes, des honneurs, & des emplois

de la vie civile, qu'avec humiliation & crainte. Car n'eſt-ce pas une grande humiliation de n'être pas dans un état humilié comme Jeſus ? & n'y a-t'il pas ſujet d'une grande crainte, que la nature étant ſi proche de ſoy-même, dans l'état des grandeurs mondaines, ne ſe recherche, & qu'elle ne quitte le pauvre & humble Jeſus, qui eſt le plus grand matheur du monde ? Au contraire, c'eſt une vraye gloire, & une aſſeurance d'être dans les mépris & les Croix.

III. En ma troiſiéme Oraiſon je m'occupay d'une penſée que j'avois lûë, que le S. Eſprit étoit le lien du Pere avec le Fils, & du Fils avec le Pere : je conſiderois cette union infinie du Pere & du Fils par le S. Eſprit ; Lien infini & adorable. Le Fils ne ſort point du ſein qui le produit, ny le S. Eſprit du cœur dont il eſt émané; ce ſont ſorties ſans ſorties, en ces trois divines Perſonnes.

O ſaint Eſprit, Lien adorable du Pere & du Fils ; puiſque c'eſt vôtre propre que d'unir, uniſſez-moy ſi intimement à la tres-adorable Trinité, preſente en moy, que je ne m'en ſepare point pour m'occuper aux creatures ; & que cette adorable union qu'elles ont entr'elles, ſoit le plus ordinaire objet de mon eſprit & de mon cœur. Je vous benis, mon Dieu, de ce

qu'il vous plaiſt me faire miſericorde: que je m'occupe un peu de vos occupations eternelles. O que je commence tard, m'étant amuſé à trop de bagatelles ! Que ma vie paſſée me déplaiſt, & que la vie ordinaire du monde m'eſt importune, puiſqu'elle m'ôte la liberté de vâquer à vous, ſi ſouvent comme je voudrois ! Que les ſervitudes de ma chair, comme de manger, dormir, ſe recréer, ſont de peſantes Croix à une ame animée de vôtre eſprit, qui donne des fortes inclinations de vivre en terre, comme dans le Ciel, dans une union parfaite & perpetuelle avec vôtre infinie Bonté !

IV. La conſideration qui m'occupe l'eſprit dans ma quatriéme Oraiſon, fut que le Fils & le ſaint Eſprit ſemblent avoir plus de commerce avec les hommes, que le Pere Eternel; parce qu'il nous paroiſt qu'ils travaillent au dehors d'eux-mêmes; le Fils ſe faiſant homme, & mourant pour les hommes; & le S. Eſprit prenant diverſes formes pour ſervir auſſi les hommes, & les embraſer du feu conſommant de ſon divin amour. Le Pere Eternel ſemble demeurer toûjours dans ſoy-même, ravy de ſes beautez & de ſes perfections; il eſt tout dans ſa Divinité, & n'en ſort point, & ne veut point par ſa propre perſonne, avoir aucune communication ex-

terieure & ſenſible avec les hommes ; mais il demeure abîmé dans ſoy-même, d'où il ne ſort jamais. O demeure adorable du Pere Eternel en ſoy-même ! ô ſortie du Fils & du S. Eſprit vers les hommes, admirable & également adorable.

Mon Dieu, quand ſera-ce que je ſortiray vrayement de moy-même pour m'élever à Dieu, & entretenir un perpetuel commerce avec luy ? Je voy bien que pour entrer dans l'eſprit d'oraiſon, il faut de la ſolitude, de l'abſtinence, & des prieres ; & que pour conſerver le même eſprit il faut tenir l'homme exterieur dans le ſilence, autant que la condition & les affaires de Dieu le peuvent permettre, & l'homme interieur en pureté. Dans toutes les occaſions qui arrivent dans les familles & dans le monde, de pertes de biens, de changement de fortune, d'abſence d'amis, ou d'autres fâcheux accidens, dites : Mon ame, ſi cela nuit, ou eſt indifferent, laiſſons-le là, tant moins nous aurons d'embarras, tant plus nôtre occupation avec Dieu ſera continuelle. Que faut-il à une ame qui eſt reſoluë à ne vouloir que Dieu ? Toutes ces choſes, à la verité, ſervent à la ſubſiſtance de la vie humaine ; mais elles cauſent bien ſouvent la mort de la vie divine par les diſtractions qu'elles donnent. Laiſſons-les là, mon ame,

ſans

ſans nous en troubler. Le Fils & le ſaint Eſprit n'ont converſé en terre que pour nous ; eſt-il pas juſte que nous ne vivions que pour les adorer !

CINQUIE'ME JOUR.

I. MA premiere Oraiſon ſe paſſa à reconnoître & admirer la plenitude de Dieu ; Plenitude infinie, à qui rien ne manque, & qui renferme une infinité de perfections, dont chacune a des infinitez d'excellences incomprehenſibles, Plenitude de laquelle tout bien procede, la creature n'étant de ſoy qu'un pur neant, & toute privation, & vuide de tant de perfections qui luy manquent, que ſes miſeres & ſes baſſeſſes ſont auſſi en quelque maniere incomprehenſibles. Ah ! mon Dieu, je reconnois plus que jamais, que vous êtes tout Bien, *Omne Bonum*. Vous êtes la ſource de tous les êtres, toutes creatures ceſſeroient d'être, ſi elles ceſſoient un moment de recevoir de vous.

L'idée generale de cette verité eſt commune ; mais la bien penetrer, ou en être bien penetré & bien perſuadé, eſt une choſe aſſez rare. On ſçait que Dieu eſt tout, & que la creature n'eſt rien, on ſuppoſe cette verité, comme beaucoup d'au-

tres de la Religion, dont on en demeure d'accord, mais ſans y faire reflexion aſſez profonde, pour agir conformément à ces grandes veritez : C'eſt pourquoy nous n'entrons guere dans une parfaite défiance de nous-mêmes, parce que nous ne ſommes pas aſſez perſuadez que nous ne ſommes rien. C'eſt pour cela que Dieu nous laiſſe beaucoup de petites imperfections dont nous ne ſçaurions nous défaire, & qui nous font experimenter ce que nous ne croyons pas aſſez, que nous ne ſommes rien que pure foibleſſe. O mon Dieu ! je vous veux deſormais ſacrifier une hoſtie de loüange perpetuelle, par la reconnoiſſance de vôtre plenitude & de ma pauvreté. J'adore vôtre infinie plenitude & l'aime de tout mon cœur, parce qu'elle vous éleve infiniment ; mes foibleſſes & ma pauvreté me plaiſent auſſi, parce qu'elles m'aneantiſſent devant vous. Je ſuis bien aiſe de n'être rien, afin que vous ſoyez tout.

II. En ma ſeconde Oraiſon, je me mis à genoux, pour ſupplier nôtre Seigneur qu'il m'occupât de ce qu'il luy plairoit. Il m'occupa fort doucement des trois divines Perſonnes, entant qu'elles ſont les unes aux autres, centre, repos, joye, & gloire. Je voyois cela fixement & amoureuſement, m'y complaiſans fort, me ſem-

blant que le repos, la joye & la gloire que les trois divines Perſonnes ont en la ſainte Humanité, eſt infiniment au deſſous de la gloire, de la joye, & du repos qu'elles ont en elles-mêmes; & que celle qu'elles prennent aux Saints, eſt auſſi fort éloignée de celles qu'elles prement en la ſainte Humanité. Je me raſſaſiois, & neanmoins je ne me ſoulois point de voir les trois divines Perſonnes dans un centre, un repos, une gloire, une joye digne d'elle. Mon raviſſement provenoit de ce qu'elles me ſemblent raſſaſiées en elles-mêmes. Quelquefois j'adorois ce divin centre dans luy-même; & quelquefois j'adorois les occuparions de l'Ame de Jeſus vers ce divin centre, faiſant mon poſſible pour y adherer & m'y complaire.

Dieu me fit voir en ſuite, que les occaſions de charité paſſageres ne ſeroient pas contraires à mon eſprit de ſolitude, & au deſſein d'une oraiſon continuelle; mais que le ſoin d'une maiſon toute entiere, pour y avoir continuellement l'œil, comme j'ay eu autrefois, y ſeroit contraire. Cela engage à trop de conferences, à trop d'écritures, à beaucoup d'extroverſions, les ſoins y ſont trop grands. Dieu pour le preſent ne me fait point voir qu'il veuille cela de moy: Retraite, dégagement, ſolitude, ſilence interieur & exterieur, bonne

mortification, & vâquer à Dieu ſeul; voila mon unique affaire en terre.

III. Je voyois en ma troiſiéme Oraiſon combien il étoit juſte & raiſonnable, non ſeulement de ſervir la vie divine des trois Perſonnes, puiſqu'elle ſera dans l'eternité l'objet de nos adorations & de nos amours, mais auſſi d'honorer le ſervice que l'Ame de Jeſus luy rendoit en terre; ce qu'il faiſoit avec une application continuelle & ineffable. Je remarquois que tous les Myſteres de ſa vie ſont honorez, y ayant des ames qui s'y appliquent differemment, ſelon les divins mouvemens que le ſaint Eſprit leur en donne. N'y auroit-il que cette vie qu'il menoit, au regard des trois divines Perſonnes, qui ne ſeroit point honorée? Quelques-uns ont attrait d'adorer les regards de Jeſus vers Magdelaine, qui la toucherent fort ſenſiblement; ou les entretiens avec la Samaritaine, qui la gagnerent à Dieu, & on oublira d'adorer diſtinctement les divins regards, que cette Ame de Jeſus lançoit continuellement vers les trois Perſonnes, & les continuelles converſations qu'elle avoit avec elles! C'eſt ce qui eſt de plus adorable en cet Homme-Dieu, ayant été la plus noble occupation tandis qu'il a vécu ſur la terre.

O mon ame, que vous êtes obligée d'a-

dorer ces ſublimes occupations de vôtre Sauveur, & vous y appliquer le plus ſouvent que vous pourrez, & le plus continuellement. Ne faiſons plus rien que pour luy plaire uniquement ; que les amuſemens des creatures nous deviennent une croix pleine d'amertumes. Ramaſſons tout nôtre eſprit & nos affections répanduës aux creatures, & les donnons toutes à Dieu ſeul. Une ame vrayement chrêtienne doit avoir la generoſité de n'eſtimer que Dieu ſeul digne de ſon occupation. Il eſt vray qu'il ne faut pas pretendre d'être toûjours élevé à cette contemplation, durant que nous ſommes en la chair; car ce peſant fardeau nous fait ſouvent gêmir, & nous empeſche de vâquer continuellement à la contemplation. Il faut faire pour lors des exercices & des œuvres humbles.

IV. Je m'occupay de Dieu & de ſes perfections dans ma quatriéme Oraiſon, me réjoüiſſant de ce qu'il étoit parfait & ſi heureux. Je ne voulois pour lors penſer qu'aux perfections de Dieu, ſans faire aucune reflexion ſur mon état interieur, ſans même vouloir rien demander pour ma propre perfection : & je connus que c'étoit ſouvent une grande imperfection de penſer à ſa perfection, quand Dieu nous applique à ſes perfections adora-

bles. L'ame en ce moment doit oublier tous ſes intereſts, & penſer ſeulement à ceux de Dieu.

Je fus touché d'un preſent deſir de m'oublier entierement moy-même, pour ne me ſouvenir que de Dieu. La troupe qui ſuivoit nôtre Seigneur dans le deſert, me plaiſoit infiniment, voyant qu'elle ne ſongeoit point à faire aucune proviſion pour vivre ; ce divin Maître y penſoit pour eux, ſe plaiſant beaucoup à l'affection de ce peuple qui ne penſoit qu'à luy. Que j'ay de charmes à me ſouvenir de l'oubly de ſainte Magdelaine, qui non ſeulement ne penſoit point à elle, mais elle oublioit même nôtre Seigneur, ne penſant point à le ſervir dans ſon Château de Bethanie, parce qu'elle ſe ſouvenoit trop de luy, & qu'elle étoit trop attentive à ſes divines perfections. Ne nous mettons point en peine, ſi nous penſons à Dieu, il penſera à nous, & rien ne nous manquera.

SIXIE'ME JOUR.

I. MON ame ſe trouvera attirée dans ma premiere Oraiſon, par la beauté de ces grandes paroles de l'Evangile, *Eſtote perfecti ſicut Pater veſter cæleſtis perfectus eſt* : Soyez parfaits comme vôtre Pere celeſte eſt parfait. Je conſide-

rois l'impoſſibilité où nous étions, de concevoir ſeulement l'idée de la perfection infinie de cet Ocean de toutes les perfections, & que ne la pouvant ſeulement pas voir, nous étions bien loin de la pouvoir imiter. Mais Dieu le Pere a pourveu à cet inconvenient, nous envoyant l'exemple & l'image tres-parfait de toutes ſes perfections infinies, qui eſt ſon Fils; & l'expoſant à nos yeux, il dit, Soyez parfaits comme vôtre Pere celeſte eſt parfait; ouvrez les yeux, & regardez ce modelle; c'eſt ainſi qu'il eſt parfait; étudiez & travaillez avec ſoin à vous conformer à cet exemplaire. Le Pere Eternel n'a donc point d'autre idée de ſes perfections infinies, que celle qu'il nous propoſe dans ſon Fils Unique, pour nous rendre parfaits. O qui pourroit dire à quelle ſublimité de perfection nous ſommes appellez dans la vie Chrêtienne, & quelle gloire de pouvoir pretendre à l'imitation d'un Dieu!

Mais combien ſommes-nous éloignez de l'eſprit de ce divin Exemplaire qui nous eſt donné. Jeſus Chriſt veut que nous ſoyons aneantis, pauvres, mépriſez, cachez & ſolitaires dans l'intime de nôtre ame, & occupez de Dieu ſeul. Mais au contraire, nous voulons paroître, être eſtimez, que rien ne nous manque, & être

toûjours répandus dans les creatures. Jamais nous n'étudierons aſſez les inclinations de l'eſprit de Jeſus, pour nous y conformer, & les mettre en la place des nôtres, que nous devons aneantir. La ſcience de Jeſus eſt inconnuë & ignorée, il y a fort peu de perſonnes qui la connoiſſent, & beaucoup moins qui la pratiquent en pureté, en verité, & qui aſpirent à former veritablement la reſſemblance de Jeſus en eux.

II. Je m'appliquay dans ma ſeconde Oraiſon à conſiderer comme le Fils de Dieu étant eternellement au milieu du Pere & du S. Eſprit, s'étoit venu rendre au milieu des hommes, pour être mediateur entre ſon Pere Eternel & tous les pecheurs. Il nous dit que perſonne ne vient à ſon Pere, ſi ce n'eſt par luy; qu'il eſt la voye par laquelle il y faut aller. L'égarement des hommes eſt-il pas épouventable? Ils fuyent cette voye, & veulent marcher par une autre toute contraire: c'eſt une voye baſſe & humble, & ils veulent trancher les montagnes, & marcher par les voyes élevées que la ſuperbe leur inſpire: c'eſt une voye penible, ſouffrante & pauvre; & ils veulent une voye facile, delicieuſe, riche & commode. Comment ſeroit-il poſſible d'aller dans le ſein du Pere Celeſte, pour nous y repoſer à jamais, ſi

non ſeulement nous ne marchons pas dans la ſeule voye qui nous y peut conduire, mais nous marchons dans une autre toute contraire, pour nous écarter toûjours davantage à chaque pas que nous faiſons ?

Mon Dieu, juſques à quand faut-il traîner ſon ame icy bas dans une vie purement humaine ? Quand entrerons-nous dans des diſpoſitions vrayement chrêtiennes, & conformes aux ſentimens de la vie ſurhumaine ? O Jeſus, mon Sauveur, mon Reparateur, mon Exemplaire, ma Voye, ma Lumiere, *Qui ſequitur me non ambulat in tenebris* : C'eſt en vous ſuivans, ô Jeſus, & vos divines maximes, que l'on entre dans les lumieres de la vie. Il faut donc neceſſairement paſſer par Jeſus crucifié, avant que d'entrer dans la divinité du Pere : & marcher dans les voyes humaines de Jeſus, avant que d'entrer dans les divines. Il faut être bien convaincu que l'on doit ſe ſervir des Myſteres de la vie humaine de Jeſus, avant que de ſonger aux Myſteres de la vie divine; c'eſt pourquoy il ne faut point de lâches, ny des ames de chair & de ſang au ſervice de Jeſus Chriſt.

III. Ma troiſiéme Oraiſon fut une continuation de ſentimens aſſez ſemblables aux precedens. Je comprenois que l'on n'entre dans la ſocieté des trois divines

Perſonnes, dans l'oraiſon pour y vivre avec elles, & en elles, d'une vie divine, qu'autant que dans la conduite de nôtre vie, & en nos actions on entre en communication avec Jeſus Chriſt.

C'eſt une regle generale, où il n'y a point d'exception. La vie de Jeſus a été penitente & auſtere; la nôtre doit être d'une auſterité qui ne ruine pas la ſanté, & qui n'étouffe pas l'eſprit, mais qui humilie les corps pour élever l'ame. En un mot, nous devons tendre continuellement aux pauvretez, mépris, & aneantiſſemens, n'y ayant que la ſeule volonté de Dieu, qui empeſche que ces choſes ne paroiſſent à nôtre exterieur. Comment le Pere Eternel prendroit-il ſes delices avec un homme qui ne reſſembleroit pas à ſon Fils? il n'y pourroit avoir de commerce.

Il faut donc examiner nôtre cœur, pour voir ſi dans les occaſions il rend ſincerement & avec pureté aux ſouffrances, aux pauvretez & aux mépris, comme à des choſes qu'il cherit. S'il refuit & s'il chicane, il eſt aiſé à remarquer que la nature le poſſede, & non la Grace, ny l'eſprit de Jeſus Chriſt. Une petite goutte d'eau, ſi-toſt qu'elle trouve la moindre ouverture s'écoule doucement vers ſon element; quand elle n'y coule pas, c'eſt qu'elle eſt retenuë par force. De même nôtre cœur,

aux ouvertures, qu'on luy fait aux mépris, pauvretez, ſouffrances, s'écoulera doucement, & s'y portera, ſi Jeſus crucifié eſt ſon centre. Si un homme poſſedé par l'eſprit de Jeſus, eſt engagé par ſon ordre dans quelques honneurs ou richeſſes, il y demeure paiſible, parce que c'eſt le bon plaiſir de Dieu; mais il conſerve une ſecrette inclination vers ſon centre, Jeſus abjet & pauvre, qu'il fait paroître ſi-toſt que la moindre ouverture luy en eſt donnée. Il ne luy importe qui luy ouvre cette bien-heureuſe voye, ſoit ſon amy par imprudence, ou ſon ennemy par malice, ſoit ſa ſottiſe à luy-même, ou quelqu'autre accident; il ſe ſert paiſiblement de l'occaſion pour s'unir intimement aux abjections de Jeſus, comme ſon centre. L'eau qui eſt dans un verre de criſtal, y demeure paiſible; mais elle tend neanmoins toûjours vers ſon element; & à l'inſtant qu'il eſt caſſé, ſans s'inquieter ſi c'eſt le maître ou le valet, ſi par hazard ou tout exprés, ſans diſcuter la cauſe de ſon bonheur, elle ſe ſert de l'occaſion, & ſe va reünir à ſon element. Cette comparaiſon eſt bonne pour y voir l'état de nôtre ame.

IV. Je m'entretins encore dans ma quatriéme Oraiſon, des merveilles du Fils de Dieu; j'admirois qu'étant abîmé dans la gloire de ſon Pere, il s'abîme dans nos

miſeres, afin de s'abîmer encore d'une maniere toute nouvelle dans la gloire de ſon Pere; en luy acquerant des ames, & des adorateurs, qui ſont les hommes, qui s'abîment par ſon exemple, & par les inſtincts de ſon eſprit, quand ils en ſont vrayement animez, dans les abaiſſemens & les ſouffrances. Et je voyois clairement qu'au lieu que le Fils de Dieu eſt abîmé par ſa naiſſance eternelle dans les grandeurs & les perfections, nous ſommes tout au contraire par nôtre naiſſance abîmez dans les miſeres d'une nature corrompuë, & qu'il nous faut neceſſairement être abîmez dans les humiliations & les ſouffrances, ſi nous voulons être eternellement abîmez dans la gloire & les joyes divines. O que les tenebres de l'Egypte de ce monde ſon épaiſſes, où l'on ne voit point ces éclatantes veritez! On y mene une vie ſenſuelle ou mondaine, ou en plus raiſonnable rarement chrêtienne, & tres-rarement divine. O mille fois heureux ceux à qui vous deſſillez les yeux, Seigneur!

Nôtre corps doit avoir bonne part à la vie du Verbe Incarné. Jeſus n'a eu un Corps, que pour le faire ſouffrir, & enfin le ſacrifier en croix; les Saints qui l'ont connu, & qui ont goûté ſon eſprit, ont conſommé leur corps dans les deſerts par

mille auſteritez, d'autres les ont brûlez peu à peu dans les flammes de l'amour ſacré, dont pluſieurs ſont morts, & tous ont été alterez de ſouffrances; nous craignons trop de nous faire du mal, nous apprehendons trop nos ſantez. A quoy gardons-nous nos carcaſſes? pour qu'elles vivent plus long-temps ſur la terre: voila un beau deſſein. Ne craignons point de faire vivre nôtre eſprit de la vie divine, autant qu'il en eſt capable, en deuſſions-nous moins vivre de la vie du corps.

SEPTIE'ME JOUR.

I. J'ENTRAY dans l'Oraiſon la premiere heure, par un attrait particulier du S. Eſprit, qui me donna l'impreſſion de ces aimables paroles de S. Paul, *Dieu a envoyé l'Eſprit de ſon Fils dans nos cœurs, par lequel nous crions & nous l'appellons nôtre Pere.* Et je connus qu'une ame imbuë d'une infuſion extraordinaire du S. Eſprit, eſt élevée au deſſus de ſoy-même: ce qui ſe fait par le don de Sapience, qui luy eſt amplement communiqué, avec lequel elle voit & goûte les plus ineffables Myſteres de nôtre Religion. O que ce don eſt gracieux! & que c'eſt une grande grace, quand Dieu ſe communique par ce don! Il me ſemble que toutes les puiſ-

ſances défaillent dans toutes leurs operations ordinaires, & que l'obſcurité de la Foy même s'évanoüit, cette divine Sapience les élevant d'une maniere qui n'eſt pas concevable, qu'à ceux qui en ont eu l'experience; & les rendant habiles à operer d'une façon tres-ſublime, qui excede beaucoup le procedé ordinaire. L'ame même en eſt étonnée, & n'eût jamais crû qu'elles euſſent pû parvenir à ce point de perfection.

J'eus en même temps une lumiere, qui me faiſoit voir tout d'un coup mon indignité à recevoir des graces de Dieu, ſa bonté & miſericorde à me les donner, & les merites de Jeſus Chriſt à me les meriter. J'entray au commencement dans un tres-grand étonnement de ce que Dieu me faiſoit tant de graces, vû mes pechez & mes miſeres. Toſt aprés, penetré de la lumiere, je me mis à dire, je ne m'en étonne point. C'eſt que je découvrois dans ce rayon, la miſericorde de Dieu, & les merites de Jeſus Chriſt. Je me tenois paſſif à cette lumiere, & diſois toûjours: Je comprens bien, moy, je comprens bien comme Dieu me fait des graces. Je demeuray fort reconnoiſſant, humilié, & dans une confiance totale vers Jeſus.

II. Je continuay dans ma ſeconde Oraiſon, & la lumiere s'augmenta, & me fai-

ſoit voir les faveurs que Dieu fait aux ames, dont il y a pluſieurs degrez à proportion que la pureté croiſt. 1. Elles voyent la laideur du peché aſſez diſtinctement pour en concevoir de l'horreur & le deteſter, & connoiſſent confuſément les vertus Chrêtiennes, les myſteres de l'Humanité ſainte, & la Divinité. 2. Elles voyent plus clairement quelques principes chrêtiens; comme, qu'il y a une eternité de biens & de maux aprés cette vie; que le ſalut eſt la principale, & même l'unique affaire neceſſaire, le reſte n'étant que vanité & illuſion des ſens. 3. Elles entrevoyent les myſteres de Jeſus, & commencent à découvrir la beauté de ſes humiliations & de ſes ſouffrances; mais elles n'y penetrent pas encore beaucoup. 4. Etant plus éclairées elles voyent diſtinctement les beautez des ſouffrances, des mépris & des pauvretez du Verbe Incarné, & entrent dans un grand mépris des choſes de la terre. 5. Elles entre-voyent en ſuite les Myſteres divins; & ſi elles ſont fideles à toutes les vertus du Crucifix, elles paſſent dans une grande connoiſſance de la Divinité. 6. Deſormais ſi elles ſont fideles en la pureté, elles ne font plus leur demeure que dans les Myſteres divins & humains; elles y ſejournent, tantoſt dans les uns, tantoſt dans les autres, toûjours dans une

grande reconnoiſſance de ce que nôtre Seigneur les a retirées des tenebres de l'ignorance des hommes de chair, qui n'ont nul ſentiment ny pour les choſes de leur ſalut, ny pour Dieu. 7. Elles augmentent toûjours en lumiere, & reconnoiſſent Dieu & ſes divines perfections dans les creatures, plus clairement, ſans comparaiſon dans l'Humanité ſainte de Jeſus; mais plus clairement encore dans leur ſource, la Divinité s'y appliquant fort doucement, & avec beaucoup de facilité.

Voila tout ce que Dieu me donna de connoiſſance en peu de temps, dont la veuë s'augmentera, ſi je ſuis fidele dans les pratiques de Jeſus crucifié, qui eſt la voye pour aller à la Divinité, le centre de l'ame, & ſon parfait repos.

III. Faiſant ma troiſiéme Oraiſon, je me trouvay quaſi dans les mêmes diſpoſitions d'admirer les operations du ſaint Eſprit dans nos ames. Dieu qui eſt le maître de nos puiſſances, & qui les a creées, y opere ce qu'il luy plaiſt; car en les créant il leur a donné une certaine capacité extraordinaire pour recevoir les operations divines extraordinaires. Il faut bien qu'il arrive de l'extraordinaire aux puiſſances, leſquelles ont auparavant grande peine à croire les Myſteres, & avec grande obſcurité; elles les aimoient, mais

avec peu de goût : A preſent cette lumiere leur étant donnée, elles les voyent & goûtent avec grand plaiſir, non pas comme en la gloire, mais certainement d'une maniere tres-ſublime & fort extraordinaire. Les mediations de cinquante années ne peuvent faire arriver la, c'eſt un preſent qu'on doit recevoir du Pere des lumieres, auquel nous pouvons ſeulement nous diſpoſer par humilité & mortification.

O quelle felicité à l'homme groſſier & materiel, quand il plaiſt à Dieu le purifier, l'élever, & le ſpiritualiſer par la vertu de ſon Eſprit ſaint ! Humilions-nous, mon ame, tres-profondement ; car il eſt écrit que l'eſprit de Dieu ne ſe repoſera que ſur l'humble de cœur, c'eſt à dire celuy qui a bien avant imprimé au cœur l'amour de ſon abjection. Ne nous élevons jamais par nous-mêmes, demeurons bas, petits & abjets tant que nous pourrons. Je ſçay bien qu'il faut aller où Dieu nous appelle, & que ſous pretexte d'une fauſſe humilité il ne faut pas refuſer les dons de Dieu : Mais je ſçay bien auſſi que Dieu ne deſagrée pas qu'on reſiſte à un attrait qui paroiſt extraordinaire, dans la crainte de l'inclination naturelle que nous avons à nous élever.

IV. En ma quatriéme Oraiſon, je conſideray les admirables preventions dont

le S. Eſprit uſe envers l'ame ; comme il l'éveille du ſommeil où elle dort avec les creatures ; il la va trouver pour s'unir à elle, il la previent des benedictions de ſa douceur. Que de merveilles inconnuës aux hommes, ſe paſſent en ces admirables preventions ! Je ne ſçache rien qui donne tant d'amour & d'humilité. Car faut-il pas qu'un Dieu ait une bonté toute infinie, de regarder des yeux de ſa miſericorde l'ame au milieu de ſes pechez, de ſes indignitez & de ſes infidelitez ? Cette miſerable eſt aimée ſans avoir rien en elle qui puiſſe attirer Dieu ; au contraire il y a dequoy rebuter & éloigner toute autre bonté que celle d'un Dieu. Il faut qu'il ſurmonte par un excés d'amour l'horreur & la haine infinie qu'il a des impuretez qu'il voit dans cette ame ; & ne voyant rien en elle qui ne ſoit digne de ſon averſion, il faut qu'il prenne dans ſon propre cœur, & dans l'ocean inépuiſable de ſes bontez, les motifs pour l'aimer & la prevenir de tant de faveurs.

Je m'étonne comme il eſt poſſible qu'une ame puiſſe croire ces admirables preventions ſans brûler d'amour. Qu'eſt-ce qui peut tant humilier une creature, que de ſçavoir qu'elle n'a pour ſon partage que les miſeres dont elle ne ſeroit jamais ſortie, ſi Dieu ne l'euſt prevenuë par ſes

graces ? Mais qu'eſt-ce qui eſt capable de l'enflammer davantage du divin amour, que de ſçavoir qu'au temps qu'elle meritoit la haine, elle s'eſt veuë prevenuë & favoriſée de l'amour de Dieu, qui l'a été rechercher par des preventions d'amour inexplicables, comme ſi elle eût dû contribuer beaucoup à ſa felicité, elle qui eſt moins qu'un atôme devant ſes yeux. O mon Dieu, qui pourra comprendre les richeſſes de vos ineffables bontez ! O mon ame, connoîtrez-vous jamais les grandes obligations que vous avez de l'aimer de toutes vos forces ?

HUITIE'ME JOUR.

I. CETTE penſée me fut donnée dans ma premiere Oraiſon, qu'on attribuë la puiſſance au Pere, la ſageſſe au Fils, & la bonté au S. Eſprit : & comme ces trois divines Perſonnes demeurent toutes l'une dans l'autre, communiquant à la même ſubſtance divine, & aux mêmes perfections infinies ; le Pere Eternel eſt la puiſſance du Fils & du S. Eſprit, le Fils eſt la ſageſſe du Pere & du S. Eſprit, & le S. Eſprit la bonté du Pere & du Fils. Une ame pure, & qui vit dans les hautes pratiques de la vie ſurhumaine, devenant l'habitation des trois divines Perſonnes,

reçoit d'elles les impreſſions de puiſſance, de ſageſſe & de bonté.

La puiſſance du Pere Eternel, qui habite en elle, luy donne une force & une generoſité Chrêtienne, qui luy fait vaincre tous les obſtacles de ſa perfection : elle voit clairement que la pluſpart des difficultez ſont plus imaginaires que reelles; de ſorte que le principal & le plus difficile des grandes actions chrêtiennes, c'eſt de croire qu'elles ſont poſſibles, & que nôtre nature n'en ſouffrira pas tant comme elle s'imagine.

La Sageſſe du Fils qui luy eſt communiquée, luy donne les lumieres & les ouvertures, pour ſe défendre des raiſons apparentes de la providence de la chair, qui ſont l'écueil de tant de beaux eſprits, qui ne peuvent jamais faire de grands avancemens dans la voye de Dieu, parce qu'ils ont trop de lumieres humaines, & trop peu de participation de cette ſageſſe infinie du Verbe Incarné, qui luy a fait voir la beauté des mépris & des Croix.

Enfin la bonté du S. Eſprit, dont elle reçoit les impreſſions, luy fait vaincre les inclinations au mal de la nature corrompuë, quelquefois avec tant de perfection, qu'au lieu de ce feu criminel de la convoitiſe qui regne dans les pecheurs, & les entraîne au mal, on voit dans les ames pures une ſacrée

convoitiſe au bien, qui les entraîne aux ſaintes pratiques.

II. Je conſideray dans ma ſeconde Oraiſon, comme l'adorable Trinité eſt un treſor de tous les êtres, de l'être increé, & de l'être creé. Qu'au reſpect de l'être divin & increé, c'eſt un treſor épuiſable, puiſque le Fils épuiſe toute la ſubſtance divine, & toutes les perfections infinies du Pere, par la voye de l'entendement; & que le ſaint Eſprit de même, épuiſe tout l'être divin par la voye de la volonté. Mais au reſpect de l'être creé, c'eſt un treſor inépuiſable, puiſque non ſeulement tout ce monde entier ne l'épuiſe pas, mais cent millions d'autres ſemblables, ou plus grands, ne le pourroient pas amoindrir.

L'une & l'autre merveille me raviſſoit preſque également. Que tout le monde doit être peu de choſe au reſpect de Dieu! puiſque cent mille millions de pareils, tirez des treſors de ſon être & de ſa toute-puiſſance, n'y apporteroient pas la moindre diminution, & que c'eſt moins que ſi vous aviez tiré une pouſſiere de toute la maſſe de la terre. Mais que le Fils unique du Pere doit avoir de grandeurs infiniment élevées au deſſus du monde, puiſque luy ſeul épuiſe tout l'être, & toute la puiſſance & les perfections de ſon Pere, en ſorte qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en

produire une autre ſemblable !

O Jeſus, que cette verité me fait voir de richeſſes, de gloire & de grandeurs en vôtre Perſonne ! Quel doit être le prodigieux aveuglement des hommes, de ne les voir pas, & de ne vous eſtimer pas plus que cent mondes ! Vous paroiſſez pauvre, humble & abjet à leurs yeux ; & neanmoins il eſt vray que le monde eſt moins qu'un atôme en vôtre preſence.

III. Je pris pour ſujet de ma troiſiéme Oraiſon cette veuë admirable, Que le Pere Eternel eſt la ſource de toute la Divinité qu'il communique au Fils, & le produit de ſa ſubſtance, ſans neanmoins qu'il ait aucune ſuperiorité ou autorité ſur luy pour être ſon Pere ; & le Fils qui reçoit tout de ſon Pere, ne luy doit rien, ny remerciement, ny obeïſſance, ny ſervice. Ce n'eſt pas qu'il ne connoiſſe bien que ſon Pere eſt digne de tout remerciement, de toute obeïſſance, & de tout ſervice ; mais parce qu'il eſt trop intimement uny avec luy, ou plûtoſt parce qu'il n'eſt qu'une même choſe avec luy, & une même ſubſtance divine, & une même autorité, il n'eſt pas en pouvoir de luy rendre toutes ces ſoûmiſſions qu'il merite.

Mais l'amour infiny qu'il porte à ſon Pere, le fait ſortir hors de luy-même, &

le met dans un état inferieur à ſon Pere par l'Incarnation, & en cet état il luy rend tous les remerciemens, les obeïſſances, les loüanges & les ſervices qu'il ſçait qu'il merite, ſe portant à toutes les plus exceſſives humiliations, & à tous les plus profonds aneantiſſemens, qui pouvoient faire hommage à la grandeur infinie de Dieu ſon Pere; nous enſeignant par ſon exemple, que le Fils de Dieu même n'a point d'autre moyen d'honorer Dieu ſon Pere, que par les humiliations, les pauvretez & les ſouffrances: car s'il penſoit l'honorer par la grandeur, & en luy offrant de la gloire, il en a autant que luy, & en poſſede infiniment: mais luy offrir les aneantiſſemens d'un Dieu, luy eſt une choſe nouvelle & fort agreable. Cet exemple nous inſtruit fort ſenſiblement, que le ſeul moyen que nous avons d'honorer Dieu ſur la terre, eſt de nous humilier, nous appauvrir, & nous aneantir en ſa preſence.

IV. Ma derniere Oraiſon de cette journée, fut une profonde conſideration de cette verité: Que toutes les œuvres de l'adorable Trinité, au dehors d'elle-même, ſont communes aux trois Perſonnes; & que le Pere, le Fils, & le S. Eſprit conviennent aux mêmes deſſeins de produire & de conſerver toutes les creatures,

quoy que le ſeul Pere produiſe ſon Fils, que le Pere & le Fils ſeuls produiſent le S. Eſprit ; mais tous trois s'uniſſent, & donnent leur attention, & appliquent leur puiſſance à nous faire du bien, comme ſi nous étions l'objet de leur beatitude.

Eſt-il donc vray, mon Dieu, que nous ſoyons tout le ſoucy de vôtre Providence, au dehors de vous-même? & que pas une des trois Perſonnes ne veut être divertie un ſeul moment de penſer à nous ; & nous ne penſons point à vous ! Qu'eſt-ce que toutes les plus ſerieuſes affaires du monde, en comparaiſon de s'occuper à conſiderer vos grandeurs, & à aimer vôtre infinie bonté? C'eſt un jeu d'enfant & de pure folie, tout ce qui ſe traite dans la vie du monde ; mais s'appliquer à vous, & vous donner toute ſon attention, c'eſt une excellence qui paſſe toute excellence.

Saint Arſene avoit bien cette vûë quand il quitta l'Empereur, ne voulant pas ſeulement luy écrire. Ceux qui ſont occupez d'une ſi noble occupation, ne peuvent plus s'amuſer aux occupations des enfans. Vous verrez un pauvre Hermite des deſerts de la Thébaïde, mal vêtu, chetif, abjet, inconnu, & qui paroiſt aux yeux de la chair, le rebut des hommes, cependant caché, ſolitaire dans l'intime de ſon ame, il eſt occupé de Dieu ; cela vaut mieux

que

que tout l'Univers enſemble. Vous verrez au contraire un Prince, ou un grand Seigneur, vêtu de drap d'or, ſuivy des Grands & des Gentils-hommes, reſpecté de tout le monde; cependant il ne paſſe ſa vie que dans des occupations d'enfant ou de fol. Eſt-ce donc pas un enfant ou un fol?

NEUVIEME JOUR.

I. EN l'Oraiſon du matin, nôtre Seigneur me plongea dans mon neant & ma baſſeſſe, de ſorte que tout ſe paſſa dans l'exercice de mon extréme aneantiſſement. D'abord je diſois, il n'y a que le Pere Eternel, qui puiſſe donner à ſon Fils. Il n'y a que le Pere & le Fils qui puiſſent donner au S. Eſprit; de plus, il y a des preſens infinis, que ces trois divines Perſonnes ſe font l'une à l'autre. Il ſe paſſe entre elles des communications ineffables, & proportionnées à leur grandeur. Je m'arrétois à les conſiderer, m'en réjoüiſſois, & me plongeois cependant dans le profond abîme de mon neant & de mon impuiſſance, dans la veuë que je ne puis rien faire pour Dieu, ny rien luy donner. Tout ce que je puis luy preſenter de meilleur, c'eſt un aveu, que je ne luy puis rien donner; lequel aveu je tiens encore de ſa bonté,

& c'eſt plûtoſt luy qui le fait en moy, que non pas que je le faſſe moy-même.

O profondeur de l'aneantiſſement de la creature ! quand je donnerois ma vie pour Dieu, ce ſeroit moins que ſi un fourmy donnoit la ſienne pour un Roy ; y ayant un éloignement infini entre Dieu & la creature. Tous les Anges & tous les Saints qui ont jamais été, qui ſont & qui ſeront, ſont ſerviteurs inutiles. La profondeur de mon aneantiſſement ne ſe peut exprimer, Dieu ſeul la connoiſt, & je n'en puis voir quelque choſe, que par ſa grace. O mon Dieu ! ſi tous les Anges, & tous les plus grands Saints ne ſont rien devant vôtre auguſte Majeſté, moy qui ſuis infiniment au deſſous d'eux, que ſuis-je donc, ſinon moins que rien ?

II. La veuë de la grandeur infinie de Dieu continua dans ma ſeconde Oraiſon à m'abîmer dans mon neant. I'étois dans un fort grand étonnement, de ce que je ſuis dans la compagnie & la connoiſſance de tant de ſaintes ames, dont la Providence divine me fait voir la vertu, dont je me voy ſi éloigné : mais je faiſois un aveu tres-intime, que la plus petite grace, la plus petite oraiſon, & la moindre part que je pourrois avoir aux états de Ieſus, eſt infiniment au deſſus de ce que je merite.

Il eſt vray que la veuë de nôtre extréme aneantiſſement tourmente l'ame qui aime, & la rend martyre d'amour. Car aimant elle veut faire beaucoup pour l'aimé, & par la veuë de ſon aneantiſſement elle connoiſt qu'elle ne peut rien faire; ainſi elle eſt ſuſpenduë entre le vouloir, & l'impuiſſance; voyant en effet qu'elle ne peut rien, elle entre dans des deſirs pour contenter ſa paſſion amoureuſe: Si j'étois Dieu, & que vous fuſſiez une petite creature, je me ferois creature afin que vous fuſſiez Dieu. Mais voyant que ce n'eſt qu'imagination de choſe impoſſible, le martyre d'amour redouble; cette pauvre ame eſt mourante, d'aimer & ne pouvoir rien faire pour l'aimé; ce qui la ſoulage, ne pouvant rien faire pour ſon Dieu, c'eſt de voir qu'il eſt Tout, & n'a beſoin de rien; & ſe complaiſant en cela, elle s'endort dans le ſein de la Divinté, & s'y abîme pour n'en ſortir jamais.

III. En ma troiſiéme Oraiſon je m'appliquay à conſiderer la Divinité en elle-même, ſans en former aucune penſée diſtincte. En cet état je ne voy rien, mais je connois neanmoins plus que le voyant dans les creatures. Elles ſont toûjours finies & bornées, & partant la connoiſſance qu'elles me donnent, eſt plus retrecie que celle que j'ay de Dieu regardé en luy-

même. Souvent quand nous penſons nous appliquer à Dieu pour le connoître, nous devenons ſtupides comme des bêtes qui n'ont point d'entendement. Pour lors il faut s'abandonner entre les mains de Dieu, qui châtie nos pechez, & nos éloignemens de luy. Il eſt bien juſte que nous en ſoyons à preſent privez, puiſque nous nous en ſommes ſi ſouvent éloignez pour les creatures. Il nous fait trop de graces de nous donnner patience dans cet état; & durant qu'il nous y laiſſe, il faut toûjours continuer nos exercices de ſolitude, & demeurer auſſi contens dans les inſenſibilitez & dans la ſechereſſe, comme dans les lumieres & la paix; puiſque dans l'un & l'autre état l'ame eſt bien agreable aux yeux de Dieu.

Laiſſons à part lequel eſt plus parfait des croix, ou de l'union amoureuſe. Pour moy je tiens que le premier eſt le partage de ceux qui vivent en la terre, & de ceux qui veulent reſſembler à Jeſus crucifié: les autres ſont dans l'union de Jeſus glorifié, qui eſt un état plus propre à la vie future. Mon ame ne faiſons aucune élection, mais ſoyons à Dieu en la maniere qu'il voudra, & le ſervons à ſon gré, & non pas au nôtre.

I. V. Le Cantique eternel des Saints dans le Ciel, fut le ſujet de ma quatriéme Orai-

ſon. Je conſiderois avec grand plaiſir, que tous les Anges bienheureux, avec tous les Saints qui ſont dans la gloire, glorifieront eternellement l'adorable Trinité par ce ſacré Triſagion, *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*. Je penſois entendre le premier de tous les Seraphins, qui l'entonnoit d'un air admirable, & que tous les chœurs des Anges joignoient leurs voix avec la ſienne, le chantans tous d'un ton plus ou moins élevé, à proportion du degré plus ou moins élevé qu'ils poſſedent dans la gloire; & que cette multitude innombrables des Chantres Angeliques faiſoit une harmonie admirable, qui contentoit ſouverainement toutes les divines Perſonnes. Ie conſiderois que la tres-ſainte Humanité de Ieſus Chiſt, plus noble que toutes les creatures angeliques & humaines, & la ſainte Vierge comme Mere de Dieu & Reine des Anges, avec toute la multitude des Saints Patriarches, Apôtres, Martyrs, Confeſſeurs, & Vierges, prenoient part à ce ſacré Cantique, & qu'ils donnoient à l'adorable Trinité, & recevoient eux-mêmes beaucoup de complaiſances; & mon ame adheroit à tout cela avec grande joye, ſouhaitant augmenter la gloire de Dieu, & le plaiſir des Saints, ſi elle l'euſt pû faire.

Ie voyois que l'Egliſe de la terre, com-

me ſaintement jalouſe du bonheur que celle du Ciel poſſede, de s'occuper eternellement à ce divin Cantique, chante de ſon côté un autre ſemblable à la gloire de la tres-ſainte Trinité, repetant dans tous les Offices divins, & rediſant en toute rencontre, *Gloria Patri, & Filio, & Spiritui ſancto*: Gloire ſoit au Pere, au Fils, & au S. Eſprit; & qu'ainſi le Ciel & la terre retentiſſoient inceſſamment de la gloire de la tres-ſainte Trinité. Je ſouhaitois que toutes les creatures devinſſent des bouches, & euſſent des voix éclatantes pour la loüer inceſſamment: & je demeuray fort affectionné à dire ſouvent, *Gloria Patri, & Filio, & Spiritui ſancto. Sanctus, Sanctus, Sanctus*, &c.

DIXIE'ME JOUR.

I. ENTRANT dans ma premiere Oraiſon de ce dernier jour, je ſentis mon ame prevenuë d'une douceur extraordinaire. Je me preſentois mon Dieu au fond de mon cœur comme mon Epoux, & l'y remerciois de la diverſité des ſentimens qu'il y faiſoit naître. Ma diſpoſition étoit comme un petit Printemps ſpirituel: je ſentois l'odeur des fleurs des vertus, dont les ſentimens ſe produiſoient en mon interieur, j'en parſemois le lit de mon

Epoux, je luy en faiſois des couronnes, & je le couronnois tout de fleurs; à quoy il me ſembloit qu'il prenoit grand plaiſir, & mon ame en avoit auſſi beaucoup de le recréer de la ſorte.

Je remarque que quand l'Epoux vient viſiter ſon Epouſe, ſoit en la ſainte Communion, ſoit par quelque viſite extraordinaire, il y apporte differentes diſpoſitions. Quelquefois il l'enyvre du ſimple ſentiment d'amour; d'autrefois il fait naître une grande varieté de ſentimens de vertu, rendant l'interieur comme une prairie émaillée de mille belles fleurs. Pour lors l'ame n'eſt point occupée d'un ſeul ſentiment ou d'amour, ou de joye; elle eſt toute remplie d'une grande diverſité dont elle fait preſent à ſon Epoux: quelquefois les uns aprés les autres, ſouvent tous enſemble, ne pouvant lequel choiſir pour luy donner.

II. Ma ſeconde Oraiſon fut une continuation des ſentimens que j'avois reçûs dans la premiere. Je reconnus que chaque pas que ce divin Epoux fait dans le jardin de ſa bien-aimée, il y fait naître de differentes fleurs. Ce n'eſt pas pour nôtre conſolation qu'il faut agréer cette douce diſpoſition interieure, c'eſt pour recréer l'Epoux qui ſe plaiſt de prendre ſes delices quelquefois avec les enfans des hommes.

Il veut y être reçû conformément à ſon état glorieux, c'eſt pourquoy il parfume tout de fleurs & de bonne odeur; il faut s'abandonner aux diſpoſitions divines.

Il veut quelquefois entrer dans une ame en ſon état de crucifié; il n'y apporte que des épines & des cloux, que des ſouffrances & des amertumes; alors il ne faut pas qu'elle croye que ſon Epoux ne ſe plaiſt pas avec elle, pour ſe voir l'eſprit rempli de peines interieures, ou la volonté ſans nul ſentiment; car il communique ſes états aux ames comme il luy plaiſt. Je ſuis étonné de l'excés des bontez de ce divin Epoux envers moy, qui meriterois d'être traité comme ſon ennemi: il me previent à toute heure, & m'unit à luy avec des tranſports ſi agreables, que je ne les puis exprimer. O qui me donnera un cœur aſſez plein d'amour pour correſpondre à la grandeur de ſa dilection comme il le deſire! O Jeſus l'amour de nos cœurs, ſi vous continuez, je mourray d'amour pour vous! O flammes amoureuſes, conſommez-moy, ou plûtoſt brûlez nos cœurs, & les reduiſez en pouſſiere; je veux dire qu'il ne ſe trouve en eux que de l'amour & de l'humilité. Venez & voyez, mes amis, les miſericordes de mon Dieu en mon endroit.

III. Je m'entretins dans ma troiſié-

me Oraiſon ſur les aimables communications que la tres-ſainte Trinité veut avoir avec nos ames. La Nature divine unit les trois adorables Perſonnes en la ſainte Trinité; la Perſonne du Fils unit deux natures en Jeſus, & la Grace unit Jeſus avec les ames pures & chrêtiennes; & dans l'oraiſon cette union de Grace & d'amour ſe perfectionne par des exercices & des communications admirables. L'union de la Grace ſe fait quelquefois à un ſi haut point, que Jeſus & les ames ſemblent être une même choſe, même eſprit, même connoiſſance & même amour; de maniere que Jeſus eſt comme l'ame de nôtre ame. En cet état elle glorifie Dieu d'une façon admirable, étant aſſociée excellemment à toute la connoiſſance, tout l'amour & toute la gloire que Jeſus rend à la Divinité, & que la Divinité ſe rend à ſoy-même.

Le deſſein du Fils de Dieu dans le ſaint Sacrement, en ſe communiquant aux hommes, eſt de leur donner l'augmentation de la Grace de cette union; c'eſt la priere qu'il fit à ſon Pere dans l'acte qu'il ſe donnoit à nous dans ce gage de ſon amour. Je vous prie, mon Pere, qu'ils ſoient un comme nous ſommes un. Diſant cela il ſe donne à nous avec la plenitude de ſes graces & de ſon amour, nous im-

primant, ſi nous n'y mettons obſtacle, les mêmes inclinations ou motions qu'il reçoit de ſon Pere, de nous tenir unis à luy par amour, & de l'honorer par le ſacrifice continuel de nos pauvretez, humiliations & ſouffrances.

IV. Enfin ma derniere Oraiſon fut un repos amoureux en Ieſus. Me trouvant en cette diſpoſition, j'y demeuray tres-ſimplement, ſçachant bien que l'ame unie à Ieſus, ſe transforme amoureuſement en luy; & partant glorifie la Divinité, l'aime, l'honore, & l'adore par l'amour & l'adoration de Ieſus Chriſt même. En ce ſommeil amoureux ſe trouve tout, ce que l'ame a beſoin; de la force pour les adverſitez, de l'humilité pour les proſperitez, de la conſtance pour perſeverer au bien commencé; enfin la grace pour pratiquer toutes les vertus, quand Dieu le commande, & que l'occaſion s'en preſente.

Tant plus l'ame eſt dans l'union amoureuſe avec Ieſus dans l'oraiſon, tant plus elle devient Ieſus, & participe à ſon eſprit & à ſes diſpoſitions, & partant plus elle doit aimer les croix & les mépris. D'avoir des unions avec Ieſus Chriſt dans l'oraiſon, & d'être deſuni de Ieſus dans la pratique de la vie, c'eſt abus & illuſion; & c'eſt en quoy eſt l'excellence de la vraye oraiſon, d'imprimer dans les

ames, & leur donner ces ſentimens.

Je me ſouvins d'une penſée d'un Pere de l'Egliſe, que le S. Eſprit étant deſcendu à nous viſiblement auſſi-bien que le Fils, n'eſt pas retourné au Ciel viſiblement comme le Fils ; mais qu'il demeure toûjours avec nous, pour entretenir des unions intimes & perpetuelles des vrais enfans de Dieu avec leur Pere Celeſte, comme dans la Divinité il eſt l'union du Pere & du Fils. Eſprit d'amour & d'union ! quelle conſolation pour mon ame, & quel encouragement pour ma foibleſſe, que vous vouliez unir mon cœur avec le cœur de Dieu dont vous emanez. Uniſſez-moy à jamais de cette ſorte, divin Eſprit ; je m'abandonne à vous, & veux dépendre abſolument de vôtre conduite. En vous & par vous j'adore, je louë, & rends des actions de graces infinies à toute la tres-ſainte Trinité, des graces qu'elles m'a faites dans cette retraite. *Amen.*

CHAPITRE VII.

Autre ſolitude de dix jours, ſur la perſonne adorable de Ieſus Chriſt.

PREMIER JOUR.

Du myſtere de l'Incarnation.

I. J'ENTRAY dans cette ſolitude fort deſireux de connoître Ieſus Chriſt; & la premiere de mes Oraiſons ſe paſſa dans la veuë du myſtere de l'Incarnation: Myſtere admirable à tous les eſprits des Anges & des hommes, la ſource de tout nôtre bonheur: Myſtere lumineux plus que l'Aurore, qui nous apporte le jour au monde, il nous produit le ſoleil de la Grace, aprés de ſi longues & ſi épaiſſes tenebres: Myſtere de miſericorde, qui nous fait voir la benignité & l'humilité d'un Dieu en voulant s'allier à nôtre nature, & ſe rendant paſſible, afin de mourir pour nous: Myſtere enfin plein de merveilles, où un Dieu eſt fait homme, & où l'homme eſt Dieu.

O myſtere ineffable! que vous contenez de grandeurs & de ſecrets, qui paſſent toute l'intelligence humaine! O myſtere

qui nous apporte le Ciel en terre, qui diſſipe toutes nos erreurs, qui remedie à tous nos malheurs, qui m'apprend à connoître & à aimer un Dieu aneanty pour l'amour de moy! Que de charmes je goûte à vous conſiderer! que de merveilles de la bonté de Dieu j'entrevoy en vous, & je n'en puis exprimer pas une! Ie ne puis dire ce que j'experimente en vous regardant.

Ie ne ſuis plus en peine comment je pourray aimer Dieu autant qu'il eſt aimable, ou luy rendre autant d'honneur & d'hommage comme il merite, ou le loüer, le remercier, l'adorer autant qu'il merite; puiſque l'Unique de Dieu le Pere s'incarne exprés, & ſe donne à moy pour m'acquitter de toutes les obligations infinies envers Dieu ſon Pere. O mon Ieſus, puiſque vous vous donnez tout à moy ſans reſerve, & que j'en puis uſer comme je voudray pour vôtre gloire, & l'acquit de mes obligations, je veux employer vôtre amour pour aimer par luy; vôtre obeïſſance pour obeïr, & vos adorations pour adorer Dieu par elles, autant que je ſuis obligé. Soyez ma force, ma lumiere, & ma conduite, pour vous trouver, & vous connoître, & m'unir parfaitement à vous dans cette retraite.

II. Ie conſideray dans ma ſeconde Oraiſon le bonheur de la ſainte Vierge, qui

fut choiſie dés l'eternité, dans les deſſeins de Dieu le Pere, pour être la Mere de ſon Fils unique. Je diſois en moy-même, c'eſt la plus cherie & la plus favoriſée de toutes les pures creatures; elle ſera comblée de graces & d'avantages plus eminens, que pas une autre. Sans doute que Dieu le Pere a de grands deſſeins ſur elle, puiſqu'il l'a choiſie pour la Mere de ſon Fils. O que vos jugemens, mon Dieu, ſont élevez au deſſus des penſées des hommes! En ſuite de vos grands deſſeins, vous voulûtes qu'elle fuſt femme d'un Charpentier, pauvre homme de métier, qui vivoit dans une boutique; qu'elle accouchaſt dans une étable, qu'elle ſouffriſt s'enfuyant en Egypte, qu'elle vécuſt pauvrement, qu'elle fuſt neceſſiteuſe toute ſa vie, qu'elle euſt la douleur & la honte de voir pendre ſon Fils au gibet. Voila tous les deſſeins du Pere Eternel ſur la ſainte Vierge, quand il l'a choiſit pour Mere de ſon Fils unique.

La foibleſſe de la raiſon humaine eſt-elle pas bien grande, de ne ſçavoir faire état des pauvretez, des mépris, & des abjections; voyant que c'eſt ce que Dieu donne à ſes plus chers amis? Il les met dans ces états, afin qu'ils ſoient en diſpoſition de luy rendre le plus grand amour qu'on luy puiſſe témoigner en la terre. C'eſt aimer Dieu ſurhumainement, que

de l'aimer à nos dépens, & par l'agréement des ſouffrances, qui nous privent de nôtre être, la creature ne pouvant rien faire davantage, que de luy donner ce qu'elle a de plus cher, c'eſt à dire ſes propres ſatisfactions & ſes intereſts. Ne vous plaignez jamais de ne pouvoir rien faire pour Dieu, c'eſt aſſez que vous puiſſiez ſouffrir. O que l'on a de peine à penetrer profondement cette verité.

III. Je fus fort occupé dans ma troiſiéme Oraiſon des grandeurs de l'Humanité ſainte de Jeſus, que je voyois élevée à la Divinité dans le myſtere de l'Incarnation, où par l'union perſonnelle elle entre dans un état de pureté & d'amour vers la Divinité ſi admirable, & ſurpaſſant l'intelligence des hommes & des Anges, qu'il ne nous reſte qu'à l'adorer. Que de grandeurs ſont communiquées à cette tres-pure Humanité en ce bienheureux moment! L'eſprit, quoy qu'élevé dans la revelation de la Foy, ſe trouve perdu & abîmé dans cet ocean de merveilles, & l'ame demeure imprimée d'une eſtime & d'un amour de Jeſus Chriſt, qui ne ſe peut exprimer. De cette impreſſion naiſt une joye de connoître Jeſus qui la ſatisfait ſi pleinement, qu'elle n'eſtime rien tout le reſte de ſes connoiſſances, diſant comme S. Paul; *Non eſtimavi me ſcire aliquid niſi Jeſum.*

Je connus que l'union amoureuſe à Ieſus Chriſt, étoit la choſe la plus excellente, & qui nous éleve le plus dignement, parce qu'elle met nôtre ame en poſſeſſion de tout ce qui eſt à luy, ſa Divinité, ſon Humanité, ſes myſteres & ſes veritez. Car la vraye union eſt dans la parfaite amitié, & l'amitié rend toutes choſes communes entre les amis. O mon Jeſus! quoy que je ſois la miſere & la pauvreté même, un neant & un pecheur, neanmoins ſi je vous aime veritablement, vous êtes à moy, je me pourray ſervir de vos perfections, grandeurs & excellences, comme d'un bien qui eſt à moy: & au milieu de mes impuiſſances vous preſenter à la treſſainte Trinité pour l'acquit de toutes mes obligations. O union de Jeſus! que vous êtes admirable, & que de biens vous apportez à l'ame, qui n'ayant rien de ſoy-même, a tout, & devient infiniment riche par ce moyen-là.

IV. Je demeuray encore fort imprimé en ma quatriéme Oraiſon, de Jeſus en ſes grandeurs & en ſes myſteres, en ſes voyes divines & humaines. J'admirois Jeſus dés le moment de ſa naiſſance, dans ſes occupations vers ſon divin Pere, à qui il s'offre déja en ſacrifice, pour l'honorer infiniment; & en ſes aimables communications vers ſes pauvres freres, les petits hommes

de la terre. En ſuite de ces veuës j'entray dans des regrets de ne le pouvoir ſervir a cauſe de mes imbecilitez, & plus encore de ne luy pouvoir plaire, à cauſe de mes continuelles infidelitez.

O ſi j'êtois aſſez heureux de me conſommer à ſon ſervice, & de mourir de ſon amour ! Mais c'eſt la grace des fideles amis, & je ſuis le plus indigne & le plus infidele de tous les hommes.

En ce temps nôtre Seigneur me parla de luy-même, me donnant une forte impreſſion de ſa preſence. O quel bonheur de connoître Jeſus ! Quelle grace de l'avoir trouvé ! Dans quel repos entre une ame, qui ſçait & ſavoure Jeſus ! Quand cette ſcience de Jeſus ſe produit dans l'interieur de l'ame, elle la rend douce, amoureuſe, pleine de paix & de joye ; il luy ſemble que juſques alors elle a tout ignoré, qu'elle n'avoit été que dans les égaremens & dans les tenebres.

En effet, il luy paroiſt qu'elle vit dans un autre monde, où elle reconnoiſt d'autres lumieres, d'autres principes, d'autres creatures ; ſes maximes ont changé, ſon procedé n'eſt plus le même ; elle a un autre goût, d'autres yeux, & voit clairement qu'elle eſt ſortie du monde, comme d'une priſon enchantée. Aprés cette lumiere, l'ame cherche les mortifications

de tous les ſens, l'obeïſſance, la dépendance, le mépris de tous les hommes, la perte des biens temporels, & ſe plaiſt ſeulement de vivre ſelon la Foy, ſans ſe mettre en peine des crieries & des mocqueries des mondains, qui ne jugent que ſelon le ſens, ou au plus, ſelon la raiſon humaine.

SECOND JOUR.

Ieſus Enfant.

IL CEs paroles d'un des Prophetes furent preſentées à mon eſprit, commençant mon Oraiſon du matin, *Conſideravi opera tua, & expavi.* J'ay conſideré vos merveilles, Seigneur, & je me ſuis pâmé d'admiration. J'entray de même dans les ſentimens d'une profonde admiration, de voir un Dieu Enfant; l'Immenſité que les Cieux ne peuvent comprendre, renfermée dans une créche; l'Eternité reduite à un jour de vie; la Toute-puiſſance devenuë la foibleſſe même, & la joye des Anges ſouffrante, & toute baignée de larmes. O Dieu d'amour! qui ne tomberoit en extaſe, de voir l'extaſe qui vous fait ainſi ſortir hors de vous-même? Quel eſprit des Anges & des hommes pourroit comprendre vos

excés ? Mais c'eſt vôtre gloire, Seigneur, de n'avoir rien, & de ne faire rien qui ne ſoit incomprehenſible.

Je remarquay un grand ſilence au Ciel & en terre, où tout ſembloit demeurer ſans paroles, à raiſon des grands myſteres qui s'accompliſſent. Je voyois que Marie & Joſeph, regardans l'Enfant-Dieu couché dans la créche, ne parloient que par tranſports d'amour, & par des étonnemens profonds d'une ſi prodigieuſe abjection : & je m'étonnois que toute la nature n'étoit demeurée immobile, & ſans paroles, durant tout un ſiécle, à la veuë de cette merveille. Les excés infinis de ſon amour divin ne ſe peuvent exprimer par des paroles. Taiſons-nous, mon ame, demeurons dans une grande & reſpectueuſe attention ; aimons, adorons, admirons ces myſteres incomprehenſibles. J'aurois, ce me ſemble, bien voulu demeurer toûjours ainſi en tenebres & en ſilence aux pieds de Jeſus Enfant.

II. Je m'appliquay dans ma ſeconde Oraiſon à conſiderer particulierement ce dénuëment univerſel de toutes les choſes qui ſembloient les plus neceſſaires. Naître comme en exil hors la maiſon de ſa ſainte Mere ; ne trouver pas une demeure humaine pour y pouvoir faire ſon entrée au monde ; mais être reduit dans

une étable, qui eſt la demeure des bêtes, ſouffrir la diſette des elemens mêmes, qui ſont communs aux plus miſerables, tel que le feu, ſi neceſſaire dans les extrémes rigueurs de l'hyver; mais dépendre de l'aſſiſtance des animaux qui l'échauffoient de leur haleine : le dernier des hommes qui fut jamais, a-t'il été reduit à un plus grand dépoüillement?

Cependant c'eſt ce qui ravit le Ciel & la Terre; & vous diriez que les Anges bienheureux trouvent que le Ciel empirée n'a rien de charmant à l'égal : ils viennent en terre conſiderer & admirer cette merveille, ils la viennent annoncer aux hommes, rempliſſant l'air de chants d'allegreſſe, & ſans parler de la Divinité, ny de toutes les grandeurs divines, ne vantent autre choſe, ſinon qu'ils le verront Enfant, enveloppé dans de petits langes, & couché dans une créche : & les Paſteurs y courent tranſportez de joye, & tout le monde les a ſuivis.

Quand les Rois Mages demanderent à Herode, où étoit né le Roy des Juifs, cette idée de Royauté & de Grandeur l'effroya & l'irrita fort, & luy fit concevoir des rages, & les deſſeins d'une cruauté la plus barbare que l'on vit jamais. Tant il eſt vray que la grandeur & l'élevation (fuſt-ce en la perſonne de Dieu même,

tandis qu'il eſt en terre) rebute & cauſe pluſieurs maux : l'abjection & les humiliations (fuſt-ce en la perſonne de Dieu même, à qui elles ſemblent ſi peu ſeantes) ont de la force de gagner les cœurs. Et nous ne ſçaurions comprendre cela !

III. En ma troiſiéme Oraiſon j'eus une veuë, que depuis le Myſtere de l'Incarnation, qui eſt l'union admirable du Createur à la creature, les hommes ſont appellez à une tres-haute oraiſon, & pour parler avec Dieu. La grace d'oraiſon eſt un effet de ce divin myſtere ; puiſqu'elle nous eſt donnée, il en faut faire tres-grand état, & la conſerver avec grand reſpect. Le cœur de Jeſus eſt le centre des hommes ; quand nôtre pauvre ame ſera diſtraite, il la faudra mener doucement au cœur de Jeſus Chriſt, pour offrir au Pere Eternel les ſaintes diſpoſitions de ce cœur adorable, pour unir le peu que nous faiſons, avec l'infini que Jeſus fait. Ainſi en ne faiſant rien, nous faiſons beaucoup par Jeſus.

Ce divin cœur de Jeſus ſera donc deſormais vôtre oratoire, mon ame ; c'eſt en luy & par luy que vous offrirez toutes vos oraiſons à Dieu le Pere, afin qu'elles luy ſoient plus agreables. Ce ſera vôtre école, où vous irez apprendre la ſureminente ſcience de Dieu, toute contraire aux opi-

nions du monde ; & vous trouverez que toutes ſes maixmes ſont tres-pures & tres-ſublimes : ce ſera vôtre treſor, où vous irez prendre tout ce qu'il vous faut pour vous enrichir ; la pureté, l'amour, la fidelité : Mais ce qui eſt de plus precieux & de plus abondant dans ce treſor, ſont les humiliations, les ſouffrances & les pauvretez. L'amour & l'eſtime de ces choſes eſt un joyau ſi precieux, qu'il ne ſe trouve originairement & principalement que dans le cœur de Dieu fait homme. Les autres cœurs, quelques nobles qu'ils ſoient, en ont plus ou moins, à meſure qu'ils en vont puiſer plus ou moins dans ce treſor.

IV. I'eus une forte idée dans ma quatriéme Oraiſon, des diſpoſitions où étoit la ſainte Vierge & S. Ioſeph, au reſpect de l'Enfant Ieſus. Une ſainte ame a eu revelation, que la ſainte Vierge paſſa en oraiſon continuelle les neuf mois pendant leſquels elle fut enceinte, & qu'elle ne ceſſa d'adorer le Verbe uni à nôtre nature: Que ſaint Ioſeph entrant avec la ſainte Vierge dans l'étable de Bethleem, fut élevé dans une haute contemplation ſur les myſteres qui s'y devoient accomplir : Qu'en cette oraiſon Dieu le remplit de ſon S. Eſprit, pour luy faire concevoir un deſir de la venuë du Meſſie, plus ardent, plus pur &

plus ſaint que tous ceux qui ont jamais été conceus par les ſaints Peres : Que ſa contemplation fut la plus élevée, où jamais aucune creature ſoit parvenuë, aprés la ſainte Vierge ; & qu'il a penetré les merveilles du myſtere de l'Incarnation, d'une maniere qui ne ſe peut expliquer en terre.

Au moment que l'Enfant Ieſus ſortit du ſein virginal de ſa tres-ſainte Mere pour ſe donner au monde, il fit ſortir de ſon ame des rayons d'une clarté & d'une ſplendeur admirable, qui penetrerent l'eſprit de la ſainte Vierge & de S. Ioſeph, & firent connoître à ces deux grandes ames les grandeurs infinies de l'Enfant qui naiſſoit, où leurs yeux corporels ne voyoient que de la foibleſſe. Ils luy firent comme à leur Dieu, une tres-pure & tres-amoureuſe offrande de tout leur être, & demeurerent dans un ſilence & une contemplation perpetuelle, durant qu'ils furent dans l'étable avec l'Enfant. O qui pourroit comprendre les merveilleux effets que ſa preſence cauſoit dans leurs cœurs! Ces conſiderations occuperent fort doucement mon ame durant ſon oraiſon, & je me trouvay en ſuite dans une diſpoſition de grand amour pour l'oraiſon & le ſilence, & la ſolitude avec Ieſus Enfant.

TROISIE'ME JOUR.

Ieſus pauvre & abjet.

I. EN mon Oraiſon du matin j'eus un grand ſentiment d'eſtime & d'amour pour la pauvreté, voyant que Ieſus l'avoit tant aimée & tant eſtimée, & qu'il nous obligeoit de l'aimer pour luy reſſembler. Ie diſois en moy-même : O extréme pauvreté, que vous apportez de richeſſes à l'ame ! Vous la faites entrer dans un Royaume de paix, vous la purifiez comme l'or dans la fournaiſe, vous luy donnez par conſequent la beatitude, c'eſt à dire l'union avec Ieſus pauvre, & la poſſeſſion de la Divinité autant qu'il eſt poſſible en terre. Car il eſt écrit, *Bienheureux ſont les pauvres, dautant qu'à eux appartient le Royaume des Cieux* ; c'eſt à dire la vraye poſſeſſion de Dieu.

O qu'une ame qui a ſçû concevoir les beautez de la pauvreté, a de facilité à ſuivre Ieſus pauvre, & à ſe conformer à tous ſes états ! Elle ſe trouve déliée de toutes les chaînes qui captivent les hommes dans l'eſclavage du monde : il luy ſemble que la privation de toutes les creatures eſt le plus grand treſor qu'elle peut poſſeder ſur la terre ; elle fait ſes richeſſes de

toutes les pertes ; elle ſe croit pauvre & miſerable quand la divine Volonté ordonne qu'elle poſſede quelques biens, quelques honneurs, ou quelques talens; s'il dépendoit d'elle de les avoir ou non, elle les quitteroit promptement pour n'avoir que Dieu ; elle ne les conſerve donc que par une pure dépendance à la divine Volonté, ſans les aimer ny les eſtimer, mais aimant ſeulement en elles la ſeule volonté de Dieu. Il me ſemble que ce ſont les impreſſions qui me ſont demeurées de mon oraiſon.

II. Je continuay dans ma ſeconde Oraiſon à conſiderer la beauté des états pauvres & abjets de Jeſus Chriſt. Dieu le Pere dans ſes decrets eternels a aimé les voyes humaines du Verbe Incarné. Les ames favoriſées de la Grace & de la vraye lumiere, s'y porte de toutes leurs forces, voyant clairement qu'elles ne peuvent rien faire de meilleur en terre, que de marcher ſur les veſtiges de Dieu même. Pour cet effet la divine Sageſſe les éleve au deſſus d'elles-mêmes & de leurs inclinations naturelles, pour ſe conduire par les ſeuls inſtincts de la Grace, qui leur fait remporter pluſieurs belles victoires ſur la foibleſſe de la nature, ſur l'amour propre, & ſur la prudence de la chair, qui ſont autant d'ennemis de nôtre perfection, qui

s'oppoſent aux deſſeins de ſuivre Ieſus dans ſa pauvreté.

Mourons aux creatures auparavant que la mort nous ſurprenne, & vivons quelques années du moins dans la pureté de l'amour, c'eſt à dire ne poſſedant & n'aimant que Dieu. Combien d'amoureux de la chaſteté ne l'ont pas voulu quitter, même pour conſerver leur vie. Ie ne dois non plus manquer à embraſſer la pauvreté, quoy qu'elle m'abrege la vie naturelle; en recompenſe elle a un avantage incomparable, c'eſt qu'elle me fera vivre de la vie pauvre & abjecte de Ieſus Chriſt, & mourir à l'orgueil d'Adam, & à l'eſprit de la ſuperbe naturelle, qui ne meurt guere en nous, durant que nous ſommes dans les richeſſes & dans les honneurs. O mon ame, aimez en cet état peu connu du monde, & tenez à une ſouveraine faveur de la Grace, quand vous ſerez dans la pratique d'une grande pauvreté & d'une impuiſſance de ſervir à rien qui vous faſſe paſſer pour un neant parmy le commun des hommes. O Ieſus, que vous avez peu de compagnons de vôtre extréme pauvreté! Beaucoup honorent en vous cette vertu, mais peu la pratiquent; il n'y a que les fideles amis qui vous ſuivent dans ces voyes ameres & dégoûtantes. Mon Ieſus, répandez ſur moy vos miſericordes, &

me faites la faveur d'en être, & de ne vous abandonner jamais, ny à la vie, ny à la mort.

III. Ma troiſiéme Oraiſon fut remplie des veuës generales des baſſeſſes de Ieſus Chriſt Fils de Dieu, d'où mon ame reſſentoit beaucoup d'amour & de reſpect. Ces divines baſſeſſes & humiliations me raviſſoient, je ne trouvois rien d'admirable au Ciel & en la Terre en comparaiſon d'elles, j'y découvrois des beautez merveilleuſes, & il me ſuffiſoit pour être ſatisfait, de les enviſager. Le deſir de me conformer à Ieſus dans ſes baſſeſſes, pauvretez & abjections, me penetroit: j'euſſe deſiré conſommer mes jours dans ſon imitation, & il m'ennuyoit fort que le temps de quitter toutes choſes n'étoit venu: je me reſolus tout de nouveau de bien mener la vie pauvre, retirée & abjecte. Ce n'eſt pas un moindre effet de la Grace, de ſavourer les baſſeſſes de Ieſus Chriſt, que de contempler ſes grandeurs; car à le bien prendre, elles ſont toutes des grandeurs ineffables; je ne voy rien à mes yeux de grand, de riche, de precieux que ſes ſaintes baſſeſſes.

L'amour ineffable de Ieſus pour les ames, ſe prouve par la participation qu'il leur donne à ſa pauvreté & à ſes baſſeſſes. Contentez-vous, mon ame, de la part

qu'il vous y donnera ; vos crimes meriteroient que vous fuſſiez comblée de richeſſes & d'honneurs, pour être en ſuite diſſemblable à Jeſus, & marcher par des voyes toutes contraires aux ſiennes. Je ne puis aſſez m'étonner, quand je fais reflexion ſur mes pechez, de ce que Dieu me fait tant de graces. O quel argument pour faire connoître ſon infinie bonté au jour du Iugement ! & à moy preſentement, quel ſujet d'humiliation, & de demeurer trop ſatisfait quand j'aurois la plus petite grace de l'Egliſe ! Mais un méchant homme comme moy être attiré à la ſolitude pour vâquer à l'exercice des Anges avec Dieu ſeul, quelle miſericorde !

Il me vint en penſée que ce Moyſe, qui avoit été capitaine des voleurs, avoit été auſſi bon Hermite, & que j'y devois avoir devotion ; je l'ay invoqué du depuis, & luy ay demandé le ſecours de ſes prieres. O merveilleux effets de la Grace, d'un brigand en faire un Hermite ! J'ay devotion aux Saints qui ont été grands pecheurs ; il me ſemble qu'ils ont grace pour aider aux pecheurs à ſe donner à Dieu.

IV. La veuë de Jeſus dans l'état de ſa pauvreté & de ſes profonds aneantiſſemens, ayant des charmes tout particuliers

pour mon ame, fit encore le ſujet de ma quatriéme Oraiſon. J'eus de grands ſentimens de commencer une vie toute nouvelle, me donnant abſolument à Dieu par le ſacrifice qu'il y a ſi long-temps que je medite ; c'eſt à dire, mourant à toutes les choſes du monde, par le vœu de la pauvreté. Mais les choſes n'étant pas encore diſpoſées pour la renonciation de mes biens, je fis vœu de faire en effet le vœu de la pauvreté, quand elles le ſeroient ; à quoy j'allois travailler inceſſamment, ayant prié mes amis de voir l'état de mon bien & de mes dettes, & de regler toutes choſes, pour me mettre en état de ſuivre l'attrait que Dieu me donne.

Cette reſolution priſe, je me ſentis tout penetré de l'amour d'être tout à Dieu, & de me conformer le plus purement qu'il me ſeroit poſſible, aux états de Jeſus pauvre, abjet & ſouffrant. La nature dans cette occaſion reſſentit quelque engoiſſe, & me fourniſſoit des inventions pour aſſeurer ma vie; mais la Grace me fit aneantir toutes ces penſées, & mépriſer tout l'appuy des creatures, pour ne dépendre que des ſoins de la Providence. O mon Jeſus, l'unique amour de mon cœur, le plus pauvre & le plus mépriſé des hommes, vos divins attraits & vos graces m'appellent

ſi fortement à vous ſuivre dans les voyes de la pauvreté, que je ne verray jamais aſſez-toſt le moment heureux de m'y engager par un vœu à tout jamais irrevocable.

QUATRIEME JOUR.

Jeſus principe de grace & de pieté.

IL DIEU me donna une veuë dans ma premiere Oraiſon, de la grandeur infinie de l'Humanité ſainte, unie à la Divinité. Cette union ineffable étoit l'objet de mon regard ſimple, general & amoureux, qui operoit en mon ame une tres-grande eſtime, amour & union ſinguliere avec Jeſus. Je n'avois rien de diſtinct de Jeſus, ſinon que j'enviſageois cet admirable compoſé, & joüiſſois en cet état de Jeſus, me repaiſſois de luy, & mon interieur étoit tout raſſaſié de Jeſus. J'avois des certitudes & des aſſeurances interieures de la Divinité de Jeſus, tres-grandes & tres-communiquantes; rien ne me ſembloit obſcur en luy, quoy que tout ſurpaſſaſt la raiſon humaine. Je le voyois comme le principe de toute la gloire de Dieu, & de toute la grace des hommes; il ſe manifeſtoit à moy dans ſa lumiere, & je regardois

qu'il rempliſſoit mon cœur d'impreſſions tres-agreables.

Le peu de conviction qu'ont nos eſprits de la Divinité de Jeſus, eſt cauſe que nous ſommes de ſi froids Chrêtiens, & que nous marchons ſi lâchement dans la voye de la Grace. Car qui croiroit bien un Jeſus être Dieu, feroit un ſingulier état de ſa doctrine, de ſes avis, de ſon procedé, & mettroit ſa gloire & ſes richeſſes à l'imiter. La croyance parfaite de la Divinité de Jeſus, emporte une ame depuis ſa converſion juſques à ſa perfection, luy fait tout mépriſer, tout donner aux pauvres, embraſſer les croix, les pauvretez, & les mépris. Tous les Chrêtiens qui enviſagent bien Jeſus Chriſt, deviennent ſes portraits; mais les Chrêtiens pauvres d'état par élection, ſont ſes particulieres images, luy reſſemblant dans l'état de la ſouveraine pauvreté, dans lequel il a voulu naître, vivre & mourir. Les ames où abondoit l'eſprit de Jeſus-Chriſt (comme preſque tous les Saints) ont embraſſé la profonde pauvreté. Plus une ame eſt pauvre, plus elle eſt riche; plus elle n'eſt rien, plus Dieu luy eſt tout, & plus il ſe plaiſt d'operer des merveilles en elle.

II. Jeſus ſe preſenta à mon eſprit dans ma ſeconde Oraiſon, me faiſant voir

en general les differents états de ſa vie ſouffrante, agiſſante, pratiquant les vertus, ſe repoſant, & contemplant comme le principe & la ſource de toute la pureté, où nos ames peuvent aſpirer dans les divers états de la vie interieure. Je conçûs qu'il y a premierement une pureté de ſouffrance qui eſt grande, quand l'on ſouffre ſi purement que l'on ne recherche point de ſoulagement; & quand Dieu met en cet état, on ſe tient abîmé dans les peines, plûtoſt que de s'élever à Dieu, l'ame ſçachant bien que par cette élevation elle ſe ſoulageroit, & quitteroit la Croix que Dieu veut qu'elle porte.

2. Il y a une pureté d'action, quand on n'agit, ſoit en l'interieur, ſoit en l'exterieur, que par la motion de Dieu, & pour des intentions tres-pures. Icy les raiſonnemens ſont retranchez, & on ne ſe porte à agir que quand on ſent les impreſſions de la Grace, & non parce que la raiſon le perſuade, quoy qu'elle ſoit une bonne regle: mais il y a des états où Dieu veut que les ames ſoient inviolablement ſoûmiſes, & que luy ſeul les faſſe operer en Dieu & pour Dieu. Il y a bien à travailler & à mourir avant que d'être en cet état-là.

3. Il y a une pureté d'intention, quand on n'enviſage en tout que le ſeul bon plaiſir de Dieu, & on ſe retire de pluſieurs

motifs excellens, mais qui paroiſſent un peu intereſſez, comme ſeroit d'être fidele, de peur de ſe rendre coupable, ou pour acquerir un plus grand amour. L'ame n'a aucun égard vers ſa perfection; mais elle vit du ſeul bon plaiſir de Dieu, qui s'accomplit en elle comme Dieu le veut; c'eſt cet accompliſſement de ſa ſainte Volonté en nos ames, qui doit être nôtre unique objet.

4. Il y a une pureté d'occupation, quand l'ame ne ſe divertit jamais de Dieu que par l'ordre de Dieu même, & par le mouvement de ſon eſprit, & ainſi on évite bien des viſites faites trop humainement, des paroles inutiles, des occupations ſuperfluës, & telle choſe eſt ſuperfluë à une ame, qui ne l'eſt pas à une autre: faut avoir égard à la Grace, fort differente dans les ames. Il y a auſſi bien des mortifications à ſouffrir pour avoir cette pureté; mais une telle ame ne doit craindre que l'infidelité.

5. Il y a une pureté de vertu, quand on pratique celle que Dieu veut; & une pureté de plaiſir ſpirituel, quand la partie ſuperieure de l'ame ne reçoit jamais aucun plaiſir volontairement des creatures, ny des choſes qui touchent les ſens, mais s'en tient ſeparée de volonté; & une pureté d'Oraiſon, quand l'ame attirée à

Dieu par luy-même, demeure en excés d'eſprit, élevée au deſſus de toutes les creatures, & unie parfaitement à luy. Une ame qui a une fois ſenty Dieu, voit une diſſemblance infinie entre luy & les plus ſaintes creatures, & entre en ſuite dans une tres-grande ſolitude interieure, & une ſeparation de tout ce qui n'eſt point Dieu. Toutes ces ſortes de pureté me parurent dans l'interieur de Ieſus Chriſt comme dans leur principe.

III. Ie connus en ſuite dans ma troiſiéme Oraiſon, que les myſteres, ou les états de Ieſus Chriſt, ne ſont pas ſeulement la cauſe exemplaire de nos érats, mais auſſi la cauſe efficiente : de ſorte que nous ne ſouffrons pas ſeulement pour imiter Ieſus dans la pureté de ſes ſouffrances; mais parce que Ieſus ſouffrant imprime en nous la propre vertu de ſon Eſprit, pour nous donner la grace de ſouffrir, & prendre part à ſes ſouffrances. Quand nous prions, ce n'eſt pas ſeulement pour imiter Ieſus contemplant, mais parce qu'il nous imprime l'eſprit & la grace de l'Oraiſon. C'eſt ainſi que Ieſus Chriſt fait tout en nous, & par nous; & cela arrive quand l'ame eſt poſſedée de Ieſus Chriſt en une maniere extraordinaire; de ſorte qu'il eſt comme l'ame de l'ame même, qui opere tout en elle, ſans qu'elle faſſe autre choſe que de ſe

tenir attentive à ſes divines operations. Pour ſe conſerver en cet état, il faut avoir une tres-grande pureté & une entiere fidelité. I'ay reconnu par experience, que toutes les tentations du diable ne nuiſent pas tant à l'ame, qu'une petite legereté, ou une ſaillie de nature mal mortifiée.

Combien de fois Dieu m'a-t'il fait experimenter que Ieſus ſe donnant à moy, & s'uniſſant a moy par la ſainte Communion, aneantit toutes mes penſées, paroles & affections; étant luy-même la penſée & la parole du Pére, il veut être toutes choſes en moy: il eſt mon remerciement, mon offrande, mon humilité, ma charité, mon reſpect, mes prieres & demandes; & je ne puis rien faire que d'être uniquement & tres-ſimplement en union avec luy; qui fait tout & opere tout en mon ame, aneantie en ſa preſence. Les paroles ſe tariſſent auſſi-bien que les penſées & les amours en la preſence du Verbe, qui parle au Pere pour l'ame qui le poſſede d'une maniere ineffable. O que de merveilles cachées qu'il n'eſt pas permis d'expliquer!

IV. Ie conſideray dans ma quatriéme Oraiſon, qu'étant Chrêtien j'avois une obligation abſoluë de me donner tout entier à l'imitation de Ieſus Chriſt; mais qu'outre cette obligation generale, j'a-

vois une vocation toute ſpeciale, dont je ne pouvois douter, de m'étudier aux états & aux diſpoſitions pauvres & abjectes de Jeſus Chriſt. Que pour le ſuivre en cette voye avec pureté, je dois m'éloigner de toute grandeur, me plaire dans le mépris & l'abjection; ſur tout tendre de toutes mes forces au parfait mépris de moy même. Depuis que Dieu m'a donné une certaine generoſité de ſuivre ſans nulle conſideration humaine, & par un ſacrifice abſolu de moy-même, la grace de ma vocation, quoy qu'apparemment j'en doive moutir, je me ſuis ſenti fortifié, & dans une grande paix & liberté d'eſprit, pour voler où Dieu m'appelle. Quel mal me peut-il arriver, quand je mourray pour un Dieu qui eſt mort pour moy?

Les pauvres par élection & deſir d'imiter Jeſus, ſont des objets particuliers de la Providence de Dieu; elle s'étend ſur tous les hommes, mais ſpecialement ſur les images vivantes de ſon Fils. Il eſt leur Pere d'une maniere admirable, & veille ſur eux plus que ſur les autres. Car ſeroit-il poſſible qu'il ne donnaſt pas du pain à ceux qui quittent tout le temporel pour luy plaire davantage, & l'aimer purement? Etouffons nos ſentimens humains, & quittons nos raiſonnemens ſur ce ſujet; allons où la Grace nous appelle, & ne crai-

gnons rien; ſi nous en mourons, à la bonne heure. C'eſt une haute grace de Dieu, de mourir pour la perfection de ſon ſaint Amour.

CINQUIE'ME JOUR.

Ieſus Zelateur des ames.

I. MOn application dans la premiere Oraiſon de ce jour, fut à Jeſus Zélateur des ames, pour leſquelles il a tout donné juſques à ſa vie. Je voyois ce que je ne pouvois comprendre, le zele infiny de Jeſus pour le ſalut des ames. Mon ame reçût, ce me ſemble, quelque petite participation de ce divin zele, & fut pouſſée à s'employer pour elles de toutes ſes forces, s'offrant à Dieu, pour faire & pour ſouffrir, dans cette veuë generalement, tout ce qu'il voudroit.

Mais je reconnus qu'il faut recevoir le zele des ames, & non pas s'ingerer ſoy-même, autrement l'on ne fait rien pour les autres, ny pour ſoy; l'on diſſipe ſon interieur, & l'on commet pluſieurs infidelitez & deſordes. Or on reçoit ce zele par le mouvement du S. Eſprit, & venant de ſa part, il ne gâte rien, mais nous perfectionne dans nos voyes, & augmente l'eſprit d'Oraiſon: il faut pourtant qu'ir-

ne ſainte diſcretion le conduiſe, pour ne rien faire ſans le mouvement de Dieu, afin de n'entreprendre rien au delà de nos forces, & pour ne nous ôter point à Dieu, en nous donnant au prochain.

Et puis il faut procurer le ſalut des autres ſelon nôtre Grace, les uns en prêchant & inſtruiſant, les autres dans la vie active, les autres donnant des aumônes corporelles ou ſpirituelles, les autres offrant leur vie contemplative, leurs auſteritez, leurs ſolitudes, leurs ſouffrances. Pluſieurs moyens ſervent au ſalut des ames, que chacun ſe ſerve du ſien.

II. Je fis ma ſeconde Oraiſon ſur ce divin Commandement qu'il nous a laiſſé comme par teſtament, étant proche de mourir pour nous : Que nous nous aimions les uns les autres, ainſi qu'il nous a aimez: Et je connus que quand on eſt bien entré dans le cœur de Jeſus Chriſt, & qu'on a penetré dans l'Oraiſon l'amour d'un Dieu vers les hommes, la Grace fait découvrir combien cette Charité divine a été gratuite, genereuſe, & magnifique. Gratuite, nous ayant prevenus de ſon amour, quand nous n'étions dignes que de ſa haine : Genereuſe, ayant ſurmonté toutes les difficultez, & vaincu toutes nos reſiſtances : Magnifique, ayant tout donné, même ſa propre vie. C'eſt avec ce zele

vrayement divin qu'il a aimé les ames.

Or il veut que nôtre charité pour le prochain, ſoit reglée ſur ce divin modele, & que nous l'aimions hautement, c'eſt à dire par des motifs tous divins, & pour accomplir le bon plaiſir de Dieu qui nous a fait ce Commandement; & que nous l'aimions auſſi genereuſement, c'eſt à dire ſans prendre garde aux averſions & antipathies naturelles, aux imperfections qui nous choquent, aux maux ou aux torts qu'ils nous ont pû faire, s'il eſt de bonne ou de mauvaiſe hûmeur, s'il correſpond ou non à nôtre amitié; il veut que nous exprimions en nous la perfection de nôtre Pere Celeſte, qui fait pleuvoir ſur les bons & ſur les méchans; & de Jeſus Chriſt, qui a enfermé dans ſon ſacré Cœur durant ſa vie mortelle, tous les hommes, même ſes plus grands ennemis. O combien de grands Saints, conſiderant avec quelle ardeur Jeſus Chriſt a aimé nos ames, & ce qu'il a fait pour leur ſalut, ont brûlé d'un ſaint zele, & ſe ſont conſommez dans les travaux, pour procurer le ſalut de ces cheres épouſes de nôtre Seigneur! Que nous avons peu de zele pour Dieu, peu de zele pour le prochain, & peu de zele pour nous-mêmes!

III. Ma troiſiéme Oraiſon ſe paſſa à con-

ſiderer avec beaucoup de ſentimens le prodigieux miracle des bontez de Jeſus, qui ſemble s'oublier & ſortir de ſoy-même, dépoſer ſes grandeurs & ſa majeſté, pour ſe rabaiſſer à rechercher nos ames, les careſſer & les aimer avec autant d'ardeur, comme ſi elles contribuoient beaucoup à ſa felicité : il les previent avec des bontez admirables ; & quoy qu'infideles & tres-indignes de ſon amour ; il leur fait ſenſiblement connoître qu'il les aime, leur repetant à l'oreille du cœur d'une façon inexplicable : Ma ſœur, mon épouſe, aimez-moy, car je vous aime, & je veux prendre mes delices avec vous ! Sçavez-vous bien qui je ſuis ? C'eſt moy qui ſuis vôtre Dieu, vôtre Createur, & vôtre Sauveur : C'eſt moy qui ſuis venu du ſein de mon Pere en ce monde, exprés pour vous rechercher, & pour vous dire que je vous aime : O ame ! tout Dieu que je ſuis, je languis d'amour pour toy, & te demande la pareille.

Mon ame ainſi prevenuë des benedictions de ſa douceur ; & touchée fort ſenſiblement, n'avoit point de paroles pour exprimer ſa reconnoiſſance. O mon Dieu, diſoit-elle, vous êtes mon amour, je vous aime, & vous aimeray eternellement de toutes mes forces ; car que vous puis-je rendre autre choſe que de l'amour pour

de l'amour ? C'eſt une grande merveille de l'amour, d'abaiſſer la grandeur de Dieu juſques aux recherches de l'ame ; mais ce n'en eſt pas une moindre, qu'il faſſe ſortir cette ame hors d'elle-même, & luy faſſe oublier ſes miſeres extrémes, pour l'élever juſques aux embraſſemens amoureux d'un Dieu, & prendre poſſeſſion de ſon cœur, comme d'un treſor qui luy appartient. Cela ſemble hardy ; mais c'eſt un des excés de Jeſus Zelateur des ames. Son amour qui le captive, & qui l'aneantit, éleve une ame à ces amoureux exercices, luy ôtant la veuë de ſes indignitez, & luy découvrant les beautez de ſon Bien-aimé.

IV. J'eus une veuë dans ma quatriéme Oraiſon, & une impreſſion fort agreable de Jeſus aneanty & penitent. Je voyois qu'il s'eſt aneanty comme creature devant ſon Pere Eternel, pour honorer ſon Eſtre ſouverain, par le ſacrifice de tout luy-même qu'il continua dans tous les momens de ſa vie, & qu'il conſomma ſur la Croix. Je voyois auſſi qu'il avoit été Penitent, & que s'étant chargé de nos pechez, il en a fait continuellement la penitence, pour honorer la Juſtice de Dieu ſon Pere, pour ſatisfaire les deſirs de l'amour qu'il portoit à nos ames.

Aimons donc, mon ame, à ſon imita-

tion & reſſemblance les peines & les croix, en eſprit de penitence & d'aneantiſſement. Ie ſuis grand pecheur, & partant je dois entrer dans un vray eſprit de penitence, & faire un bon uſage en cet eſprit, des maux & des infirmitez qui m'arrivent. Ma principale affaire en ce monde doit être de m'aneantir & ſouffrir, m'aneantir pour faire hommage à la grandeur infinie de Dieu, ſouffrir en punition de mes grands pechez. Aprés la Confeſſion n'ayant eu qu'un *Gloria Patri* pour ma penitence, il me vint en penſée, en une maniere qui me fit grande impreſſion: Qu'il n'y a point de petites penitences quand elles ſont unies aux ſouffrances de Ieſus, qui par elles a fait penitence devant ſon Pere, de nos crimes. Il me ſembloit qu'un ſeul *Ave Maria* abîmé dans les ſouffrances du Fils de Dieu, qui ſont d'un merite infiny, & qui ſatisfont infiniment le Pere Eternel, devient une penitence qui ſatisfait auſſi d'une façon admirable pour nos pechez. Mon ame ſe conſola de cette verité, & n'eut plus de veuë que d'unir ſes petites croix à la Croix de Ieſus.

SIXIE'ME JOUR.

Ieſus Contemplant & Ioüiſſant.

I. NOSTRE Seigneur me prevint dans mon Oraiſon du matin d'une ſi grande abondance de conſolations, qui me ſembloit avoir quelque part à l'état de la joüiſſance, qui eſt le propre de la vie future. O joüiſſance amoureuſe, qu'à mon avis vous purifiez les ames! vous les détachez de toutes creatures, vous les mettez dans un doux martyre, vous les crucifiez avec vous, mais c'eſt une croix qui fait mourir & vivre tout enſemble: vous éclairez, vous purifiez, vous échauffez, vous mortifiez, vous encouragez, vous dégoûtez, vous faites joüir, vous faites mourir. Vous m'avez été ſuſpecte, car je ne vous connoiſſois pas dans l'ame de mon Sauveur ſouffrant. D'abord je n'y appercevois que des abandonnemens & des ſouffrances interieures. Neanmoins, ô belle joüiſſance! vous êtiez retirée au plus haut de cette Ame divine, qui étant abſorbée dans la Divinité, étoit abîmé dans des delices infinies. Vie divine de mon Ieſus ſouffrant, que vous êtes cachée, & que vous êtes belle & raviſſante!

Il ne faut que goûter un peu de cet Ocean de volupté, pour enyvrer toutes les ames des hommes, & tous les Anges du Paradis. C'eſt cette vie bienheureuſe que quelques ſerviteurs de Dieu vous honorant par les joüiſſances continuelles qu'il verſe en leurs ames. C'eſt un grand ſecret de la vie interieure, d'être fort paſſif aux operations de Dieu en nous, ſoit qu'il nous donne des impreſſions douloureuſes & crucifiantes, ſoit qu'il nous en donne de ſavoureuſes & beatifiantes. Nôtre fidelité conſiſte purement à correſpondre à ſes deſſeins ſur nous, ſans leur donner le change. Si ſon bon plaiſir eſt de faire de nôtre ame un lieu de delices, il ne faut point tendre à l'excellence de l'état crucifié. Toutes les voyes de Dieu ſont bonnes en elles-mêmes; mais celle en laquelle il nous veut mettre eſt la meilleure pour nous. O que l'état de mon Jeſus ſouffrant eſt adorable! Que celuy de la joüiſſance eſt admirable! Il faut s'appliquer à les adorer, & à s'y conformer ſelon les deſſeins de ſa divine Sageſſe.

II. J'ay trouvé une image de Jeſus contemplant durant ſa vie mortelle; cette poſture qui me ravit, m'occupa dans ma ſeconde Oraiſon, je ne pouvois me contenter de le regarder; je l'adorois; je l'admirois, je le cheriſſois dans cette diſpoſition,

& mon ame étoit toute charmée de le voir dans l'abîme d'attention qu'il a pour la grandeur de Dieu ſon Pere, & la profondeur de ſon occupation à la Divinité. Je m'y occupois auſſi pour luy & avec luy, entrant tant que je pouvois dans l'union de ſes entretiens divins. O Jeſus contemplant ! Jeſus occupé de vôtre Pere, avec qui vous paſſiez les nuits, qui devenoient de grands jours de l'eternité ; Jeſus vivant d'une vie retirée dans l'Eſſence divine, vous êtes l'objet de mon amour, je ne voy rien de ſi beau que vous êtes en cet état.

Mon ame n'a point de plus grande douceur en terre que de regarder Jeſus, & penſer à luy, & d'en parler, & de ſoûpirer aprés ſa preſence. O quand Jeſus vient dans un cœur, qu'il le rend heureux ! Je ne ſçay comment Jeſus vient en l'ame, mais il y eſt plûtoſt qu'elle ne s'en apperçoit, & la remplit de benediction, luy faiſant éprouver qu'il eſt ſon bon-heur & ſa vraye felicité. Helas, quand me ſera-t'il donné que Jeſus me ſoit totalement imprimé en l'ame, & qu'il ne ſorte jamais de chez moy ? Je ſoûpire aprés cette grande grace, pour laquelle je donnerois tout ce que j'ay au monde. Trouver Jeſus de la ſorte, c'eſt une beatitude commencée; il faut tout perdre pour cela. Venez, ô mon bon-heur, & vous établiſſez au fond

de mon cœur ſi parfaitement, que mon ame ne ſe puiſſe plus jamais ſeparer de vous : je ne vous demande de toutes vos graces, que celle que vous me ſoyez toûjours preſent, que je m'occupe toûjours de vous, & que j'aye part aux admirables diſpoſitions de vôtre vie contemplative.

J'ay veu l'épouventable, & comme l'infinie difference qu'il y a entre s'occuper aux creatures, & s'occuper de Ieſus Chriſt ; entre la vie ſenſuelle & la raiſonnable, & la vie divine de la Grace, mais cela ne ſe peut connoître ſi Ieſus luy-même ne nous imprime ſes maximes, ſon eſprit, ſes ſentimens, pour aimer ce qui crucifie la vie ſenſuelle, & ce qui confond la raiſonnable.

III. Ie remarque que ma devotion vers la tres-ſainte Humanité s'accroiſt tous les jours, & que mon ame ſe ſent attirée par des attraits ſi particuliers ; qu'auſſi-toſt que je me mets en oraiſon, Ieſus eſt occupant mes puiſſances, & me découvre toûjours quelque choſe de ſes grandeurs. I'ay reçû cette grace de ſa bonté dans ma troiſiéme Oraiſon, aprés laquelle Ieſus m'eſt connu tout autrement qu'il n'étoit : & quoy qu'il ſoit inacceſſible à la creature, à cauſe de ſes divines & infinies perfections ; neanmoins il ſe fait connoî-

tre quelquefois, & ſe manifeſte plus clairement. L'on ne donneroit pas cette veuë plus claire de Ieſus pour tous les treſors du monde. L'ame qui en eſt gratifiée s'eſtime ſi riche, qu'elle ne peut plus avoir que du mépris pour toutes les creatures, les regardant comme de la bouë & de la fange, & s'uniſſant tres-intimement à ſon Ieſus connu, comme à ſon unique treſor, & pour ſçavoir les admirables effets que produit cette veuë claire de Ieſus dans l'ame, il faut les avoir experimentez.

Il eſt vray qu'il y a bien à dire entre la veuë de Ieſus, & la veuë de Ieſus; & qu'au commencement de la vie ſpirituelle l'ame eſt quaſi toute dans le ſenſible de l'Humanité ſainte; mais dans le progrés on reçoit de ſi pures lumieres de Ieſus, que c'eſt Ieſus tout diviniſé, & d'une maniere que l'ame goûte, mais elle ne peut exprimer quel eſt l'objet de ſa veuë. L'on reçoit dans cette diſpoſition beaucoup de part à la Grace & à l'eſprit de Ieſus Chriſt; car ſes états humains & ſes baſſeſſes paroiſſent ſi élevées & ſi eminentes, que l'on ne trouve rien de ſi beau, de ſi grand, & de ſi precieux, & qui charme l'ame ſi puiſſamment. O qui connoîtroit bien Ieſus Chriſt! ô qui pourroit voir les richeſſes ineſtimables, les raretez inappreciables qui ſont renfermées dans ſa Perſonne!

IV. Ma quatriéme Oraiſon fut d'ouvrir ſeulement les yeux de l'ame pour voir Jeſus Chriſt, comme on ouvriroit ceux du corps pour enviſager quelque objet que l'on conſidereroit attentivement ſans peine & ſans ſe laſſer. Cette veuë me remplit d'une telle joye, que je ne la pouvois toute contenir dans mon ame; elle mouroit à toutes choſes, & à elle-même, pour s'écouler toute vers ce divin Objet. Je me trouvay dans une diſpoſition aſſez ſemblable à celle d'un homme yvre : Il eſt comme mort, il n'eſt plus luy, il ne ſçait plus ce qu'il dit; il n'eſt plus capable d'aucune affaire, il ne ſe conduit pas luy-même, il eſt tout dans ſon yvreſſe, laquelle le poſſede ſeule, & en bannit le reſte.

La joüiſſance fait le même dans l'ame, & tandis qu'elle dure, l'homme n'eſt capable de rien que de ſa joüiſſance, ou plûtoſt joüir de la joüiſſance que Dieu prend en ſoy-même. Telles ames ſont ſouvent crucifiées, ſoit par les directeurs, ſoit par elles-mêmes; car elles craignent, & ceux qui les conduiſent craignent auſſi que ce ne ſoit oiſiveté; on croit qu'il vaut mieux ſouffrir, & qu'il eſt plus utile d'aider le prochain, que l'amour propre ſe repaiſſe aiſément d'une ſi douce occupation; c'eſt ce qui feroit que l'ame ſe retireroit volontiers de la joüiſſance où Dieu la met,

& par

& par conſequent ſe mettroit hors des voyes de Dieu, ſi elle n'étoit aidée d'une grace bien particuliere, qui la conſerve où Dieu la veut.

Une ame pour être capable de cette grace, doit être dans une grande pureté, dégagée, & morte à toutes choſes exterieures & interieures, indifferente à toutes les diſpoſitions où Dieu la voudra mettre, prête à être privée de celles qu'elle reçoit, & qui luy ſemblent tres-excellentes : de ſorte qu'elle ne ſoit autre choſe qu'une pure capacité d'adherer à Dieu & à ſes divines operations, en la maniere qu'il voudra. Enfin nôtre ame ne doit avoir autre exercice que d'être toute delaiſſée & abandonnée à la conduite de Dieu, pour conſentir à tout ce qu'il luy plaira d'ordonner & d'operer en nous. O que la foibleſſe humaine eſt grande ! & que l'imperfection de la creature met ſouvent d'obſtacles aux deſſeins de Dieu.

SEPTIEME JOUR.

Jeſus nôtre Exemplaire, & nôtre Guide.

1. JE conſiderois dans ma premiere Oraiſon, que comme Jeſus a été ſcandale aux Juifs, & folie aux Gentils ; de ſorte que la croyance & la vie d'un

Dieu-Homme mourant en Croix, étoit une pure extravagance, au reſpect de ces pauvres aveugles : De même la theorie & la pratique d'une vraye vie chrêtienne, eſt une pure folie aux ſages de ce monde, qui ne la peuvent comprendre ; auſſi eſt-elle élevée au deſſus des ſens & de la raiſon, & toute ſpirituelle, & dans un renoncement continuel à ſon inclination. Helas que la pratique de la vie chrêtienne eſt rare ! Car aimer les croix & les mépris, les pauvretez & les baſſeſſes, ſe réjoüir des perſecutions, preferer les maximes de la Foy à toute ſageſſe humaine, c'eſt un procedé bien extraordinaire à des hommes de chair, dont quaſi toutes les connoiſſances ſont par les ſens. Si la Grace ne nous éleve continuellement à cette admirable lumiere de la Foy, nôtre pauvre ame eſt poſſedée de la raiſon, qui luy donne des tenebres, & l'empeſche de voir les veritez chrêtiennes.

Je comprens auſſi à l'aide de la même Grace, que comme Jeſus a été toûjours ſouffrant & dans les privations, nous devons auſſi porter les mêmes états, & nous plaire de ce que nôtre vie eſt pleine de croix & de douleur, de contrarietez & de privations, de lumieres & de conſolations, ne s'attendre, ne deſirer, & ne s'accoûtumer qu'à cela. La vie pauvre,

retirée & abjecte que j'ay reſolu de mener, conformément à ma vocation, ſera ſans doute folie aux gens du monde, & me paroîtra ſouvent telle à moy-même, & une imprudence : mais courage, la Foy vive me fera bien voir le contraire. Au procedé d'un vray Chrêtien, il n'y a pas de raiſonnemens humains, mais il y en a de divins, & de tres-eminens, car il faut ſouffrir pour faire penitence, & aimer les pauvretez pour être dans le pur amour, qui mépriſe tout pour poſſeder Dieu.

II. Cette veuë me fit grande impreſſion dans ma ſeconde Oraiſon, que Jeſus n'a pas pris plaiſir ſans neceſſité de nous preſcrire des maximes ſi rudes. Il connoiſſoit par ſa Sageſſe que la corruption de nôtre interieur étoit grande, que nôtre inclination étoit continuelle vers les creatures, & que partant pour vivre en ſon amour il falloit des renverſemens & mortifications continuelles. Qui plus renonce, & qui plus retranche, plus auſſi il aime. Jeſus a établi la perfection ſur deux hautes montagnes, le Calvaire & le Thabor ; en l'un on va à la perfection de la mortification, en l'autre à la perfection de l'Oraiſon ; en toutes deux à la ſublimité de l'amour.

Pour ſuivre Jeſus Chriſt ſur l'une & l'autre de ces montagnes, il faut vivre ſans

creatures, & ſans plaiſir humain ; & pour cet effet l'ame a beſoin de ne ſe relâcher jamais de l'amour de la croix & de la parfaite mortification. Puis elle doit beaucoup aimer la ſolitude, & ne ſe charger que des emplois que Dieu voudra d'elle, de peur de s'embaraſſer, de ſe fatiguer, incapable de ſuivre les attraits de ſa vocation. Mon ame ſeroit-ce pas une choſe épouventable de quitter un Dieu qui vous a creée du neant pour être toute à luy, qui vient tout exprés du Ciel pour vous conduire avec luy au ſein de ſon Pere, pour vous répandre aux creatures, & mépriſer ſes recherches ; & les deſirs qu'il a de prendre avec vous ſes delices ; quelle horrible infidelité ! O qu'il ſe paſſe de grandes choſes dans l'interieur, que l'ame aneantit, n'étant pas aſſez fermée aux creatures.

III. Le ſujet de ma troiſiéme Oraiſon fut l'œconomie admirable de l'Incarnation du Verbe, où j'admirois quel excés d'amour & de bonté a pû faire que Dieu fuſt homme, & que l'homme devinſt Dieu. J'avois de profonds reſpects pour cette adorable Humanité toute abîmée dans la Divinité, & regardois avec une confiance toute amoureuſe la Divinité comme aneantie dans l'Humanité, laquelle me paroiſſoit comme un vaiſſeau

d'honneur, où elle ſe renfermoit avec des complaiſances infinies. Auſſi cette Humanité diviniſée de la ſorte, n'a des complaiſances que pour la Divinité, de laquelle elle reçoit des impreſſions étranges, à ſçavoir de s'aneantir, de ſe crucifier, d'être pauvre, abjecte, & mépriſée. Car aprés que Dieu s'eſt donné à l'homme, il luy inſpire des inclinations de ſouffrances, de croix & de mépris. De ſorte que c'eſt par l'impreſſion divine que l'Humanité de Ieſus deſire les mépris & les croix. Ces déſirs ne croiſſent point dans elle; c'eſt à dire, ne ſont pas ſa production, mais ils ſont imprimez dans elle.

O Ieſus! quand vous faites communication de vous-même à une ame, vous vous imprimez en elle avec tout ce que vous avez reçû de vôtre Pere, non ſeulement avec la Divinité & l'Humanité, mais auſſi avec les impreſſions aux croix & aux ſouffrances. Et quand une ame ſent en elle-même le plus fort mouvement vers les ſouffrances & les mépris, c'eſt pour lors qu'elle entre plus purement dans vôtre communication, & qu'elle a des aſſeurances que vous vous communiquez plus purement à elle. Car vôtre Eſprit, ô bon Ieſus, eſt tout imprimé par la divinité de telles impreſſions: & l'ame où vous regnez reçoit ainſi infailliblement de pa-

reilles impreſſions de vôtre preſence.

IV. Je fus touché d'un fort grand deſir dans ma quatriéme Oraiſon, de ſortir de cette vie pleine de pechez, & privée de la veuë de Dieu & de Jeſus Chriſt. O qu'il eſt fâcheux de ne pouvoir contempler à ſon aiſe cette beauté infinie, cette eſſence pleine d'infinies perfections, & ne pouvoir voir Jeſus Chriſt, cet admirable compoſé; l'objet des amours du Ciel & de la terre! Je laiſſay penetrer mon cœur de ce deſir. O quand verrons-nous Jeſus, & quand quitterons-nous cette priſon du corps? ſerons-nous encore long-temps en cet exil? Quel croix de vivre, quel ſupplice c'eſt que cette vie, & que la mort ſera la bien venuë!

Il faut languir d'amour pour la beauté infinie de Jeſus Chriſt, & ſoûpirer aprés ſa poſſeſſion; il n'y a rien ny au Ciel ny en la terre, qu'on doive deſirer que cela. Mon ame, ne t'amuſes plus aux creatures, aimes les croix, qui ſont le chemin de la beatitude. Eſt-il poſſible qu'on croye un Jeſus Chriſt, & qu'on ne meure point du deſir de le voir? Craindre ſi fort la mort, c'eſt un ſigne qu'on ne deſire guere de voir les beautez infinies d'un Dieu, puiſque cela ne ſe peut faire ſans mourir. O mort, le but de mes deſirs, venez, & me mettez en poſſeſſion de l'objet de mon

amour. Mourez, mon ame, de la mort d'amour, en attendant & en deſirant avec paix & reſignation de mourir de la mort naturelle ; c'eſt à dire, quittez-vous vous-même pour perdre vôtre vie en celle de Jeſus, qui eſt une ſource de vie, & n'ayez plus ny amour, ny vie, ny operation ſi ce n'eſt en luy & par luy. *Vivit in me Chriſtus.*

HUITIE'ME JOUR.

Jeſus nôtre lumiere.

I. JESUS fut preſent à mon eſprit dans ma premiere Oraiſon, comme la lumiere du monde, qui me découvroit dans les myſteres de la Religion une beauté qui m'étoit nouvelle, & qui me faiſoit voir la vanité des creatures, & les vaines ſottiſes des hommes, qui preferent les tenebres du menſonge à la lumiere de la verité, *inſanias falſas.* Un rayon de lumiere opere des merveilles dans une ame, & a de grandes ſuites par les impreſſions qu'elle y laiſſe ; car elle fait connoître ſes veritez d'une maniere toute autre que les ſeules lumieres de la raiſon, ou même de la foy. Quand nous ſommes la nuit dans le cabinet d'un grand Roy, nous ſçavons bien qu'il y a pluſieurs belles pieces ; nous pourrions ſçavoir le nombre, la grandeur

& la valeur des pierreries, la rareté des peintures, & tout le reſte que nous ne voyons pas : mais quand la ſeule petite pointe du jour vient à paroître, & que nous commençons d'entre-voir toutes ces richeſſes, leurs beautez & leurs excellences, & que toute la belle diſpoſition de ce cabinet nous donne dans les yeux, nous en ſommes tout autrement charmez, & nous les admirons davantage.

O quand il plaiſt à Dieu nous faire entre-voir ſes beautez divines, découvrant à nôtre ame un ſeul petit rayon de cette lumiere, qu'il cache en ſes mains ; alors l'ame touchée extraordinairement, les admire ſans comparaiſon plus qu'auparavant, & ne ſçauroit plus faire état des creatures. La Foy nous rend à la verité certains des choſes, mais nous laiſſe dans la nuit, ſans nous donner les moindres lumieres. Un ſeul petit rayon des yeux de Ieſus, quand il luy plaiſt d'éclairer une ame, la confirme, la fortifie, l'anime, & la conſole ſouverainement. Que ceux qui ſont prevenus de ſes faveurs, les racontent : *Accedite ad eum, & illuminamini.*

II. Ie connus dans ma ſeconde Oraiſon, que quand il plaiſt à Ieſus Chriſt ſe manifeſter à une ame, il luy répand une certaine lumiere qui luy donne une docilité merveilleuſe à croire, & à être faci-

lèment convaincuë des veritez du Verbe incarné. Elle a une certitude, & comme une experience, que tout ce qui eſt en luy, ſes actions, ſes penſées, ſes paroles, ſon procedé, ſa doctrine, ſes ſouffrances, les états de ſa vie mortelle, étoient divins, & glorifioient ſouverainement ſa Divinité. I'avois plus de plaiſir à voir ainſi Ieſus Chriſt dans ſes myſteres, & mon eſprit s'y peinoit moins que ne feroit mon œil à regarder un beau parterre de fleurs. O ſcience de Ieſus, que vous êtes douce & admirable! toutes les autres connoiſſances ſont de pures ignorances & des vanitez. I'éprouve un peu par la miſericorde de Dieu, ce que c'eſt que de connoître Ieſus, mais je ne le puis dire. Tant plus cette divine connoiſſance croiſt, tant moins puis-je m'expliquer. La ſeule attention douce & profonde à Jeſus, m'occupe l'eſprit, & m'ôte la parole; elle me retire de toutes les creatures & de tous les entretiens, & ne me donne liberté que de converſer avec le Bien-aimé; qui me ravit à ſoy, & m'attirant hors de moy-même.

O monde, que vous êtes aveuglé de ne voir pas la beauté des états pauvres & abjets de Jeſus! ſa doctrine & ſes maximes ſeules ſont la vraye lumiere qui éclaire. Tout ce que vous avez, ô monde ignorant, monde ſeduit par le Prince des

tenebres, vos lumieres, ſont de profondes tenebres : vos opinions ; vos occupations, vos eſperances, vos deſirs, vos craintes, vos entretiens, tout n'eſt que confuſion & tenebres ; vous trébuchez à chaque pas, parce que vous marchez ſans lumiere, & vous n'en ſortirez jamais que par Jeſus-Chriſt. Car comme le Soleil eſt le principe de toute la lumiere corporelle, & en ſon abſence ce ne ſont que tenebres corporelles ; ainſi Jeſus eſt le Soleil & le principe de toute lumiere ſpirituelle & divine ; où il n'éclaire point, c'eſt à dire où ſa doctrine n'eſt pas connuë, ce ne ſont que tenebres ſpirituelles : *Ego ſum lux mundi, qui ſequitur me, non ambulat in tenebris.*

III. Ma troiſiéme Oraiſon, fut un étonnement quaſi continuel d'avoir ſi peu connu Jeſus Chriſt, & de l'aveuglement extréme où j'ay vécu par le paſſé. A preſent j'ay une veuë preſque continuelle, & un empreſſement doux & amoureux de regarder cet admirable objet ; ce qui fait que je tiens les momens perdus, qui ne ſont point remplis de ſa veuë. Un regard amoureux vers Jeſus me guerit de tous maux. Car quand mon ame eſt preſſée ou de crainte de ſon ſalut, ou de l'experience, de ſes miſeres, ou de la veuë de ſes pechez, ou des difficultez de ſa perfection : une

œillade de Jeſus, diſſipe aiſément toutes ces peines, & donne le calme à mon ame.

Je voy, ce me ſemble, aſſez clairement que la défiance de nôtre eſprit, & la confiance en Jeſus, l'amoureuſe liaiſon avec luy, ſe tenir à ſes pieds à l'oraiſon, ou en quelqu'autre maniere auprés de luy, ſelon que la Grace nous le donnera, eſt un excellent moyen de bien faire oraiſon, d'y recevoir du Pere des lumieres tout ce qui nous eſt neceſſaire pour nous avancer dans nôtre voye.

Il faut bien remarquer que ce ſont les lumieres & les ſentimens de la Grace qui nous rendent meilleurs, & plus unis à Dieu, produiſant en nous les vertus, & détruiſant les vices, & non pas les lumieres & ſentimens naturels. Par exemple: Je puis voir ma fragilité & mon infirmité par connoiſſance acquiſe par mes propres experiences, par une certaine ſcience que nous avons, que les hommes ſont miſerables, & ſujets à faillir; ou je connoîtray la même choſe par une lumiere de Grace. Celle-cy, avec la connoiſſance qu'elle me donne, donne auſſi la force & le courage de m'humilier, de me défier de moy-même, d'avoir recours à Dieu: l'autre ne fait aucun pareil effet, mais laiſſe l'homme tel qu'il étoit dans ſon orgueil & ſes miſeres, ou peut-être

le laiſſera pire, dans la triſteſſe & le découragement.

IV. Nôtre Seigneur me donna tant de veuës & de ſentimens dans ma quatriéme Oraiſon ſur ſa Perſonne adorable, que je ne le puis dire. Les yeux de mon eſprit étoient fixes & arrétez à voir les beautez, les bontez, les grandeurs, & les perfections divines qui paroiſſent dans cet admirable compoſé; & ma volonté ne pouvoit ſe ſouler du plaiſir qu'elle y prenoit. O que le bonheur que reçoit une ame eſt grand, quand le rideau des myſteres divins luy eſt un peu tiré! J'aurois demeuré, ce me ſemble, toute ma vie avec plaiſir dans le regard de ce divin objet. Sur tout je conſiderois que la ſainte Ame de Jeſus étoit remplie de pures lumieres de la Divinité, qui luy faiſoient connoître le procedé qu'elle devoit tenir durant ſa vie mortelle, à executer les decrets eternels: l'admirable Sageſſe, de choiſir une vie humble, pauvre, & ſouffrante, pour regler les hommes, & leur donner exemple. Que la ſageſſe du monde me ſembloit fauſſe & pernicieuſe, & une pure folie!

Mais je ne ſçaurois guere m'y arréter ne pouvant détourner mes yeux de la veuë de Jeſus, où tout me charmoit & me ſembloit admirable. Juſqu'aux moindres

parties, ou de ſon divin Corps, ou de ſa tres ſainte Ame, le moindre de ſes regards & la plus petite de ſes paroles; un ſeul de ſes ſoûpirs, ou une de ſes larmes, eſt à preſent pour moy l'objet d'une beatitude infinie, & me ſemble que cela peut ſuffire à occuper une ame eternellement, car tout cela eſt divin. Mais il faut que la contemplation de Dieu ſoit accompagnée de ſon imitation, & entrer par la conduite de ſa Grace dans les états pauvres, abjets, & ſouffrant; en vain on penſeroit s'avancer par une autre voye. La ſeule imitation & conformité à Jeſus, rend l'ame capable de la pure contemplation; & auſſi reciproquement; la contemplation ſert à ſe mettre & ſe conſerver dans cette conformité.

NEUVIE'ME JOUR.

Jeſus Souffrant & Mourant.

JEsus dans l'idée d'un *Ecce Homo*, couronné d'épines, la robe de confuſion ſur les épaules, ſoufflété, baffoüé, mocqué, craché & flagellé; fut en ce jour l'objet de mon Oraiſon du matin. Je prenois grand goût à le voir en cette poſture, quoy que plein de compaſſion & de ſouffrance, parce que luy-même ne fut jamais plus ſatisfait, n'ayant jamais plus

ſatisfait ſon Pere. Je luy diſois inceſſamment : Jamais, ô mon Jeſus ! vous ne fûtes ſi paré. Toute la gloire du Thabor ne vous rend pas ſi beau : Le Pere Eternel a ſans doute des complaiſances infinies de vous voir en cet état ; car vous êtes tout revêtu de ſacrifice, étant tout revêtu de douleurs & de confuſions, de mépris & d'aneantiſſemens.

Dans cet entretien je communiay, & reçûs mon Jeſus ainſi paré, qui me dit interieurement : Je viens à toy pour te parer comme moy ; Tu ne me ſeras parfaitement agreable, ny à mon divin Pere, juſques à ce que tu me reſſembles. Je me ſentis dans un grand deſir de cela, & aimay tous les affronts, les pertes, & les confuſions que les accidens m'apporteroient, comme autant d'acheminemens pour reſſembler à Jeſus *Ecce Homo*. Je ſuis donc demeuré beaucoup conſolé, & fortifié, & tres-devot à Jeſus en cet état, qui me revient plus que tous les autres myſteres de ſa ſainte Paſſion.

II. Mon ame ſe ſentit attirée dans ma ſeconde Oraiſon, avec un goût extraordinaire à voir ce grand ſpectacle qui charme les yeux de Dieu le Pere, qui conſole tout le Paradis, & qui épouvente l'Enfer, Jeſus attaché en Croix. Elle découvroit un certain rayon de beauté qui luy faiſoit

voit les horreurs du Calvaire, comme une choſe admirablement belle. Mon Dieu, diſoit-elle, que cet objet eſt raviſſant ! que de plaiſir d'enviſager la beauté d'un Dieu mourant pour les hommes ! De vous dire où eſt cette beauté, elle n'eſt pas ſur ſon viſage, car il eſt tout défiguré; mais elle eſt dans les bontez de Dieu, qui éclatent, & dans le triomphe d'un amour incomparable, qui ſacrifie la vie d'un Dieu pour les hommes. Le Pere Eternel prend des complaiſances extrêmes dans cette beauté.

Je ne ſçay pourquoy tant de playes; les crachats, les contuſions, & le ſang qui coule ſur ſon ſacré viſage ne le défigurent point à mes yeux; ſinon que la beauté de la Juſtice, qui ſe glorifie infiniment en luy, luy donne une grace ineffable. En cet état Ieſus me paroiſt le plus beau des hommes. O Ieſus, que vous êtes admirable en beauté, vous raviſſez les yeux qui vous voyent ! O Ieſus ſouffrant, la beauté même, penetrez-moy ſi fortement, que je n'aime que vous, & les états où je vous voy.

La Grace que cette veuë a laiſſée dans mon ame, a été une eſtime toute particuliere, & un amour pour les ſouffrances. Ie ne voy rien de plus beau au monde aprés qu'elles ont pû orner un

Dieu même, & le rendre l'objet des complaiſances de Dieu le Pere. Jeſus Chriſt a ſanctifié & diviniſé tous les états de miſere, pauvreté, mépris, & douleurs où il a paſſé, & les a rendus des ſources de graces pour les ames qui ſont avec eſprit dans ces mêmes états. Si tous les lieux ſaints où Jeſus Chriſt a été, ſont en ſinguliere veneration, beaucoup plus le doivent être les états de Jeſus Chriſt. Si les gens du ſiecle tiennent à grand hônneur de participer en quelque choſe aux grandeurs du Roy : combien un Chrêtien veritable ſe doit-il croire heureux & honoré de participer aux humiliations & aux douleurs de Jeſus ſon Roy ? La couronne & le ſceptre ſont la gloire du Roy : la pauvreté, les mépris, & les douleurs, ſont la gloire du ſerviteur de Jeſus Chriſt.

III. Dans ma troiſiéme Oraiſon je fus penetré d'un ſentiment extraordinaire à la veuë de Jeſus ſouffrant & mourant en croix. Ne pouvant comprendre comment la grandeur infinie d'un Dieu s'abaiſſoit juſques-là, je diſois : Que ne laiſſez-vous perdre plûtoſt toutes les creatures ? car il eſt ſans comparaiſon plus juſte que le genre humain ſoit damné, que vous, ô Jeſus Dieu & Homme, receviez la moindre bleſſure. Mais en ce chef-d'œuvre de vôtre amour, vous ne regar-

dez qu'à ſatisfaire à la charité que vous portez à vos pauvres freres. Souffrez donc & mourez, puiſque vous le voulez ô Jeſus.

Je conçûs les obligations eternelles que nous avons à Jeſus Chriſt, en ce qu'il meurt pour nôtre ſalut ; & il me ſembloit que juſques à preſent j'avois été comme dans les tenebres, au regard de cet incomparable benefice de Jeſus. C'eſt le vray, c'eſt le fidele amy. Helas ! il n'eſt point connu ny reconnu, il n'eſt point aimé ny remercié. Jeſus aime juſques à donner ſa vie, & on ne luy rend point d'amour reciproque. Quelle prodigieuſe inſenſibilité des hommes ! Jeſus Chriſt eſt-il donc un Dieu étranger ? eſt-il point le nôtre ? l'hiſtoire de ſa ſainte Paſſion paſſe-t'elle chez nous pour une hiſtoire profane ou indifferente ? cette ſanglante tragedie du Calvaire doit-elle pas remplir tous les Chrêtiens de douleur & d'amour ? Je ſuis honteux d'avoir ſi peu pleuré ſur Ieſus mourant, & de l'avoir ſi peu aimé, que je me cacherois volontiers.

O Ieſus ! faut-il que j'aye ſi peu connu les obligations infinies que je vous ay. Mais puiſque vôtre Grace me découvre ce que vous êtes, jamais plus je ne vous perdray de veuë, jamais plus je n'aimeray que vous, & n'eſtimeray plus que l'honneur de vous appartenir. Vous êtes

mon vray Pere, mon vray Frere, vray Amy, vray Roy, vray Redempteur. O qu'il eſt vray que vous m'êtes toutes choſes ! comment ay-je été ſi long-temps ſans vous bien connoître ? O Ieſus, que je ſuis heureux de vous avoir trouvé, ayant été toute ma vie comme un vagabond dans les creatures !

IV. Pour faire ma quatriéme Oraiſon, je fus au Sepulcre du Sauveur ; & voyant ſon Corps precieux roide mort, tout couvert de playes, je fis cet Epitaphe ; *Cy giſt l'Amour.* Ouy, cy giſt l'Amour ; En effet, l'amour extréme qu'il nous a porté, l'a reduit en cet état. Etat plein d'horreur & de crachars, de ſang & d'infamie : mais état infiniment agreable à Dieu, qui prend en cet objet des complaiſances infinies. I'embraſſay ce precieux Corps ; je baiſay ſes ſacrées playes, j'adoray Ieſus mort, & puis dis à mon ame, ou qu'il falloit ceſſer d'aimer Ieſus, ou mourir avec luy, puiſque l'amour égale les amans, & les rend ſemblables. Mon ame donc ne pouvant conſentir de ceſſer d'aimer Ieſus, choiſit de mourir avec luy ; & aprés pluſieurs ſoûpirs & ſouhaits de plaire à ſon Dieu, ſe donnant la mort elle ſe tuë elle-même, ſans jamais vouloir plus vivre d'une vie naturelle & humaine, mais d'une vie divine & ſurhumaine, comme celà

le de Ieſus, fit cet Epitaphe : *Cy giſt une ame morte d'amour.*

Voicy en quoy conſiſte la mort que l'amour donne à mon ame : c'eſt à ne plus vivre ſelon les inclinations que la Grace donne aux ames qu'elle poſſede, & qu'elle fait vivre, qui ſont trois ; l'amour des mépris, de la pauvreté, & des douleurs. Durant que ces inclinations vivent dans une ame, elle eſt dite vivre de la vie de la Grace, & morte de la mort des ſens. Iamais donc je ne me porteray plus à la joüiſſance des honneurs, ny des plaiſirs, ny des richeſſes volontairement, & par mon élection : mais, ou j'en fuiray de tout mon cœur la poſſeſſion ; ou ſi j'en fais quelque uſage, ce ne ſera que par raiſon divine, pour la charité du prochain, ou la neceſſité de vivre ; étant ainſi la volonté de Dieu, qui nous doit regler en cela. Que ſi elle nous prive de ces choſes, ſon ſaint Nom ſoit bénit ; mon ame ſera dans la joye.

DIXIE'ME JOUR.

Ieſus Reſſuſcité, & Glorieux.

I. JE conſideray la gloire de Ieſus Chriſt dans l'état de ſa triomphante Reſurrection, dans mon Oraiſon du matin. O Ieſus, vous voila glorieux ! que cela eſt

bien que vous ſoyez ainſi ! car il eſt vray que c'étoit un état étrange où vôtre amour vous avoit reduit : état de miſere, de honte, de douleur. Quelle apparence que vous fuſſiez ainſi ! cela eſt bon pour nous qui ſommes criminels ; mais vous qui êtes l'innocence même, cela ne vous convient pas ; il eſt juſte que vous ſoyez plein de gloire & de majeſté. Que de joye mon cœur reçoit de voir Ieſus glorieux ! je ne le puis exprimer. Grande fête pour tout l'univers ; que celle de ſa Reſurrection, puiſque c'eſt le jour où il commence d'être traité comme Dieu. O fête de la gloire de Ieſus ! ô fête de la gloire de Marie ! Marie, ſans miracle, ſeroit morte de douleur au jour de la mort de ſon Fils ; ſans un autre miracle elle ſeroit morte de joye au jour de ſa Reſurrection.

Mon cœur, épanoüiſſez-vous de joye ; car c'eſt une regle generale qui n'a point d'exception, que les intereſts du Createur ſont preferables à ceux de la creature. C'eſt ce qui fait que je me réjoüis de ce que vous êtes glorieux, ô triomphant Ieſus, plûtoſt que de l'eſperance de l'être moy-même. Non, non, mon Ieſus, quand je ne reſſuſciterois jamais, je ſuis ravy de vôtre gloire. I'ay une joye quand je penſe que la damnation ne regarde que les intereſts de la creature. L'intereſt de Ieſus n'y

ſouffre point, puiſque Dieu a autant de gloire d'un damné que d'un ſauvé.

C'eſt auſſi une regle generale, que les predeſtinez ſont vos images, ô divin Ieſus. Il faut donc par neceſſité qu'ils vous reſſemblent dans la Paſſion, s'ils veulent être glorieux. C'eſt folie de ne vouloir icy ſouffrir, puiſque le chemin de la gloire ſont les ſouffrances. Mon cœur, ayez de l'union à Ieſus crucifié, & puis vous en aurez à Ieſus glorifié. Pour ce ſujet aimez d'amour, & ayez de fortes inclinations aux mépris, pauvretez, & douleurs; & fuyez leurs contraires. Mon Ieſus, faites-moy la grace de ſouffrir, ou mourir. O monde, tu es un fol, un fol, un grand fol.

II. Ie m'entretenois dans ma ſeconde Oraiſon ſur ces divines paroles que Ieſus dit luy-même: *Il a fallu que le Chriſt enduraſt, & qu'ainſi il entraſt dans ſa gloire.* I'eus une veuë de l'œconomie admirable du myſtere de nôtre Redemption, de la convenance qu'il y a des myſteres de la vie de Ieſus à la gloire de Dieu, & à nôtre ſalut. Ie voyois que toutes les perfections divines y éclatent excellemment; mais ſur tout, ſa divine Sageſſe ravit les cœurs qui contemplent les ouvrages de la Grace. O divine Sageſſe! il ne ſe pouvoit jamais mieux faire. Que tout eſt bien ordonné dans l'œconomie de vos divins

myſteres, pour y établir vôtre gloire, & y operer nôtre ſalut ! Chaque myſtere que je conſiderois, allumoit dans mon cœur un feu tout nouveau, qui m'embraſoit d'une maniere toute particuliere. Quelquefois tous les myſteres enſemble me jettoient comme un tres-grand nombre de fléches amoureuſes, qui me tranſperçoient, m'aneantiſſoient, & me conſommoient d'un doux amour. Car me voyant ainſi aimé, j'étois comme forcé d'aimer. Quelquefois je m'élevois à l'amour eternel de Dieu, où tous ces myſteres avoient été premeditez, & determinez, & puis je deſcendois dans la fidelle execution de ſes deſſeins eternels que je voyois dans la perſonne de Ieſus. C'étoit paſſer d'un feu dans un autre, où il falloit que mon ame fuſt échauffée d'une grande ardeur.

O Amour infiny, pour qui auray-je un cœur ſi ce n'eſt pour vous ? il eſt à vous ce cœur, ô Amour ! il eſt à vous ſans reſerve. C'eſt aſſez d'attraits, il n'en peut contenir davantage ; ne les redoublez point, ces ſi doux & divins attraits ; c'eſt aſſez, ce cœur eſt à vous. Si vous voulez que je vive, ô Amour ! retirez-vous. Ie mourray pourtant volontiers, & plus heureuſement ſur la croix des ſouffrances interieures & exterieures, afin de mourir

comme vous, mon Seigneur Jesus.

III. Ma troisiéme Oraison fut une continuation des sentimens d'amour pour Jesus. Je me servis des paroles du grand S. Augustin dans ses Confessions : Mon Jesus, vous avez blessé mon cœur avec les traits de vôtre charité, & je l'ay consacré à vôtre amour. Depuis que vous avez dissipé mes tenebres, & que vous vous êtes donné à connoître à moy, je ne vous ay point oublié. Dés que j'ay eu le bonheur de sçavoir qui vous êtes, je vous ay imprimé dans ma memoire, & là je vous trouve, & je goûte des complaisances parfaites, & je reçoy des joyes & contentemens extrémes, quand je me souviens de vous. Mon ame se sentant brûler d'un amour qui la fait fondre en delices, je chante des Cantiques que je me forme sur le champ : & quoy qu'ils n'ayent point de suite, ils expriment neanmoins ma langueur. Ie suis seul dans ma chambre, & parle neanmoins de Iesus tout haut, comme si j'avois bien des auditeurs qui trouvassent autant de goût que moy à Iesus.

Ie forme des colloques entre plusieurs amateurs de Iesus. Ie pense entendre parler S. Romuald : Mon cher Iesus, dit-il, mon doux miel, l'objet preferable de mes desirs, les delices des Saints, & la suavité des Anges, qui me donnera de vous aimer

autant moy ſeul, comme ils vous aiment tous enſemble ? Un autre répond: O Ieſus, comme vos perfections n'ont point de bornes; de même l'amour que tous les cœurs vous doivent porter, n'en doit point avoir. Un autre dit : Mon Seigneur, les effets ſont les témoins du vray amour, le vôtre me paroiſt admirable dans les effets des ſouffrances, & de la mort ſanglante que vous avez enduré pour moy ; mais qu'ay-je fait juſques à preſent pour vous aimer, ou pour vous faire aimer ? & comment puis-je dire que je vous aime ? L'autre conclut, & dit : Aimons & ſouffrons, & mourons par les mains du même amour qui a fait mourir Ieſus ſur la croix. O amour ſacré, que vous êtes ſaintement cruel ſur ceux qui tombent dans vos mains ! Car vous coupez, vous abbatez, vous mortifiez, vous humiliez ; tous ceux qui vous ont ſervy, portent les marques de vos ſeveritez. Aux uns vous avez ſoûlevé les côtez, aux autres vous avez fait des playes aux pieds & aux mains, & juſques au cœur. Mais ô ſacrée dilection, je n'ay point de frayeur de vos cruautez, crucifiez, écartelez, faites brûler & flamber tout vivant, coupez & mettez en morceaux, je ne veux point mourir d'autre main que de la vôtre.

IV. La concluſion de toutes les Orai-

ſons

ſons de ma ſolitude, fut un abandon abſolu de tout moy-même à Ieſus, à qui je me donnay d'une façon toute nouvelle, irrevocablement pour vivre & pour mourir, pour ſouffrir ou pour agir, & enfin pour être en tel état qu'il l'auroit agreable, ſouhaittant ardemment que ſon ſaint amour me fiſt mourir à tout ce qui n'eſt point luy. Le martyre d'amour eſt plus long que celuy des tyrans, & fait quelquefois plus ſouffrir, combattant contre ſes propres inclinations, pour ſe porter malgré ſes repugnances à la pratique des vertus du Verbe Incarné. Il y a ſans doute de la peine à obeïr à la Grace qui porte à mourir en croix, pauvre, mépriſé, & abandonné: mais celuy qui aime, trouve auſſi mille douceurs dans ces peines.

C'eſt une grande merveille, d'un neant en faire une creature; mais d'un pecheur en faire un Saint, c'eſt la merveille des merveilles; & on doit cela à vôtre ſeule Grace, ô Ieſus! C'eſt vous qui êtes victorieux & triomphant dans tous les élûs de la corruption, & toute la malice du peché.

O Ieſus, que la puiſſance de vôtre Grace eſt grande? Que vôtre dextre ſoit glorifiée, car elle a operé des merveilles! O Ieſus, qui vous connoîtroit un peu! O Ieſus,

abîme infini de vertu, de ſainteté, de puiſſance & de grace ! O Jeſus, ſource de toute bonté, beauté & perfection ! je ne vous ay point encore connu : Au Ciel ſeulement on vous verra clairement, mais quelle grace & quel bonheur de vous connoître un peu en ce monde ! Dans la veuë de Jeſus mon ame ne peut s'exprimer, ne peut dire que Jeſus ; en diſant Jeſus, elle dit tout ce qu'elle voudroit dire, quoy qu'il ſoit inexplicable.

O Jeſus, que je vous entrevoye un peu en cet exil, & mon ame ſera conſolée ! Jeſus la couronne des Saints, la ſplendeur eternelle ; Jeſus, Dieu & Homme, ſoyez deſormais l'unique objet de mes penſées & de mon amour : je m'abîme pour jamais en vous, pour n'être plus ſeparé de vous.

Quand Jeſus eſt poſſedant l'ame, elle n'a qu'une penſée, qu'une parole, & qu'un amour qui eſt Jeſus ; dans les plus grandes lumieres qu'elle reçoit, elle ne peut s'expliquer ; dans les ardeurs, elle ne peut aimer, ce luy ſemble ; elle eſt toute paſſive à Jeſus ; Jeſus eſt éclairant, Jeſus eſt brûlant, Jeſus eſt penetrant & conſommant ; enfin Jeſus eſt plus dans l'ame qu'elle-même, & auſſi elle vit plus en Jeſus qu'en elle-même ; tout eſt converti en Jeſus, par une cooperation d'amour qui ſe ſent, & qui

ne ſe peut exprimer.

Il ſemble à mon ame qu'elle a été juſques à preſent dans des amuſemens continuels. A combien de vaines idées s'eſt-elle laiſſée occuper ? mais à la rencontre de Jeſus, toutes les creatures luy paroiſſent comme des ſonges, & s'enfuyent de devant ſes yeux, comme des hibous au lever du Soleil. Je vous connois donc, ô aimable Jeſus, je voy que vous êtes la Verité, & que tout le reſte n'eſt que vanité.

Regnez en mon ame, divin Jeſus, établiſſez vôtre empire dans mon cœur, & y commandez abſolument ; car il eſt à vous. Que tous les Anges bienheureux & tous les Saints au Ciel, & toutes les creatures vous beniſſent & vous loüent, & m'aident à vous remercier des graces que vôtre infinie Bonté m'a faites dans cette retraite. Ajoûtez cette derniere à toutes les autres, tres-miſericordieux Jeſus : Que je ne me ſepare jamais de la pure dépendance de vôtre ſainte Volonté ; que je vive en vous & pour vous, qui vivez & regnez par tous les ſiecles des ſiecles. *Amen.*

Fin du quatriéme Livre.

LE CHRETIEN INTERIEUR.

LIVRE V.

De la Communion, & de ſes effets.

CHAPITRE PREMIER.

De la preparation à la Communion.

UNE perſonne qui reçoit ſouvent ſon Dieu dans la ſainte Communion, doit faire de toutes les actions de ſa vie, autant de preparations à la Communion : & comme les actions avec leſquelles on ſe prepare, doivent être toutes ſaintes & toutes remplies de graces, il faut par conſequent que toute la vie de celuy qui veut communier ſoit

vent, ſoit une continuation d'actions ſaintes & ſurnaturelles. Nous devons vivre d'une vie conforme à ce divin Pain qui nous eſt donné dans l'adorable Sacrement. Un pain commun & materiel fait vivre naturellement ; mais celuy-cy qui eſt le Pain des graces, doit donne une vie de grace, vie toute ſainte & divine, & fort élevée au deſſus de la vie humaine; auſſi eſt-elle peu connuë & peu recherchée par ceux qui menent une vie commune, ne voulant point ſortir hors d'eux-mêmes & de leurs interefts, pour vivre à Ieſus Chriſt qui ſe donne à eux pour être leur vie.

O mon Dieu, que j'ay été groſſier & terreſtre par le paſſé, je n'ay quaſi point vécu de cette vie ſurhumaine ; mais vous me donnez aujourd'huy par vôtre miſericorde, les ſentimens de commencer à vivre de cette vie ; car je voy qu'une ame bien établie dans l'état de la Grace, doit mener une vie de Grace, & non plus de nature. Les mouvemens, les maximes, les deſſeins de la vie ſurhumaine, prenant leur ſource de la Grace, ont un goût bien different de celuy des ames qui vivent ſelon la nature. Car une ame qui mene cette vie, aime les mépris, les ſouffrances, les abjections ; & ſes delices ſont d'être aneantie dans l'eſtime & dans l'amour

des creatures, bien éloignée de les rechercher tant ſoit peu. Vivre de cette vie, c'eſt vivre de la vie de Jeſus, c'eſt être un autre luy-même, & c'eſt une excellente diſpoſition pour vivre de luy en le prenant pour nourriture; *Qui manducat me; vivet propter me.*

Vos delices, Seigneur, ſont d'être avec les enfans des hommes : mais les delices doivent être reciproques; c'eſt à dire que les ames doient prendre leurs delices, en vous & en vos états pauvres & abjets, afin que vous preniez vos delices avec elles. Quel excés de bonté, Seigneur, qu'étant ſi grand & ſi plein de gloire, vous veniez vous humilier & vous aneantir dans une ame ſi criminelle & ſi infidele ? Il eſt vray que les abjections étoient convenables à l'état de vôtre vie mortelle; mais il ſemble qu'étant en gloire, vous devriez en être exempt. Si mon ame a quelque amour pour vôtre intereſt, elle ne devroit pas vous procurer de telles humiliations : & partant il me ſemble qu'elle feroit mieux de ne communier pas ſi ſouvent; car elle empeſcheroit que vous ne fuſſiez ſi humilié : Ce ſentiment joint à la connoiſſance de mes indignitez, me feroit retirer de la Communion, ſi je ne ſçavois que vos delices ſont d'être avec les ames qui veulent auſſi prendre leurs de-

lices en vous ; & que vous avez dit en S. Jean, que ſi nous ne mangeons vôtre chair adorable, nous n'aurons point la vie en nous.

Quand je conſidére mon indignité, & que je me preſente à la Communion, avec une ame qui eſt une ſource ineffable de vices & de pechez, j'aurois beaucoup d'affliction de voir Jeſus Chriſt ſi mal logé au milieu de mes imperfections, ne ſçachant en quelle partie de mon ame je le pourrois placer, où il ne voye des choſes tres-indignes de ſa preſence. Cette veuë me feroit grande peine, ſi une autre veuë ne m'encourageoit. Ie regarde que le Soleil entrant dans un cachot puant, y eſt reçû plus dans ſon propre éclat & dans ſes lumieres, que dans le cachot même ; & qu'ainſi il y eſt, ſans intereſſer ſa propre grandeur & ſa pureté. En la veuë de cette idée, je dis à mon Seigneur: Il eſt vray que vous entrez en moy tout miſerable que je ſuis ; mais il eſt vray auſſi que vous êtes encore plus en vous-même, en vôtre gloire & en vos lumieres. Soyez donc reçû en vous-même, ô divin Jeſus, dans vôtre beauté & dans vos grandeurs. Ie me réjoüis que la puanteur & la petiteſſe de mon cachot ne puiſſe prejudicier à vos beautez & à vos grandeurs. Entrez donc dans moy, ſans ſortir de

vous-même. Soyez reçû en moy, mais encore plus en vous-même, beau Soleil. Vivez à jamais au milieu de vos ſplendeurs & de vos magnificences, mais ne laiſſez pas auſſi de vivre au milieu de mes obſcuritez & de ma miſere. Convertiſſez-moy à vous totalement & ſans reſerve.

CHAPITRE II.

Pour communier bien dignement, il ſe faut mettre dans un état conforme à celuy de Ieſus au S. Sacrement.

JESUS CHRIST ſe veut donner à nous dans cet auguſte Myſtere, dans un état de mort au reſpect de la vie des ſens; mais comme une ſource de vie au reſpect de la vie interieure, vie divine, vie de grace, vie de contemplation & d'application continuelle aux grandeurs de Dieu ſon Pere; vie pauvre & aneantie à l'exterieur, mais toute éclatante de majeſté, & infiniment riche ſous le voile des eſpeces qui la cachent aux yeux du monde. C'eſt avec ces diſpoſitions qu'il ſe vient preſenter à nous, voulant auſſi que nous nous preſentions à luy avec des diſpoſitions conformes aux ſiennes.

L'Humanité qu'il vous donne dans la Communion, a été élevée par l'union hypoſtatique à la vie divine ; il faut auſſi que nous le ſoyons par la Grace, que nôtre entendement ſoit élevé à une haute connoiſſance ; & nôtre volonté à un ſublime ſentiment d'amour de Dieu, & que nôtre ame vive de la vie de la Grace. O ſublimité de la vie de la Grace, que tu es admirable, que tu es haute, que tu es ineffable ! Tu éleve l'homme de la terre au Ciel, & tu le fais vivre en Dieu, & de Dieu même, puiſque tu le diſpoſes à vivre en terre de la même ſubſtance dont vivent les bienheureux dans le Ciel. O grande vie de la Grace, tu es pauvre à l'exterieur, mais tres-riche à l'interieur : tu parois baſſe, mais tu es tres-haute : tu m'as ravi de ta beauté ; je ne peux plus vivre un moment ſans toy, qui fais vivre d'une vie divine, qui places l'ame dans le cœur de Dieu, & la diſpoſe à voir Dieu placé dans ſon cœur.

Depuis que la beauté de cette vie s'eſt manifeſtée à l'ame, elle quitte tout pour l'embraſſer, & tout le reſte ne luy paroiſt que mort & pourriture : l'on abandonne le monde, les honneurs & les richeſſes ; l'on ſe condamne aux penitences, aux mortifications, à la pauvreté, pour vivre de cette vie divine ; & l'on ſent une faim

ſacrée de cette adorable nourriture, qui l'entretient dans l'ame. O que je la connoiſſe, mon Dieu, & que je la ſuive cette vie divine, ſi peu connuë au monde, pratiquée de ſi peu de monde, qui auſſi ne ſe trouve point alterée des eaux de vos fontaines eternelles ! O Ieſus ! tirez-moy aprés vous dans les actions de la vie de la Grace, qui dans les miſeres & les mépris eſt dans ſon plein exercice. Tirez-moy, Seigneur, je courray aprés vous dans l'odeur de vos parfums. Que de plaiſir, mon ame, de vous voir aller comme un geant dans les voyes de la Grace, nourrie & fortifiée dans vôtre courſe par le pain de la Grace, *Ambulavit in fortitudine cibi illius uſque ad montem Dei.*

Vivre dans ſa propre mort comme Jeſus nous paroiſt au ſaint Sacrement, perdre ſa gloire dans les mépris, être ravi quand on eſt aneanti & ſacrifié, c'eſt le propre de la vie de la Grace. Faiſant tout mourir à l'exterieur, elle fait vivre à l'interieur, & donne principalement l'eſprit d'Oraiſon, le met quaſi continuellement en exercice dans l'âme, s'appliquant à cet Objet infini & incomprehenſible, qu'elle adore, ne le pouvant comprendre, & s'aneantir devant luy, ne pouvant aſſez admirer ſes grandeurs divines, comme aneanties en l'Euchariſtie. O mon ame,

que ta vileté eſt grande, que ta pauvreté eſt extréme! Qu'eſt-ce que l'homme, que vous ayez ſouvenance de luy, Seigneur, & que vous le viſitiez, & que vous preniez vos delices de venir demeurer perſonnellement en luy? Son ame eſt tirée du neant, & ſon corps n'eſt qu'un peu de boüe, & vous daignez arrêter vos yeux deſſus luy! Comment cette creature ſi orde, ſi chetive, ſi groſſiere, pourroit-elle recevoir la Majeſté infinie de Dieu? Humiliez-vous juſques au fond de vôtre neant, & confeſſez vôtre indignité, mon ame. Baiſſez les yeux; & avoüez que vous êtes indigne de les tourner ſeulement vers cette Grandeur formidable: mais ſoyez encore plus touchée d'admiration, de reconnoiſſance & d'amour d'une ſi exceſſive Bonté, qui daigne bien s'aneantir dans cet incomprehenſible Myſtere, pour ſe venir donner à vous juſques dans vôtre neant.

Il faut beaucoup aimer l'état de captivité interieure, où l'ame liée & garottée demeure dans l'obſcurité de ſa priſon. Cet état va honorant la captivité de Ieſus enfermé ſous une petite Hoſtie. Ce divin Seigneur ſe met dans une petite priſon pour nôtre amour. Le Roy de gloire eſt reſervé ſous ces petites eſpeces, & ainſi captif & priſonnier de l'homme, il

ſe rend ce ſemble, ſon eſclave, ſe donnant tout à luy, & ſe ſacrifiant encore au Pere Eternel pour luy; il ſouffre, pour ainſi dire, & meurt pour luy, & luy communique tous les merites de ſon precieux Sang. O divin Captif, captivez ſi fortement mon cœur, qu'il ne rentre jamais plus en ſa liberté naturelle; mais que tout détruit & aneanti, il ne vive point d'autre vie que de la ſurhumanie, il ne joüiſſe point d'autre liberté que de celle de vos enfans. Que le monde les regarde comme des eſclaves, & les traite indignement comme la balliure du monde; malgré ſes mépris, ce ſont vos enfans.

Chaque fois que l'on communie, Ieſus Chriſt ſe donnant tout entier à nous, ce ſont autant de nouvelles obligations que nous contractons de vivre entierement pour luy, & de rendre toutes nos actions divines. Il ne faut donc pas qu'une bonne ame diſe: je n'ay pas eu du temps aſſez pour me preparer à la Communion; car elle ne doit butter à autre choſe par toutes les actions de ſa vie, qu'à recevoir ce Pain de vie, afin de vivre de la vie de Ieſus, & ſe conſerver perpetuellement dans des diſpoſitions ſemblables à celles où il nous paroiſt au S. Sacrement.

CHAPITRE III.

Pour recevoir dignement la Communion, il faut faire les mêmes actions que Jeſus Chriſt pratique en nous la donnant.

JE remarque principalement trois actions que nôtre Seigneur a voulu faire pour nous donner l'exemple en inſtituant le S. Sacrement, nous ne ſçaurions faire une Communion parfaite ſi nous ne les pratiquons auſſi à ſon exemple. 1. Iamais il ne s'eſt appliqué exterieurement aux actions d'une plus profonde humilité. Il s'eſt à la verité aneanti quant à l'effet de l'Incarnation, & ſelon ſon Humanité, qu'il a privée de ſa ſubſtance naturelle; & ſelon ſa Divinité, qu'il a plongée dans l'abîme de nos miſeres humaines. Il s'abaiſſa neanmoins davantage quand il voulut naître dans une étable, comme le plus pauvre & le plus abjet des hommes; encore plus quand il voulut porter la marque des pecheurs dans la Circonciſion: Mais le dernier abîme d'aneantiſſement fut dans le Cenacle, quand il s'abaiſſa à faire la plus humiliante de toutes les actions humaines, qui eſt de laver les pieds, les eſſuyer, & les baiſer de ſes

lévres adorables ; & ce qui eſt plus, laver les pieds du plus grand de ſes ennemis, & d'un damné tel qu'étoit Iudas.

O mon Ieſus ! c'eſt trop abaiſſer vôtre grandeur ; c'eſt trop humilier vôtre majeſté infinie ; c'eſt à moy qui ſuis un neant par la condition de mon être, & devenu moins qu'un neant par mes grands pechez ; c'eſt à moy de m'aneantir ſous les pieds de toutes les plus utiles creatures. Quelle intolerable ſuperbe ſeroit la mienne, ſi voyant le Dieu de la Majeſté qui s'humilie ſi profondément pour me donner l'exemple, & ſi l'écoutant me dire de ſa propre bouche, *Exemplum dedit vobis ut & vos ita faciatis* : Ie vous ay donné l'exemple afin que vous faſſiez ainſi que vous me voyez faire : Quelle ſeroit ma ſuperbe, ſi voulant me preſenter à la Communion, je n'entrois pas dans les ſentimens de la plus grande humilité où je puis deſcendre dans aucune action de ma vie ?

2. La ſeconde action que pratique nôtre divin Maître, inſtituant ce grand Sacrement, eſt une Oraiſon ſublime, une des plus parfaites, comme une des dernieres qu'il a faites en toute ſa vie, élevant ſes mains, ſes yeux & ſon cœur à Dieu ſon Pere, par le mouvement d'une reverence tres-reſpectueuſe. Etant luy-

même ſon propre Ciel où regnoit ſon Pere ; il étoit recueilli dans ſa tres-ſainte Humanité comme un nouveau Ciel, & là prioit Dieu ſon Pere qu'il avoit preſent, & luy demandoit premierement : Glorifiez-moy, ô mon Pere, c'eſt à dire, donnez-moy la joüiſſance des humiliations & des opprobres de la Croix aprés qui je ſoûpire il y a ſi long-temps : apprenant à ſon Egliſe à regarder les mépris & les croix comme ſa gloire & le plus grand honneur qu'elle puiſſe deſirer en terre. Il luy demande auſſi l'inſtitution de cet ineffable myſtere de l'Euchariſtie, qu'il alloit faire pour obeïr à ſa volonté eternelle, & au decret qui en étoit fait dans la Divinité, ſçachant qu'il nous devoit être une ſource de vie eternelle, & à luy un principe comme de mort perpetuelle, puiſqu'il eſt là continuellement en qualité d'Hoſtie immolée juſques à la conſommation des ſiecles.

Faut donc à ſon exemple preparer mon ame à recevoir ces divins Myſteres, par une oraiſon la plus pure & la plus parfaite, ſelon que Dieu m'en donnera la lumiere & l'attrait. La plus aſſeurée eſt de s'appliquer à Dieu par une ſimple veuë de la Foy, accompagnée de reſpect & d'amour, le conſiderant plein de graces, de miſericordes, & de benedictions, dans cet au-

guſte Myſtere, & qu'il ſe vient donner à nous avec tous ſes biens, ſans nulle reſerve, & ſe rendant paſſif pour tous les deſſeins qu'il deſire executer, venant luy-même en nous, pour y operer les merveilles de ſon amour. Cette ſeule veuë de la Foy dans ſa ſimplicité, contient toute la perfection des autres. Il ſuffit d'avoir Dieu en veuë & en amour, c'eſt atteindre à la fin à laquelle on ſe repoſe; tous les autres exercices de meditation & de pratiques de vertus interieures, ne ſont que des moyens de parvenir à Dieu. Quand il eſt trouvé, il s'y faut contenter & s'y repoſer.

3. La troiſiéme & la plus belle action que j'admire en nôtre Seigneur quand il inſtituë le S. Sacrement, eſt qu'il fait paroître ſon amour dans ſon plus grand éclat & dans ſa plus ardente ferveur, tant vers Dieu ſon Pere, que vers les hommes, & même à l'endroit de ſes ennemis. Quand il entre au monde, ſon amour eſt comme un Soleil dans ſon aurore; mais quand il ſort du monde, au milieu de ſa vie, & dans les excés de ſa charité qu'il nous montre en mourant pour nous, c'eſt un Soleil dans la ferveur de ſon midy; & l'Evangile nous dit, qu'ayant aimé les ſiens qui étoient au monde, il pouſſa les flammes de ſa dilection au dernier point

où elles pouvoient aller, quand il inſtitua le ſaint & adorable Sacrement, *In finem dilexit eos*. Ce qui eſt de plus inconcevable en cela, & ce qui montre mieux l'eminence de ſa charité, c'eſt qu'il n'en refuſe pas les plus charmantes tendreſſes au plus indigne & au plus perfide de ſes ennemis. Judas que l'envie avoit déja envenimé juſques au cœur, que l'avarice avoit perverti pour en faire un voleur, que la méconnoiſſance avoit aveuglé pour en faire un ingrat, que la malice avoit corrompu pour en faire un apoſtat, un traître & un vray demon : Judas tout tel qu'il étoit, & tel que Jeſus le voyoit juſques au fond du cœur, n'eſt point exclu de l'eminente grandeur de l'amour de nôtre Sauveur, qui nourrit ce demon de la manne des Anges. O Amour, que vous êtes admirable ! O Amour, que vous êtes invincible ! l'abondance des eaux n'a pû éteindre vos ardeurs.

Mon ame, ſerez-vous tiede & inſenſible, durant même que vous vous approchez d'un ſi grand feu ? Quand vous auriez toute l'ardeur des Seraphins, encore ne ſeriez-vous pas aſſez embraſée pour répondre au feu de ſon incomparable amour, qu'il ſent en ſon cœur quand il vient ſe donner à vous. Un bon Religieux Capucin, appellé Frere Bonaventure,

ſentoit ſon ame toute brûlante du feu ſacré quand il s'approchoit de la ſainte Table : & un jour entr'autres qu'il ſe trouvoit plus enflammé qu'à l'ordinaire du deſir de s'unir à Dieu, voyant le tres-ſaint Sacrement entre les mains du Prêtre, tout preſt de luy donner la Communion, ſon cœur ſembloit faire de puiſſans efforts pour ſortir hors de ſa poitrine, & s'avancer vers cet unique Objet de ſes deſirs, qui ſe produiſoient même par la voix ; car l'abondance de ſon amour pouſſoit au dehors ces amoureuſes aſpirations, *Mon Jeſus ! mon Jeſus ! mon Jeſus !* Mais pour luy faire connoître, & à nous, que l'amour de Jeſus dans ce Myſtere ineffable ſurpaſſe infiniment le nôtre ; la ſainte Hoſtie ſe détacha de la main du Prêtre, & s'envola toute ardente de feu, & toute éclatante de lumiere, dans la bouche de ce digne ſerviteur de Dieu.

CHAPITRE IV.

Occupations interieures durant la Communion.

IL m'eſt quelquefois arrivé dans la ſainte Communion, que mon cœur me ſembloit être un Autel, ſur lequel Jeſus

Chriſt venoit continuer les mêmes ſacrifices, & les mêmes operations qu'il fait ſur l'Autel où l'on celebre la ſainte Meſſe. Mon cœur donc recevoit ſimplement & amoureuſement Jeſus, ſe lioit à toutes ſes divines operations, tant vers ſon divin Pere, que vers les creatures; & mon ame adherant à toutes ſes adorations, à tous ſes ſacrifices, & à tout l'amour qu'il avoit vers le Pere Eternel, étant toute paſſive, comme l'Autel ſur lequel Jeſus fait tout ce qu'il luy plaiſt, tant au regard de la Divinité qu'au regard des hommes, à qui il diſtribuë ſes miſericordes.

Il me ſembloit qu'il s'appliquoit premierement à honorer ſon divin Pere, à s'aneantir devant ſa grandeur à aimer ſa bonté & ſes divines perfections; & puis il s'occupoit à ſecourir ma foibleſſe, & à me faire quelque miſericorde, me donnant des veuës de ce qu'il eſt, & de l'union étroite avec laquelle je dois être lié à luy: Que je ne dois pas être un moment ſans vivre de ſa vie: que ſon divin Eſprit doit animer mon ame, & être la ſource de tous ſes mouvemens, ainſi que mon ame meut mon corps, & eſt le principe de toutes ſes operations: que vivre d'une vie purement humaine, eſt un état auquel, quoy qu'une ame n'offenſe pas Dieu, neanmoins elle ne luy plaiſt pas; & c'eſt

une choſe inſupportable à l'amour, qui ne peut ſouffrir à une ame où il regne, de ceſſer un moment de plaire à ſon Bien-aimé.

O Jeſus, entrez ſi abſolument en poſſeſſion de mon ame, qu'elle ſoit toute à vous, & que jamais elle n'ait de mouvement que celuy que vôtre Grace luy donnera; c'eſt le grand deſir de mon ame, qui ne veut plus vivre, une partie pour vous & une partie pour les creatures; mais que tous les mouvemens de ma vie ſoient conſacrez à vôtre amour. J'ay beſoin d'une forte Grace, ô Jeſus, pour demeurer ainſi élevé au deſſus de moy-même dans toutes ſortes d'occaſions: mais magnifiez vôtre Toute-puiſſance dans mon impuiſſance, & vos miſericordes dans mes miſeres.

D'autrefois aprés la Communion j'ay eu des veuës comme tout l'interieur de Jeſus Chriſt en ſa vie mortelle, étoit glorifiant tres-dignement de ſon Pere Eternel; toutes les parties de ſa ſainte Ame étoient occupées à ce digne employ: les puiſſances intellectuelles de ſa partie ſuperieure, par une joüiſſance beatifique; ſa partie inferieure, & ſon Corps, par une tres-pure ſouffrance. Je voyois l'admirable liaiſon qu'il y avoit entre ces deux états ſi differens, & leur accord à glorifier le Pere Eternel; & l'œconomie merveilleuſe de cet in-

terieur ſacré me charmoit, je l'offrois à Dieu continuellement dans les ſouffrances que j'avois ; du milieu de mes tracas j'entrois dans des diſpoſitions ſaintes, & uniſſois mes ſouffrances aux ſiennes, & mes actions à ſes divines actions. Cette diſpoſition me demeure fortement imprimée, & me ſert à me fortifier dans l'occaſion du mépris, des douleurs, & de toute autre ſouffrance.

J'ay eu d'autrefois cet entretien interieur durant le temps de ma Communion : Que le Chrêtien n'a que deux ſoins en cette vie, d'entretenir ſa vie naturelle, & celle de la Grace, pour parvenir à celle de la gloire. L'on ne penſe qu'à la premiere, qui n'eſt de nulle conſequence, n'étant que d'un moment, encore eſt-il plein de miſeres ; & on oublie la ſeconde, qui eſt eternelle, & d'une importance infinie ; quaſi perſonne n'en a ſoin, car chacun vit dans les tenebres de l'imperfection & de l'aveuglement des ſens. O quel malheur ! Et au contraire, qu'heureux ſont ceux qui ne font état que de la vie de la Grace, & en ſuite qui aiment les exercices qui la nourriſſent & la fomentent, comme les mortifications, l'Oraiſon, la Communion frequente ! O que je voy bien clairement que je me dois débaraſſer des affaires temporelles, pour vâquer plus

pleinement aux exercices de la vie de la Grace, & à la pure Oraiſon!

D'autrefois j'ay fait mon action de graces en cette maniere. Le ſouvenir de la preſence de Dieu m'avoit imprimé avant la Communion un grand reſpect pour cette auguſte Majeſté, devant qui tremblent les plus hauts Seraphins du Ciel. Ce même ſentiment continua aprés la ſainte Communion. Mon ame étoit toute en reſpect, ſe voyant devenuë l'hôteſſe de mon adorable Jeſus; ſa preſence augmentoit mon reſpect, comme étant la ſource de toutes les graces, & de toutes les bonnes diſpoſitions. Je le voyois quelquefois luy-même dans un profond reſpect vers Dieu ſon Pere, & je m'abîmois dans ce reſpect divin, & ne perdois là, ſans en vouloir ſortir; & craignant que quelques perſonnes me venant viſiter, n'interrompiſſent mon état, je me cachay pour demeurer ainſi tout plongé dans ce ſentiment de reverence qui parfumoit mon ame.

CHAPITRE V.

Autres entretiens interieurs pour action de graces aprés la Communion.

VOICY quelques diſpoſitions qui me ſont aſſez ordinaires aprés la ſainte Communion. 1. Jeſus entrant dans ma bouche, voilé des eſpeces du Sacrement, je luy ſacrifiay tout mon être, mes puiſſances & mes operations, en hommage de ſa grandeur. Et aprés cet acte je demeuray tout aneanty & paſſif à Jeſus, operant vers ſon Pere celeſte, amour, reſpect, loüange vers moy, mort, aneantiſſement, & alliance à ſa vie divine.

2. Une ſeconde diſpoſition aprés la ſainte Communion, c'eſt que Jeſus entrant en moy, opere d'abord une étroite union. Pour lors je n'ay pas de veuë qu'il m'aneantiſſe, mais ſeulement il m'unit premierement à ſes états humains, pauvres & abjets, à ſes mépris travaux & ſouffrances de la vie mortelle; puis ainſi purifié il m'attire à l'union avec ſes états divins; c'eſt à dire, à rendre à ſon Pere Eternel de l'amour, des loüanges, des complaiſances à ſes grandeurs.

3. D'autrefois aprés la ſainte Commu-

nion, ces grandes paroles de nôtre Seigneur ſe preſenterent à mon eſprit, pour être mon entretien; *Rogo, Pater, ut ſint conſummati in unum:* Je vous prie, mon Pere, qu'ils ſoient conſommez en un. Elles me font un peu connoître la parfaite unité, ou l'union conſommée qui doit être entre Jeſus & nous; ſon amour voulant que nos ames s'établiſſent dans cette union divine par l'uſage frequent de la ſainte Communion, & qu'elles agiſſent toûjours en cet état d'union: d'où la moindre infidelité les faiſant décheoir, elles déplaiſent beaucoup à Dieu, qui les appellant à cette parfaite union, & venant exprés à elles pour l'operer, ſe voit negligé, & quaſi mépriſé & poſtpoſé aux creatures. Or la parfaite union demande que nôtre cœur ſoit uny à luy le plus continuellement qu'il ſe pourra, & qu'il tende auſſi inceſſamment à l'unité d'amour avec Jeſus Chriſt, unité d'inſtincts, d'inclinations, de deſirs, & à une grande conformité avec les états de ſa vie mortelle, qui eſt celle par où nous devons marcher durant la vie preſente, ſi nous deſirons arriver à la joüiſſance de ſa vie divine.

4. J'ay eu quelquefois cet autre veuë aprés la ſainte Communion: Que Jeſus ſe donnant à moy, paroiſſoit me parler d'une maniere qui eſt pourtant ſans parole:

car

car la ſeule manifeſtation qu'il donne à l'ame, de ſon amour, luy tient lieu d'un parler qui eſt au-deſſus de toute parole: & l'ame répond par des acquieſcemens & des admirations qui ne ſe peuvent dire. En effet, l'ame en cet état n'entend point de paroles interieures, en la maniere que les Theologiens Myſtiques l'expliquent en leurs écrits; mais la ſeule repreſentation vive & claire, qui ſe fait en elle de l'état où Jeſus ſe trouve en chaque myſtere, luy tient lieu de parole. Il luy ſemble alors que nôtre Seigneur luy dit, *Ecoutez ma fille, & voyez, & oubliez vôtre peuple & la maiſon de vôtre pere, pour entrer dans mon imitation.* L'ame acquieſce pour répondre à cette parole, & ſans faire de bruit dans ſon interieur, ſe conforme d'un conſentement tres-doux & tres-efficace. Elle écoute en voyant, & Jeſus parle en ſe manifeſtant.

J'avois d'autrefois dans ma Communion une veuë generale de la multitude des grandes merveilles que Jeſus opere dans ces myſteres de la Foy, en faveur des hommes, avec leſquels il prend ſes delices. Cette veuë generale me portoit dans une grande admiration, qui ſe terminoit neanmoins à un ſentiment de fort grande reconnoiſſance des bontez de Dieu, voyant que toutes ces merveilles

ne tendoient qu'à nous manifeſter la grandeur de l'amour qu'il nous porte, & qu'il attendoit de nous, amour pour amour. C'eſt vôtre deſſein, mon bon Ieſus, en me donnant cette divine Viande, de me donner la vie de l'amour ; mais cette vie pourroit bien me faire mourir, O Amour, Amour, Amour! c'eſt tout ce que je pouvois dire.

CHAPITRE VI.

Autres manieres d'actions de graces aprés la Communion.

JE trouve grand goût à l'intelligence de ces paroles, *Fortis eſt ut mors dilectio* : l'amour eſt fort comme la mort. Ie penſe les voir en pratique dans la ſainte Communion, où je voy que l'amour met Ieſus en l'état de mort & d'hoſtie immolée, comme la mort l'avoit mis deſſus le Calvaire. Ie conſidere que ſon amour le ſeparant des ſplendeurs de ſa gloire pour l'unir à moy, me ſollicite à me deſunir des creatures, & de moy-même & de tout, pour m'unir à luy ſeul ; mon ame toute penetrée du deſir de correſpondre à ce deſſein de ſon aimable Ieſus, voyant clairement que l'amour des croix & des

mépris luy eſt neceſſaire pour ſe diſpoſer à une ſi grande Grace, les regarde avec amour comme les ſources de ſon bonheur.

Une autre merveille dont j'ay eu quelquefois la veuë, qui m'a beaucoup animé, c'eſt le deſir infiny que Dieu a de ſe communiquer, & de nous élever à la pleine participation de ſa Divinité. Cette veuë bien penetrée découvre tant de merveilles de l'amour que Dieu porte aux hommes; de la felicité à laquelle ils ſont appellez aprés les miſeres de ce monde; de la dignité de leur creation, puiſqu'ils ne ſont faits que pour poſſeder Dieu; de la paſſion infinie que Dieu a de s'unir à eux; & de la parfaite correſpondance à laquelle on eſt obligé, ſur toutes les ames choiſies & appellées à cet état, qu'aprés cela il n'eſt quaſi pas poſſible de fuir les recherches d'un Dieu ſi preſſantes. On deſire mourir à tout, pour être diſpoſé à un ſi grand ouvrage d'amour, on ne peut ſubſiſter dans les embarras du monde, & on devient paſſionné pour la ſolitude. Mon ame, ayez attention à vôtre Grace, & correſpondez à l'amour de Dieu envers vous, qui vous eſt ſi connu; vous n'avez que cela à faire, car vous ne devez jamais vous porter aux autres emplois que par les ordres exprés que vous en recevez de Dieu.

Tant plus l'on eſt dépoüillé des creatures, plus l'ame eſt diſpoſée à cette divine union ; c'eſt pourquoy les diſgraces nous doivent être des beatitudes, puiſque ce ſont des moyens pour la poſſeder. Croix, pureté d'amour, union, Dieu ſeul, voila les degrez par où la Grace nous fait aller, & à quoy nous appelle la fidelité.

C'eſt une autre bonne pratique pour bien faire ſon action de graces aprés la Communion, de s'abandonner abſolument & ſans reſerve au pouvoir & à la dépendance de Jeſus Chriſt, qui entrant chez nous, y doit être le maître, & y commander comme ſouverain. Quelquefois qu'il retient une ame auprés de luy, & ſe plaiſt de l'entretenir, & de l'unir à ſoy par un ſentiment tres-doux de ſa preſence, il ne faut pas que nous penſions ne rien faire, de demeurer ainſi unis, car c'eſt faire tout ce que Dieu deſire ; & operer avec luy le tres-grand ouvrage de ſa Grace, qui eſt l'union de l'ame avec ſa Divinité. Cette union eſt un repos de l'ame qui s'y trouve en differentes manieres: tantoſt il eſt tout en l'ame, tantoſt en la partie ſuperieure ſeulement : quelquefois il ſe retire dans la ſupréme pointe de la volonté, & ſi l'ame eſt fidele, elle n'interrompra guere ſon union, car le trop-

ble de la partie inferieure, ou les diſtractions de l'imagination, peuvent bien luy ôter quelque choſe de ſa tranquillité, mais non pas la détruire. Ce qui l'affoiblit beaucoup, & quaſi l'étouffe, ce ſont les paſſions violentes, les ſoucis cuiſans, les troubles de l'eſprit, les plaiſirs des ſens; c'eſt pourquoy il faut être mort à tout cela, & tâcher d'y mourir perpetuellement.

D'autrefois Jeſus entrant en l'ame par la Communion, ne luy donne point cette union ſi deſirable, mais l'en prive, ſoit pour la châtier de ſes imperfections, ſoit qu'il l'applique à d'autres choſes; deſirant d'elle des ſervices exterieurs pour le prochain. Il faut alors qu'elle demeure en paix, & qu'elle ſacrifie de bon cœur la plus noble creature qui ſoit au monde, c'eſt à dire la joüiſſance de Dieu, à Dieu même, qui prend des plaiſirs infinis à ſe voir ainſi honorer par ſa creature. Dieu ſe plaiſt ſouvent d'être glorifié de la ſorte par les ames pures, & les ames ſe trouvent auſſi élevées à une tres-grande pureté par ces ſortes de ſacrifices, où elles renoncent aux plus cheres careſſes de Dieu, pour s'abandonner plus purement à Dieu, & ne s'attacher qu'à luy ſeul. O qu'il eſt vray que c'eſt dans le fond du cœur que ſe paſſent les plus nobles operations de l'a-

mour, cachées à tout le monde, & connuës à Dieu ſeul ! L'ame même ne reconnoiſt pas les communications interieures de Dieu, qu'aprés pluſieurs experiences qui la rendent ſçavante dans les ſecrets de la vie ſurhumaine, où les ſens, ny la raiſon humaine ne connoiſſent rien.

CHAPITRE VII.

Le premier effet de la Communion eſt de produire en nous l'amour des croix & des humiliations.

DIEU dans luy-même, & dans ſon eternité, ne fait autre choſe que s'aimer ſoy-même en la contemplation de ſes divines perfections : car c'eſt ſon eſſentielle occupation, ne pouvant pas qu'il ne s'aime ſoy-même, & qu'il ne deſire d'être aimé. Or par l'union hypoſtatique l'homme étans devenu Dieu, prend les mêmes ſentimens de Dieu & les mêmes inclinations ; par conſequent Jeſus aime Dieu, comme Dieu s'aime ſoy-même : & comme il connoiſt clairement qu'il n'y a point de voye par laquelle Dieu ſoit plus aimé ou plus honoré au dehors de luy-même, que par les croix & les aneantiſſemens, qui font hommage

à la grandeur de ſon être infiny ; il s'eſt porté à aimer les croix, les ſouffrances, & les mépris, de toutes les forces de ſon ame. Iamais homme n'a tant aimé toutes ces choſes, comme Ieſus Chriſt, parce que jamais aucun n'a eu tant de zele que luy, d'aimer & de glorifier Dieu ſon Pere.

Quand donc Ieſus vient en nous par la ſainte Communion, il y apporte tous ſes ſentimens & toutes ſes inclinations, particulierement celles qu'il a plus au cœur, & les deſire imprimer en nôtre ame, ſe donnant exprés à nous en forme de nourriture, afin que comme la viande communique au corps toutes ſes principales qualitez, ainſi il inſpire à nos ames tous ces principaux mouvemens ; cela fait que tant plus on communie ſouvent, plus on doit être penetré des ſentimens & des inclinations de Ieſus, c'eſt à dire plus on doit aimer les ſouffrances & les humiliations. Le propre de la Communion, qui eſt le Pain vivant deſcendu du Ciel, n'eſt pas d'être changé en nous, comme le pain mort qui vient de la terre, mais de nous changer en luy-même ; & la ſainte Communion doit élever l'homme au deſſus de ſon amour naturel pour entrer dans l'amour de ſon Dieu, & dans l'union parfaite à ſes volontez, par la mortification & dérruction de ſoy-même.

La plus intime & la plus parfaite de toutes les unions que la creature peut avoir avec ſon Dieu, qui eſt l'hypoſtatique, a operé dans l'Humanité ſainte l'amour de la croix & de la pauvreté; de ſorte qu'elle ne fut pas plûtoſt divinisée, qu'elle fut aimant les ſouffrances, & qu'elle n'eſtimoit rien aprés la Divinité de plus aimable que la croix. Or il eſt bien certain que nous ne ſçaurions avoir d'union avec Dieu, plus ſemblable à l'union hypoſtatique, que celle qui nous vient par la ſainte Communion; il s'enſuit donc bien qu'elle doit operer en nous des inclinations fort ſemblables à celles que l'union hypoſtatique operoit en l'Humanité ſainte, c'eſt à dire, nous faire aimer les croix, la pauvreté, les humiliations, & toutes ſortes de ſouffrances. O mon ame, où en ſommes-nous, de communier ſouvent, & d'avoir toûjours tant de repugnances à ſouffrir: Jeſus Chriſt venant en nous, & s'incarnant, s'il faut ainſi dire, de nouveau en nous, y produiroit-il pas la Grace ſignalée de l'amour des croix, s'il nous trouvoit bien diſpoſez pour la recevoir? Qui communie ſouvent, & ne veut point ſouffrir, communie ſans doute imparfaitement, car il ne reçoit pas les principaux effets de l'union divine, qui ſont de nous faire aimer ce que Jeſus a le plus aimé en

ce monde. O mon Dieu ! juſqu'à quand vivrons-nous dans les bas ſentimens de la nature ? Ou ſoufftir, ou mourir. Mon ame, ayez honte de vivre ſans ſouffrances, parce que c'eſt, ce ſemble, vivre ſans amour.

Le fruit que nous recueillons de la ſainte Communion, ſe reconnoiſt, non par l'abondance des douceurs ſenſibles, ny par la reception de pluſieurs lumieres en nôtre entendement, mais par une determination forte & vigoureuſe de nôtre volonté à ſouffrir & à ſe mortifier ; & tant plus on avance en la mortification, tant plus auſſi l'on croiſt dans la pureté d'amour : Jeſus qui doit être la nourriture de nôtre amour dans le Ciel, où l'amour ſera infiniment pur, eſt auſſi en terre au S. Sacrement la nourriture de nôtre amour, qui par conſequent doit être ſouverainement pur, c'eſt à dire ſans mélange de tout ce qui n'eſt pas Dieu. Or cela ne ſe peut faire que par la mort à toutes les creatures & à nous-mêmes, & cette mort ne s'acquiert que par la mortification & par la ſouffrance de tout ce qui crucifie la nature.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même ſujet.

APRE'S la ſainte Communion il me ſembloit que comme Jeſus a reçû de ſon divin Pere, en l'union hypoſtatique, la plenitude des lumieres & du vray amour, il en faiſoit part à ſes amis en l'union ſacramentelle ; qu'en ſuite il leur impoſoit une obligation de vivre de la même vie, ſe conduire par ſes mêmes lumieres, & entrer dans la conformité à ſes états. Cette divine lumiere me découvrit pluſieurs veritez importantes pour ma conduite. 1. Qu'il ne faut jamais être ſans ſouffrir : car l'eſprit du Chriſtianiſme eſt un eſprit de croix ; les graces qui le nourriſſent, ſont un fruit de la croix ; & le Pain adorable qui fait ſes delices, n'inſpire que des ſentimens des croix : *Venite mittamus lignum in panem ejus.* 2. Que ſi Jeſus nous a fait paroître la pureté de ſon amour, en mourant pour nous ſur la Croix, nous devons auſſi luy prouver la verité du nôtre, en nous attachant d'amour à la Croix. 3. Qu'il n'a operé nôtre ſalut que par le moyen des ſouffrances ; c'eſt donc une pure tromperie, d'eſperer que

nous le puiſſions operer autrement que par les ſouffrances. 4. Qu'il faut avoir grande attention à l'eſprit de Jeſus en nous, qui nous fournit quelquefois luy-même des croix de providence, ou bien nous inſpire d'en prendre nous-mêmes. Il les faut toutes embraſſer cherement, ou les rechercher amoureuſement. 5. Qu'il n'y a que l'ame amoureuſe des croix, qui goûte les voyes de l'eſprit, & les ſuavitez divines; car Dieu qui répand l'abſynte & le fiel dans les plaiſirs des mondains, enchante ſouvent nos ſouffrances d'une maniere admirable.

Je reçûs auſſi cette intelligence dans la ſainte Communion: Que Jeſus étoit un Soleil, qui a été éclipſé durant ſa vie voyagere, & qui maintenant dans Ciel eſt tout plein de lumiere & de gloire. A meſure que les ames communiquent à ſon éclipſe & à ſes tenebres, elles communiquent & s'avancent dans ſa gloire: pourquoy donc fuir la pauvreté, le mépris & la croix; car cela faiſant éclipſer les ames avec Jeſus Chriſt, eſt la ſemence d'une gloire infinie.

Pourquoy ne voit-on autre choſe que des croix dans les Egliſes; tous les Autels ſont enrichis de croix; le Prêtre qui va celebrer porte la croix ſur ſes ornemens; diſant la Meſſe il fait une grande multitu-

de de ſignes de croix ; quand il nous communie, il nous donne premierement la benediction avec le ſigne de la croix ; puis la derniere action qu'il fait, tenant en main le ſaint Sacrement, & tout preſt de nous le donner, c'eſt de faire le ſigne de la croix avec la ſainte Hoſtie. On dit même qu'anciennement les Chrêtiens qui la recevoient dans leurs mains, les diſpoſoient en forme de croix, traverſant la droite ſur la gauche. Que pouvons-nous apprendre de tout cela, ſinon que le Chrêtien qui communie, doit être crucifié ; & comme il reçoit ſon Dieu au milieu des croix, il ſe doit plaire à paſſer ſa vie au milieu des ſouffrances ?

Mon Dieu, quand commenceray-je la pratique d'une vie toute crucifiée, vie chrêtienne & toute ſurhumaine ? Quand aimeray-je la pauvreté, les mépris, les affronts, & à ſouffrir les injuſtices ? Mon Dieu, que je commence aujourd'huy à vous ſervir, & que je paſſe par deſſus tous les ſentimens de la nature, qui doit être continuellement ſacrifiée ; & c'eſt pourquoy je ne dois pas me contriſter des choſes qui m'appauvriſſent & me détruiſent ; tant plus pauvre, tant plus mort au monde. Si j'étois crû, je devrois, quant à l'exterieur même, vivre pauvrement, & être vil & abjet aux yeux des hommes, à

l'exemple de Jeſus Chriſt, qui a été trente ans comme ſerviteur dans une boutique. Je dois donc continuellement rendre au contraire de ce que le monde eſtime avec ſa prudence de chair ; & cela promptement ; puiſque je ſuis déja vieil, & que je n'ay pas encore commencé. Et devenant chetif ſelon le monde, je répondray à la pauvreté & à la vie ſolitaire. J'auray la paix ; & ſeray homme d'oraiſon. Aſſiſtez-moy de vos puiſſantes graces, ô Jeſus ! & que je perſevere.

Suivons Jeſus, mon ame, il a marché comme un geant dés le premier inſtant de ſa vie, dans les voyes d'humiliation & de ſouffrances, où ſon Pere le mettoit, & tout ſon ſoin étoit de cooperer à ſes deſſeins eternels deſſus luy. Marchons courageuſement aprés luy, ſi nous voulons cooperer à ſes deſſeins eternels deſſus nous. Marchons hardiment dans les rudes & ſaintes voyes de Jeſus ; ne craignons point nôtre foibleſſe naturelle, puiſqu'il n'a point craint ſon humanité, ayant été obeiſſant juſqu'à la mort, & à la mort de la Croix. Tenons pour folie tout ce qui eſt contraire à ſa ſageſſe ; & quittons une bonne fois toutes choſes, pour le ſuivre luy ſeul.

CHAPITRE IX.

Le ſecond effet de la Communion eſt de nous transformer.

J'Eus cette penſée qui m'occupa fort aprés la ſainte Communion, durant toute une matinée, que le principal effet de la Communion eſt de produire une union intime avec Jeſus. Cette union eſt une aſſociation parfaite avec ſes états & myſteres. Cette aſſociation eſt ce qu'on nomme une transformation en Dieu, qui rend une perſonne toute divine, toute dans les inclinations & les intereſts de Dieu, de ſorte qu'elle devienne divine par Grace : n'ayant point d'autres inclinations que celle de Dieu, elle vit de la vie de Dieu, elle ne reſpire que l'amour & la gloire de Dieu.

Dans cette veuë qui me paroiſſoit fort claire, je voyois la baſſeſſe & l'imperfection des ſentimens & des actions purement naturelles : je m'étonnois de l'aveuglement des hommes, de faire tant d'état d'un mouvement naturel, veu la baſſeſſe infinie qu'il contient en ſoy. Iamais, ce me ſemble, je n'avois tant connu l'importance de s'avancer de toutes ſes forces à

la perfection, & le miſerable état d'une ame imparfaite. Cette lumiere m'éloignoit merveilleuſement de l'imperfection, de laquelle j'aurois autant d'horreur à preſent, qu'autrefois j'ay eu du peché. Il me ſembloit que Ieſus, qui s'abaiſſoit ſi prodigieuſement au ſaint Sacrement, par un miracle d'amour, de miſericorde, & de benignité admirable, pour vivre en moy, me provoquoit de m'élever des baſſeſſes de la nature à la Grace, & de la vie humaine à la ſurhumaine; à quoy je ſentois de ſi fortes inclinations & de ſi puiſſantes obligations, par mes communions frequentes, que j'aurois mieux aimé mourir, que de paſſer un moment de ma vie naturellement.

Il faut inceſſamment tendre à la pureté de Ieſus: & ſi pour y entrer plus promptement & plus parfaitement, il faut quitter les honneurs, les biens & les amis; quittons-les, mon ame, & prenons en leur place les pauvretez, les mépris, & les douleurs. La pureté de vertu me charme & m'anime à ſa pourſuite; je ne trouve point de creature que je n'abandonne volontiers, ny de difficulté que je ne ſurmonte aiſément.

O mon Dieu, éloignez-moy par vôtre ſainte Grace de tout ce qui met oppoſition à cette divine transformation, & que

je ceſſe d'être ce que je ſuis ſelon la nature, pour être ce que vous êtes ſelon la Grace. Quand ſeray-je tout uny & transformé en vous ? Quand me feray-je entierement oublié moy-même, pour n'être plus, & n'operer plus qu'en vous, & vous en moy ? *In me manet, & ego in eo* ; & qu'ainſi abſorbé je demeureray en vous tous les jours de ma vie. Etant ainſi uny avec vous, je connoîtray vos ſecrets, je ſçauray vos deſſeins, je verray avec vous, & par vos mêmes lumieres, les voyes que vous teniez pour aimer, honorer, & glorifier vôtre Pere, lequel vous les a revelées au moment de vôtre Incarnation. Depuis ce bienheureux moment vous êtes devenu la Lumiere du monde ; qui vous ſuivra, ne marchera point en tenebres. Qui eſt-ce qui peut mieux ſçavoir les ſecrets du Pere que le Fils, ſes deſſeins & ſes penſées, que celuy qui étant un avec ſon Pere, entre dans le ſacré conſeil de la Divinité ? Il nous les enſeigne de parole, il nous les montre dans les exemples de ſa vie. Regardons, approuvons, mourons, voila la vraye transformation.

La Grace qui nous eſt donnée dans la ſainte Communion, ne tend qu'à aneantir en nous toutes nos inclinations naturelles, au lieu deſquelles elle nous en donne d'autres toutes conformes à celles de

Ieſus Chriſt ; & à proportion qu'une ame eſt plus conforme à Ieſus Chriſt, elle devient plus capable des communications de la Divinité ; car l'ame n'entre en pureté, qu'autant qu'elle a de part à l'eſprit du Verbe Incarné, qui ne viſe qu'à nous crucifier à tout ce qui eſt ſelon les inclinations de la nature. Que le diſcernement des vrais Chrêtiens eſt different de celuy des hommes du monde ! & que les penſées d'un homme illuminé ſont éloignées de celuy qui vit dans la ſeule lumiere de la raiſon ! Il eſt des ames où Ieſus entrant dans la ſainte Communion, fait des impreſſions ſi admirables, que le plomb devenu de tres-pur or par la pierre philoſophale, n'eſt pas plus changé. Auſſi eſt-ce le myſtere de la toute-puiſſance de Dieu, où les paroles de la conſecration, par une vertu toute miraculeuſe, changent la ſubſtance du pain & du vin, au Corps & au Sang de Ieſus Chriſt ; ce qui nous fait voir qu'il y a ſous ces foibles eſpeces une vertu ſecrete, qui peut changer les plus imparfaits en de grands ſerviteurs de Dieu.

Une des choſes du monde qui me donne plus d'étonnement, c'eſt que Ieſus reçû dans la ſainte Communion, fait ſi peu de changement en nous. D'où vient que ſa preſence n'opere pas des merveilles ? Il doit être comme un grain de bon-

ne ſemence, qui fait de grandes productions. Ieſus devroit en faire d'admirables. Ieſus devroit former en nous Ieſus, & y produire par ſa grace tous ſes ſentimens, remplir nôtre vie de tous les états de la ſienne : & cependant il ne fait rien en moy, il ne me dépoüille point de mes humanitez pour vivre de la vie de Ieſus; cela me donne de grandes craintes que je n'apporte point aſſez de preparation, & me fait demander avec inſtance la miſericorde de Dieu, en laquelle ſeule je mets toute mon eſperance.

CHAPITRE X.

Le troiſiéme effet de la Communion, qui eſt l'union parfaite & conſommée.

LEs deſſeins de nôtre Seigneur, nous donnant le S. Sacrement, nous ſont manifeſtez dans l'Oraiſon qu'il fit à Dieu ſon Pere en l'acte même qu'il l'inſtituoit; *Rogo, Pater, ut ſint unum, ſicut & nos unum ſumus* : Ie vous prie, mon Pere, qu'ils ſoient participans de l'union qui eſt entre nous. L'union qu'il a avec Dieu ſon Pere, eſt donc le modelle de l'union qu'il veut que nous ayons avec luy par ce divin Sa-

crement. Il eſt tellement un avec Dieu ſon Pere, que qui le voit, voit ſon Pere, & ſi nous êtions transformez avec Ieſus Chriſt, ſelon les deſſeins qu'il a en la ſainte Communion, qui nous verroit, verroit Ieſus Chriſt.

Mais cette conſommation amoureuſe en Dieu, ne ſe remarque pas en la pluſpart de ceux qui reçoivent la ſainte Communion, parce qu'elle en ſuppoſe un autre qui manque en pluſieurs, qui eſt la conſommation de l'ame en Ieſus Chriſt, qui ſe fait lors que par les attraits de la Grace elle eſt toute aneantie en ſes inclinations naturelles, en ſorte que les ſurnaturelles ſont établies en leur place, n'y ayant plus en elles que les pures diſpoſitions du Verbe Incarné. Une ame en cet état recevant la ſainte Communion, doit demeurer ſimplement unie à Ieſus preſent, & recevoir en quietude les effets de la Grace qu'il opere en elle, qui ſont de ne vivre plus à elle-même, ny en elle; mais d'entrer en effet dans les états pauvres & abjets de Ieſus, pour vivre comme luy & par ſon eſprit, & non plus comme le monde, ny par l'eſprit du monde.

La Divinité & l'Humanité ſainte unies en Ieſus Chriſt, ſont encore une belle image de l'union qu'il veut que nous ayons avec luy dans la ſainte Commu-

nion ; car nous voyons que l'Humanité ſainte eſt comme abſorbée dans la Divinité ; d'une maniere ineffable, n'y ayant rien en la terre qui puiſſe ſervir pour la donner à entendre. De dire que c'eſt comme les étoilles qui ſont abîmées dans le Soleil quand il paroiſt, & qu'il les fait diſparoître, parce que ſa lumiere les conſomme, pour être tout à fait en luy, ce n'eſt rien dire : il y a une diſtance infinie entre les choſes divines, & les creatures ; l'ame ſe contente de les enviſager dans la lumiere de Dieu, & puis d'entrer dans l'admiration, le reſpect & l'amour ; & voyant que les deſſeins de Jeſus Chriſt s'uniſſant à elle par la ſainte Communion, ſont de la conſommer ainſi en ſoy-même, elle y acquieſce, & s'y abandonne abſolument, ſouhaitant pouvoir dire comme S. Paul, *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus* : Je ne ſuis plus, je ne vis plus, je n'ay plus ny être ny vie que celle de Jeſus Chriſt, qui me conſomme dans ſon être.

Il eſt certain que cette haute conſommation eſt l'effet d'un parfait amour ; qui ne ſe peut operer que par la deſtruction de tout ce qui n'eſt point Dieu, qui par conſequent coûte bien cher à la nature, & demande une ame bien genereuſe, & fort fidele aux attraits de la Grace. C'eſt peu d'en avoir les lumieres, on ne doit pas y

faire grand fond, ſi on ne ſe porte à la pratique reelle des pures vertus, dans les occaſions qui ſe preſentent ſelon toute l'étenduë de la grace qui nous eſt donnée.

Rien ne charme davantage une ame qui en a la veuë, que les inventions amoureuſes de la ſageſſe & de la miſericorde de Dieu, qui nous fait voir avec quelle plenitude il communique ſa Divinité aux Chrêtiens dans la Communion, où Jeſus Chriſt ne nous donne ſon Humanité que pour nous unir à ſa Divinité. O que la dignité des ames pures eſt grande quand elles communient! ô que toutes les grandeurs de la terre ſont baſſes, & qu'elles paroiſſent de purs neants en comparaiſon! Car quelle gloire eſt comparable à celle d'une ame qui ſe voit unie ſi intimement avec la Divinité? Mon Dieu que la veuë des merveilles & des profonds ſecrets qui ſont enfermez dans vos myſteres, eſt douce & claire, & penetrante une ame à qui Dieu daigne la manifeſter.

Cette union de Jeſus dans la Communion eſt ineffable; car comme le Pere & le Fils ne ſont qu'un, le Verbe & l'Humanité ſainte ne ſont qu'un: auſſi l'ame doit entrer en unité avec Jeſus, & il faut que Jeſus ſoit tenu en elle ſelon la Divinité & l'Humanité, & elle toute en Jeſus, & que Jeſus opere en elle, prie, adore, aime, tra-

vaille, ſouffre, & qu'elle faſſe toutes choſes en Jeſus; de ſorte que cette parfaite union fait une unité entre Dieu, Ieſus & l'ame, & entre toutes leurs operations; ce qui dit une choſe, qui ne ſe peut exprimer, & qui établit une communauté de biens entre Dieu, Ieſus, & l'ame. Cela la rend toute divine, puiſque Dieu eſt demeurant & operant en elle, & elle en Dieu; *In me manet, & ego in eo.* Cette unité ſe va toûjours perfectionnant en la terre, il n'y aura que dans le Ciel où elle aura ſa conſommation parfaite.

O aimable Jeſus, avec quelle bonté traitez-vous avec nos ames dans ce divin Sacrement? Vous vous cachez ſous les eſpeces, pour donner de l'exercice à nôtre foy, qui vous y voit d'autant plus clairement, que vous y êtes obſcurément. D'autre côté vous vous manifeſtez par les effets de vôtre grace, & par les ſentimens divins que vous imprimez dans les ames qui vous reçoivent, pour donner de l'exercice à nôtre amour. Que peut-il faire; ſe voyant ſi prevenu, ſi convaincu, ſi preſſé par l'experience de vos bontez? que peut-il faire, ſinon aimer, aimer, aimer? Que de grandes choſes à dire ſur ce ſujet! mais que de ſentimens que l'on ne ſçauroit exprimer!

CHAPITRE XI.

Le quatriéme effet de la Communion eſt un grand amour.

CETTE penſée m'occupoit fort l'eſprit devant & aprés la ſainte Communion : Que toutes les perfections de Dieu n'étant qu'une même choſe, quand l'une veut paroître de tout ſon éclat, toutes les autres ſe donnent à elle, & luy cedent toute leur excellence, comme pour augmenter ſon luſtre. Il me ſembloit que l'Amour divin voulant faire voir ſa magnificence dans le S. Sacrement, toutes les perfections divines contribuoient à ſon deſſein tout ce qu'elles avoient de plus rare ; l'eternité ; l'immenſité, la ſageſſe, la toute-puiſſance, la juſtice, la miſericorde, & toutes les autres de même, afin que l'amour paruſt dans ce myſtere comme dans ſon triomphe, un amour eternel, immenſe, ſage, tout-puiſſant, juſte, miſericordieux ; en un mot, qu'il paruſt tout adorable comme un Dieu, éclatant de toutes les perfections divines.

Chacune de ſes perfections épouſant des inclinations de l'amour, qui eſt liberal & magnifique, me ſembloient agir ma-

guifiquement & liberalement dans une ame où elles ſont reçûës avec l'amour, quand il y fait ſon entrée triomphante au moment de la Communion. Car l'amour produiſant en l'ame un amour reciproque ; l'eternité luy donne la durée & la perſeverance ; l'immenſité une étenduë d'affections & de bons deſirs ſans limites ; la ſageſſe luy inſpire un monde de lumieres divines, pour ſe conduire dans ſes bons deſſeins ; la Toute-puiſſance luy communique une force invincible, qui ſurmonte les difficiles. Ainſi l'ame dans la ſainte Communion ne conçoit pas ſeulement les ſentimens de l'Amour divin, mais d'un amour accompagné de toutes les perfections qui luy peuvent donner plus de luſtre & d'excellence.

Le même Cenacle dans lequel Jeſus Chriſt donna luy-même la Communion à ſes Apôtres, fut celuy dans lequel il leur envoya avec Dieu ſon Pere, le S. Eſprit, & les remplit de ſon amour : ce divin Sanctuaire ayant ſervi deux fois de theatre pour nous repreſenter les deux plus grandes actions de l'amour au dehors de Dieu ; la premiere, de nous donner le Verbe Incarné, pour placer dans nôtre cœur celuy qui ſe repoſe eternellement dans le cœur du Pere, & nous donner moyen de vivre de luy divinement, ainſi comme

comme il vit de ſon Pere ; l'autre, de nous donner l'Eſprit adorable du Pere & du Fils, afin qu'il ſoit le nœud d'une liaiſon eternelle de l'ame avec ſon Dieu, qu'il l'éclaire de ſes divines lumieres, qu'il l'échauffe de ſes flammes ſacrées, qu'il l'anime de ſa vertu celeſte, & qu'il rende l'homme tout ſpirituel : & ces deux actions ſe perpetuent dans la ſainte Egliſe, lors que dans la ſainte Communion nous ſommes en même temps repûs de la chair precieuſe du Fils de Dieu, & remplis de ſon eſprit d'amour.

O qui ſçauroit le commerce admirable qui ſe fait entre Jeſus Chriſt & les ames pures dans ce divin Sacrement ! Mais le monde eſt trop groſſier pour les découvrir, ne voyant que ce que les ſens luy font recognoître. Les ames dégagées du monde, & qui ne vivent que pour Dieu, ſemblent ſteriles ; car elles ſont cachées dans la retraite, & leur feu, quoy que tres-grand, n'eſt pas apperçû au dehors. Elles reſſemblent à ces montagnes pleines de ſoufre, qui contiennent au dedans de ſoy un embraſement épouventable, & qui de temps en temps vomiſſent des incendies qui brûlent les villages & les bourgades d'alentour. De même ces ames, par l'ordre & pour le ſervice de Dieu, font des productions d'a-

mour à l'exterieur ſi extraordinaires, que quantité d'ames s'en trouvent embraſées. Tels ont été pluſieurs grands ſerviteurs de Dieu, qui aprés avoir conçû mille bons deſirs dans leur retraite, aprés s'être remplis de feux & de flammes celeſtes, par le frequent uſage de la tres-ſainte Communion, ſont quelquefois ſortis de la ſainte Table, & de leur retraite, comme des lions, qui ne reſpiroient que feux, & ne jettoient par tout que des flammes: C'eſt ce qui a fait les grandes converſions des pecheurs, & les changemens des Provinces & des Royaumes quelquefois entiers, operez par un ſeul, ou par un petit nombre de ſemblables ſerviteurs de Dieu, qui paroiſſent ſi puiſſans en exemple & en paroles, qu'ils ſembloient faire dans toutes leurs actions autant de miracles.

Il faut remarquer icy que le feu d'un interieur qui n'eſt pas aſſez retiré en ſoy-même, ou qui neglige de mettre de temps en temps du bois au feu pour l'entretenir, c'eſt à dire, de s'exciter par de frequentes élevations de cœur à Dieu, & par des regards continuels des perfections divines, ou qui ſe diſſipe au dehors par ſon propre mouvement, s'engageant dans les affaires, ſans y être appliqué par l'inſpiration, & par la conduite de la grace,

quoy qu'il y paroiſſe quelquefois du zele, & (comme on penſe) une bonne intention ; tout cela reſſemble à un feu follet qui voltige de toutes parts, mais qui ne brûle rien.

CHAPITRE XII.

Le cinquiéme effet de la Communion eſt de donner la force & la perſeverance au ſervice de Dieu.

ENTRANT dans une Egliſe, j'entendis chanter en l'honneur du S. Sacrement, *Ambulavit in fortitudine cibi illius uſque ad montem Dei* : Il marcha en la force de cette viande juſques à la montagne du Seigneur. Ces paroles me toucherent, & me firent eſperer que nonobſtant mes miſeres & mes foibleſſes continuelles, je pourrois être ſi fortifié en mangeant de ce Pain divin, que je monterois la montagne de Dieu ; c'eſt à dire, je me releverois au deſſus des baſſes inclinations de la nature, juſques à être revêtu de l'eſprit de Jeſus Chriſt ; qu'ainſi revêtu & fortifié, je pourrois monter à la perfection de la vie ſurhumaine, qui eſt une haute montagne, où perſonne ne ſçauroit monter par les ſeules forces naturelles.

J'ay remarqué que l'intention particuliere de nôtre Seigneur, inſtituant le S. Sacrement, a été de nous le donner comme un principe de vie & de force : car il eſt ſeul entre tous les Sacremens, donné en forme de nourriture. D'autres ſont donnez en forme de medecine, pour purger les ames des pechez ; d'autres en forme de conſecration, pour les dédier au rang des choſes ſaintes ; d'autres en forme d'armures, pour les avantager aux combats contre les demons : mais il n'y a que le S. Sacrement qui nous eſt preſenté ſous la forme d'une celeſte nourriture, pour nous faire vivre de la vie de la grace, mais d'une vie perpetuelle, ſur qui la mort du peché n'ait aucune puiſſance ; car Jeſus Chriſt nous preſcrivant l'uſage de cette celeſte nourriture, a promis qu'elle nous fera vivre eternellement, *qui manducat hunc panem, vivet in æternum.*

Il ſemble bien raiſonnable & bien conforme à la bonté infinie de Dieu, que le plus excellent des Sacremens nous confere la plus excellente des graces, qui eſt celle de la perſeverance ; grace ſi haute, ſi divine & ſi precieuſe, que nous ne ſçaurions la meriter par quelque bonne action que nous puiſſions faire. Mais quelque rare & quelque noble qu'elle puiſſe être, nous avons grand ſujet d'eſperer que

le Pere des miſericordes, & le Dieu de toute conſolation, nous l'accordera, puiſqu'il nous donne ce qui eſt plus infiniment que cette grace, ſon Fils unique dans la ſainte Communion.

La nourriture corporelle n'eſt que pourriture, puiſqu'elle eſt materielle & morte; neanmoins ſi le corps ne deſiſtoit point d'en uſer, & qu'il fuſt toûjours en diſpoſition de profiter des forces qu'elle luy fourniroit, elle luy donneroit la perſeverance de la vie naturelle, & il ne mourroit point. Combien plus le Pain celeſte, le Pain vivant, & qui contient en ſoy les ſources intariſſables de la vie, ſi l'ame ne deſiſte point d'en uſer, & ſi elle eſt dans des diſpoſitions conformes à l'abondance des graces, des vertus & des forces ſpirituelles, que cette viande adorable luy apporte, comment n'auroit-elle pas la perſeverance & la perpetuité de la vie ſpirituelle de la grace? Nous puiſons dans le ſaint Sacrement la vie divine, dans la même ſource où la puiſent les Bienheureux qui ſont dans le Ciel. Or ils n'y ſçauroient puiſer autre choſe qu'une vie eternelle. Quelle autre vie y pourrions-nous puiſer nous-mêmes, qu'une vie eternelle de grace, qui eſt une aſſeurance d'une vie eternelle de gloire?

O mon ame! lequel de tous les Bien-

heureux, ayant une fois goûté les douceurs de cette ſource de toutes les joyes, s'en dégoûteroit & la voudroit quitter, ceſſant de vouloir vivre de la vie divine & bienheureuſe ? Comment donc pourriez-vous ne perſeverer pas conſtante & inébranlable dans la vie de la grace, & dans l'union avec Dieu, ayant une fois puiſé avec joye dans les mêmes fontaines du Sauveur ? Quand il ſe vient placer luy-même perſonnellement & ſubſtantiellement au milieu de vôtre interieur par la ſainte Communion, ne luy dites pas comme ſaint Pierre ; *Retirez-vous de moy, Seigneur* : mais dites avec le ſentiment d'un parfait amour, comme l'Epouſe, *Tenui eum nec dimittam*, Je le poſſede, il s'eſt donné à moy, je ne l'abandonneray plus jamais.

Que la joüiſſance du ſouverain Bien donne de ſatieté & une profonde paix à l'ame ! mais elle n'eſt point parfaite ſinon dans le Ciel. Toute la plus grande joüiſſance qu'elle peut avoir en terre ne la fait qu'alterer ; plus elle goûte Dieu, plus elle le deſire ; & n'ayant pas moyen de contenter pleinement ſon deſir qu'aprés cette vie, elle ſouffre un martyre qui la fait mourir & vivre tout enſemble. Sa douleur eſt pleine de douceur, & ſa douceur devient une langueur qui luy donne une

forte pente vers ſon Bien-aimé. Elle ſe trouve dégoûtée, & puiſſamment retirée de toutes les creatures : Rien ne luy paiſt dans cet état, que ce qui augmente ſa flamme. Elle ne peut lire avec gouſt, ſi elle ne trouve quelque parole de ſon Bien-aimé. Les converſations luy déplaiſent, ſi on ne l'entretient de ſon amour.

Mon Dieu, vous voyez le fond de mon cœur : Je ſens ce que je ne puis dire. Je ſouffre à la verité, mais je ne voudrois pas ne point ſouffrir. Je ne puis rien faire qu'aſpirer aprés une plus ample poſſeſſion de vôtre infinie Bonté. C'eſt beaucoup que vous vous donniez à moy dans vôtre adorable Sacrement avec tant d'amour ; mais vous me donnez un treſor caché. Je vous poſſede, & je ne joüis pas à ſouhait de cette chere poſſeſſion. Je ſuis dans l'état du bon vieillard Simeon, qui vous tenoit deſſus ſes bras dans le Temple, & mouroit d'envie de vous voir. Il eſt temps, mon Seigneur ; laiſſez aller mon ame en paix ; que je ſorte de la vie mortelle, puiſque je voy entrer en moy le principe de la vie immortelle. Je ſçay bien que je trouverois l'accompliſſement de tous mes deſirs dans le Paradis : je ne le deſire neanmoins pas juſques à ce que tel ſoit vôtre bon plaiſir. Vôtre amour me fait tendre à l'union beatifique, mais vô-

tre amour m'en retire auſſi, m'inſpirant la ſupréme indifference, & la dépendance abſoluë de vos divines volontez.

O Jeſus, que vos providences ſont admirables ! vous me donnez la veuë precieuſe de la force & de la pureté de l'amour qui doit reſider dans une ame qui a le bonheur de vous recevoir ſouvent dans la ſainte Communion. Je m'y abandonne plus que jamais, conduiſez-moy où il vous plaira. Je ne puis rien vous demander davantage, puiſque vous vous donnez vous-même à moy ; & tant de miſericordes au delà de mes eſperances. Tout mon ouvrage eſt de demeurer aneanti en vôtre preſence ; & puis operez en moy ſelon vos deſſeins divins, qui ſont grands & cachez à ma connoiſſance, car qui pourroit comprendre de loger la Majeſté de Dieu dans la baſſeſſe de mon état ?

L'arrivée du regne de Dieu dans un cœur, paroiſt douce ; mais il faut que ce pauvre cœur ſe reſoluë à ſouffrir ſon extréme rigueur, qui luy donnera une mort continuelle. Plus de vie humaine pour un cœur où Dieu regne abſolument ; plus de plaiſirs ; plus de conſolations, même divines ; plus d'appuy dans les creatures, même les plus ſaintes ; plus de pente pour aucune diſpoſition, ſinon à la ſupréme indifference, rien que des objections, anean-

tiſſemens, pauvretez, abandonnemens; point de ſcience que celle de Jeſus crucifié, point de ſageſſe que ſa folie.

C'eſt de ce coup, ô bon Jeſus, que je dois dépendre de vôtre grace, & que je dois avoir un continuel recours à vous. Vous êtes mon Pere, qui me nourriſſez de vôtre propre ſubſtance: vous êtes ma force, qui me ſoûtenez dans mes foibleſſes: vous êtes mon centre, qui me donnez repos dans mes inquietudes: vous êtes ma fin, où ce terminent tous mes deſirs. Je ne puis pas avoir de grandes veuës de vôtre pur amour; j'en ſens ſeulement dans mon cœur de grands inſtincts, qui me font deſirer la pureté de l'amour, & qui me font dire continuellement: O pur amour! ô pureté d'amour! heureux qui te cherche, plus heureux qui te poſſede, tres-heureux qui perſevere & qui meurt dans ta joüiſſance.

Fin du cinquiéme Livre.

LE CHRÉTIEN INTERIEUR.

LIVRE VI.

Des Croix interieures exterieures.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut beaucoup eſtimer les Croix.

J'AY de grands ſentimens du bonheur que la creature poſſede de ſouffrir pour Dieu, n'y ayant rien en la terre en quoy elle témoigne plus ſon amour, & l'eſtime qu'elle fait du Createur. C'eſt en cet état qu'elle luy fait des ſacrifices excellens, & qu'elle luy rend des ſervices tres-ſignalez. L'on ne peut pas faire davantage pour ſon amy, que de procurer ſa

gloire par nôtre détruction, & nous aneantir pour le faire regner. C'eſt pourquoy les Saints ont tant eſtimé les ſouffrances, qu'ils ont fait plus d'état d'être dans un cachot, chargez de fers, comme S. Paul, que d'être ravis au troiſiéme ciel, comme luy-même.

Conſolez-vous donc, mon ame, dans les differens états où vous vous trouvez; pourvû que vous ſouffriez, c'eſt aſſez, mais c'eſt plus que vous ne pouvez ſouhaiter. Si vous n'avez point le don d'oraiſon, & que vous ſoyez dans les ſechereſſes d'eſprit, ſouffrez & vous contentez; car ſouffrir vaut mieux que contempler & être ravi au troiſiéme ciel. Si vous êtes malade dans vôtre lit, & par conſequent privé de la Meſſe & de la Communion, ſouffrez & vous contentez; car il vaut mieux être dans les rigueurs de la pure Croix, que d'être dans les douceurs des exercices ſpirituels. Si vous ne pouvez rien faire pour le prochain, ſouffrez & vous contentez; car c'eſt moins d'agir que de ſouffrir. Si toutes vos entrepriſes de devotion, & vos bons deſſeins ne ſuccedent pas, ſouffrez & vous contentez; car ſouffrir vaut mieux que reüſſir. Si vous êtes mal fait de corps & d'eſprit, n'ayant point de talens; pourvû que vous ſçachiez ſouffrir avec patience, vous avez un

tres-bon eſprit, & êtes la perſonne la mieux faite du monde, car vous plaiſez à Dieu. Croyez-moy, la plus belle ſcience, c'eſt de ſçavoir ſouffrir ; la plus grande adreſſe, c'eſt de ſçavoir ſouffrir ; la plus grande fortune, c'eſt de ſouffrir.

L'on eſtime extrémement le bois de la vraye Croix, l'on en cherche avec paſſion, c'eſt le plus beau preſent qu'on nous puiſſe donner : on l'enchaſſe dans l'or, on le pend à ſon col, on le met en ſon ſein & proche du cœur, on l'adore, bref on le conſerve precieuſement & avec grande raiſon, parce que c'eſt une petite partie de la vraye Croix de Jeſus Chriſt. De même les vrais Chrêtiens, les enfans de lumiere eſtiment beaucoup les petites ſouffrances & mortifications actives ou paſſives qu'elles portent ; elles ne voyent rien de plus beau ny de plus precieux en la terre ; on ne peut leur faire un plus grand don ; quand les occaſions ſe preſentent de ſouffrir ou de ſe mortifier, ils les embraſſent avec joye & amour, & cheriſſent la mortification ; ils l'adorent, & la mettent non ſeulement proche du cœur, mais dans le cœur même ; conſiderant qu'une vraye ſouffrance, c'eſt à dire bien agreée dans les diſpoſitions de Jeſus Chriſt, eſt une petite partie des ſouffrances de Jeſus Chriſt : c'eſt une petite par-

celle de la vraye Croix, & la plus precieuſe relique que l'on puiſſe pendre à ſon col.

Ne ſoyons donc jamais ſans avoir de la vraye Croix : cheriſſons tous ceux qui nous tourmentent ; ils nous donnent des reliques ſans y penſer. Quand nous nous verrons, demandons-nous, Avez-vous de la vraye Croix ? avez-vous des reliques des ſouffrances de Jeſus Chriſt ? Ceux qui en ont ſon heureux, car ils ſont dans les plus grands exercices d'amour, où ils peuvent être en la terre. Perſonne n'a une plus grande charité, que de mettre ſon ame pour ſon amy, c'eſt à dire de mourir, & pour bien mourir, il n'y a rien de ſi avantageux que de ſouffrir, n'y ayant rien qui approche plus prés de la mort que la ſouffrance ; c'eſt pourquoy le grand amour s'exerce à ſouffrir beaucoup. Saint Paul avoit un bon morceau de la vraye Croix ; car il dit qu'il portoit en ſon corps les ſtigmates de Jeſus Chriſt, c'eſt à dire, qu'il ſouffroit une partie des ſouffrances de Jeſus Chriſt.

Ce divin Sauveur n'a rien fait de plus noble ny de plus illuſtre en terre, que de mourir dans les opprobres & les ingnominies de la Croix : c'eſt ce qui a procuré une gloire infinie à Dieu ſon Pere, & c'eſt ce qui luy a fait rendre tant d'hommages par toutes les ames qui l'ont connu &

adoré deſſus ſa Croix, où étant exalté il a tiré toutes choſes à ſoy. Une ame qui le voit ſur ce trône de ſes ignominies, qui eſt celuy de ſes grandeurs, aime de le poſſeder en cet état durant cette vie, comme les ames bienheureuſes aiment de le poſſeder dans ſa gloire. Voicy ce qu'elle dit : Il eſt vray que je ne puis joüir pleinement en terre de mon ſouverain Bien, mais je puis ſouffrir pour luy, c'eſt ma conſolation. La joüiſſance eſt plus douce à la creature, mais la ſouffrance eſt plus aimable au Createur ; & ainſi dans la miſere de mon exil je trouve ma joüiſſance.

Quand une ame ne veut point ſouffrir en ce monde, elle ne veut point être à Dieu : car ne pouvant luy être rien, ou fort peu, par la joüiſſance qui n'eſt pas de ce banniſſement, & ne voulant pas auſſi luy appartenir par la ſouffrance, elle ne le peut poſſeder ; & ne le poſſedant pas elle s'en va dans la joüiſſance des creatures, & en ſuite dans l'erreur & dans le deſordre. La Divinité ne trouve point hors d'elle-même une plus agreable demeure, que dans une ame & un corps crucifié & ſouffrant ; là elle prend ſes delices & ſes complaiſances. La Divinité repoſoit avec une joye infinie dans l'Humanité de Jeſus Chriſt, lors qu'elle étoit dans les ſouffrances, Dieu ne pouvant ſe plaire

que dans ſoy, ou dans la Croix qu'il aime : & on ne l'aime jamais davantage, jamais on ne rend plus d'honneur à ſes infinies perfections, que par la croix & les ſouffrances. C'eſt là qu'on luy fait des ſacrifices de bonne odeur, la creature ſe conſommant pour les intereſts & pour la gloire de ſon Dieu. Souffrir donc, ou mourir.

CHAPITRE II.

Qu'il faut beaucoup aimer les Croix.

UNE vie ſans croix eſt une vie ſans amour. Ces mots qui ſe diſent de pluſieurs, *Il faut paſſer ſa vie doucement*, ſont indignes d'une bouche chrêtienne ; car c'eſt dire, il faut vivre naturellement & baſſement. Il n'y a rien d'aimable ny de beau aprés la Divinité, que la Croix de Jeſus Chriſt. Il faut ou joüir avec la Divinité, ou ſouffrir avec l'Humanité : & tant plus nous ſouffrirons avec l'une, plus nous joüirons avec l'autre. Une ame conduite par la joüiſſance, doit auſſi avoir de grandes ſouffrances, celle-cy produiſant & augmentant celle-là. L'experience fait voir que la moindre joüiſſance de la creature diminuë de la joüiſſance de Dieu ; &

c'eſt ce qui fait que les Saints ont été ſi auſteres à leur nature, à qui ils ne donnoient que la ſimple neceſſité, luy déniant même tout plaiſir permis. Nous étendons nôtre neceſſité à trop de viandes, trop de recreations, trop de commoditez. La nature vit de peu; le clabaudement du monde, & la crainte de perdre nos ſantez nous gâtent.

Une marque que nous marchons aſſez bien dans la voye des ſouffrances, c'eſt quand nous poſſedons la paix intellectuelle, qui ne nous empeſche pas les ſentimens que l'amertume de la croix donne à la nature; mais qui nous inſpire une douce inclination à les embraſſer & à les cherir, nous eſtimant favoriſez du Ciel de les avoir, quoy que la nature les voye à regret, & les eſtime des infortunes.

Il m'eſt venu une penſée, Que pour ne point enviſager les croix comme des mets de mauvais gouſt, il falloit les manger en pluſieurs ſauces, c'eſt à dire les peſer avec differens eſprits, les acceptant tantoſt par eſprit de penitence, tantoſt par eſprit de ſacrifice, puis par eſprit de pureté d'amour: une autrefois pour être ſemblable à Jeſus Chriſt ſouffrant; de plus pour faire la volonté de Dieu, & nous ſoûmettre aux ordres de ſa Providence. Ainſi l'ame ſe peut ſervir de diffe-

rens eſprits, afin de ne ſe point dégoûter, mais demeurer toûjours dans un grand appetit de la Croix, au milieu des repugnances naturelles. Quand Dieu a de grands deſſeins ſur une ame, c'eſt à dire, quand il l'a deſtine à ſe faire beaucoup aimer par elle, il luy donne de grandes occaſions de ſouffrances, luy fourniſſant ſouvent luy-même des Croix de providence, qui ſont cruelles aux ſens & à la nature, & luy inſpirant d'en choiſir elle-même de plus ameres. Il faut être bien fidelle à la grace qui nous appelle à la Croix, car c'eſt une faveur des plus precieuſes; mais il ſe faut neanmoins toûjours conduire prudemment & avec conſeil.

Il eſt bien vray que nôtre Seigneur dit dans l'Evangile, *Multi ſunt vocati, pauci verò electi*: Pluſieurs ſont appellez à la perfection par des veuës, lumieres, ſentimens, & motions de la grace; & neanmoins ils n'y parviennent pas, faute de fidelité, parce qu'ils s'épargnent trop, ayant trop de tendreſſe pour leur chair, leurs biens, parens, amis; ayant trop de reſpect humain, écoutant plus la raiſon humaine que la vocation de la Grace. Souvent on ſe perſuade que la devotion fait trouver une vie pleine de paix, exempte de croix, & cela n'eſt pas: on n'y doit entrer qu'avec une diſpoſition de porter

indifferemment tous les états dans leſquels il plaira à Dieu de nous mettre, & pour y être crucifié à la mode de Dieu, & non pas à la nôtre. Les croix qui viennent de Dieu, ont grand pouvoir de ſanctifier; mais celles qui nous ſont cauſées par nôtre vanité, nôtre attache aux choſes du monde, & nôtre ſenſibilité, ſont pour l'ordinaire inutiles, & ne ſervent que d'empeſchement à l'ame. Faites vôtre compte qu'il faut toûjours ſouffrir quelque choſe; c'eſt à luy d'en diſpoſer comme il luy plaira, & à nous d'agréer ſa diſpoſition.

O qu'il eſt rare de trouver des ames vrayement amoureuſes de la croix! Je tiens que ce peu d'amour que nous avons pour les ſouffrances, eſt l'unique cauſe que nous avançons ſi peu dans les voyes de la Grace, qui en ſont toutes parſemées depuis le commencement juſques à la fin; prenons-y bien garde, & nous le verrons. Dieu peut rendre facile par grace, ce qui eſt impoſſible par nature: il faut toûjours demander la grace de l'amour des croix; ce n'eſt pas pour en venir dans les excés de penitences corporelles, mais c'eſt pour embraſſer avec amour & generoſité toutes les petites contradictions, ou humiliations qui arrivent, ſoit de la part du prochain ou de nos propres imperfe-

ctions, ou par les ordres ſecrets de la Providence : il y a toûjours dequoy ſouffrir au corps & en l'eſprit ; & le grand ſecret c'eſt d'en bien uſer.

On peut dire qu'il eſt peu de vraye & ſolide vertu, car il eſt peu de perſonnes qui veulent ſouffrir ; & tant plus la vertu eſt parfaite, tant plus faut-il endurer : car ceux qui veulent vivre pieuſement en Jeſus Chriſt, ſouffriront croix & perſecutions de la part du monde ; de leur chair, de leur eſprit, de la part de Dieu même ; enfin c'eſt la grande voye pour aller à la perfection de l'amour en la terre, & les lâches & les timides n'y arriveront jamais.

CHAPITRE III.

Qu'il faut deſirer les Croix.

NOus devons avoir une grande ſoif intellectuelle de ſouffrir toutes ſortes de croix ; c'eſt le caractere des vrais Chrêtiens, c'eſt la marque de Jeſus crucifié en nous, & cette ſoif nous doit être continuelle en quelque état que nous ſoyons, étant veritable que la jouïſſance & les conſolations s'augmentent par cette ſoif. Tant plus l'âme jouït,

tant plus elle devient alterée, non ſeulement d'une plus ſavoureuſe union, mais d'une plus fâcheuſe croix. Jeſus Chriſt a toûjours eu ſoif d'endurer pour nous; mais en mourant il avoit encore plus de ſoif, toutes les ſouffrances de ſa Paſſion ne l'ayant pû deſalterer. Quand on dit que nous devons avoir empreinte en nôtre ame l'Image de Jeſus Chriſt crucifié; c'eſt à dire qu'il faut avoir des ſentimens, & avoir ſoif de ſouffrir comme luy. O que le Calice ſemble bon à une ame alterée de ſouffrances, quand il luy arrive quelque bonne croix, elle ſe trouve ſoulagée & deſalterée, comme celuy qui a bû un grand coup ſe trouve rafraichy de l'ardeur qui le brûle.

Dieu a une ſoif étrange de nos ſouffrances, il eſt alteré dans nous par le feu de ſon divin amour, duquel il s'aime ſoy-même & ſes divines perfections; donnons-luy quelque rafraichiſſement, en nous faiſant ſouffrir. Mais que cette divine ſoif eſt peu connuë des hommes! qu'elle eſt cachée aux yeux de l'homme ſenſuel! O Jeſus, que vous êtes peu connu! que vous êtes peu aimé! O procedé de Jeſus, que vous êtes ignoré de ceux qui ne ſuivent que la lumiere des ſens ou de la raiſon! *Emitte lucem tuam.* Quand l'hõme ſpirituel la découvre, rien ne lui eſt plus doux que de ſouffrir.

Le grand plaiſir des Bienheureux qui ſont dans le Ciel, eſt la joüiſſance; mais nôtre plus grand deſir à nous qui ſommes dans la terre, doit être la ſouffrance: elle dépoüille nôtre ame du vieil Adam par une ſainte violence, elle rompt toutes les attaches aux creatures, & ſepare de nous ce qui eſt impur & terreſtre, comme le feu fait à l'or dans la fournaiſe. La ruine de nôtre corruption ne ſe fait en nous que par la foy, & par le feu: ſouffrons donc agreablement toutes les miſeres qui nous accablent, & toutes les violences qu'on nous fait. Tant plus l'on nous tourmente, tant plus l'on nous purifie. Eſtimons à grand honneur les grandes croix, puiſqu'elles operent la profonde pureté, & produiſent le tres-pur amour, qui eſt la fin de nôtre ame, puiſqu'elle n'eſt creée que pour aimer Dieu.

Mon état preſent d'affliction me plaiſt, puiſqu'il eſt propre pour former en moy Jeſus Chriſt, & me faire un parfait Chrêtien, qui eſt l'ouvrage des ouvrages, la fortune des fortunes, la richeſſe des richeſſes, & la beatitude ſouveraine de cette vie. Dans cet éloignement de Dieu & dans cet exil, où il me ſemble que le tracas me va mettre, mon cœur eſt plus en repos & plus en joye que dans l'état de la joüiſſance où j'ay été juſques

à preſent ; car l'éloignement me donne une belle croix ; & la joüiſſance ne me faiſoit goûter que des douceurs. Je ne ſçay ce que c'eſt, mais je voy plus de pureté d'amour, plus d'abandon, plus de perfection dans ma diſpoſition preſente, crucifiée comme elle eſt, que dans celle où je joüiſſois de l'union de Dieu ; ce qui fait que je demeure en repos, & que je paſſe ſans ſoucy parmy les ſollicitudes des affaires. Il me ſemble que je puis dire plus veritablement que jamais : Que veux-je au Ciel & en la terre, ſinon vôtre unique bon plaiſir, Seigneur, qui êtes ma portion & mon heritage à jamais ? Il me ſemble que ma ſolitude interieure croiſt à meſure que l'exterieure diminuë : & au lieu de la quitter, étant obligé de vâquer beaucoup aux affaires, je m'y trouve plus avant. O que les ſtratagémes du divin Amour ſont admirables ! Il me ſemble que je ſuis plus mort que jamais à toutes choſes dans ce dégagement qu'il m'a fallu faire en cette affliction de mon intereſt ſpirituel, & ma vie eſt toute crucifiée avec Jeſus Chriſt, mais toute cachée avec luy dans le bon plaiſir de Dieu.

C'eſt un des plus admirables effets de la bonté de Dieu, de nous mettre en croix, & d'établir en nous l'eſprit de la croix.

Comme il s'aime infiniment, il deſire auſſi d'être aimé de ſes creatures, qui ſont capables de ſon amour. Pour les y diſpoſer il leur donne des croix, qui ruinent en elles ce que le peché y avoit produit contraire à ſa grace, & y produit par ces diſpoſitions crucifiantes, les impreſſions du pur amour. O Bonté infinie, je vous remercie de tout mon cœur, de ce que vous me faites ſouffrir, pour par aprés me faire aimer. Dépoüillemens, mépris, pauvretez, ſouffrances, venez je vous ouvre mon cœur, & vous recevray à bras ouverts, puiſque l'amour vous accompagne.

CHAPITRE IV.

Les Croix ſuccedent aux tyrans, pour faire de nôtre vie un martyre continuel.

J'Ay pris grand goût à cette penſée de S. Clement Alexandrin : Que nôtre fidelité & amour vers Dieu ne doit pas paroître à preſent à répandre nôtre ſang pour la Foy, n'y ayant plus de tyrans, mais à répandre nôtre Foy dans toutes nos actions. C'eſt par la perfection de nos actions que nous rendons à Dieu un grand témoignage de nôtre amour; mais c'eſt encore mieux incomparablement

par la perfection de nos ſouffrances. Les ames bien aimantes & bien aimées, n'ont attention qu'à ſe rendre bien fideles à leur grace, pour agir, ou pour ſouffrir tres-purement, ſelon l'état où il plaiſt à Dieu de les mettre; & ſont ſi courageuſes dans leurs voyes, que nulle conſideration humaine, non pas même la crainte de perdre la vie, n'eſt capable de les arréter. Témoin ce bon Religieux, qui conſulta ſon Pere Maître, ſçavoir s'il n'étoit pas plus parfait de mourir, que de ſe plaindre de la lourdiſe de ſon Infirmier, qui luy donnoit des choſes contraires à ſa ſanté.

Nous ſouffrons aujourd'huy plus noblement en quelque choſe que les Martyrs qui enduroient par la malice des tyrans; car nos croix & nos ſouffrances interieures ou exterieures, ſont impreſſions de la ſainteté de Dieu, qui va luy-même ſeparant, non plus le corps d'avec l'ame, mais l'ame d'avec toutes les creatures, pour l'appliquer à Dieu ſeul. Cette divine Sainteté ayant une horreur infinie de tout ce qui n'eſt point ſain & pur, prend plaiſir de purifier les élûs dans les tribulations, comme l'or dans la fournaiſe. Quand donc l'ame ſe ſent comme attachée à la Croix, dans le delaiſſement, le degoût & la ſouffrance interieure, qu'elle

qu'elle ne faſſe aucun effort pour s'en détacher, mais qu'elle y demeure ainſi dénuée, pauvre, & ſouffrante, tant qu'il plaira à Dieu, & qu'elle ſe contente de cet état qui glorifie Dieu en elle, & la purifie. Puiſqu'il eſt certain que la croix eſt la ſource des graces & de la pureté, que nos ignorances ſont à plaindre, de fuir les ſouffrances; car nous fuyons nôtre avancement & la pureté de l'amour; & ce qui eſt plus conſiderable, nous ne donnons pas lieu que le bon plaiſir de Dieu s'accompliſſe en nous. Mourir tout nud en Croix eſt la derniere des diſpoſitions au pur amour. Donc ou ſouffrir ou mourir, avec ſainte Therefe, ou ne pretendons point à la perfection de l'Amour divin. Les Martyrs n'y ſont arrivez qu'en mourant pour Dieu, & jamais nous n'y arriverons qu'en ſouffrant pour Dieu.

J'ay grande confuſion devant Dieu, quand je ſuis en l'oraiſon, de ce que je ſouffre ſi peu, & que je ſouffre ſi mal, & d'une maniere ſi éloignée des Saints: j'en ſuis ſi confus, que je ne puis quaſi demeurer devant Dieu, auquel pour reparer mes miſeres, & luy en faire ſatisfaction, j'offre Jeſus ſouffrant, pauvre & abjet. En ſuite j'ay des reſolutions d'embraſſer toutes les croix qui

me pourroient arriver, avec toutes les circonſtances & la fidelité que la Grace demande. Il me ſemble qu'une ame ne peut être contente qu'en ſouffrant. Je l'ay bien experimenté dans quelque petite tempête qui s'eſt paſſée. Bien plus, je ne croy pas qu'on puiſſe avoir de repos en bornant ſes ſouffrances, mais ſeulement en deſirant encore de plus grandes; car le repos n'eſt qu'en aimant, & l'amour eſt inſatiable de contenter le Bien-aimé, & partant de ſouffrir pour luy.

Sur ces paroles de nôtre Seigneur, *Si quelqu'un veut venir aprés moy, qu'il ſe renonce ſoy-méme, & qu'il porte ſa croix tous les jours de ſa vie, & qu'il me ſuive*: Je comprens que l'état preſent de cette vie corrompuë demande que l'on ſoit dans une mort continuelle à toutes choſes: car la jouïſſance des creatures a tant de pouvoir ſur nous qui ſommes foibles, qu'elle nous détache de Dieu; c'eſt pourquoy la fidelité veut que l'on y meure le plus continuellement que l'on peut, rebutant tout plaiſir qui n'eſt point de Dieu. Nôtre corruption, & la longue habitude que nous avons de prendre nôtre joye dans les choſes creées, fait que nous avons grande peine de vivre dans la mort ſuſdite, & c'eſt une grande croix & un

long martyre. Faut confeſſer que la ſouffrance eſt grande à qui veut poſſeder Dieu comme il faut : mais auſſi quand on goûte Dieu un moment, cela vaut infiniment davantage que toutes les peines. Quand auſſi il luy plaiſt de ſe cacher, & ſe rendre inſenſible, ô quelle croix ! C'eſt un état de grande perfection, de n'avoir aucune conſolation divine, ny humaine. Pluſieurs Martyrs ont moins ſouffert en mourant pour Dieu, que l'ame qui ſe trouve en cet état-là, mais auſſi elle y reſte peu, Dieu accourt bientoſt au ſecours par une abondance de ſes graces & de ſes divines conſolations.

Quelquefois auſſi qu'il abandonne les ames les plus fideles, comme il fit ſon bon ſerviteur Job à la puiſſance du demon, permettant qu'elles ſoient tentées en toutes manieres, tantoſt contre la charité ; tantoſt contre la chaſteté, & tantoſt contre la foy. Il eſt vray que ce ſont des croix & de cruelles perſecutions ; mais ſi elles ſont portées avec amour, c'eſt un martyre agreable à Dieu. Les tyrans tentoient les premiers Chrêtiens contre la Foy, & quelquefois contre la pureté ; maintenant qu'il n'y en a plus, les tentations ſont en leur place, pour éprouver la fidelité des Chrêtiens. O qu'on eſt heureux de combattre pour la Foy ou

pour la fidelité que l'on doit à ſon Dieu! & que ce martyre a de charmes qui en ſçait voir la beauté!

CHAPITRE V.

Des Croix exterioures dans la perte des biens.

ETANT au logis d'un vray ſerviteur de Dieu, de mes amis, j'eus nouvelle que les Hoquetons avoient tout ſaiſi chez nous, j'en fus tres-peu touché, Dieu mercy. Au contraire je me réjouïſſois, & m'abandonnois à Dieu pour ce qui luy plairoit, preparant mon cœur à de plus grands dépoüillemens des biens temporels & des creatures. Et quoy que je fuſſe tres-conſolé avec ce mien amy, mon retour fut plein de gayeté même exterieure, me tenant tres-heureux que la divine Providence me dépoüillaſt & me conduiſiſt à la pauvreté & abjection. Je diſois en moy-même : Courage, mon ame, nôtre Seigneur continuë ſes miſericordes : la pauvreté & abjection ſont des aîles pour voler à la perfection : voicy le grand temps pour faire de hauts progrés, ayons de la fidelité.

Il me ſembloit en ce temps-là que peu

de perſonnes me portoient compaſſion : l'on parloit pourtant de nôtre affliction, & on la trouvoit extraordinaire. L'on me blâmoit de quelques procedures ; & enfin je me trouvois abjet & peu conſideré. En tout cela je me repaiſſois même ſenſiblement, & cheriſſois la pauvreté des creatures dans leur abandonnement. Je ne pouvois conſentir au conſeil de ceux qui vouloient que je fiſſe le colere & le mécontent : car je ne penſois pas me devoir écarter de la douceur & humilité Chrêtienne, pour quelque perte de biens qui m'euſt pû arriver.

Je conſiderois combien ces petites peines étoient éloignées de celles que ſouffrent ceux qui ſont abîmez dans les angoiſſes d'eſprit & peines interieures, priſonniers dans les mains des Turcs, ou que l'on fait mourir avec de grands tourmens. Ce que je ſouffrois n'étoit quaſi rien en comparaiſon de ces pauvres miſerables : car au lieu d'être triſte de ſouffrir, j'en avois de la joye, & je ſentois en moy-même une plus grande ſoif de ſouffrir de plus en plus. Quelqu'un me diſoit là-deſſus, que nôtre Seigneur me donnoit des croix fleuries, qui ne laiſſoient pas pourtant d'être peſantes ; mais les fleurs par leur odeur me mortifioient & recréoient beaucoup.

Nôtre perſecution continuant, je me trouvois toûjours bien diſpoſé à la ſouffrir avec une grande paix interieure ; je ne laiſſois aller mon ame à aucun ſentiment d'aigreur contre ceux qui aidoient à m'appauvrir ; je les ſaluois amoureuſement & cordialement, quoy que leur procedé ſemblaſt quelquefois un peu amer à la nature. Je voyois avec plaiſir le dechet de nôtre famille, l'abandonnement de nos amis, & le mauvais traitement des particuliers ; je ne pouvois m'imaginer que ce fuſt un malheur, mais plûtoſt une faveur ſignalée. Je ne pouvois auſſi m'en plaindre : au contraire je goûtois tout cela avec une joye interieure. Ces paroles de S. André, *o bona Crux!* me ſembloient bien vrayes. Que les croix ſont bonnes, & qu'elles contiennent de douceurs ! il faut aimer ce qui eſt bon, & le cherir parfaitement. En verité les ſouffrances ſont d'une bonté exquiſe, & le fruit de la Croix eſt ſavoureux à merveilles : Car enfin la meſure de la Grace & de la Gloire ſe prend de la meſure des ſouffrances & de l'amour.

On me dit en ce temps quelques moyens de ſortir de nos croix ; la nature s'en ſeroit réjoüie, ſi la Grace ne l'avoit empeſchée, étouffant ſon ſentiment de joye naturelle pour n'en avoir qu'en Dieu ſeul, & dans l'accompliſſement de ſa ſainte Volonté.

CHAPITRE IV.

Diſpoſitions durant une maladie, où le corps étoit en croix, & l'ame en joüiſſance.

DIeu m'a fait joüir durant ma maladie d'une profonde paix, & ſi grande que j'en étois tout étonné, à cauſe de mes miſeres & pechez paſſez. Je diſois en moy-même, qu'eſt-ce icy ? & comment ſe peut-il faire qu'une ſi miſerable creature ſoit ſi contente & ſi ſatisfaite ? car mon ame étoit dans un accoiſement parfait de toutes ſes paſſions, & ne reſſentant qu'une pure & totale union au bon plaiſir de Dieu, & un abandon abſolu à la conduite du divin Amour. Il me ſemble que quelques jours auparavant ma diſpoſition étoit fort tranquile, & dans une paix extraordinaire. Un apreſdiné je fus pris de la fievre continuë, accompagnée d'un tres-grand mal de tête, & de douleurs par tout : ce divin Amour, ce me ſemble, continua ſes operations en mon ame, la tenant toute brûlée de ſon feu ſacré. Je diſois ſans ceſſe, O Amour ! ô Amour ! ô Amour ! & ne pouvois prononcer autre choſe.

Quand mon ame ſe vit ainſi quaſi proche de la mort, que mes amis pleuroient, & que tout le monde me témoignoit aſſez le danger de mon mal; mon ame, dis-je, regardoit tout cela ſans être touchée d'aucuns ſentimens de regret, ny de tendreſſe reciproque vers mes amis, n'ayant point d'autre ſentiment que celuy de l'amour qui l'abîmoit & la perdoit entierement dans le bon plaiſir de Dieu, auquel il luy ſembloit qu'elle étoit unie ſi purement & ſi intimement, qu'elle ne s'en pouvoit ſeparer, même quant au ſentiment. Son ſoin ne pouvoit être de redemander la vie: & ſur la propoſition que quelqu'un de mes amis me fit de m'envoyer des Reliques des Saints, qui faiſoient des miracles, je le remerciay: car quoy que je les honore beaucoup, je ne pouvois pas m'en ſervir pour demander la ſanté, mais je voulois me laiſſer entierement au pouvoir de l'amour; & m'étant une fois jetté entre ſes bras, je me laiſſois conduire entierement à luy, fuſt pour la vie, ou pour la mort.

Mon ame dans l'extréme foibleſſe de mon corps, ſe trouvoit comme victorieuſe & triomphante, de voir ſon corps abbatu & terraſſé à ſes pieds, & elle toute pleine d'amour; il me ſembloit qu'au lieu d'en avoir compaſſion, elle ſourioit de ſes pei-

nes. Auſſi c'eſt un effet extraordinaire de l'amour, que mon ame n'ait point participé aux abatemens du corps, & qu'au milieu de ſes foibleſſes elle ſoit demeurée forte; ſur tout que le grand mal de tête ne luy ait donné nul empeſchement à ſes occupations interieures.

Cette diſpoſition d'amour a duré autant que ma maladie: j'en entretenois mes amis avec aſſez peu de conſideration, & je croy avec un peu trop de babil, craignant d'avoir un peu trop fait connoître le feu qui me brûloit, & qu'un peu d'amour propre ne me fiſt dire mes ſentimens trop librement. La penſée me vint de craindre ce defaut; mais l'amour me rendoit tout enyvré & ſans jugement. Je diſois quelquefois que je reſſemblois à un yvrogne, qui occupé de ſon yvreſſe ne penſoit plus à ſes miſeres ny à ſa pauvreté. Auſſi dans cette diſpoſition j'oubliois mes pechez & mon extréme pauvreté interieure, & me jettois à corps perdu entre les bras de l'amour, pour careſſer mon Bien-aimé, (peut-être avec peu de reſpect pour un miſerable comme moy) & être careſſé de luy. Je ne laiſſois pas de faire une reveuë ſur ma conſcience, & de me confeſſer, comme ſi j'euſſe dû mourir, diſpoſant mes petites affaires pour me tenir preſt de partir.

Me voyant dans l'impuiſſance de donner beaucoup aux pauvres, je me réjoüiſſois de mourir dans la pauvreté; & prenois autant de plaiſir de ne rien donner, comme ſi j'avois fait quantité de legs pieux. L'amour du pauvre Jeſus me penetroit fort; & pour y ſatisfaire je fis venir un petit pauvre, qui me repreſentoit la pauvreté du petit Jeſus; & luy baiſant la main, je luy rendois tous les hommages que je pouvois, deſirant toûjours de continuer vers Jeſus pauvre juſques à la mort. Je me reconnois tres-indigne, ô Jeſus, de vos divins états. Helas! faut-il que je meure ſans avoir entré effectivement dans la pauvreté & abjection de vôtre vie voyagere! J'agrée donc maintenant l'extréme humiliation que je reçois, d'avoir paſſé ma vie par lâcheté en pures idées de vos divins états. Au moins, ô mon Jeſus! je meurs dans l'amour & le reſpect que je leur dois porter; agréez, s'il vous plaiſt, la conformité que je deſire y avoir.

Il me ſouvient que faiſant l'Oraiſon le Dimanche au ſoir, dont je fus pris de mal le Lundy, avec les Peres Carmes où j'étois à Veſpres, nôtre Seigneur me mit en l'eſprit ces paroles, *Chriſto crucifixus ſum cruci*: ſurquoy j'entray dans un ardent deſir de n'être jamais un moment

de ma vie ſans pouvoir dire, je ſuis crucifié avec Jeſus Chriſt. Je penſe que ce divin Amour me diſpoſoit alors à être cloüé ſur la Croix. Et en effet, ma maladie, ayant commencé par un grand mal de tête, qui me rendoit les yeux comme tout enflez de douleur ; il me vint en penſée que je pouvois en cette rencontre honorer le couronnement d'épines de mon Sauveur. Je prenois plaiſir d'avoir quelque conformité avec cet état douloureux de Jeſus. Et comme ma douleur s'étendoit par tout le corps, je me ſentis tant ſoit peu ſemblable à l'état du corps crucifié. Voila pour obeïr au commandement que je reçois de rendre compte de mes diſpoſitions. Ce ſont des ſentimens peut-être trop avantageuſement expliquez ; mais il eſt vray pourtant que j'en ay reſſenty une partie. Loüez-en avec moy les miſericordes de nôtre Seigneur, qui ſe plaiſt à faire tant de bien à la plus ingrate de ſes creatures: mais il faut qu'il glorifie les miſericordes au milieu de mes miſeres. Cette veuë me conſole, & fait que je ne veux pas taire ſes bontez vers moy, qui puis quaſi dire, *Venite & videte omnes qui timetis Deum, quanta fecit Dominus animæ meæ.*

CHAPITRE VII.

Autres diſpoſitions d'une maladie, où le corps & l'ame ſont en croix.

JE commence à ſortir de mon état, où j'ay été plus de cinq ſemaines, mon corps qui ſe corrompoit, appeſantiſſoit mon ame, ou plûtoſt l'aneantiſſoit ; car elle ſembloit être reduite au neant & à une derniere impuiſſance de connoître & aimer ſon Dieu, dont elle n'avoit, ce ſemble, aucun ſouvenir, ſinon que je me ſouvenois de ne m'en ſouvenir pas ; & me voyant dans un état d'incapacité, je demeurois ſans autre veuë que de mon neant, & de la profondeur de ma miſere, m'étonnant de l'impuiſſance d'une ame que Dieu a delaiſſée à elle-même. Ce ſeul ſentiment qui occupoit mon ame & mon neant, m'étoit, ce me ſemble, connu par une certaine experience, plûtoſt que par abondance de lumieres. Juſques à ce que Dieu reduiſe l'ame à ce point là, elle ne connoiſt pas bien ſon infirmité : elle découvre mille fauſſes opinions & vaines eſtimes qu'elle avoit d'elle-même, de ſes lumieres, de ſes ſentimens & de ſes ferveurs : elle voit qu'elle y avoit un

appuy ſecret, & n'apperçoit cela que quand tout luy eſt ôté ; la privation luy faiſant connoître ce qu'elle poſſedoit.

Ce qui s'eſt paſſé en moy ſont des effets d'une maladie naturelle, qui neanmoins m'ont reduit au neant, & beaucoup humilié : car tout de bon j'ay été dans des oublis de Dieu ſi grands, qu'ils vous étonneroient ; & je n'euſſe pas crû qu'une ame qui connoiſt Dieu, & qui a reçû de luy tant de témoignages ſenſibles de ſon amour, entraſt dans une ſi grande & ſi longue privation d'amour actuel ; par ſon infidelité, & faute de réveiller par quelque petit effort ſon aſſoupiſſement extréme. Quelle difference de ma derniere maladie à la preſente ! Mon ame étoit dans celle-là toute enflammée, lumineuſe, vigoureuſe, ſuperieure à ſon corps ; & en celle-cy elle a été froide, obſcure, & l'obſcurité même, foible, infirme, aneantie & accablée de ſon corps. L'on entre-voit ſon neant & ſon infirmité dans l'Oraiſon ; mais les lumieres & les douceurs qu'on y reçoit, empeſchent qu'on ne la voye comme il faut. Dieu le fait ſentir quelquefois, & toucher au doigt par l'accablement qui arrive à l'ame. Il me ſemble qu'il ne regnoit en moy que ſentimens d'impatience, & inclinations au chagrin ; par la Grace de Dieu je

n'y conſentois pas toûjours, mais je n'étois plein que de cela.

Je fus un peu encouragé entendant raconter l'heureuſe mort de deux Peres Jeſuites, qui ont finy leur vie dans l'exercice de la charité, aprés avoir aſſiſté les ſoldats de l'armée pluſieurs années, les ſervant dans leurs maladies & dans toutes leurs neceſſitez, pour leur aider à bien vivre, & à bien mourir. Enfin ils ſont morts de la peſte; & deſirant avec paſſion de ſouffrir, l'un d'eux donnoit de grands coups de poing à ſa peſte, pour endurer quelque choſe de plus pour Jeſus Chriſt, qu'ils aimoient tous deux paſſionnément. Auſſi tient-on qu'il s'apparut à eux comme ils mouroient, afin de les couronner & rendre bienheureux par ſa vûë, aprés laquelle ils ſont morts pleins de joye & comme en riant.

Cela me donne beaucoup de conſolation, me réjoüiſſant extrémement de leur bonheur, d'être morts dans le ſervice de cet hôpital d'armée, aprés avoir continuellement riſqué leur vie, s'expoſant aux mouſquetades, & à la bouche des canons, & toûjours à la tête des eſcadrons, parmy mille incommoditez du corps & de l'eſprit, par les ſoins qu'il falloit avoir. O la belle mort! ô les aimables ſouffrances qui l'ont precedée! Qu'eſt-ce en compa-

raiſon de toutes mes petites ſouffrances ? quelle confuſion, de ſentir tant de repugnance à les endurer ?

Helas ! je conſidere qu'il n'eſt jour dans toute l'année que l'on ne faſſe dans l'Egliſe une memoire particuliere de pluſieurs Martyrs, qui ont eu le zele de donner à Jeſus Chriſt vie pour vie, ſang pour ſang, & d'honorer les ſouffrances de ſa vie par les ſupplices de la leur. L'un a été expoſé aux bêtes ; l'autre a été rompu ſur le chevalet ; un autre brûlé ; l'autre tenaillé ; & tous ont fait miracle, embraſſant de bon cœur toutes les morts les plus cruelles. Je les voy tous aller par les croix à la perfection de vôtre amour, ô Jeſus ! & je demeure comme un abandonné, & comme indigne d'endurer pour vous. Que puis-je donc faire, Seigneur ? car vous avez dit dans l'Evangile : Que ſi on n'eſt attaché avec vous en croix, on n'eſt pas digne d'être vôtre Diſciple. O Amour, crucifiez vous-même, brûlez, martyriſez ; *ſi non per martyrium carnis, ſaltem per incendium cordis.* Que le veritable deſir de ſouffrir nous faſſe endurer un martyre auſſi long que toute la vie.

CHAPITRE VIII.

Des croix interieures de l'ame dans l'obſcurité.

L'AME dans l'état d'obſcurité ne ſe connoiſt quaſi plus, tant elle eſt differente d'elle-même. Car dans l'état de jouïſſance, la partie inferieure, avec toutes ſes repugnances aux croix, eſt comme perduë & abîmée dans les plaiſirs; rien ne fait peine à l'ame, rien ne la tire de ſon repos, elle eſt toute confite dans les douceurs, & ne goûte que les ſentimens d'une paix & d'une tranquillité profonde. Au contraire, dans l'état de ſouffrance interieure, la partie ſuperieure de l'ame eſt comme perduë & abîmée dans les repugnances & les déplaiſirs de la Nature: toutes ſes lumieres ſont ſi cachées dans les tenebres, qu'elles n'éclairent plus l'eſprit, & toute ſa joye luy eſt ôtée.

Quoy qu'elle ſoit fort reſignée, elle s'imagine ne l'être pas, car ſa conformité intellectuelle ne luy eſt point montrée, mais ſeulement elle a toûjours devant les yeux les revoltes de la nature, & les contradictions qu'elle ſent au bon plaiſir de Dieu: Ce qui la met dans une

mer de triſteſſes, ne croyant plus avoir, ou preſque plus, cette reſignation intellectuelle; & entre ainſi dans des doutes de ſon état, qui achevent de la crucifier & de la noyer dans la triſteſſe. Dieu prend un grand plaiſir à voir une ame dans cet état de miſeres: cependant l'ame qui ne le connoiſt pas, y demeure pleine de frayeurs & de craintes.

Interrogez pourtant cette ame, & luy demandez ſi elle eſt conforme à la volonté de Dieu, elle dit promptement que ouy, qu'elle aimeroit mieux mourir que de ne pas vouloir ce que Dieu veut. Mais cet acte de reſignation ne la tire pas de ſes peines, car elle le veut quaſi ſans ſçavoir qu'elle le veüille. Nôtre Seigneur par le deſſein admirable de ſa Providence, qui veut faire ſouffrir l'ame, & la purifier hautement, empeſche qu'elle ne faſſe reflexion ſur cet acte de conformité qu'elle produit: de ſorte qu'elle ne tire nulle conſolation de ſçavoir qu'elle eſt conforme, & ainſi elle demeure dans une totale deſolation, entierement perduë à elle-même dans ſes peines; & neanmoins en cet état elle plaiſt fort à Dieu, quoy qu'elle ſe déplaiſe beaucoup à ſoy-même.

Il ſemble que l'ame dans l'état d'obſcurité a une plus grande fidelité à Dieu, que dans l'état des lumieres. Eſtre au

milieu des plus époiſſes tenebres de la foy, & croire auſſi fermement un Dieu, toutes ſes perfections & tous ſes myſteres, comme ſi on étoit éclairé des plus vives lumieres du Paradis, c'eſt un état où l'ame témoigne une fidelité extraordinaire, un aneantiſſement de ſon propre eſprit, & une eſtime tres-grande de la revelation de Dieu. Dans les lumieres on voit clairement, mais l'ame n'eſt pas aneantie en Dieu, & par conſequent elle ne fait pas un ſi noble ſacrifice de ſoy-même. Qu'elle merveille qu'on voye un Dieu & ſes grandeurs quand la lumiere abonde! mais lors que l'obſcurité eſt dans l'ame, c'eſt ce qui eſt à admirer. Bienheureuſes les ames conduites en cette voye, qu'elles ne ſe plaignent point de leur privation, puiſque c'eſt un avantage pour rendre de la gloire à Dieu, & luy témoigner leur fidelité.

Mon ame, ſoyez prête à tout, c'eſt à dire aux tenebres & aux lumieres, *Benedicite lux & tenebræ Domino*. Mais ſi la divine diſpoſition vous plonge dans celle-là, conſolez-vous, & croyez que vous êtes bien partagée. Réjoüiſſez-vous donc de ne voir goute, eſtimant un grand preſent du Ciel que la privation des lumieres.

J'avouë que c'eſt une choſe difficile d'être autant ſatisfait dans l'obſcurité

que dans les ſplendeurs du Paradis. Mais ſi vous faites reflexion que la perfection du Chriſtianiſme conſiſte à vivre dans les privations de toutes choſes, vous ne vous en étonnerez pas. Voyez S. Jean ; eſt-il pas dans le deſert, privé de toutes choſes? ſes delices ſont l'auſterité, la faim, la pauvreté, & d'être inconnu à tout le monde, & enfin d'être privé de la vie par la main d'un bourreau. Voila la gloire du plus grand Saint qui ait jamais été : c'eſt auſſi le plus plein de privations, & juſques-là même qu'il étoit privé de converſer avec Jeſus, quoy qu'il en fuſt proche.

Une des plus grandes croix interieures eſt ſans doute la privation des lumieres, comme une des plus grandes croix exterieures eſt d'avoir perdu l'uſage des yeux : neanmoins c'eſt une des plus aimables ſouffrances, puiſqu'elles nous met dans une plus abſoluë dépendance de Dieu. J'ay devotion d'être dans la vie ſpirituelle, comme un aveugle dans la vie corporelle. Il marche, il va & vient, il parle à ſes amis, & fait ſes petites affaires, il boit & mange, le tout ſans voir ny le chemin, ny ſes amis, ny les maiſons, ny le ciel, ny la terre; ſeulement il s'abandonne à la conduite de quelqu'un, qui luy ſert de guide dans ſon aveuglement.

Il eſt vray que faire de la ſorte toutes les actions de la vie civile, c'eſt les faire peu agreablement, mais c'eſt pourtant les faire veritablement.

Ainſi une ame qui eſt ſans lumiere fait les actions de la vie ſpirituelle peu agreablement : elle les fait pourtant veritablement & tres parfaitement, puiſqu'elle les opere dans l'aneantiſſement des lumieres & de ſa propre ſatisfaction. Il me ſemble donc que l'ame ne doit point tant regretter le ſejour de ce monde, où nous vivons dans les tenebres de la Foy, & ne point tant deſirer la diſſolution de ce corps, ſous pretexte de voir clairement, & de s'unir plus parfaitement à ſon Bien-aimé. Pour parler nettement, je crains que ces plaintes ne ſoient pas ſi pures comme on s'imagine, puiſque l'on ſe plaint peut-être ſecretement de la privation des lumieres, & de ne goûter pas les douceurs de la jouiſſance ; ainſi c'eſt plus nôtre ſatisfaction qui nous touche, que le bon plaiſir de Dieu.

CHAPITRE III.

De la peſanteur des croix interieures.

DIEU traite quelquefois un cœur en quelque façon comme un damné, le banniſſant de ſoy, l'exilant, & le privant de ſa joüiſſance plus ou moins de temps comme il luy plaiſt. Conſerver durant cet état une parfaite reſignation au bon plaiſir de Dieu, c'eſt pratiquer une vertu bien pure : il n'y a que les ames bien fideles, qui en ſoient capables. L'ame dans la joüiſſance eſt comme glorieuſe, rien ne luy fait peine, elle ne ſent point de paſſions qui l'attaquent, ny qui l'obſcurciſſent, étant dans l'actuelle lumiere qui luy eſt preſque toûjours preſente : elle ne ſouffre point la faim, étant raſſaſiée de Dieu même : les creatures la portent à ſon Createur, au lieu de l'en éloigner : & ſi quelquefois elles ſemblent la vouloir arrêter un moment, ce n'eſt que pour luy faire doubler le pas, & courir plus vîte aprés ſon Bien-aimé, attirée par l'odeur de ces parfums.

Mais dans l'état de ſouffrance elle devient captive, étant ſi chargée de chaînes & de fers, de penſées extravagantes,

& de paſſions revoltées, qu'elle ne peut ſe remuer pour s'approcher de Dieu, demeurant comme une pauvre criminelle dans une baſſe foſſe, dans les tenebres, & couchée ſur la terre froide; c'eſt à dire delaiſſée à ſoy-même, ſans aucune aide ſenſible, elle croupit dans la pourriture & les incommoditez de cette miſerable priſon; elle eſt ſoufflettée de diverſes tentations; le dégouſt & les repugnances l'abbattent, & l'accablent de coups; enfin cette pauvre abandonnée eſt ſans recours de conſolations divines & humaines, ne recevant aucune roſée du Ciel, & ne pouvant goûter aucune douceur de la terre, & demeure ainſi crucifiée entre le Ciel & la terre. En cet état elle craint continuellement d'offenſer Dieu, & de décheoir de l'exercice de la vie ſurhumaine. Elle craint dans les deſolations de chercher quelque conſolation dans les creatures, & de faire injure à ſon divin centre qui ſeul la doit ſatisfaire, & luy donner du repos. Neanmoins elle peut rendre beaucoup d'honneur à Dieu en cet état de croix interieure, pourvû qu'elle l'agrée, pour faire hommage au delaiſſement de l'ame du Fils de Dieu dans les tourmens de ſa Paſſion.

L'eminente vie ſurhumaine ſe prati-

que dans toutes ſortes de ſouffrances interieures ou exterieures ; mais il ſemble qu'une ame ne peut jamais être ſi hautement ſacrifiée, que lors qu'elle eſt dans les peines interieures, ſoit qu'elles viennent de Dieu immediatement, ou des creatures, ou de nous-mêmes par le defaut des mortifications. Il importe peu qui faſſe la croix où nous ſommes attachez, ſoit nos amis, ou nos ennemis, ou Dieu ſeul, ou nous-mêmes ; pourvû que ce ſoit une croix, & que nous y ſoyons bien attachez, ce doit être aſſez; car le ſujet de nôtre joye doit être de nous voir crucifiez par quelque moyen que ce puiſſe être. Or tandis que nous demeurons dans ce lieu de banniſſement, nous trouvons des croix par tout & inceſſamment. Une ame qui a goûté Dieu, eſt crucifiée, quand elle ſe ſent captive des affaires de la terre ; quand il faut prendre les neceſſitez du corps ; quand il faut appaiſer la ſedition des paſſions ; quand elle ſe trouve obſcurcie par la chûte dans les imperfections ; quand la peſanteur du corps qui tend à la corruption, l'accable : toutes ces miſeres la crucifient, la tirant de la jouïſſance de Dieu ; mais elles l'attachent, ſi elle eſt fidele, plus fortement à l'accompliſſement de la volonté.

Cecy demande une lumiere & une force particuliere de la Grace ; & jusques à tant que nôtre Seigneur nous ait donné l'intelligence d'aimer en souffrant, nous ne faisons que nous plaindre des miseres de cette vie, & de la rigueur de nôtre bannissement : car nous ne découvrons pas la force secrette qui est contenuë dans les privations & dans les croix pour nous unir à Dieu ; elle est grande & forte, quoy que peu gâtée, & peu connuë, & moins recherchée, parce qu'elle n'est pas si douce ny si sensible comme est la force enfermée dans les lumieres de la jouïssance. Mais il me suffit, mon Dieu, que je sois tout uni à vous : je ne desire point avoir les sentimens agreables de l'union, la pureté ne s'y rencontre pas si eminente.

Dans l'état de lumiere & de douceur la misericorde de Dieu se manifeste, & c'est le temps de la glorifier : dans le temps d'obscurité & de peines, la Toute-puissance se fait voir en un grand jour, & lors c'est le temps de la magnifier. Que c'est un grand contentement à l'ame, de sçavoir qu'en quelque état qu'elle soit, les perfections divines peuvent être glorifiées en elle !

Il est quelquefois des momens où Dieu nous delaissant ce semble à nous-mêmes, nôtre foiblesse nous paroît si grande, qu'un petit

petit coup d'averſité nous aſſomme, & nous jette par terre: d'autrefois quand Dieu nous ſoûtient, une armée entiere rangée en bataille ne nous fait pas peur. Laiſſons-nous conduire à la Grace quand elle nous fait faire des reflections ſur de pareilles diſpoſitions; l'ame y connoîtra la dépendance extréme qu'elle a de Dieu, & ſa fragilité quaſi infinie; la confiance envers Dieu ſe redouble, la défiance vers ſoy-même s'augmente; elle reconnoiſt par ſa propre experience, que Dieu mortifie & vivifie quand il luy plaiſt, & que luy ſeul eſt nôtre unique appuy.

Pour être donc dans une continuelle union il n'eſt beſoin à l'ame que de l'extréme indifference à tout état, & d'une forte volonté d'être tout à Dieu. Les lumieres font bien que l'ame luy eſt plus attentive, mais non pas plus unie; car une volonté aimante dans les ſouffrances, aime bien plus fortement & plus vigoureuſement, que dans les clartez de l'oraiſon. Ne meſurons donc pas l'union à la joüiſſance, mais à la ſouffrance; tant plus une ame ſouffrira parfaitement, tant plus elle ſera unie étroitement; & c'eſt une des excellences de la vie ſurhumaine, & la ſeule choſe qui peut faire, que plus les croix ſeront peſantes, plus elles ſeront agreables.

Je connois une ame qui ſouffre extraordinairement des maux & des peines de toutes façons, mais c'eſt ſechement & par la ſeule vûë de la foy que Dieu le veut, ſans qu'elle voye la beauté des ſouffrances, ſi ce n'eſt quand elle la quittent; Dieu ne voulant pas qu'elle ſoit conſolée par cette vûë, qui diminueroit beaucoup de la pureté de ſon amour.

CHAPITRE X.

Le grand fruit que nous pouvons tirer des croix interieures.

JE penſois que dans ce jour de devotion particuliere je pourrois m'embraſer d'amour; mais j'ay été quaſi toûjours diſtrait en mon oraiſon, quoy que j'euſſe le livre en la main; mon eſprit ſe trouve plus propre aux occupations interieures. Sans mentir j'ay bien changé de voyes, puiſqu'il a plû à Dieu; & n'ayant pas fait bon uſage de celle de douceur & de lumiere, la lumiere l'a mis dans celle-cy, qui eſt toute de rigueur & d'obſcurité; qu'il en ſoit à jamais beny. Ce qui augmente mon déplaiſir, c'eſt, que je ne ſuis point fidele en beaucoup d'occaſions de vertu qui ſe rencontrent. Il eſt vray que la

tentation m'attaque ſouvent, & elle m'eſt quelquefois ſi preſente, que j'ay crainte de faire de groſſes fautes, m'amuſant ce me ſemble à la regarder. Autrefois tout me portoit à Dieu, à preſent tout m'en détourne; de ſorte que je ne ſuis plus dans l'amour actuel, mais dans la tentation actuelle. Autrefois j'étois comme inſenſible, à preſent je ſuis ſenſible juſques aux moindres choſes; je me trouve dans un tel abandonnement, qu'il me ſemble que je n'ay jamais joüy des conſolations.

Quand il me faut faire quelque bien, je ſens de la lâcheté & de la repugance. La ſeule imagination de la pauvreté me donne des frayeurs horribles, qui me tourmentent fort; je crains d'être mépriſé, de tomber dans l'incommodité, de ſouffrir des douleurs, enfin tout me fait peur & peine. Ce qui m'eſt un ſurcroiſt d'amertume, les ſerviteurs de Dieu ne me conſolent plus comme ils faiſoient: je ſuis pour faire de lourdes chûtes, ſi je ne ſuis puiſſamment ſecouru. Ce qui eſt plus abjet dans mon état, c'eſt que je ſuis ſenſible pour la privation des choſes de la terre: car ſi c'étoit la privation de Dieu & de ſes graces qui m'affligea, j'en ſerois ce me ſemble conſolé. Je ne fais quaſi point d'oraiſon, c'eſt à dire, je ne fais

rien à l'oraiſon : je communie tout remply de diſtractions : je ſuis preſt de me chagriner en toute occaſion ; peu de choſe me choque fort ſenſiblement. Aujourd'huy j'ay eu quelques bons intervalles, pendant leſquels j'ay été fort occupé des vûës qui ſuivent.

Qu'eſt-ce que l'homme, mon Dieu, quand vous ne le viſitez point ! combien eſt extréme ſa pauvreté, ſon indigence & ſa miſere ! je ne l'aurois jamais crû ſi je ne l'avois vû par experience, en ce peu de temps que vous m'avez delaiſſé. O mon ame, que ta foibleſſe eſt grande ! que ton incapacité eſt profonde, & preſque incroyable ! reconnois-la bien, & ne l'oublie jamais.

Que puis-je ſans vous, mon Dieu ? mon eſprit n'eſt rien qu'un cachot tenebreux, & mon cœur la retraite de toutes ſortes de mauvais ſentimens & de penſées extravagantes : il n'a point d'inclination au bien, au contraire il a une pente furieuſe au mal. Helas ! c'eſt à preſent que je voy bien, & que j'experimente l'abſoluë dépendance que j'ay au regard de Dieu, bien plus que l'ombre ne dépend du corps : je ne fus jamais ſi aneanty, ny ſi abîmé dans mon neant : je ne puis voir en moy ny dans aucune creature, de ſtabilité : toutes enſemble ne peuvent ſoûte-

nir celuy que Dieu delaiſſe. O que vaine eſt la conſolation des creatures, quand celle du Createur nous manque !

Oſerois-je bien deſormais m'eſtimer digne du moindre ſentiment de la Grace, aprés l'experience que j'ay de mes exceſſives miſeres ! Veritablement quand Dieu m'abîmeroit dans les enfers, je ne m'en étonnerois pas ; au contraire j'admirerois ſa miſericorde, de m'avoir tant ſouffert. Davantage, je ne m'étonne point de tomber ; car helas ! qu'y a-il à s'étonner, que la fragilité même ſoit fragile : Ce qui m'humilie ſi fort, eſt de ſentir tant de repugnances à ſouffrir peu de choſe. Que ſerois-je, ſi j'étois accablé de peines interieures & exterieures ? O que je ſuis éloigné de la patience des Saints, & de l'amour qu'ils ont eu pour les grandes croix ! Humiliez-vous, mon ame, humiliez-vous juſques au centre de vôtre neant.

Bienheureux l'homme qui eſt toûjours en crainte. Dieu nous laiſſe exprés en ce monde dans l'incertitude de nôtre ſalut, & perſonne ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine. La croix de l'incertitude eſt une grande croix, & Dieu permet ſouvent pour nous faire ſouffrir, que nous tombions dans de grands doutes de nos états & diſpoſitions interieures ; que ceux de qui nous prenions avis, y ſoient auſſi bien

que nous, ſans oſer nous donner aucune aſſeurance. C'eſt une étrange peine de marcher par un chemin fort difficile, ſans ſçavoir s'il nous égare, ou s'il nous mene où nous voulons aller. Douter ſi nous ne ſommes point par foibleſſe ou par tromperie plûtoſt que par la conduite de la Grace, dans le genre de vie que nous menons, eſt une des plus peſantes croix de la vie ſpirituelle; mais c'eſt auſſi une des plus propres à faire mourir l'ame à tous ſes intereſts, & la purifier, quand du milieu de ſes peines elle ſe jette à l'aveugle, & s'abandonne abſolument dans les mains de Dieu.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut ſouffrir de nos propres imperfections.

CONFERANT de la patience avec quelques ſerviteurs de Dieu, nous diſions qu'elle ne doit pas ſeulement s'étendre à ſouffrir les imperfections des autres, mais principalement nos propres imperfections. Car aprés nos chûtes, nous ne devons point réver avec inquietude & empreſſement ſur les moyens de nous guerir du mal, qui nous déplaiſt ſouvent, plû-

toſt pour nôtre intereſt, que pour l'intereſt de Dieu ; ny nous ne devons point faire à la chaude des reſolutions de faire tant d'examens, meditations, auſteritez; mais il faut principalement regarder l'intereſt de Dieu, faire un acte de contrition, pour reparer l'injure que nous luy avons faite par nôtre faute ; & puis entrer dans une diſpoſition de patience, qui nous fera porter avec paix & tranquillité la veuë de nôtre miſere, qui nous étant deſagreable, nous donne ſouvent de la triſteſſe & de l'inquietude ; mais c'eſt faute d'agréer ſon abjection : car quiconque ſe peut contenter d'être abjet, n'aura jamais d'inquietude ; au contraire joüira d'une profonde paix dans les plus grandes humiliations : *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.*

Il ne faut donc point perdre le temps inutilement aprés nos chûtes, comme nous faiſons ; mais demeurans tranquilles & humiliez, nous ſerons propres pour retourner à l'union avec Dieu, où eſt la pratique de la vertu, ſans abatement de cœur. Diſons en cet état, avec confiance aux miſericordes de Dieu : *Cor contritum & humiliatum, Deus, non deſpicies.* J'entens la contrition pour Dieu, & l'humiliation pour nous-mêmes. Cette pratique bien entenduë, & fidelement pra-

tiquée, laiſſe l'ame dans une grande paix, la rend humble & compatiſſante aux defauts des autres, contre leſquels elle n'a garde de s'indigner, ou s'impatienter, étant dans la pratique de la patience, au regard de ſes propres defauts, qui luy étans plus ſenſibles que ceux des autres, elle a beſoin d'une plus grande patience.

C'eſt un effet du pur amour de rendre l'ame déplaiſante de l'imperfection commiſe, ſans être inquietée de l'humiliation qu'elle luy apporte : nous devons être affligez de l'offenſe de Dieu, mais nous réjoüir de la confuſion qui nous vient de nos propres fautes ; car elle nous aneantit, châtie nôtre orgueil, & repare l'injure de Dieu : mais ſouvent nous faiſons ce que nous pouvons, pour faire croire que nous n'avons pas failly ; Nous refuyons de découvrir nôtre pauvreté, & ne voulons qu'à grande peine reconnoître & avoüer nos fautes, parce que c'eſt une experience à laquelle l'ame ne peut que dire, ſinon d'avoüer qu'elle eſt tres-miſerable, & ſujette à corruption.

La patience & longuanimité nous ſont tout à fait neceſſaires pour nous tranquiliſer dans les voyes de Dieu : la perfection Chrêtienne n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, il faut ſouffrir longues années de nos defauts & de nos foibleſſes : c'eſt une groſſe

imperfection cauſée par l'amour propre, de vouloir marcher plus vîte dans les voyes de la Grace, que Dieu ne nous en veut faire la grace : & de là vient que nous nous occupons ſouvent moins de Dieu que de nous-mêmes, & des conſiderations de nôtre état. Nous ſommes remplis de penſées affligeantes, que nous ne faiſons rien qui vaille, que tout eſt gâté, que ce n'eſt que miſere & imperfection que toute nôtre affaire. Il nous faut deſacoûtumer de faire tant de regards ſur nous-mêmes, & nous jetter tous tels que nous ſommes entre les bras de Jeſus, ſans regarder que luy, & ſans nous appuyer que ſur luy.

Quand nous faiſons reſolution de nous occuper de Dieu, nous confier entierement à luy, & de ne penſer plus à nos propres defauts, nous ne les oublions pas pour cela, mais Dieu luy-même nous les découvre d'une maniere incomparablement meilleure que tout ce que nous en pourrions connoître par nos propres forces, & nous trouvons en luy des aides pour nôtre avancement, que nous n'avons pas quand nous nous empreſſons pour nous avancer de nous-mêmes.

Que gagnons-nous de nous dépiter contre nous-mêmes ? aprés tout, nous ſerons toûjours imparfairs. Que pouvons-nous attendre de nôtre fond, ſinon qu'il

y croîtra toûjours des ronces & des épines, & mille defauts, quelque diligence que nous apportions pour le cultiver? Durant que nous demeurerons en nous-mêmes, nous languirons toûjours dans l'imperfection. Quittons-nous nous-mêmes le plûtoſt que nous pourrons; quand nous aurons apprís à avoir plus de ſoin de Dieu que de nous-mêmes, nous marcherons dans les voyes de Dieu d'un autre air que nous n'avons fait, & nous trouverons bien-toſt la region de la paix. Le vray ſecret de la vie interieure, eſt de ſe laiſſer poſſeder à la Grace, qui tantoſt nous met dans les combats de nos paſſions, tantoſt nous jette dans les ſouffrances interieures & exterieures: tantoſt nous laiſſe dans la meditation, & puis nous éleve dans la contemplation, & cela en differentes manieres: tantoſt il ſemble nous porter dans nôtre voye, ſans nous laiſſer éprouver ny travail ny difficulté: tantoſt nous fait ſentir les fatigues & la laſſitude. Parmy tout cela l'ame abandonnée au bon plaiſir de Dieu, ſe tient paiſible, contente & indifferente en l'état où il la met, n'ayant attache à aucune choſe, ſi ce n'eſt au bon plaiſir de Dieu.

Pour moy je fais aſſez ſouvent des tours de mon métier; c'eſt à dire des ſaillies de la nature colete; mais je tâche par aprés de

m'en humilier. C'eſt une grande miſere d'être toûjours imparfait, & de ne pouvoir ſe guerir de ſes maladies ſpirituelles : il faut pourtant pratiquer la patience pour celle-là comme pour les corporelles. Il m'a pris un deſir de nommer l'Hermitage, l'hôpital des Incurables, & de n'y loger avec moy que des pauvres ſpirituels, qui ayans volonté de ſortir de leurs imperfections, en demeurent pourtant toûjours entachez. Il y a à Paris un Hôpital des Incurables pour les corps, & le nôtre ſera pour les ames.

Fin du ſixiéme Livre.

LE CHRETIEN INTERIEUR.

LIVRE VII.

De l'oraiſon ordinaire, & de la contemplation.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle eſtime il faut faire de l'oraiſon.

NOUS devons nous garder de mettre la perfection où elle n'eſt pas, cela nous cauſeroit beaucoup de retardement au chemin de la vertu. Il ne faut donc pas que nous ayons une trop grande eſtime de la voye unitive myſtique, non pas qu'elle ne ſoit bonne, & tres-bonne à une ame que Dieu conduit par là, mais il ne faut pas croire que la voye

mitive pratique ne ſoit plus excellente & plus neceſſaire, puiſque ce n'eſt rien autre choſe que la vie chrêtienne pratiquée; & l'autre eſt une vie myſtique, qui conſiſte dans des élevations & union d'eſprit dans l'oraiſon.

Je remarque que nôtre Seigneur dit, Quiconque veut venir aprés moy, qu'il prenne ſa croix, & qu'il me ſuivie: il ne dit point, qu'il ſoit élevé en oraiſon; mais qu'il prenne ſa croix, c'eſt à dire, qu'il pratique les Maximes Evangeliques. Heureux donc ſont ceux qui ſont crucifiez, bien qu'ils ne ſoient pas élevez en eſprit. Et ceux qui ſont élevez en eſprit, ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont dans la conformité avec Jeſus Chriſt crucifié, & que par leur union ils ſont plus diſpoſez à la croix & aux ſouffrances. La vie crucifiée eſt comme la fin de la vie myſtique, qui ne ſert avec ſes lumieres & ſes douceurs, qu'à fortifier l'ame pour porter la croix.

Sainte Thereſe dit, qu'une des bonnes marques d'un ſaint raviſſement, c'eſt quand il opere en l'ame des deſirs extraordinaires de ſouffrir, & qu'elle ne peut revenir de ſes ſaintes communications avec Dieu, que bien inſtruite, qu'il faut que la perfection de ſon amour ſoit à ſouffrir pour l'amour de l'aimé, & non à joüir

de luy. La joüiſſance en ce monde ne vaut point la ſouffrance, en quelque maniere qu'on la prenne. Ne nous plaignons donc jamais de n'avoir point de part à la vie myſtique, pourvû que nôtre vie ſoit crucifiée ; & réjoüiſſons-nous de voir dans l'oraiſon nôtre pauvre eſprit parmy les épines des ſechereſſes & des froideurs, plûtoſt que dans les roſes d'une ferveur ou douceur ſenſible. Il faut aimer la croix auſſi bien pour nôtre eſprit comme pour nôtre corps ; car c'eſt le propre d'un vray Chrêtien, de ſe glorifier en la croix de Jeſus Chriſt. O elle s'entendoit auſſi bien en l'ame qu'au corps, puiſque ſa divine Ame étoit toute dans les privations des ſecours ſenſibles en la partie inferieure, & dans les delaiſſemens de ſon divin Pere; nous devons aimer cette conformité, & y demeurer tres-agreablement. Que nôtre volonté donc ſoit toute dans l'amour des ſouffrances, & non des joüiſſances; & ne nous plaignons de rien, ſinon quand nous ne ſouffrons point.

Une ame à qui Dieu ne donne point de grandes lumieres dans l'oraiſon, mais qu'il laiſſe dans les tenebres & dans les peines interieures, ſouffre & pore en cet état une croix à la verité bien peſante: mais une ame bien éclairée, & qui reçoit les veritables lumieres dans l'orai-

ſon, ſouffre une autre croix plus intime & bien plus peſante; car la lumiere luy faiſant voir l'excellence de la pure ſouffrance, elle ſouffre de ne ſouffrir pas, & demeure ainſi dénuée de toute ſorte de conſolation; l'état de lumiere & de douceur luy paroiſt bien au deſſous de celuy des tenebres; & quand la douceur revient aprés ces connoiſſances, elle ne luy eſt plus ſi douce, ayant découvert que l'armertume des délaiſſemens eſt plus douce à l'ame qui ne veut que le pur amour de Jeſus-Chriſt crucifié, & qu'elle établit l'ame dans une plus haute voye d'union.

J'avois beſoin dans les tenebres, de l'indifference à tout état; & n'ayant ce me ſemble nulle entrée en l'oraiſon, je ſouffrois avec patience mon abjection & ma pauvreté. J'ay plus beſoin d'indifference dans les lumieres, qui ne me ſemblent maintenant agreables, que dans le bon plaiſir de Dieu, qui nous les envoye pour les fortifier dans nos foibleſſes, & non pas comme j'ay crû autrefois, pour nous faire exceller dans la pratique du divin Amour, qui eſt plus eminente dans l'état contraire. Si j'ay eu beſoin de conſolation dans mes peines, j'en ay plus de beſoin dans ce qu'on appelle joye & douceur. Je diſois autrefois, que je ne

penſois pas jamais rien ſouffrir, tant j'étois conſolé; à preſent je croy que je ſouffriray toute ma vie, puiſque je trouve des croix en tous états : je me rends indifferent à recevoir celle qu'il plaira à Dieu m'envoyer. Autrefois, je diſois, Enyvrez-moy de conſolation, *Fulcite me floribus, ſtipate me malis, quia amore langueo.* Je deſirois les fleurs & les pommes pour augmenter ma conſolation, afin d'augmenter mon amour : à preſent je dis, & chante pour me divertir, Appuyez-moy de croix, environnez-moy de confuſion, de mépris & de pauvreté, car languiſſant d'amour, je veux aimer plus parfaitement que je n'ay jamais fait.

C'eſt une choſe admirable, que je ſuis plus pauvre que quand j'étois dans la pauvreté même de toute conſolation. Je n'ay garde de recevoir trop avidement la lumiere & la douceur, puiſqu'elle me rend plus pauvre. Je m'étonne qu'une ame ſe trouve deſolée de conſolation. Dans les deſolations la partie inferieure ſouffre, dans les conſolations c'eſt la ſuperieure, & cette ſouffrance me ſemble plus grande & plus élevée, mais peu connuë. Je voy que la ſupréme partie de l'ame ne peut êrre contente ny conſolée que dans la mort profonde des ſens, & la veritable ſeparation des creatures ; & j'aimerois

mieux l'état de deſolation, y étant bien fidele, que toutes les douceurs de l'oraiſon la plus élevée, quand elle iroit juſques aux raviſſemens & aux extaſes.

CHAPITRE II.

Des differentes ſortes d'oraiſons mentale.

JE trouve une comparaiſon qui explique fort bien la difference de l'oraiſon ordinaire, & de l'oraiſon paſſive. C'eſt qu'un homme peut bien voir les meubles d'une chambre, & les beautez d'un cabinet, en battant le fuſil, allumant la chandelle, & regardant toutes ces choſes; ou bien avec la lumiere du Soleil qui entre dans la chambre; pour lors il n'a point de peine, il n'a qu'à ouvrir les yeux. La meditation reſſemble à la premiere façon de voir avec de la chandelle: la contemplation parfaite, à la ſeconde maniere de voir avec la lumiere du Soleil; parce qu'elle ſe fait non ſeulement ſans peine, mais avec plaiſir & tout d'un coup: quand la lumiere du Soleil manque, il ſe faut ſervir de la lueur de la lampe ou de la chandelle: quand Dieu ne ſe communique pas par la contemplation, il le faut chercher par la meditation, & ſe contenter de ce que Dieu donne avec paix & humilité.

Quand Dieu retire ſa lumiere paſſive ; l'on ne peut pas la retenir ; ce ſeroit une folie de s'y efforcer ; mais il faut ſimplement acquieſcer au bon plaiſir de Dieu qui viendra quand il luy plaira. Quand Dieu veut que nous ſoyons dans les tenebres, ſans chandelle & ſans Soleil, par les impuiſſances où il nous met, il faut y demeurer avec patience & humilité : l'ame ne doit vouloir que luy ſeul, en la maniere qui luy ſera la plus agreable. Quelque parfaite que ſoit l'ame, elle n'eſt pas toûjours élevée à un haut degré d'oraiſon ; mais plus ou moins, ſelon qu'il plaiſt à Dieu, elle deſcend quelquefois dans les pratiques des vertus ou des emplois de la charité, ou bien elle medite avec le diſcours, ou elle s'applique à Dieu avec la pure Foy obſcure. L'ame ſe doit tenir indifferente, montant & deſcendant ſelon la conduite de l'Eſprit de Dieu ; ſe jugeant toûjours indigne de tout, & jamais par effort d'eſprit elle ne doit pretendre aux faveurs de la haute contemplation. Mais quand on a vocation à ces hautes oraiſons, le chemin pour y arriver eſt une parfaite mort à toutes choſes par la fidele imitation de Jeſus, dans ſes états crucifiez, abjets & pauvres, avec un amour de la ſolitude, autant que nôtre condition le pourra purmettre.

Il y a bien de la difference entre une

lumiere, ou une affection donnée à l'ame élevée à l'oraiſon paſſive, & la lumiere qui luy eſt procurée par la meditation, avec la Grace ordinaire. La premiere eſt bien plus intime & plus penetrante, & pleine de plus de benedictions : la derniere neanmoins ſuffit pour acquerir les vertus, & ſervir Dieu dans l'état où il nous appelle. L'ame doit être attentive à l'état preſent où Dieu la met, & y demeurer avec paix, humilité & ſoumiſſion à ſes divines diſpoſitions, & laiſſer à ſon bon plaiſir de regler le temps de ſes viſites, & la maniere d'oraiſon qu'il luy voudra donner : quelquefois ce ſera par la ſimple penſée, d'autrefois par le diſcours, ou par la foy ſeule, ou par une lumiere paſſive : il faut recevoir ce qui nous eſt donné de ſon infinie Bonté avec grand reſpect, nous eſtimans indignes de la moindre bonne penſée. Ce que l'ame a donc à faire dans l'oraiſon, & hors l'oraiſon, eſt d'être fort attentive aux ſentimens que Dieu luy donne, & les ſuivre avec courage & avec fidelité. Si elle ſent que Dieu l'éleve à l'oraiſon extraordinaire, elle doit s'y laiſſer aller : ſi elle eſt retenuë dans l'ordinaire, elle doit y demeurer; ſi dans l'aridité, y demeurer auſſi contente. Le grand ſecret de la vie ſpirituelle eſt de ſe laiſſer mouvoir à Dieu, qui eſt

nôtre principe, & nôtre fin derniere. Il y a des choſes declarées, comme les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, les obligations de nos états, ce que l'obeïſſance, la charité ou la neceſſité nous obligent; nous n'avons pas beſoin de ſentir de mouvemens immediats de Dieu pour les faire, mais ſeulement en certaines choſes imprevûës, dans la conduite interieure, qui regarde les choſes qui ne ſont ny commandées, ny défenduës. Il faut une tres-grande pureté, pour ſentir toûjours le mouvement de Dieu deſſus nous; il y a à craindre que nôtre imagination ne nous trompe.

Les Saints, qui par la conduite de la Grace ont écrit des choſes interieures, nous impriment ſouvent leurs penſées & leurs ſentimens, & même ils prient Dieu pour cela au Ciel; c'eſt pourquoy il y a grande benediction à lire leurs Livres avec grace & devotion. Mais quelque étude que nous puiſſions faire, l'on ne connoiſt point ce que c'eſt que l'oraiſon, par ce que les livres en diſent, mais par le propre exercice, & par la lumiere de la même oraiſon. Nous ſçavons toûjours bien en general, que l'oraiſon eſt la ſource de toute vertu en l'ame; quiconque s'en éloigne, tombe en tiedeur & en imperfection. L'oraiſon eſt un feu qui

échauffe ceux qui s'en approchent ; & qui s'en éloigne ſe refroidit infailliblement. Sain ou malade, gay ou triſte, il faut toûjours faire oraiſon, ſi on ne veut pas déchoir notablement de la vertu.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut être indifferent à telle oraiſon que Dieu voudra que nous faſſions.

L'AME doit éviter deux extrémitez, qui ſont quaſi également vicieuſes ; l'une, de vouloir plus de grace & de perfection que Dieu ne luy en veut donner, & tomber pour cela dans quelque trouble & dégoût, voyant la grande grace des autres, & les dons d'oraiſon qui les élevent au deſſus de nôtre état, qui paroiſt beaucoup ravalé en comparaiſon : l'autre, de n'être pas aſſez fidele à operer ſuivant ſa grace, ſoit par lâcheté, craignant les peines & les ſouffrances que l'on rencontre dans les pratiques de la vertu ; ſoit par legereté, pour n'avoir pas aſſez d'attention ſur nôtre interieur, qui fait que nous ne connoiſſons pas les mouvemens de la Grace ; ou les ayans connus, nous nous divertiſſons trop aiſément aux choſes extérieures, & oublions ainſi les miſericordes de Dieu.

Quand une ame eſt bien pure, & qu'elle a l'experience des mouvemens de la Grace en elle, les reconnoiſſant & les diſtinguant des mouvemens de la nature, elle n'a qu'à s'expoſer aux rayons du Soleil divin, pour les recevoir dans ſon centre, en être illuminée & échauffée. Et c'eſt ainſi, à mon avis, que Dieu veut que de certaines ames faſſent oraiſon, quand elles ont l'experience que telle eſt la conduite & la volonté de Dieu ſur elles; & vouloir faire autrement, ſous pretexte d'humilité ou de crainte de tromperie, c'eſt ne ſe pas ſoûmettre à la conduite de l'Eſprit de Dieu, qui ſouffle où il luy plaiſt, & quand il luy plaiſt. C'eſt un grand ſecret d'être dans une entiere paſſiveté, & aneantir toute propre operation.

Quand le divin Soleil s'éclipſe volontairement pour ſa gloire & pour le bien des ames, ſe tenant comme dans les tenebres; ou quand nos imperfections rendent le fond de nôtre cœur impur & craſſeux, & peu ſuſceptible des lumieres ſurnaturelles, l'ame n'a qu'à ſe tenir contente dans ſes privations & obſcuritez, puiſque c'eſt le bon plaiſir du divin Soleil qui l'éclaire. Pour la tenir dans ces tenebres il n'a pas moins de lumieres: c'eſt ce qui ſatisfait cette ame obſcure, & reſignée. Dieu ſeul eſt le ſujet de ſa joye, &

ſion la reception des lumieres, ou des faveurs qu'il luy communique par ſa liberalité infinie. Voila pourquoy elle ne perd ny ſa paix, ny ſa joye, en perdant les lumieres & les douceurs de ſon oraiſon.

Celuy qui ſe donne à un Prince, pour le ſeul intereſt & la ſeule ſatisfaction du Prince, ſans y rethercher ſon propre honneur, ſon contentement particulier, ny ſon intereſt; eſt indifferent quel ſervice il luy rende, & quel traitement il en reçoive, pourvû qu'il en demeure ſatisfait: s'il le retient auprés de ſa perſonne pour le careſſer, il en eſt content, non parce qu'il reçoit des careſſes, mais parce que le Prince ſe contente en cela: s'il l'éloigne de luy, l'employant dans des affaires fâcheuſes & penibles, il eſt content; non parce que c'eſt un éloignement, ou une peine, mais parce que c'eſt le plaiſir du Prince, qui eſt la ſeule choſe qu'il a regardée quand il s'eſt donné à luy. Telle doit être une ame qui veut ſervir Dieu pour le tres-pur amour de Dieu. Si Dieu la careſſe dans une oraiſon toute pleine de douceurs, elle en eſt contente, parce que tel eſt le bon plaiſir de Dieu: s'il la bannit de ſa preſence, la tenant dans les tenebres, elle en eſt contente, parce que tel eſt le bon plaiſir de Dieu: s'il l'applique aux exercices de la charité, vou-

lant qu'elle mene une vie plus active & laborieuſe que contemplative, elle en eſt auſſi contente, parce qu'elle y voit le bon plaiſir de Dieu, qui eſt l'unique choſe qu'elle cherche dans ſon ſervice.

Cette indifference diſpoſe une ame à recevoir de fort grandes graces; car elle la met quelquefois dans un oubly total de ſoy-même, & de toutes les creatures, ſans qu'elle faſſe même aucune reflexion ſur ſes intereſts temporels ou eternels, n'ayant en veuë que le ſeul bon plaiſir de Dieu, & ne deſirant que luy ſeul; en ſorte que le moindre retour vers elle-même, ou vers la beatitude, ou vers quelqu'autre choſe qui ne ſoit pas Dieu, luy eſt inſupportable, parce qu'elle ne veut pas Dieu ſeul, qui eſt un état de grande nudité, & d'une mort entiere à luy-même, & une oraiſon fort ſublime, où Dieu éleve une ame qu'il voit ſoûmiſe & indifferente à une moindre oraiſon, ou à un état de pur delaiſſement, ſi tel eſt le bon plaiſir de Dieu.

Il arrive auſſi ſouvent, que dans un état de peine & de privation l'ame eſt tellement dans la nuit obſcure, qu'elle ne voit rien de Dieu, qui luy ſemble entierement caché: & ce qui fait ſa plus grande croix, elle n'a point de penſée de le pouvoir jamais trouver, la ſeule veuë de ſon banniſſe-

banniſſement l'occupant. Si dans cet état elle eſt contente, & qu'elle conſente au deſſein rigoureux de Dieu ſur elle, elle eſt en Dieu d'une façon excellente, ſans qu'elle y penſe être ; elle poſſede ſon ſouverain bien quand elle croit l'avoir perdu; & quand elle penſe être toute remplie de ſoy-même & de ſa miſere, de ſes repugnances & de ſes imperfections, elle eſt en effet pleine de Dieu, & unie à ſon bon plaiſir d'une façon plus noble & plus pure qu'elle ne ſçauroit croire. Tel eſt l'avantage d'une ame qui n'affectionne point une maniere d'oraiſon, plûtoſt qu'une autre, mais qui ſe tient indifferente pour recevoir de Dieu celle qu'il luy voudra donner ; ſon avantage eſt qu'elle fait toûjours fort bonne oraiſon.

CHAPITRE IV.

Qu'il eſt ſur tout neceſſaire de s'appliquer à l'oraiſon.

FAUTE de bien concevoir que toute nôtre perfection, & toute la gloire de Dieu, que nous pouvons luy procurer en nous, giſt en nôtre interieur, & non à faire des ouvrages exterieurs ; nôtre vie ſe paſſe vainement & inutilement pour Dieu

& pour nous. Il n'y a rien de plus precieux à l'homme que ſon interieur, il ſe doit conſerver par preference à qui que ce ſoit; il n'y a rien auſſi où Dieu reçoive plus de gloire au dehors de luy-même. C'eſt donc là principalement qu'il faut s'efforcer de luy rendre. C'eſt de l'interieur que procedent les purs amours vers Dieu & vers le prochain, la pureté d'intention, le zele de la gloire de Dieu, & tous les biens qui ſont en l'ame; & il eſt negligé pour nous occuper trop au dehors, & aux bonnes affaires exterieures, où il ſe gliſſe ordinairement beaucoup d'impureté, par le mélange des recherches de la nature.

Beaucoup d'ames ſont déchûës, & paſſent leur vie, pour la plus grande partie, dans l'impureté & dans l'imperfection, faute de lumiere; & elles manquent de lumiere, parce qu'elle ne s'acquiert, ou ne ſe donne ordinairement que dans l'oraiſon. Or laiſſant l'oraiſon ſous de bons pretextes, comme de vâquer au ſalut des autres, de travailler à la gloire de Dieu, elles ſe trouvent privées de cette lumiere; & faute de l'avoir, elles manquent de correſpondance à la Grace. Et faut remarquer que l'ame doit être fidele à ce temps d'oraiſon, ſi elle veut faire ſubſiſter la vie de Grace en elle, & ne pas attendre de n'avoir plus de bonnes affaires; car il s'en

trouve toûjours aſſez ; & c'eſt même un artifice du demon, d'en ſuſciter, pour retirer les bonnes ames de l'oraiſon ; à quoy l'on doit bien prendre garde, cela étant une tres-ſublime tentation. Pourvû qu'il nous affoibliſſe, & qu'il ôte la vigueur de l'ame, c'eſt ce qu'il cherche : car aprés il nous fait tomber dans des imperfections & defauts, qui nous portent grand prejudice. Combien y a-t'il d'ames que les bonnes affaires ruinent, pour en trop faire, ou de ne les faire pas de l'ordre de Dieu & de la Grace ?

Apportons une fidelité genereuſe à l'exercice de la ſainte oraiſon. Par ſon moyen l'on approche de la divine ſource, d'où derive en l'ame toute vertu. C'eſt un feu que l'oraiſon, qui s'en éloigne tombe dans la froideur. En quelque état que vous vous trouviez, ſain ou malade, abjet ou honoré, pauvre ou abondant, ne manquez jamais à vôtre oraiſon, qui doit être preferée à toutes choſes : elle tient reſſerré & caché en ſoy tout le bonheur & felicité qui ſe peut participer de Dieu en ce monde. Le plus grand bien que je voudrois ſouhaiter à une perſonne que j'aimerois, ce ſeroit le don & l'eſprit d'oraiſon ; ſçachant que c'eſt la choſe qui nous donne entrée dans le cabinet des merveilles de Dieu, & qu'elle contient en ſoy toutes les graces.

L'oraiſon eſt donc la ſource de toutes les graces en l'ame ; ſans elle rien, & l'ame s'en ira peu à peu mourant. Quelques affaires qu'ayent eu les Saints, ils ont toûjours eu fidelité à l'oraiſon. Jeſus Chriſt même nous l'a montrée par l'exemple de ſa vie converſante, en laquelle il faiſoit ſouvent des Oraiſons, & ſe retiroit pour ce ſujet. La grande ſource de nos deſordres, c'eſt que nous nous engageons par legereté, & faute de circonſpection, à des deſſeins & des ouvrages humains : & comme Dieu ne nous y veut pas, il nous y laiſſe ſans Grace, & enſuite nous tombons en mille fautes, & nous nous trouvons en de grandes indiſpoſitions pour l'oraiſon ; & l'oraiſon nous manquant une fois, tout manque.

Il faut que toute nôtre vie roule ſur cette maxime, que nôtre perfection conſiſte principalement dans nôtre interieur ; que nôtre interieur ne ſe forme que par la fidelité à la Grace, qui eſt celle qui produit en nous la mort des creatures, les aneantiſſemens de nous-mêmes, l'amour de la mortification & des auſteritez corporelles, l'inclination à la ſolitude, & à la fuite de tout ce qui flatte les ſens, & ce que le monde cherit. Cette Grace qui opere en nous tous ces bons effets, ne ſe reçoit bien abondamment que dans

l'oraiſon, ne s'augmente ordinairement que par l'oraiſon, & nous ne ſçaurions bien le reconnoître & luy être fideles, qu'autant que nous faiſons bonne oraiſon. Or il eſt tres-difficile, & comme impoſſible, de conſerver l'eſprit d'oraiſon dans le tracas & dans les affaires, qui pour l'ordinaire ne ſervent qu'à divertir nôtre eſprit de Dieu : de là vient que peu d'ames parviennent à la perfection, dautant que peu ſe diſpoſent à la pure oraiſon, la pluſpart la negligent, ou la quittent abſolument, & l'aneantiſſent, ſous pretexte de la charité du prochain.

Qu'il faut de diſcretion à une ame qui veut être toute à Dieu, pour éviter les obſtacles de la perfection, qui ſont ſouvent tres-precieux ! qu'elle a beſoin de fidelité & de courage. Quiconque eſt foible dans l'oraiſon, ne doit pas ſe répandre dans l'action, quelque bonne qu'elle paroiſſe, autrement il profitera peu dans les voyes de Dieu, & ſon interieur demeurera tres-petit.

Quand on voit pluſieurs grands ſerviteurs de Dieu qui travaillent à le faire honorer & aimer, & qui font tant de grandes actions pour ſon ſervice ; ce grand bien qui a de l'éclat, donne quelquefois de l'émulation, & on voudroit travailler comme eux : mais la fidelité ne

conſiſte pas à ſuivre leur Grace, chacun doit ménager la ſienne, & admirer, ſans envier celle des autres. Je n'ay, ce me ſemble, deſir d'être que ce que Dieu deſire que je ſois, ny plus, ny moins, tant à l'interieur comme à l'exterieur, tant à la nature comme à la Grace. Je voy les autres parfaits, & moy imparfait, ſans que cela me décourage; mais je le voy avec plaiſir: les autres exempts de leurs paſſions, & moy combattant avec les miennes; les autres rendans de grands ſervices à Dieu, moy ne faiſant rien; les autres forts & puiſſans pour agir, & moy infirme & maladif: enfin je voy avec plaiſir que les autres ſont tout, & que je ne ſuis rien que miſere & impuiſſance.

Je me conſole en la veuë du deſſein de Dieu ſur moy, & en l'amour de ſon bon plaiſir. Car Dieu veut avoir quelquefois des bouches inutiles dans ſa maiſon, & des perſonnes qui ne ſervent de rien qu'à faire voir ſes bontez & ſes magnificences; comme l'on voit chez quelques grands Seigneurs, qui ont des perſonnes inutiles, ſeulement pour faire voir qu'ils ſont riches & puiſſans. Quand on n'a point d'autre occupation ſur la terre, que de vâquer à l'oraiſon, on eſt ce ſemble inutile; car on ne fait point de ſervice à Dieu, pour le moins qui paroiſſe: mais il

ſe faut réjoüir dans cette inutilité, qui donne ſujet à Dieu de faire voir ſes bontez. Je ne doute pas qu'il n'y ait au Ciel beaucoup d'ames, qui n'auront guere rendu de ſervice à Dieu, qui ait paru aux yeux du monde, comme tant de ſolitaires, tant de perſonnes ſans talens, & neanmoins ils ſeront quelquefois des plus élevez dans ſa maiſon eternelle. Tout leur employ n'ayant été qu'à cultiver dans leur interieur les graces qu'ils auront reçûës de ſon infinie bonté, le ſervice & la gloire qu'ils luy ont renduë n'étoit connu que de luy.

CHAPITRE V.

Des obſtacles qui empeſchent de faire oraiſon.

JE voy clairement, & connois par experience, que les affaires temporelles de nos maiſons deſoccupent beaucoup de Dieu : l'eſprit y penſe lors qu'il y faut donner ordre, & quitte cette douce & bienheureuſe application à Dieu. L'ame ne fait pas mal ; au contraire, y étant obligée elle plaiſt à Dieu de penſer au temporel, pour une bonne intention ; mais elle fait ſans comparaiſon mieux de ne

penſer qu'à Dieu ſeul, & de ne ſe point cauſer cette fâcheuſe privation de ſon ſouverain bien, pour des ſoins terreſtres, Ceux que Dieu laiſſe dans les états mondains, font bien d'y vàquer, parce qu'il ne veut pas davantage d'eux: mais ceux qu'il attire ſans reſerve, pour être tout à luy par la voye de l'oraiſon, ne peuvent ſans infidelité être dans les ſoins des choſes de la terre; ils les doivent eviter, & ne ſe partager pas, un Dieu les voulant avoir pour luy ſeul.

Les affaires obſcurciſſent & empeſchent mon ame, & jamais je n'y voudrois vâquer par aucune conſideration humaine, mais par le pur ordre de Dieu, qui nous veut humilier juſques-là, de nous rendre neceſſiteux, & aſſujettis au temporel pour le ſoûtien du corps: il faut neanmoins toûjours avoir grand égard à ne luy donner que le neceſſaire. Je ſens manifeſtement obſcurcir & aneantir mon ame quand je mange quelque delicat morceau, quoy que ce ſoit à regret. La vie animale ſe fortifie lors en moy, & la vie de l'eſprit s'affoiblit. Le corps affoibly n'affoiblit point mon ame à preſent, mais elle devient vigoureuſe pour s'élever à Dieu, quand le corps eſt abatu par quelque ſorte d'abſtinence; & cependant tout le monde crie.

Il faut qu'un interieur ſoit tres-parfai-

tement étably, quand dans les emplois mondains, & dans les ſoucis temporels il ſubſiſte en ſa pureté & ferveur. Il s'y rencontre mille occaſions, qui excitent les mouvemens de colere, d'impatience, de triſteſſe, de vaine joye; quoy qu'on ne les ſuive pas, on les ſent; & ce ſentiment diminuë de la profonde paix du cœur, par laquelle il eſt tout uny à Dieu. Il faut tres-peu de choſe pour empeſcher qu'une ame ne s'éleve à la contemplation, ou plûtoſt qu'elle n'y ſoit élevée de Dieu; & auſſi tres-peu de choſe pour l'obſcurcir, quand elle y eſt élevée; car la moindre petite emotion la rend indiſpoſée à recevoir les impreſſions divines. C'eſt pourquoy un homme d'oraiſon doit être un homme mort: & ainſi ſi l'oraiſon ne porte une perſonne à remporter de continuelles victoires ſur ſes paſſions, humeurs, & inclinations, & à la pratique de toutes les vertus chrêtiennes, c'eſt une fauſſe oraiſon & une pure illuſion.

Je connois plus clairement que jamais, que l'eſprit d'oraiſon ne ſe conſerve, ny ne ſe perfectionne qu'en ceux qui ſont tous morts à leurs ſens, auſteres, penitens, & dégagez de ce qui n'eſt point Dieu. Il eſt vray qu'il faut ſuivre le conſeil pour les auſteritez corporelles, quand on eſt d'une complexion foible; mais communément

on s'épargne trop, & nous ſommes bien éloignez de l'eſprit des grands penitens, qui étoient tres-auſteres, & auſſi grands contemplatifs. C'eſt ſe mocquer de vouloir faire oraiſon, & vouloir encore prendre gouſt aux creatures: quoy que ce fuſt en choſe permiſe à la rigueur, ce n'eſt pas ſans infidelité à un interieur, dans lequel l'oraiſon, & la conformité avec Jeſus Chriſt crucifié doit regner. Ce que l'on peut faire au commencement de la vie devote, ne doit pas être permis dans le progrés; il faut vivre conformément à l'état preſent, où Dieu nous met.

Gerſon dit fort bien: Si vous refuſez les conſolations exterieures, vous aurez les interieures. La raiſon eſt, ce me ſemble, que les conſolations interieures participent de la pureté de leur ſource, qui eſt l'union de Dieu à l'ame, & ne peuvent ſe rencontrer ſouvent ſans aucune impureté ou imperfection. Or il eſt vray que les joyes & conſolations des ſens ſont terreſtres, impures & imparfaites; par conſequent elles ſont contraires à l'eſprit de la Grace, qui rend l'ame fort pure & penitente & dans un parfait dénuëment de tout ce qui n'eſt point Dieu. De plus, les conſolations interieures ſont proprement de petites participations des delices infinies que Dieu a de ſoy-même dans

ſoy-même. Dieu eſt jaloux de pareilles faveurs, & ne les communique qu'à un cœur donc il eſt aimé uniquement, & qui ne veut prendre plaiſir qu'en luy ſeul ; autrement il ſe reſſerre dans ſa divine eſſence, & ne ſe manifeſte point. Or les conſolations de la terre, quand elles entrent dans un cœur, le partagent, & le retirent de Dieu ; & Dieu auſſi s'en éloigne, & luy retire ſes faveurs.

C'eſt pourquoy les Saints, qui veulent être tout à Dieu, ſe mortifient ſans reſerve, & tant que le corps le peut porter, afin que leur amour ne ſe répande point par les ſens, & que nulle creature n'y puiſſe avoir part, mais ſeulement celuy pour lequel elles ſont creées. Courage, ame chrêtienne, embraſſez la Croix, & ſuivez Jeſus Chriſt, il vous conduira dans le ſejour de ſes delices. Ne vous embaraſſez point des choſes exterieures, ſans l'ordre de Dieu bien reconnu, ſi vous n'en voulez recevoir de l'affliction d'eſprit, & du dechet dans vôtre perfection. Bienheureux qui fuit la multiplicité, car par ce moyen il a un grand accés à l'oraiſon.

Pluſieurs choſes nous ſemblent neceſſaires, qui ne ſervent qu'à entretenir la corruption de la nature, qui opere quaſi continuellement. Si Dieu faiſoit un precis de toutes nos actions, il ne s'en trou-

veroit peut-être pas une bonne, & qu'il luy plûſt entierement. Nous ne faiſons quaſi rien que ſelon là nature & nos inclinations humaines ; & ſi la Grace s'y trouve : c'eſt rarement, & quaſi jamais ſelon toute ſon étenduë. Quelquefois elle eſt au commencement, mais peu dans la ſuite. Or ce qui eſt purement naturel, ne plaiſt pas à Dieu ; il faut que la Grace s'y trouve afin que l'action luy ſoit agreable, & qu'elle nous diſpoſe à l'union avec luy. O que la pure vertu eſt rare ! Ce qui paroiſt le meilleur, eſt mélangé de nature & de grace. Ceux qui ont lumiere le voyent ; les autres ne s'apperçoivent que des pechez & des groſſes imperfections.

De tout cela on peut conclure qu'il y a principalement quatre grands obſtacles, qui empeſchent à la pluſpart l'exercice de l'oraiſon, qui ſont : 1. Le trop d'affaires, où l'on s'engage ſans l'ordre de Dieu, 2. Le trop de delicateſſe, & le trop peu d'auſteritez corporelles : 3. Le peu de retraite interieure & exterieure ; on n'affectionne pas aſſez la recollection ny la ſolitude : 4. Le trop de lâcheté à mener une vie purement humaine, ſuivant les inclinations de la nature. Jamais on ne ſera homme d'oraiſon, ſi on ne vit de la vie ſurhumaine, & ſi on ne pratique les vertus avec fidelité & avec generoſité.

CHAPITRE VI.

Des moyens qui facilitent l'exercice de l'oraiſon.

1. IL ne faut point que celuy qui veut entreprendre l'exercice de l'oraiſon, s'attende à autre choſe qu'à des croix de corps & d'eſprit : de la part de l'enfer, qui haït ſur tout les gens d'oraiſon : de la part de la nature, qui a des repugnances à une vie qui la crucifie en tout, & d'un exercice qui l'éleve au deſſus de toutes ſes inclinations : & de la part du monde, qui ne goûte pas tant de retraite, ny tant de mortification. Mais l'on ne peut entreprendre le grand ſervice de Jeſus Chriſt crucifié, ſans porter ſa croix. Une vie pauvre & abjecte, mépriſée & ſouffrante, & qui ſe retranche au pur neceſſaire, qui conſiſte au vivre & vêtir, & encore l'un & l'autre pauvrement, eſt une bonne diſpoſition à l'oraiſon.

2. C'en eſt une tres-excellente, de ſe conſerver dans la conformité aux états de la vie ſouffrante de Jeſus Chriſt, & dans l'exercice de ſes pures vertus, les pratiquant dans les occaſions. N'avoir point d'autre prudence que la ſacrée folie

de la croix ; ſuivre les voyes de la Grace, qui nous ſont inſpirées, quittant tout ce qui s'y oppoſe, comme des oſtacles au deſſein de Dieu, quoy que puiſſent dire la prudence humaine, & la repugnance de la nature.

3. C'eſt un bon moyen d'oraiſon, de n'avoir que cette unique affaire, qui n'eſt pas petite, puiſque c'eſt faire en terre l'unique choſe que font les Bienheureux au Ciel, contempler, & aimer Dieu. Du moins nous en devons faire nôtre principale affaire, faiſant ceder toutes les autres à celle-là ; & non pas comme font la pluſpart, qui accommodent leur oraiſon à la diſpoſition de leurs autres affaires. Il ne faut donc point ſe charger d'affaires, ny d'emplois, ny s'aller offrir avec empreſſement à ſervir les uns & les autres, ſous pretexte de charité. Marthe qui s'empreſſoit fort pour ſervir corporellement Jeſus Chriſt même, fut repriſe de ſe troubler autour de la multitude des choſes qu'elle entreprenoit ; & ſa ſœur loüée, de ne s'arrêter qu'à l'unique neceſſaire, qui étoit la contemplation

4. C'eſt un bon moyen d'oraiſon, de ne s'engager point dans le commerce du monde, ny dans les viſites pour en faire, ou pour en recevoir, ſi elles ne ſont tres-neceſſaires, & que les obligations de la

charité, ou de nos conditions nous y forcent: & s'il eſt libre de les choiſir, eviter celles où les entretiens ſont dangereux, ou inutiles, ou mondains, & choiſir celles qui nous donnent lieu de parler, ou d'entendre parler de l'unique neceſſaire, qui eſt le ſervice de Dieu, & l'exercice de l'oraiſon: tout cela ſans choquer la diſcretion, ny la charité.

5. C'eſt un moyen important pour l'oraiſon, d'être toûjours bien ſur ſes gardes dans le temps de maladie, ou dincommodité, pour ne ſe relâcher pas tout à fait. Sous pretexte de ſoulager le corps, on donne trop à la nature, & on perd quelquefois dans une maladie aſſez courte, les longues habitudes de mortification, qu'on avoit acquiſes avec beaucoup de peines. On ne doit pas auſſi abandonner ſon oraiſon durant ce temps là, mais tâcher d'entretenir une union avec Dieu, tres-ſimple, par la Foy, qui n'a beſoin de rien, ny de forces de corps, ny de goûts ny de lumieres; elle ſe peut tres-bien faire dans l'état même de delaiſſement.

6. C'eſt un moyen tres-utile pour l'oraiſon, de s'accoûtumer à ne rien faire que par le mouvement de Dieu. Le ſaint Eſprit eſt dans nous, qui nous conduit: il faut être pouſſé de luy avant que de rien

faire. Cecy tien l'âme dans une tres-grande pureté, & l'ame connoiſt bien ces mouvemens divins par une paix, douceur & liberté d'eſprit qui les accompagne: & quand elle les a quittez pour ſuivre la nature, elle connoiſt bien par la ſecrette ſyndereſe, qu'elle a commis une infidelité, qui la retarde dans ſa voye. La pratique de ce moyen met une ame dans une continuelle diſpoſition à l'oraiſon, où elle trouve facilement entrée.

7. C'eſt un moyen des plus neceſſaires pour l'oraiſon, d'habituer ſon ame à ne s'occuper point de ſoy-même, ny d'aucune creature, mais de Dieu ſeul, qui eſt ſon centre & ſa fin derniere. Elle n'eſt faite que pour s'appliquer à luy, & ſe repoſer en luy; & manque au deſſein de ſon Createur, autant de fois qu'elle le quitte pour demeurer dans elle-même, ou dans les creatures. Je ſçay bien qu'au commencement de la vie ſpirituelle, c'eſt beaucoup de ne plus penſer aux choſes vaines & mondaines, & d'habituer ſon interieur à ſe purifier de l'imperfection, & s'orner des vertus. On doit pour cela faire quelque retour ſur ſes imperfections, ſes bonnes ou mauvaiſes inclinations, ſelon que le mouvement de Dieu le dictera. En ce temps l'ame n'eſt point capable de s'élever plus haut, & elle s'oc-

cupe en cela utilement. Mais quand il plaiſt à Dieu entrer en elle, & la faire entrer en luy, ſes penſées ſe doivent toutes tourner vers luy, & luy ſeul doit être le lieu de ſa demeure & de ſon repos.

C'eſt en quoy manquent pluſieurs Spirituels, qui ignorent les voyes de Dieu. Ils ſe tiennent trop dans eux-mêmes, ne ſe laſſant jamais d'avoir attention ſur leurs mouvemens, de les examiner, de foüiller & creuſer juſques aux moindres racines de leurs imperfections ; ce qui, comme j'ay dit, eſt bon en ſon temps : mais il y en a un où il faut vivre tout à Dieu & en Dieu. Il faut toûjours marcher dans les voyes divines ou humaines de Jeſus Chriſt, autrement nous n'avançons point dans la perfection.

CHAPITRE VII.

Qu'il ne ſe faut porter de ſoy-même qu'à une oraiſon ordinaire.

IL faut preparer pour l'ordinaire le ſujet duquel nous devons traiter avec Dieu dans l'oraiſon. C'eſt la pratique de tous les Saints ; & faire autrement, c'eſt manquer de reſpect à Dieu. Puiſque ſi nous voulons parler à un Roy, ou à quel-

que perſonne de conſideration, l'on y penſe un peu auparavant ; & pour parler à Dieu, irons-nous ſans nous en mettre en peine ? Et cette preparation du ſujet ſe fait quelque temps devant que de ſe mettre dans l'actuelle oraiſon. Faut élever ſon cœur à Dieu, & luy demander qu'il luy plaiſe nous inſpirer ce dequoy il veut que nous traitions en ſa ſainte preſence ; & puis ce qui viendra ou de Dieu, ou de ſes perfections, ou de Jeſus, ou de ſes myſteres, ou de quelque veritez chrêtiennes, s'y entretenir, ſi Dieu ne nous met autre choſe dans l'eſprit ; à quoy il faudra s'attacher humblement & fidelement, & par ſoûmiſſion à Dieu, ſans s'arrêter au ſujet prevû ; ne point penſer à des ſujets par trop extraordinaires ; à quoy nous ne devons pas croire facilement que Dieu nous veüille porter, & puis nous n'en ſçavons rien, ſes viſites dans les ames étant fort incertaines & dépendantes de ſa ſeule bonté : c'eſt pourquoy à tout evenment l'on prepare un ſujet ; qui ne nuit point, ſi Dieu nous donne autre choſe.

Jamais nous ne devons entrer dans nôtre oraiſon, que nous n'ayons demandé pardon à Dieu de nos fautes, & imploré ſa miſericorde. Car nous mettre en ſa ſainte preſence, & à traiter avec luy au ſortir de nos imperfections, où nous

luy avons déplû ; c'eſt nous rendre indignes qu'il nous regarde & qu'il nous écoute.

Il eſt de fort grande importance de bien connoître les voyes de Dieu ſur les ames pour ſe conformer aux deſſeins de ſa Grace. Toutes ne ſont pas appellées à une même ſorte d'oraiſon, & ſans vocation ſpeciale, on ne ſe doit appliquer qu'à la plus commune & ordinaire, où l'ame agit elle-même, s'entretenant avec Dieu par la conſideration, prenant un livre pour s'aider à cela, ou ſe reſſouvenant de quelque ſujet qu'elle aura autrefois goûté : & agiſſant avec une grande dépendance & fidelité avec Dieu, n'étant point appellée de Dieu à une oraiſon plus haute, elle ſeroit dans une pure oiſiveté, ſi elle n'agiſſoit pas d'elle-même. Or elle ne doit pas croire que Dieu l'appelle à une oraiſon plus élevée, ſinon lors qu'il luy ôte les moyens de s'employer à celle-cy, l'attirant à quelqu'autre meilleure. Car c'eſt une regle generale, qu'on ne doit contempler que lors que l'on ne ſçauroit mediter.

Il eſt vray que s'étant miſe en la preſence de Dieu, & penſant au ſujet qu'elle a preparé, elle doit demeurer fort tranquille dans ſa meditation, afin que s'il plaiſt à Dieu luy donner quelque choſe,

l'occupant par luy-même, elle ne broüille point, ou empeſche les operations divines par ſes propres & naturelles. Quand Dieu veut poſſeder une ame, & y operer par ſes graces, la creature n'y doit pas mettre empeſchement : ce que nous faiſons tres-ſouvent par nos induſtries & nos ſoins, qui nous ſemble neceſſaires, & ſans leſquels nous ne croirions rien faire. Il faut donc recevoir les lumieres que Dieu nous donne, le plus purement & le plus reſpectueuſement que nous pourrons, afin qu'elles en demeurent plus efficaces. C'eſt agir moins reſpectueuſement au regard de Dieu que nous ne ferions au regard d'un Prince, auquel ſi nous avons l'honneur de parler, nous continuons avec reverence, tandis qu'il nous écoute : mais ſi-toſt qu'il nous veut parler, nous nous taiſons, & l'écoutons avec tout reſpect, & ſans l'interrompre.

Nôtre principale affaire dans le temps & dans l'éternité étant de vâquer à Dieu, ſuivant ce que dit nôtre Seigneur, *Porro unum eſt neceſſarium* : il faut prendre garde de ſe diſſiper beaucoup, & engager par trop ſon ame dans les choſes exterieures, quoy que bonnes : car il importe peu que nôtre cœur ſoit lié d'une chaîne d'or, ou d'une chaîne de fer, quand il n'a plus la liberté de vâquer à Dieu. Il faut donc

faire tout doucement ce que nous pourrons pour le ſervice de Dieu, & la charité du prochain, ſelon nos talens, & chacun en ſa maniere ; mais il faut conſerver ſur toutes choſes l'eſtime & le déſir de l'oraiſon ; dans cette ferme croyance qu'il faut avoir, que nous ne ſçaurions faire aucune autre choſe où Dieu ſoit plus ſervy, & d'où nous tirons plus de profit pour nôtre avancement ſpirituel. Pour imparfaite que ſoit une oraiſon, j'en fais plus d'eſtat quaſi que de la meilleure action. Il ne faut donc point s'en dégoûter, ny la quitter jamais, pour peu que nous y puiſſions faire ; mais y perſeverer fidelement, en la maniere que nous pourrons. Faiſant tout ce qui eſt en nous, nous ne ſommes point obligez à davantage. Le Serviteur qui n'avoit qu'un talent, fut blâmé & condamné du Maître, pour ne l'avoir pas employé.

Quand je ne ſuis point propre à faire l'oraiſon actuelle, je fais de petites reflexions pour connoître les choſes auſquelles j'ay quelque repugnance ou averſion : & je les fais ou en eſprit, ou en effet, ſi je le puis : comme parler à quelqu'un, traiter d'affaire avec l'autre, auſquels je n'aurois pas d'inclination ; d'aller en un lieu où je ſerois mortifié ; & ainſi du reſte. Car il faut ſe vaincre en toutes choſes ; en ce fai-

ſant une guerre continuelle : & j'ay ſouvent éprouvé que cela facilite l'exercice de l'oraiſon, & que Dieu nous y donne d'autant plus d'entrée, que nous aurons fait plus de violence ſur nous-mêmes pour nous ſurmonter.

CHAPITRE VIII.

Comme on paſſe de l'oraiſon ordinaire à la contemplation.

UNE ame qui n'entretient point en ſoy-même d'imperfection volontaire, & qui ſent des deſirs efficaces de vivre de la vie de Jeſus, doit être fort paſſive à la conduite de Dieu en ſon oraiſon, & tendre à une grande ſimplicité par un retranchement de tout raiſonnement en ſon entendement, & de toute multiplicité d'actes en ſa volonté. Je ſçay bien qu'il ſe faut tenir dans la meditation & le bas degré d'oraiſon, juſques à ce que Dieu nous éleve à la contemplation ; mais auſſi il faut s'élever auſſi-toſt que l'on ſent que Dieu nous attire, & eviter une fauſſe humilité, qui nous empeſche de ſuivre l'inſtinct & la motion du S. Eſprit, qui ſouffle où il luy plaiſt, & qui donne ſes graces aux parfaits & aux imparfaits,

pour augmenter l'état des parfaits, & faire ſortir les imparfaits de leur état impur & terreſtre.

A mon avis, le grand ſecret de l'oraiſon eſt de recevoir en tranquillité & en pureté l'impreſſion des rayons du Soleil divin, qui reſide dans le fond de nôtre ame. C'eſt luy qui peut illuminer, ſans le ſecours de nos raiſonnemens; qui allume en nous le divin amour, ſans tourmenter nôtre volonté, par la production d'une multitude d'actes; & fera fructifier toutes les vertus, ſans-quaſi nous en appercevoir, ny ſçavoir comment cela ſe fait. Que l'ame ait ſoin d'être nette & pure de toute imperfection, morte aux creatures & dans le deſir de ſouffrir; & pour l'oraiſon, qu'elle ne s'en mette point en peine, Dieu fera en elle tout ce qu'il faut, & en une maniere qui paſſera ſes eſperances, & même ſon intelligence.

Qu'eſt-ce que Dieu n'opere point dans une ame qui ne veut rien faire que de s'abandonner à luy, & ſe ſoûmettre ſimplement, humblement, & parfaitement à ſa conduite? En ce degré d'oraiſon, le ſujet preparé peut quelquefois ſervir: quelquefois auſſi Dieu en donne une autre, ſelon ſon bon plaiſir. Il ne faut point ſe faire tirailler à l'eſprit de la Grace, mais ſe laiſſer doucement attirer, & s'occuper de

ce qu'il communique, en ſoûmiſſion, tranquillité & pureté. L'on ne peut point donner de regles certaines à ceux qui ſont en cet état d'oraiſon, Dieu y operant differemment, ſelon ſon bon plaiſir. Tout le conſeil qu'on pourroit donner, ſeroit de ſe tenir dans la ſuprême indifference, à tout état de privations & de lumieres, de douceur & de rigueur.

Je croy pourtant que l'on ſe peut ſervir utilement d'une maniere d'oraiſon plus baſſe, quand nous n'avons point d'ouverture à une plus élevée: mais cela ne ſe doit faire qu'aprés avoir frappé pluſieurs fois à la porte de la miſericorde de Dieu. Que ſi l'Epoux ne veut point que nous le baiſions à la bouche par la contemplation, tenons-nous à ſes pieds par une ſimple meditation.

Ce qui nous ſervira bien pour nous élever à la parfaite union, ſera d'avoir dans l'eſprit pluſieurs veritez univerſelles de la Divinité, & de la ſainte Humanité: comme, 1. Dieu eſt tout-puiſſant, & ſa bonté eſt infinie: 2. Il a un amour eternel pour nous, & l'œil de la divine Providence eſt toûjours ouvert pour nous conduire: 3. Dieu étant amour, il ne veut auſſi que l'amour: 4. Il eſt le centre de l'ame, qui ne peut avoir de repos qu'en luy: 5. La tres-ſainte Trinité eſt le vray modele de

la

la parfaite oraiſon, qui ne ſe fait que par la parfaite connoiſſance des Perſonnes divines, & par le pur amour. C'eſt ce qui releve la vie contemplative ſi hautement, & qui la met dans une petite participation de la vie eternelle de Dieu en luy-même.

J'ay pris reſolution de demander à Dieu la grace, que mon oraiſon demeure toute intellectuelle, & que je ne reſſente point ſi ſenſiblement les conſolations celeſtes qui ruinent la nature. Ce ſont des amorces à l'amour propre, qui flétriſſent la pureté d'oraiſon, & diminuent l'attention contemplative, qui ſera bien plus forte & plus vigoureuſe, quand elle ſera ramaſſée dans la pointe de l'eſprit: l'amour en deviendra plus ardent & plus continuel. C'eſt l'union continüelle qui eſt l'objet de la perfection: Ce qui nous en peut détourner, nous doit être extrémement ſuſpect, comme ſont les goûts & les ſentimens de la partie inferieure.

Mon ame, expoſez-vous donc ſimplement à Dieu dans l'oraiſon, vous abandonnant toute à luy, & recevez l'impreſſion de luy, telle qu'il luy plaira vous la donner; ayez ſeulement grand ſoin de la pureté de ſoûmiſſion, & du parfait dégagement de toutes creatures; & prenez ſimplement ce que Dieu vous donnera.

S'il ne vous donne rien, ſoyez contente de n'avoir rien, & demeurez paiſible dans la ſeule union à ſa ſainte volonté. Quelquefois Dieu laiſſe une ame dans les privations, & puis il l'éleve à la pure union, & cela ſe fait toſt ou tard, ſelon qu'il luy plaiſt. Les affaires & occupations ſont perilleuſes, ſi elles nous font perdre l'attention interieure à Dieu, qui eſt eſſentielle à la vie ſpirituelle.

CHAPITRE IX.

De l'oraiſon de Foy.

CETTE oraiſon eſt un ſimple ſouvenir de Dieu, qui eſt encore plus ſimple qu'une penſée, n'étant qu'une reminiſcence de Dieu qui eſt crû par la Foy nuë, comme il eſt vû & ſçû par la lumiere de gloire dans le Ciel. C'eſt le même objet, mais connu differemment de l'ame. Cette voye eſt une docte ignorance. La terre eſt le païs des croyans, & le Ciel, des voyans. Il ne faut pas ſçavoir Dieu, ny les choſes divines en ce monde, mais il les faut croire.

La Foy doit être nuë, ſans images ny eſpeces, ſimple ſans raiſonnemens, univerſelle ſans conſideration des choſes di-

ſtinctes. L'operation de la volonté eſt conforme à celle de l'entendement, nuë, ſimple, univerſelle, point ſentir ny operer des ſens, mais toute ſpirituelle. Il y a de grands combats à ſouffrir dans cette voye, de la part de l'eſprit, qui veut toûjours agir & s'appuyer ſur quelque creature. L'état de pure foy luy déplaiſt quelquefois fortement; mais il le faut laiſſer mourir à toutes ſes propres operations, eſtimant pour cela beaucoup, & recevant volontiers tout ce qui nous aide à mourir: comme les ſechereſſes, ariditez, delaiſſemens, qui enfin laiſſent l'ame dans l'exercice de la pure foy, par laquelle Dieu eſt connu plus hautement que par les lumieres, qui ſervent de milieu entre Dieu & l'ame: & l'union de nôtre eſprit par la foy eſt pure & immediate, & par conſequent plus relevée. Il faut auſſi que la volonté meure à tout ce qui n'eſt point Dieu, pour vivre uniquement en luy de ſon pur amour: Car la vie de la volonté eſt la mort; & cette mort ne s'opere ordinairement, & n'eſt reellement que dans les privations reelles & effectives.

Cette oraiſon eſt uniforme, & n'eſt pas ſujette à beaucoup de changemens, ny ne ruine pas le corps, car elle eſt ſans effort naturel, qui eſt plûtoſt contraire, puiſque toutes les induſtries humaines ne

la peuvent donner, dépendant purement de Dieu, qui la communique quand il veut, & à qui il luy plaiſt. Il eſt vray que cette pure & nuë contemplation de Dieu par la foy, n'eſt donnée que rarement, & aprés avoir paſſé par pluſieurs purgatoires & états penibles : les plus grands Saints même ne l'ont pas toûjours euë. Au commencement on ne l'a que comme par petits éclairs paſſagers : c'eſt beaucoup ſi on la poſſede une demie heure ; mais il en reſte toûjours de grands effets dans l'ame.

Un des principaux eſt que cette lumiere de foy fait voir toutes choſes ; la verité de nos myſteres, nos imperfections, & les perfections qui nous manquent, & les vertus pratique le tout fort ſimplement ; non ſucceſſivement l'une aprés l'autre, comme par le raiſonnement, qui n'auroit jamais pû arriver à produire une connoiſſance ſi nette & ſi univerſelle. Mais que le raiſonnement a de peine à mourir, & a ne plus vivre de diſcours & de lumieres humaines, & être abſolument réduit dans l'obſcurité ! Cependant il faut paſſer par là pour être diſpoſé à l'operation divine.

Il y a divers degrez de contemplation ; mais il faut ſe contenter de celuy que Dieu donne. Durant que nous ſommes en terre, il y a toûjours à purifier ; & partant

il faut toûjours ſouffrir. Les trois quarts de nôtre vie ſe paſſent a ſouffrir & à porter la croix. On ne laiſſe pas dans les états obſcurs & crucifiez d'être unis à Dieu fort intimement, quoy que l'ame ne ſente pas l'union. J'aime beaucoup la voye de la pure foy en l'oraiſon, par laquelle l'ame connoiſt Dieu autant qu'elle le peut connoître en cette vie; il n'importe que cette voye ſoit obſcure, elle eſt certaine. Je deſire me défaire tant que je pourray de la lumiere de la raiſon. O que la purefoy eſt belle!

Ce qui ſert beaucoup à ſpiritualiſer une ame, c'eſt de faire un continuel uſage de la foy, n'aimer rien, & n'eſtimer rien que ce qu'elle nous fera aimer & eſtimer. L'homme ſe défait rarement de la raiſon, & neanmoins s'il ne s'éleve au deſſus, il demeure terreſtre & imparfait. La foy eſt une participation de la Sageſſe eternelle, hors de ſa conduite tout eſt menſonge & folie: c'eſt elle qui nous montre le vray avec aſſeurance: ſes lumieres ſont obſcures, mais certaines; & leur obſcurité vaut incomparablement mieux que toutes les clartez de l'eſprit naturel.

De plus, pour rendre l'oraiſon plus intellectuelle, & que la nature n'y ait point de part, il faut ſe divertir de certaines choſes qui ont coûtume de nous por-

ter à Dieu avec ſenſibilité ; comme la muſique, la veuë des belles Egliſes, des tableaux de devotion, de regarder le Ciel, & autres choſes ſemblables. Cela eſt bon au commencement & durant quelque temps ; mais quand l'ame eſt attirée à la parfaite pureté d'oraiſon, il faut l'habituer à ne prendre ſon aliment, c'eſt à dire ſes connoiſſances & ſon amour, que de la ſeule foy, & des lumieres infuſes & ſurnaturelles. Quand l'on n'y prend pas garde, l'on ne ſe tient pas aſſez dans la paſſiveté, & l'on va mandier la vie de l'ame, des objets ſenſibles, Dieu voulant la luy donner luy-même, par des connoiſſances plus épurées.

Et puis la nature ayant des goûts ſenſibles ; s'y attache ſans le croire, & on ſe retarde dans la pure union avec Dieu, qui ne veut que Dieu ſeul, & met l'ame dans un dénûement de toutes eſpeces ſenſibles, & de toutes ſortes de goûts. Quand neanmoins Dieu nous laiſſe dans la pauvreté, & qu'il ne nous donne entrée d'aller à luy que par l'ordre des choſes ſenſibles, & du raiſonnement ; il faut humblement s'accommoder à cet état ; pour éviter l'inutilité ; & puis Dieu ne voulant donner que cela, l'ame ne doit pas pretendre davantage.

Si pourtant l'ame ſe ſent attirée dans

le delaiſſement & pauvreté interieure, & à la pure ſouffrance interieure ; elle ne doit pas rechercher les choſes ſenſibles, pour ſe porter à Dieu; mais demeurer pauvre, dénuée & ſouffrante, ſur la croix interieure, tant qu'il plaira au divin Epoux l'y laiſſer ſouffrir. Cet état eſt amer, mais il eſt purifiant, & rend l'ame capable d'une grande union avec Dieu.

CHAPITRE X.

Des ſacrées tenèbres de l'oraiſon.

UN jour de ſainte Magdelaine, il me ſembla que mon oraiſon changea & devint plus ſimple, plus élevée & plus forte. Mon eſprit alloit connoiſſant Dieu, non plus par lumieres ou ſentimens, mais par de certaines tenebres deſquelles Dieu eſt environné. Ces tenebres me faiſoient voir que Dieu ne peut être connu, & qu'il eſt infiniment au deſſus de nos entendemens, qui ne peuvent mieux le connoître, qu'en avoüant qu'il ne ſe peut connoître. Autrefois les lumieres & ſentimens me ſervoient pour m'unir à Dieu, à preſent elles me conduiſent ſeulement, mais les tenebres les diſſipent, & mon ame ſe ſentant perduë dans une profonde ignorance de Dieu, elle le connoiſt, ce luy

ſemble, mais qu'elle n'euſt jamais fait, & enſuite je n'ay nulle peine de m'occuper en Dieu de cette maniere, qui laiſſant des impreſſions plus grandes de la Divinité, augmente auſſi toutes mes diſpoſitions interieures d'amour vers luy, de haine du peché, & autres ſemblables.

Il me ſembloit donc en ce temps que mon oraiſon devenoit plus continuelle. Je fus fort encouragé de voir ce que dit ſaint Denis Que cette ignorance eſt la meilleure & la plus haute ſageſſe de Dieu. Je fais donc mon oraiſon en la maniere ſuſdite, y ayant facilité, & comprenant bien que la connoiſſance que l'on a de Dieu par cette voye, eſt plus grande que celle que les diſcours, ou les lumieres, ou les ſentimens nous donnent. Reconnoître qu'on ne peut rien connoître de Dieu, eſt le connoître autant qu'il peut être connu en ce monde, ſa grandeur étant infiniment au deſſus de nos intelligences. De ſorte que la vraye oraiſon n'eſt que dans l'abſtraction de toutes choſes creées. Et afin que nôtre entendement vive tout à Dieu, il faut qu'il meure à tout ce qui n'eſt point Dieu, & qu'il l'enviſage par un pur acte de foy dans une lumineuſe obſcurité.

Par cette voye Dieu eſt plus connu & aimé de l'ame, que par pluſieurs veuës &

affections, leſquelles ſont toutes ôtées & retranchées dans l'obſcurité de ſes ſacrées tenebres. L'ame ſe ſent occupée en cette façon pas deſſus toute raiſon, par une lumiere obſcure & qui ſurpaſſe les ſens. Elle n'eſt point attachée à ſon objet par veuës & affections ſenſibles, mais toutes ſpirituelles; encore l'eſprit n'a-t'il autre veuë, ſinon qu'il n'en peut avoir qui luy faſſe connoître la grandeur incomprehenſible de Dieu. Cette occupation eſt douce, tranquille, ſimple & independante de ſens interieurs & exterieurs: Au contraire, l'ame a peine de leur part, par mille fantômes que l'imagination luy preſente; mais tout paſſe devant ſes yeux, ſans neanmoins la diſtraire. Cette oraiſon laiſſe dans l'ame pluſieurs bons effets; comme une paix & une joye profonde, une fermeté dans les bons deſſeins & dans les pratiques de la vertu, ſur tout un amour tres-grand pour l'aneantiſſement, en veuë & en imitation de l'ineffable aneantiſſement du Fils de Dieu. Une des marques les plus aſſeurées pour diſcerner ſi on eſt en effet occupé de Dieu dans cette oraiſon de tenebres, eſt de voir s'il reſte en l'ame des connoiſſances de ſes miſeres & de ſes infidelitez: car tant plus elle communique avec Dieu, tant plus elle voit les moindres choſes. Par exemple, on s'ap-

perçoit que dans une telle action on n'a pas eu une intention aſſez pure, mais que la nature s'y eſt mélée avec la grace ; que l'on ſe divertir trop aiſément de la preſence de Dieu ; que l'on a fait trop d'efforts de nature dans l'oraiſon, où l'on devoit être plus paſſif ; & toutes ces connoiſſances, qui ſont données clairement à une ame, l'humilient beaucoup.

On ne ſçauroit quaſi être plus purement en Dieu que par cette oraiſon, y étant par une ſimple veuë de foy pure au deſſus de tout diſcours & conception. En cet état je ne connois rien de Dieu, ſinon que je n'en puis rien connoître ; l'imbecillité de mon ame & les excés infinis de ce divin Soleil, font que ſa lumiere m'eſt inacceſſible Cette foy obſcure me mene pourtant plus loin dans Dieu que toutes les conceptions que j'ay jamais pû former ; & ma volonté eſt chauffée d'une maniere admirable, au milieu de ſes tenebres lumineuſes. En cet état toute mon ame eſt une à Dieu tres-ſimplement & intimement ; & comme l'union eſt forte, l'on ne s'en ſepare pour traiter avec les creatures qu'avec violence.

L'ame qui ne ſçait rien de Dieu en cette diſpoſition, ſinon qu'il eſt incompreheniible, ſe perd dans les tenebres qui environnent cette infinie Grandeur. Cette

veuë ſans veuë, ne voit rien de diſtinct & de particulier de Dieu; mais eſt une ſçavante ignorance de ce que Dieu eſt en ſoy-même, qui laiſſe pourtant en l'ame de grandes impreſſions d'eſtime & d'amour, penetrant beaucoup l'interieur, en luy faiſant une impreſſion tres-forte de la grandeur de Dieu & de ſes infinies perfections. Dieu demande une grande pureté & paix interieure à une ame dans cet état.

C'eſt donc une excellente maniere de s'occuper en Dieu, que d'aneantir toutes nos lumieres & connoiſſances, pour entrer dans les ſacrées tenebres qui environnent ſa Majeſté: car cette lumiere inacceſſible n'eſt qu'obſcurité pour nous; & il faut s'élever au deſſus de toutes veuës & lumieres, & perdre ſon entendement dans ces tenebres; & dans cette mort de nos propres connoiſſances, confeſſer que Dieu eſt au deſſus de toutes nos intelligences, comme il eſt aimable au deſſus de tous nos amours. Perdre ainſi nôtre volonté, & l'aneantir dans l'impuiſſance de pouvoir aimer: C'eſt l'aimer que d'avoüer que l'on ne le peut aimer, & qu'il eſt au deſſus de nos amours. L'ame marche de la ſorte dans une perpetuelle mort & aneantiſſement, & ne connoiſt ny n'aime Dieu, ce ſemble; mais Dieu ſe connoiſt & s'aime en elle.

CHAPITRE XI.

Des lumieres de l'oraiſon.

DIEU dans la petite oraiſon ſe découvre quelquefois à l'ame, comme un Soleil, qui la remplit de clarté, par laquelle & dans laquelle Dieu eſt connu, & les autres choſes dont elle a beſoin, ou que Dieu luy veut découvrir. L'on voit bien cette clarté qui nous fait connoître Dieu, mais Dieu eſt inacceſſible; comme la lumiere du Soleil naturel eſt bien veuë, & non le corps du Soleil, qui nous ébloüit, & en ſa lumiere nous voyons les autres creatures du monde.

Un aveugle-né s'imagine que s'il avoit ſes yeux ouverts, & qu'il vit la lumiere, il verroit le Soleil, mais il connoîtroit par experience, que ſa lumiere ne luy ſerviroit qu'à luy faire plus clairement entendre que le Soleil ne ſe peut voir, à cauſe de l'excés de ſa clarté. De même, dans les tenebres interieures, l'on croit que l'on connoîtroit plus Dieu ſi on étoit dans la lumiere; mais la lumiere ne ſert qu'à faire voir qu'il ne ſe peut connoître. Et la connoiſſance de Dieu negative, ou par voye de negation, eſt plus

grande dans la foy éclairée que dans la foy obſcure.

Quand j'enviſage Dieu dans l'oraiſon, ou une de ſes perfections, ou Jeſus, ou l'une de ſes diſpoſitions, ou quelqu'une de ſes maximes, il me ſemble que tous ces objets ſont pleins d'une lumiere particuliere, qui ſert beaucoup à l'ame pour découvrir leur excellence. Les perfections divines, par exemple, me paroiſſent lumineuſes, & jettent dans l'entendement certains petits rayons qui les font connoître; de ſorte qu'on les découvre à la faveur de leurs propres lumieres. Il me ſemble que les veritez particulieres: comme qu'il faut fuir le mal, faire le bien, haïr le peché, embraſſer la vertu, & ſemblables, conſiderées en elles-mêmes, & ſeparément de l'entendement de Dieu, ou du cœur de Jeſus, n'ont point une particuliere lumiere; elles ſont obſcures en elles-mêmes, & ne ſe découvrent qu'à l'aide de la lumiere de la foy, comme les corps qui ſont hors du Soleil ne ſe voyent que par ſa lumiere.

C'eſt pourquoy je croy que l'ame ſe doit occuper à Dieu & aux veritez qu'elle regarde dans luy; & à Jeſus, & aux veritez chrêtiennes, comme reſidentes dans ſon ſacré Cœur. De cette ſorte (ſauf l'eſtime de la foy, qui eſt toûjours la plus certai-

ne) la volonté s'embraſe bien autrement en l'amour, à l'adoration & à la complaiſance de ſon Dieu, & à l'imitation des divines perfections de Jeſus. Cette ſorte d'oraiſon eſt ſimple, & ne tracaſſe point l'ame par pluſieurs diſcours. Car la perfection & les effets exterieurs qu'elle produit, ſe voyent d'une maniere ſimple & tout d'un coup; comme la Toute-puiſſance de Dieu ſe peut voir en elle-même ſeulement, ou avec la creation du monde: la Providence ſe peut voir & adorer, ou ſeule en elle-même, ou avec les effets admirables qu'elle fait voir dans le gouvernement du monde. En l'une & l'autre ſorte l'ame n'eſt point multipliée par diſcours, mais enviſage tout cela d'une ſeule veuë.

Quand on conſidere une verité chrêtienne, par exemple, l'excellence de la pauvreté, comme ſeparée du ſacré Cœur de Jeſus, l'ame ſe divertiſſant de ſa veuë, tombe en diſtraction; & regarde quelque autre choſe indifferente; mais quand elle voit la pauvreté, comme reſidente en Jeſus, & qu'elle s'en divertit, elle s'occupe pour lors en Jeſus; ou bien quand elle conſidere une des perfections de Dieu en Dieu, elle regarde ſouvent Dieu, au lieu de ſa perfection; ainſi elle fait en l'oraiſon un heureux change; & quand l'ame ſe divertit, elle eſt plus heureuſe-

ment occupée. Nôtre eſprit étant inconſtant, il ſe divertir aiſément de ſon occupation premiere pour en prendre une autre : mais quand il trouve un objet comme Dieu ou Jeſus, il demeure arrêté dans ſa diſtraction, & ſe fixe d'une maniere admirable. O qu'il fait bon de ſe divertir de la ſorte ! au lieu d'y perdre l'on y gagne : Et que l'oubly de nôtre premier objet eſt heureux, qui eſt ſuivy du ſouvenir de Dieu, ou de Jeſus ! L'ame ſouvent ſe perd dans ces divines abîmes, au lieu de conſiderer les vertus chrêtiennes, ou les perfections divines : & ainſi perduë, elle perd le ſentiment & l'amour de tout ce qui n'eſt point Dieu. O l'heureuſe perte !

Une des connoiſſances qui nous eſt la plus neceſſaire, eſt celle de nos miſeres & imperfections, parce qu'elle ſert à établir en nous l'humilité, ſans laquelle nous ne faiſons rien dans la vie ſpirituelle. Mais on peut avoir cette connoiſſance de ſes propres défauts en deux manieres. La premiere, en les regardant en eux-mêmes, & s'occupant directement en leur conſideration : *Ego vir videns paupertatem meam.* La ſeconde, enviſageant les divines perfections, dans la lumiere deſquelles nous découvrons nos imperfections. La premiere maniere reſſemble à un jour

d'Hyver, dans lequel tout eſt dans la froideur, & on ne voit rien que ſterilité : on a bien quelque lumiere, qui produit des ſentimens bas de ſoy-même ; mais cette humilité nous cauſe ſouvent de l'abbatement, découragement, & ennuy. L'autre maniere reſſemble à un beau jour d'Eſté, qui a plus de clarté & plus de chaleur. La veuë de nos miſeres, qui nous vient par cette voye-là, eſt plus avantageuſe, & produit une humilité plus genereuſe & pleine de confiance : & la veuë des perfections divines, qui eſt la premiere & directe occupation de l'ame, allume un feu divin en elle, qui la brûle au milieu de ſes miſeres. Voila pourquoy c'eſt un grand ſecret dans la vie ſpirituelle, de regarder toutes choſes en Dieu, qui eſt une Lumiere infinie, & n'en ſortir jamais, puiſqu'en luy on peut connoître & faire toutes choſes.

Depuis qu'une ame s'eſt habituée à marcher par les voyes de la foy & de la pureté, elle acquiert une facilité à demeurer en Dieu, ſi grande, qu'elle ſent de l'inquietude quand elle demeure dans les creatures, & reconnoiſt par experience, qu'elles ne ſont pas ſon centre, pour luy donner du repos, ny ſa lumiere pour la conduire, mais Dieu ſeul. L'ame de Jeſus Chriſt, qui eſt nôtre exemplaire,

mon ſeulement demeuroit en Dieu à cauſe de l'union hypoſtatique ; mais toutes ſes penſées & affections étoient abîmées dans la Divinité, qui rempliſſoit cette admirable Creature, de grace, de lumiere & de verité, pour l'execution de ſes decrets eternels, touchant la redemption des hommes. Il executoit les myſteres de ſa vie mortelle, mais c'étoit demeurant en Dieu, & ſans ſortir de la Divinité, dans laquelle il voyoit tout ce qu'il luy falloit exercer dans la terre Nous devons faire le même, puiſer en Dieu toutes les lumieres de nôtre conduite : Et c'eſt ordinairement dans l'oraiſon actuelle qu'il nous les découvre, *Accedite ad eum, & illuminamini.*

CHAPITRE XII.

De l'oraiſon paſſive.

L'Oraison paſſive ſe fait ainſi L'on enviſage Dieu en ſes perfections, ou Jeſus dans ſes états, ou quelque verité chrêtienne par la foy ; & puis l'ame demeure dans un parfait repos, recevant tout doucement les impreſſions divines, qui la penetrent, la convainquent, l'échauffent, & l'embraſent pour toutes ſortes de

vertus. Et quoy qu'elle n'en pratique pas les actes interieurs diſtinctement, mais qu'elle demeure joüiſſante de la douceur de ces impreſſions, elle s'y rend fidele dans les occaſions, & s'y trouve bien diſpoſée. Dans la meditation que nous faiſons, Dieu agit avec nous; mais nous faiſons quaſi tout; là où dans l'oraiſon paſſive nous operons avec Dieu; mais il opere quaſi tout. Il ne faut pas aiſément croire que l'on ſoit dans ces états paſſifs. Pour y entrer on a beſoin de grande pureté, d'une longue pratique d'oraiſon, & de l'avis d'un bon Directeur; & cependant travailler avec l'oraiſon ordinaire.

Une ame élevée dans l'état paſſif d'oraiſon, ſe trouve unie à Dieu, ſans qu'elle ait travaillé à s'y unir, & reçoit de luy pluſieurs lumieres, veuës, deſirs & affections, comme il luy plaiſt les communiquer. Pour lors l'ame adhere purement à ſa grace, & ne ſe remuë point, pour prendre par elle même des veuës, deſirs, ou affections; elle ſe contente de ce que l'eſprit qui la tient liée luy donne, & n'a que cet unique ſoin de le contenter, & adherer à ſon divin amour. Durant qu'elle demeure, & opere conformément à ce divin état, elle ne ſe ſert point de ſa liberté naturelle pour agir; mais ſur les motions

divines dans l'aneantiſſement des propres operations. Quand elle eſt bien morte, & bien paſſive en elle-même, ſon état de paſſiveté ne change point, quoy que les diſpoſitions ordinaires changent; car elle reçoit de Dieu les tenebres comme la lumiere, les froideurs comme les ardeurs, les pauvretez comme l'abondance; demeurant ferme dans ſon fond à ne vouloir que Dieu, & ſes ſaintes volontez, avec toute indifference, & une parfaite mort de ſes propres operations.

Dieu fait ce qu'il luy plaiſt en elle, d'elle, & par elle; cependant elle demeure inébranlable à ne vouloir que la volonté de Dieu, par les mouvemens de la Grace. Ce qui eſt bien à remarquer dans cet état paſſif: L'ame demeure quelquefois dans la ſimple union, ou contemplation des divines perfections, ſe tenant en un profond repos, & comme ſans agir; & d'autrefois elle fait même des actes de ſes puiſſances; c'eſt ſelon qu'il plaiſt à Dieu la mouvoir & l'exciter: car ſon unique affaire eſt la parfaite ſoûmiſſion à la Grace; de laquelle tandis qu'elle ne s'écarte point, quoy qu'elle agiſſe par le mouvement de cette Grace, elle ne ſort point de l'état de paſſiveté, puiſqu'elle ne ſe meut que parce qu'elle eſt meuë de l'eſprit de Dieu.

Jamais une ame ne goûtera la paſſiveté ſuſdite, ſi toutes ſes puiſſances ne ſon accoiſées, ſi elle n'eſt déja avancée dans la vertu, ſi elle n'eſt établie dans une grande paix, ſi elle ne fait une oraiſon quaſi continuelle, ſi elle n'eſt tres-pure, *&c.* Car quel moyen que Dieu entre en une ame ſi elle n'eſt exempte des troubles & imperfections ordinaires? Comment entendroit-elle la voix de Dieu, au milieu du bruit des creatures, ſi elles vivoient en elle par quelque affection? Pour ſe laiſſer appliquer à Dieu, où il veut, & quand il veut, il faut être dans un état de pure attention à ſes ordres, qu'il nous fait connoître interieurement, quelquefois par des lumieres dans l'eſprit, & d'autrefois par des inſtincts & mouvemens dans la volonté.

La pureté de l'ame parfaite demande qu'elle ne ſe regarde point, ny ſon intereſt, mais la ſeule volonté de Dieu: de ſorte qu'elle ne regarde pas même le bonheur qu'elle a de ſervir Dieu, & de faire telle ou telle choſe pour ſa gloire: mais elle ne regarde que la volonté de Dieu, qui veut qu'elle opere ou ſouffre telle choſe. Son principal ſoin eſt de regarder ſon Dieu, s'abîmer en luy par amour, ſans examiner curieuſement les graces & les dons qu'elle reçoit. Elle con-

noiſt dans la paſſiveté de ſes oraiſons, qu'il y a pluſieurs voyes d'aller à Dieu, pluſieurs moyens de ſe conſommer à ſon ſervice, & que l'amour fait des ſacrifices des ames en pluſieurs manieres. Les uns ſe conſomment dans les travaux pour le prochain; les autres dans les tourmens pour la foy, par la cruauté des tyrans; quelques-uns par les mortifications & penitences; les autres par les ardeurs de l'amour en l'oraiſon. L'ame eſt indifferente pour être ſacrifiée par l'amour en la maniere que Dieu voudra; & ſert à ſa gloire comme il luy plaiſt. Le ſeul fondement de ſon choix eſt la ſainte volonté de Dieu, & non point la beauté ou perfection de l'état, s'attachant à celuy où elle ſçait que Dieu la veut, quoy que moins élevée qu'une autre.

Dieu eſt le Maître, qui opere en nôtre ame differemment; tantoſt donnant plus de lumiere à nôtre entendement, tantoſt plus d'amour à nôtre volonté; en ſorte qu'une puiſſance ſemble abſorber l'autre. Il ne faut pas que l'ame ſe tourmente en cet état, mais qu'elle demeure unie en la maniere que Dieu le veut. C'eſt le grand ſecret de la vie d'oraiſon, de demeurer paſſif aux operations de Dieu, & n'agir pas de ſoy-même, lors qu'on eſt mû de la Grace. Souvent vous ne ſçavez laquelle

des deux puiſſances, l'entendement ou la volonté, eſt plûtoſt penetrée : Dieu qui eſt le Maître, les poſſede en même temps, les remplit, & opere puiſſamment en elles ſans l'induſtrie de la creature : de ſorte que l'on eſt plûtoſt perſuadé & gagné à Dieu, que l'on ne s'en eſt apperçû.

L'ame qui eſt en cet état, a deux choſes à éviter avec fidelité ; l'activité de ſon eſprit humain, & l'impureté de ſon affection. Pour le premier, nôtre eſprit ne veut point mourir à ſoy-même, mais veut agir & diſcourir par luy-même, aimant toûjours beaucoup ſes propres operations : il y prend tant de plaiſir, que difficilement peut-on en venir à bout ſans grace & grande fidelité à ſe dépoüiller de ſoy-même, en le faiſant entrer dans une paſſiveté entiere, pour être ſeulement ſuſceptible des motions divines. L'ame attirée à cet état ne doit pas ſe laſſer de vaincre ſon eſprit humain. Les longues habitudes qu'il a d'agir avec liberté, empeſchent ſon aneantiſſement ; mais la Grace nous donnera une meilleure habitude. La ſeconde choſe à éviter, eſt l'impureté de l'ame : C'eſt pourquoy il faut entrer dans une ſi parfaite nudité de tout ce qui n'eſt point Dieu, qu'elle ne recherche dans ſon interieur ou exterieur, que luy ſeul, & ſon bon plaiſir, ſans aucu-

ne-veuë de ſes intereſts. Helas ! l'amour que Dieu nous porte, nous oblige-t'il point aſſez d'avoir de la fidelité pour luy ! Et l'amour que nous devons avoir pour nôtre perfection, doit-il point nous animer à n'y épargner aucune peine ?

CHAPITRE XIII.

De la pure & parfaite oraiſon.

CE qui diſpoſe beaucoup une ame à entrer dans la pure & parfaite oraiſon, eſt un abandon abſolu, & ſans reſerve au bon plaiſir de Dieu, touchant l'oraiſon, ſe donnant à luy par pure ſoûmiſſion, pour être occupée en la maniere qu'il voudra. L'ame qui ſe ſent attirée à dépendre de la Providence, pour les ſujets & la maniere de ſon oraiſon, doit être toute morte pour ce regard, & recevoir avec ſoûmiſſion & mortification, tout ce qui luy viendra de Dieu, ſoit qu'elle ſoit attirée à la contemplation, ou qu'elle demeure dans le raiſonnement, ſoit qu'elle ait facilité ou difficulté, douceur ou aridité. L'ame ainſi purement unie au bon plaiſir divin, & morte à tout, eſt tres-bien diſpoſée à entrer dans l'union, non par douceur ſeulement, mais

même au milieu des croix interieures, dans leſquelles elle a une union crucifiée, plus forte & plus agreable à Dieu que dans la douceur.

La pureté de l'oraiſon, ſelon ma lumiere preſente, conſiſte dans une ſimple veuë de Dieu, par la lumiere de la foy, ſans raiſonnement ou imagination. La raiſon & l'imagination ne laiſſent pas d'aider à une bonne oraiſon, mais non pas à la pure. Il me ſemble que l'ame ſe doit abîmer en Dieu, & y demeurer en repos dans une mort de nôtre eſprit humain. Cette demeure en Dieu ſe fait & par connoiſſance & par amour; mais quelquefois la connoiſſance eſt plus abondante que l'amour, & l'abſorbe de maniere qu'il ſemble que l'on n'en ait point: Ce qui n'eſt pas, car il y a toûjours une ſecrette tendance d'amour imperceptible: Quelquefois l'amour abſorbe la connoiſſance, & eſt plus abondante & ſenſible. Tout cela comme il plaiſt à Dieu.

Quand il attire une ame plus haut que l'oraiſon ordinaire, & qu'il la veut toute à luy ſeul; elle doit quitter tout ſoin pour ne s'appliquer qu'à Dieu. Les vertus & diſpoſitions qui étoient la vie de l'ame dans un autre temps, ne ſont plus alors de ſaiſon; car il faut qu'elle ne vive que de la vie de Dieu, c'eſt à dire de ſa ſeule connoiſ-

connoiſſance & de ſon amour, ſans nulle veuë ſur ſoy-même. Dieu prend le ſoin luy-même d'une ame qui agit de la ſorte, & luy imprime les diſpoſitions qui luy ſont neceſſaires, ſans qu'elle les ait préveuës. Penſe en moy, & je penſeray pour toy, dit Jeſus Chriſt à ſainte Catherine. Dans ſon oraiſon même il luy donne des lumieres pratiques, qui ne durent guere, & qui ſont tres-efficaces, & qui ne la font pas ſortir de la pureté d'oraiſon: & puis hors l'oraiſon, elle reçoit auſſi des lumieres pratiques, pour être appliquées aux plus excellentes vertus dans les occaſions.

La pure & parfaite oraiſon ne conſiſte point dans les goûts ſenſibles, mais dans la ſuprême pointe de nos eſprits & de nos volontez, d'une maniere toute ſpeciale, qui ne ſe peut quaſi exprimer. Car cette ſuprême region de l'ame eſt le Temple ſacré où Dieu ſe plaiſt de reſider, c'eſt là où il ſe fait voir & goûter à ſa creature, d'une maniere toute au deſſus des ſens, & de toutes choſes creées. L'ame conduite par la ſeule foy, & attirée par ſes divins parfums, va trouver Dieu en ce ſaint Sanctuaire, & converſe avec luy dans une familiarité qui étonne les Anges mêmes. C'eſt icy où ſe fait la pure oraiſon, puiſqu'il n'y a rien que Dieu & l'ame, ſans au-

cune creature, qui ſe puiſſe méler dans ce ſaint pour parler; Dieu operant tout ce qui ſe paſſe par luy-même, ſans ſe ſervir d'images, ny de diſcours, ny de gouſts ſenſibles. Cette ſuprême pointe de l'ame n'étant capable de rien de ſenſible, le ſeul pur Eſprit la peut poſſeder, qui eſt Dieu, lequel luy communique ſes illuſtrations, veuës & ſentimens, qui luy ſont neceſſaires pour la pure union.

La parfaite oraiſon eſt donc une certaine manifeſtation experimentale que Dieu donne de ſoy-même, de ſes bontez, de ſa paix & de ſes douceurs. Don admirable, qui ne s'accorde qu'aux ames trespures, & qui dure ordinairement aſſez peu de temps: Mais la condition de cette vie ne permet pas davantage, car il faut vivre icy dans l'humilité, la patience & la croix. L'ame retournant du milieu de ces embraſſemens divins, rapporte un grand amour & une haute eſtime de Dieu, une profonde connoiſſance de ſes imperfections, & ſe trouve ainſi toute diſpoſée d'agir & de ſouffrir, & de pratiquer les pures vertus.

Peu de perſonnes arrivent à la pureté de la parfaite oraiſon, parce que peu ſe rendent ſuſceptible des motions divines par un vuide profond de leurs puiſſances Pour en venir là, il faut que rien ne nous

tienne à l'eſprit & au cœur. Je conçois bien que Dieu ne donne pas beaucoup de ces grandes faveurs aux ames qui ne ſe mortifient pas puiſſamment ; il les retient dans ſes divines mains, qui en ſont toutes pleines ; car il ne trouve point de cœurs preparez pour les recevoir. Faveurs, dont la moindre vaut mieux que tout le monde enſemble. Ceux-là ſeuls le ſçavent, qui en ont l'experience. Pour moy je n'y connois rien : j'ay ſeulement oüy dire que ce ſont des unions admirables, des baiſers tres-intimes, des productions d'amour ſi pures, que les joyes du Ciel ne le ſont guere davantage. Ces faveurs ſont tres-grandes, puiſqu'elles élevent l'ame dans de hautes unions, & la raviſſent à ſoy-même, & à toute creature, par des ſurpriſes amoureuſes qu'une ſeule Grace eminente peut faire.

L'on parvient à la parfaite unité avec Dieu, par la parfaite nudité de toutes creatures : & la nudité s'acquiert par une mortification continuelle, & quelquefois par infuſions divine. Il faut donc beaucoup prier, & mourir à toutes ſes inclinations & humeurs, & renoncer à tout moment à ſoy-même & aux creatures. Depuis que le peché originel a corrompu tout l'homme, il ne peut vivre de la Grace qu'en mourant continuellement. Quand

Dieu ſe met de la partie, & qu'il mortifie, l'ame qui veut mourir eſt bien-toſt morte : il donne des coups admirables, qui ſont des coups d'amy, & qui crevent les apoſthemes qui nous étoient inconnuës. L'ame meurt plus en un jour quand il s'en mêle, qu'elle ne feroit en dix ans par des mortifications ordinaires. Adorons donc cette divine & aimable main qui nous nuë, & ne nous plaignons jamais que du peu de correſpondance que nous apportons à ſes deſſeins. Une grande perte de biens, d'amis, d'honneurs, de conſolations, avance fort en l'ame la nudité des creatures : car pour l'ordinaire nous ne quittons ces attaches, qu'en perdant les ſujets qui nous y lient.

Au temps de l'actuelle oraiſon, l'ame ne regarde pas les offers qui s'en font en elle, elle en ſeroit repriſe interieurement, comme d'une diſtraction. Pour lors ſon occupation eſt en Dieu ſeul, & ſa Grace preſente ne la porte que là, la divertiſſant de toute autre penſée : mais ſans qu'elle y penſe, Dieu laiſſe des puiſſantes impreſſions en elle, & les diſpoſitions à la pratique des grandes vertus, ſur tout à aimer les croix & les aneantiſſemens effectifs ; c'eſt cela ſeul que l'ame doit aimer & rechercher, ne pouvant plaire uniquement à ſon Dieu que par cette voye.

CHAPITRE XIV.

De la faim & du raſſaſiement de Dieu.

JE me ſuis quelquefois trouvé dans une oraiſon de deſirs, que je pourrois nommer une faim de Dieu ; car ma volonté intellectuelle en étoit affamée, & ſentoit un appetit de Dieu, ſans autre production d'actes particuliers d'amour ou de complaiſance, ou de bienveillance, *&c.* comme quand on a faim de la nourriture ſans avoir deſir de cecy ny de cela, mais ſeulement certaine diſpoſition famelique. En cet état l'ame ne fait rien que d'être affamée de ſon Dieu, que l'on connoiſt par la Foy, d'une maniere generale & confuſe.

Cette oraiſon étoit fort intellectuelle ; mon appetit naturel ne s'y méloit que rarement ; & je ne faiſois ny élans ny ſoûpirs : toute cette operation ſe faiſoit dans la partie ſuperieure. Il me ſemble que cette maniere d'oraiſon étoit compatible avec quelques affaires, & ſe conſervoit, quoy que l'ame euſt des diſtractions en l'entendement & en l'imagination. Cette oraiſon me ſembloit tres-ſimple & toute ſpirituelle ; d'où vient que je ne ſçay com-

ment l'ame la reçoit, ny ce qu'elle y fait, ſinon que je ſentois une faim de Dieu, qui ce me ſemble, ſe peut encore avoir au milieu de la poſſeſſion de Dieu. Telle oraiſon dure long-temps, & ne rompt point la tête, & n'eſt troublée que par les ſaillies impures de la nature : c'eſt pourquoy il faut être tout mort durant qu'elle continue.

J'ay eu en ſuite une oraiſon de faim des états de Jeſus Chriſt dont la poſſeſſion eſt tres-neceſſaire au pur amour, & y diſpoſe infaiblement. Qui deſire le pur amour, les doit auſſi deſirer : ſans eux l'on n'eſt point dans la pureté requiſe à cet amour. A preſent donc, au lieu des craintes de la pauvreté, j'en ay des deſirs ; au lieu de ſentir des apprehenſions de ſouffrir, j'en ay des inclinations. Enfin cette oraiſon fait ceſſer les combats interieurs, & on reçoit des aſſeurances des états ſouffrans & humbles, où Dieu nous veut pour-vivre purement à luy, & pour luy. Qu'y a t'il de plus pur que ce qui eſt purement Dieu, & où il n'y a rien du nôtre ? La diſpoſition de la Grace nous porte purement à aimer la pauvreté, & ce qui ſemble contraire à nôtre bien particulier, que nous negligeons & abandonnons pour entrer dans les ſeuls intereſts de Dieu. Une ame qui vit de la ſorte,

vit dans la pureté de l'amour, & participe aux pures vertus de Jeſus Chriſt. Que de generoſité il faut avoir à un cœur qui veut aimer purement! il faut qu'il retranche toutes les ſatisfactions naturelles, pour contenter ſeulement Dieu. Qu'on n'eſpere point vivre de la vie de la Grace, ſans une continuelle violence, & ſans être attaché inceſſamment à la croix. J'avouë, ô bon Jeſus, qu'il faut que vôtre Grace nous previenne, & nous accompagne continuellement: c'eſt elle qui nous fait reſſentir cette faim ſacrée des ſouffrances, des humiliations & des pauvretez, qui eſt une petite participation de celle que vous avez euë durant vôtre vie mortelle.

Il arrive auſſi ordinairement que Dieu qui ouvrant ſa main liberable, remplit tout animal de benediction, prenant plaiſir à raſſaſier la faim que luy-même a excitée dans une ame, ſe communique à elle abondamment au fond de ſa volonté, qui ſe trouve toute raſſaſiée & pleine de Dieu. Cette plenitude de Dieu experimentée, & goûtée, l'occupe avec douceur & paix. Cette diſpoſition remplit quelquefois toutes les puiſſances de l'ame: de ſorte que l'entendement, la volonté, la memoire, l'imagination, ſont toutes pleines de Dieu ſeul, & nulle

penſée pour lors n'y peut avoir entrée ; mais elles ſont toutes occupées de la poſſeſſion de Dieu. Quelquefois cette joüiſſance ſe retire purement dans la volonté, dont elle remplit la capacité pleinement & parfaitement : & ainſi l'oraiſon n'eſt qu'un ſentiment de Dieu, rempliſſant le fond du cœur, & le comblant d'une grande joye. Se faut-il étonner, ſi la plenitude de Dieu, par laquelle il eſt ſuffiſant à luy-même, ſuffit pour contenter abondamment & ſurabondamment un cœur ? O quand il plaiſt à l'infinie Bonté de donner aux ames quelque petite participation de ſa plenitude, qu'elles joüiſſent purement & ſimplement de ce grand bonheur ! elles demeurent en une grande paſſiveté, & ne ſont meuës d'aucun deſir, quelque ſaint qu'il ſoit, & ne peuvent faire aucuns actes, mais demeurent toutes raſſaſiées, & toutes contentes de cette infinie plenitude.

En cet état l'ame joüit de Dieu en Dieu, dans un parfait contentement, ne goûtant que Dieu ſeul, qui luy eſt tout, le reſte ne luy eſt rien : ainſi Dieu pour la remplir de luy-même, en chaſſe toutes les creatures. Que cette oraiſon eſt rare aux ames peu mortifiées, & peu inſtruites dans les voyes de Dieu ! Il n'y faut avoir faim d'aucune choſe que de Dieu ; ne jet-

ter ſes yeux que ſur luy ſeul, ſans regarder même les ouvrages de ſa Grace. Toutes ſortes d'autres veuës, quelques parfaites qu'elles ſoient, ſont aneanties; Dieu ſeul occupe l'ame en paix & en amour.

Quand vous trouverez vôtre ame raſſaſiée de Dieu, rendez-vous paſſif en cette diſpoſition à l'attrait de la Grace, qui vous penetrant, donnera à vôtre cœur une repletion grande, & vous connoîtrez l'incapacité des creatures, pour remplir vôtre ame; ce qui vous fera experimenter un dégouſt general de tout ce qui n'eſt point Dieu. Je trouve cette diſpoſition tout autre que celle que l'on reçoit pour l'ordinaire de l'union de Dieu. Le raſſaſiement étant une union plus intime & plus profonde, auſſi les joüiſſances des plus agreables creatures ſemblent des charognes, en comparaiſon de la joüiſſance que l'ame a dans cette diſpoſition.

Ce raſſaſiement ſe répand auſſi quelquefois ſur l'homme exterieur: de ſorte qu'il eſt tout raſſaſié au dedans & au dehors; les ſens mêmes ont un gouſt ſenſible; & s'ils ſe veulent occuper à quelque objet ſenſible, leurs ſentimens ſont tout émouſſez & endormis. Ces diſpoſitions où Dieu me met, augmentent toûjours mon deſir de la ſolitude, & du mé-

pris parfait du monde, où je ne trouve que des empeſchemens à mon union : & puis je reconnois que je ne ſuis plus bon à faire ce qu'il y faut faire : car je n'ay rien à goût que de goûter la preſence de mon Bien-aimé. Tout ce qui m'en divertit m'eſt une croix fort peſante ; mon eſprit même n'eſt plus capable des affaires du monde. Auſſi comme n'étant plus bon à rien, je me regarde comme un vieux meuble qui ne vaut plus qu'à brûler. Je penſe que Dieu veut que je ne faſſe plus rien deſormais que de brûler du feu ſacré de ſon amour ; ou comme un pauvre infirme & eſtropié qui ne peut plus rien faire pour gagner ſa vie, que je meure de faim ; c'eſt à dire que mon ame ſouffrant une faim continuelle de Dieu, meure à tout ce qui n'eſt point Dieu.

CHAPITRE XV.

De l'Oraiſon infuſe.

NOSTRE Seigneur m'a fait la miſericorde de me donner ce me ſemble, quelque intelligence & experience de l'oraiſon infuſe, & de quelques particularitez & circonſtances qui la regardent. En mon oraiſon du matin je me

trouvay en la preſence de Dieu, en ſilence d'admiration, de reverence, & de paix. Je demeuray long-temps en cette occupation: & quoy qu'il s'élevaſt quelque trouble & tentations en la partie inferieure, la ſuperieure neanmoins demeuroit attachée à Dieu, ſans recevoir de prejudice en ſa quietude. Cette fermeté de paix & de tranquillité étant bien autre qu'à l'ordinaire, bien plus ſolide & plus aſſeurée.

Auſſi je conçûs que ce qui eſt donné de Dieu par infuſion au centre de l'ame, ſoit lumiere, ſoit affliction, paix ou amour, eſt à couvert des tromperies de la nature, des tentations des demons, & du bruit des creatures; car Dieu le met au fond de nos ames par luy-même, & ſans l'entremiſe des ſens; c'eſt pourquoy il n'eſt pas ſujet à leurs attaques & viciſſitudes, mais il demeure toûjours pur & entier, tant qu'il plaiſt à Dieu de faire ſon operation. Je conçûs auſſi fort bien que le fond de l'ame eſt une demeure ſacrée & ſecrette, où Dieu reſide, & où il ſe plaiſt de faire ſes operations independemment de toutes les induſtries propres de l'homme. Il y manifeſte tantoſt ſon être & ſes perfections, tantoſt les Myſteres, ou quelque autre verité, il s'y communique en mille façons & manieres, comme il lui

plaiſt. Il me ſemble qu'avec un petit rayon de ſa face, il nous fait connoître ce qu'il veut, *Illuminet vultum ſuum ſuper nos.*

C'eſt une grace bien grande, quand il ſe comporte ainſi avec l'ame, & qu'il converſe ſeul avec elle ſeule, en l'intime de ſon cœur. Je ne m'étonne plus de ce que les Saints diſent, qu'ils ont un cabinet interieur, où ils trouvent Dieu, & joüiſſent de luy d'une façon merveilleuſe, ny auſſi comme les ames de grande oraiſon là font ſans peine, & quaſi continuellement; car on reçoit tant, & on travaille ſi peu, qu'il ne faut pas s'étonner de ſa facilité.

L'ame ainſi conduite au ſecret de ſon cœur, reçoit un grand diſcernement des mouvemens de la nature, & de ceux de la Grace, non ſeulement de l'ordinaire, mais de l'extraordinaire. Sçachant bien que Dieu ſe coule en elle par infuſion, alors elle répond à ſon attrait, & laiſſe ſes propres operations pour être toute paſſive. Les veritez que l'on voit dans cette lumiere infuſe, font bien d'autres impreſſions, que quand on les découvre par la meditation; & l'ame conçoit bien autrement les vertus, la reformation de ſes mœurs, la forme d'agir & de ſouffrir, *&c.* il luy ſemble qu'elle commence à ſe dé-

veloper de la nature & de ſes inclinations, dans leſquelles elle demeuroit avec beaucoup de foibleſſe, avançant peu à la perfection ; & en cet état elle demeure plus forte, plus genereuſe & plus determinée d'aller à Dieu.

Si je me trompe, Dieu m'a mis dans cet état, me donnant des attraits pour m'y élever. Mais il me fait connoître en même temps qu'il faut plus de pureté & plus de fidelité que jamais à renoncer à ſoy-même & aux creatures, & à faire ce qu'il demande de nous ; plus d'humilité pour nous eſtimer indignes de ſes graces, & pour retourner a l'oraiſon ordinaire quand il nous laiſſera ſouffrir les ariditez, ſechereſſes & abſcences de Dieu, & les porter avec reſignation lors qu'elles arriveront. Je n'ay veu, ny experimenté qu'un petit échantillon de cette grande oraiſon, pour me faire ſouhaiter de la poſſeder entiere, & abandonner tout le reſte, pour joüir de ce bon-heur, dont un moment vaut mieux que mille mondes. Puiſque Dieu veut nous favoriſer, pourquoy refuſerons-nous ſes miſericordes, en nous tenant dans les baſſeſſes des choſes creées ?

Je n'ay plus de peine à comprendre comment les connoiſſances de pluſieurs veritez ſont imprimées & découvertes à

une ame, qui ſera même des plus ſimples, & qui n'aura nulle ſcience acquiſe; & comment par la lumiere, qui eſt au dedans de ſoy, elle voit les choſes qui ſont au dehors & fort éloignées; ny comme elle peut connoître les perfections divines, & ſes propres imperfections. C'eſt là le cabinet de Dieu, tout le monde n'y entre pas, ny l'entrée n'eſt pas toûjours ouverte. Allons quelquefois frapper à la porte confidemment, mais humblement: s'il ne nous ouvre point, demeurons fort contens & paiſibles à la porte, & y pratiquons une tres-grande patience, quoy que nous y demeurions fort long-temps; le temps des viſites de Dieu dépend de ſon bon plaiſir.

Si le fond d'un cœur n'eſt pur, jamais il n'aura capacité à recevoir les infuſions & les communications divines, n'y pouvant avoir d'union entre la pureté & l'impureté. Je ne fus jamais ſi convaincu, qu'il faut tout quitter pour vàquer à Dieu ſeul, aimer pour cela les mépris, les ſouffrances, & la pauvreté, & que la Grace me demande cette fidelité, que j'obeïſſe à la vocation divine à l'aveugle, crevant les yeux de mon entendement, pour ne voir pas les inconveniens de la pauvreté, & n'avoir pour tout appuy que l'abandon à la Providence. Il y a des ames appellées à

un état d'oraiſon, & d'union continuelle, à qui Dieu prepare de grandes miſericordes ; mais qui n'y correſpondent pas aſſez, faute de bien connoître leur attrait, & pour ne ſe dégager pas aſſez des creatures, & des ſoins des choſes temporelles.

Depuis que l'ame a reçû l'impreſſion de la Divinité dans l'oraiſon infuſe, elle la voit & la trouve par tout, par un ſecret d'amour, connu ſeulement à ceux qui en ont l'experience. L'amour a des yeux merveilleuſement penetrans, qui ne s'arrêtent pas à l'exerce des creatures, mais qui paſſent juſques à la Divinité qui y eſt cachée. Quand l'ame eſt pareillement imprimée de Jeſus, elle le voit & trouve par tout, & en toutes choſes : car la communication intime que Jeſus fait de ſoy-même aux puiſſances interieures de l'ame, eſt cauſe qu'elles en ſont occupées ; de ſorte qu'elles ſont toutes en luy, & qu'il luy ſemble que les creatures ſe convertiſſent toutes en Jeſus, l'unique objet de ſon amour. O que c'eſt une grande grace, d'être bien imprimé de Jeſus Chriſt, car l'ame y eſt attachée totalement, & ne s'en peut ſeparer. C'eſt un effet deſirable de l'infuſion divine, qui ſe fait en nous ſans nous, où Jeſus s'écoulant dans le fond de nôtre interieur, occupe le centre de nôtre ame, & mêmes toutes nos puiſſances.

CHAPITRE XVI.

De l'oraiſon de quietude.

VOICY ce que nôtre Seigneur m'a fait comprendre & experimenter de cette maniere de prier. Je ſentis en mon oraiſon toutes mes puiſſances accoiſées, & remplies d'une grande paix & ſuavité au corps & en l'ame, qui provenoit de la preſence de Dieu en mon interieur, lequel je voyois y reſidant, & operant pluſieurs graces. Lors qu'il tient l'ame endormie en quietude, elle joüit, & reçoit ſans rien faire, & ne ſçait comme elle joüit, ſentant ſeulement en elle cette ſuavité, & ce calme tres-doux: elle s'apperçoit pourtant bien que c'eſt Dieu preſent qui luy donne cela.

Il luy donne auſſi de grandes certitudes de ſa preſence, & des connoiſſances experimentales de ce qu'il eſt Dieu; qu'il eſt bon, puiſſant & miſericordieux, ſon ſouverain bien, & ſa fin derniere. L'ame s'apperçoit bien qu'elle conçoit toutes ces choſes d'une maniere bien differente que quand elle raiſonnoit, ou qu'elle en entendoit diſcourir. Elle ſe voit élevée au deſſus des ſens, de l'imagination, & du

raiſonnement. Le ſacré repos qu'elle reçoit de Dieu preſent, luy donne une vie interieure de connoiſſance & d'amour tout autre; & pour ainſi dire, elle goûte Dieu, & ce goût luy donne des experiences de ce qu'il eſt. Le goût d'un rayon de miel apprend plus ce que c'eſt que le miel que tous les diſcours & raiſonnemens du monde. Et de vray c'eſt le même dans un ſacré repos où l'on a goûté Dieu: vous connoiſſez mieux ſa bonté; qu'il eſt nôtre ſouverain bien & nôtre fin derniere, que par toutes ſortes de raiſonnemens ou meditations.

L'ame qui a goûté Dieu, ne peut goûter les creatures, croyant faire tort à Dieu qui veut être uniquement aimé: & durant que l'on goûte quelqu'autre choſe, quoy que tres-innocemment, l'on ceſſe de goûter Dieu ſeul: & c'eſt cette ceſſation d'amour que l'ame ne peut ſouffrir.

Dans ce ſacré repos l'ame apprend à travailler puiſſamment à la mortification de ſes paſſions, & à la pratique des vertus; & pour le prochain, quand la charité le requiert. Elle y pratique une tres-grande mortification, quand il faut quitter cette admirable joüiſſance pour aller aux affaires de Dieu. L'ame qui ne joüit point de Dieu, ne ſçait ce que c'eſt de ſouffrir & d'être mortifée.

Dans cet état où la volonté eſt captive, comme dit ſainte Thereſe, l'on ne craint rien tant que de retourner dans ſa liberté: & en verité je reconnois que c'eſt un ſupplice, & l'ame en a de tres-grandes frayeurs. Dans la douceur de cet état elle apprend d'une maniere haute & élevée d'agréer l'armertume des croix & des ſouffrances, de devenir indifferente à la paix ou à la guerre, à l'action ou à l'oraiſon; enfin elle apprend à ne vouloir que Dieu. Elle devient veritablement engourdie pour les affaires temporelles, & n'eſt habile qu'à cet exercice d'oraiſon, & à goûter ce ſacré repos, que les lectures, predications & conferences ne font que troubler. Elle conçoit le vray ſens de ces paroles du Cantique: *N'éveillez pas la Bien-aimée qu'elle ne le veüille*; C'eſt à dire qu'elle ne ſoit hors de ce ſacré endormiſſement, qui luy eſt donné par la preſence de Dieu. Elle joüit pourtant de ce ſacré repos ſans y avoir aucune attache, toute preſte de n'en joüir jamais ſi Dieu le veut; mais elle craint d'être infidele, de peur que Dieu n'aille ailleurs ſe faire aimer, & qu'il ne la laiſſe.

Quand vous ſentez, mon ame, que Dieu opere en vous, & qu'il répand ſes ſuavitez, vous donnant du lait ſacrée de ſes divines mammelles, afin que vous ſçachiez

par experience ces bontez & ſes miſericordes, ſoyez fort attentive & reſpectueſe à ſon operation, & ne vous découvrez pas aux creatures : c'eſt pour lors ſon bonplaiſir de vous traiter magnifiquement : n'allez pas vous répandre dans les creatures ; auſſi bien vous n'y trouverez qu'indigence & pauvreté. Quand ce bienheureux moment arrive, retirez-vous dans vôtre interieur, & là joüiſſez de la grace qui vous eſt faite. Ne vous étonnez pas qu'elle eſt grande, & que vous la recevez ; car Dieu fait de vos miſeres un trône de ſes bontez & de ſes miſericordes.

Ces graces ſont ſi intimes, que l'homme ſenſuel ne les connoîtra pas ; il les croira des imaginations, mais il eſt vray que ce ſont des choſes bien reelles, & qui produiſent dans une ame d'admirables effets. Il ne faut qu'une fois ou deux avoir goûté cet état pour être riche, & recevoir en l'entendement la certitude des choſes de la Foy ; & dans la volonté des affections ardentes & ſolides, pour la pratique de toutes les vertus. L'entendement qui s'apperçoit que la volonté joüit d'un ſi grand bien, le conſidere, & voit qu'il ne peut provenir des creatures, mais de Dieu ſeul : & ainſi il connoiſt plus de Dieu en un moment, qu'il n'avoit fait en pluſieurs mois.

Ce qu'il y a de bon dans les graces

extraordinaires, c'eſt qu'elles ſont des moyens dont Dieu ſe ſert pour imprimer en l'ame de grandes choſes, de grandes veritez, des deſirs & des affections des plus grandes vertus du Chriſtianiſme. Une ame eſt plus convaincuë & plus affectionnée à ſouffrir les mépris, la pauvreté, & donner tout à Dieu, qu'elle ne ſeroit par mille meditations. Dieu ne laiſſe pas de communiquer ces effets-là par d'autres voyes, comme les lectures, meditations, conferences, & autres; mais il eſt vray, quand il plaiſt à Dieu operer tout ſeul dans une ame, qu'il y fait beaucoup en peu de temps.

Entre les vertus que cet état imprime, une des principales eſt qu'il tire & retient l'ame en Dieu; de ſorte qu'elle eſt plus en luy qu'il n'eſt dans elle, l'amour qui luy eſt communiqué étans un poids qui la fait écouler & pancher vers le Bien-aimé. Un grand Prince, qui fait à un pauvre païſan de ſes ſujets, qui ne l'auroit jamais vû, quelque grand & magnifique preſent, donne plus de connoiſſance à cet homme de ſa grandeur royale, que s'il luy envoyoit tous les Orateurs de ſon Royaume pour l'en entretenir, & la luy faire connoître par des belles raiſons. De même, une ame connoiſt plus Dieu en une de ces faveurs ſuſdites, que par tous les diſcours

que les Predicateurs luy en pourroient faire. Quand Dieu enſeigne immediatement, il illumine davantage, que quand il ſe ſert des creatures. Ces faveurs ne ſont pas neceſſaires au ſalut, ny même à la perfection, mais elles y ſont tres-avantageuſes; car les communications les plus particulieres de Dieu ſe font dans cet admirable repos, Dieu mettant l'ame dans cette douce quietude, pour la preparer à recevoir ſes grandes graces, & leur infuſion, y trouvant toûjours l'ame diſpoſée par l'union, dans laquelle elle tire du ſein de la Divinité une douceur qui eſt comme un lait fortifiant, purifiant & delectant.

Que l'ame ſe rende bien paſſive à la Grace qui l'appelle à cet état: y étant, qu'elle demeure unie en paix avec ſon Dieu, & que ſans ſe mettre en ſoin d'autres diſpoſitions, elle ſe ſerve de la ſeule union pour agir & pour ſouffrir, & pour tout exercice interieur; car c'eſt un des plus excellens, puiſque c'eſt un exercice de charité eminente. En toutes actions, comme parler, manger, viſiter, *&c.* le plus ordinaire exercice interieur, c'eſt cette paix dans l'union avec Dieu, où l'ame n'agit pas tant, comme elle ſouffre l'operation divine. Dans l'oraiſon même je remarque que l'ame eſt prevenuë de cette union, paix & repos, & Dieu luy donne là ſeulement

ce qu'il plaiſt à ſa Miſericorde de luy communiquer, ſoit veuës ou ſentimens de ſes divines perfections, ou des Myſteres de Jeſus Chriſt.

Quand l'ame n'eſt pas dans cette quietude, tout ce qu'elle fait dans ſon operation n'eſt pas pour y arriver, & attirer cette grace ſur elle. Si elle vient, il la faut recevoir; & ſi elle ne vient pas, patienter, & s'y preparer par l'exercice de mortification & pureté de vertu, autant que Dieu nous en fera la grace. Quand elle nous manquera, il ne faut jamais s'en étonner, mais demeurer en paix dans l'exercice interieur, tel que nous le pourrons avoir.

Ayant été dans cette oraiſon de quietude durant pluſieurs jours, elle me fut ôtée, ce me ſemble, pour avoir un peu conteſté avec quelqu'un de mes amis, que je voulois perſuader de prevenir quelque autre d'une charitable courtoiſie. O Dieu, que la Grace eſt delicate! & les plus grandes le ſont davantage. Que j'apprens de choſes de cette ſouſtraction! Que la creature eſt chetive! Combien elle eſt impuiſſante de retenir les graces de Dieu! Et partant, qu'il eſt vray que ce ſont de pures graces? De là j'appris d'aimer la pure vertu, & la bonne mortification.

CHAPITRE XVII.

De l'intime union d'amour de l'ame avec Dieu en l'Oraiſon.

APEINE peut-on expliquer les ſecrets admirables de cette diſpoſition de l'ame dans l'oraiſon, ſinon qu'on la peut appeller oraiſon d'unité d'amour; parce que la volonté ne ſent point d'autre amour en elle, que le même que Dieu a pour ſoy même. Un ſeul amour luy ſemble ſuffiſant pour Dieu & pour l'ame aimante, étant aſſez qu'elle adhere avec une tres-grande ſimplicité & unité à cet unique amour que Dieu a pour ſes beautez & pour ſes bontez infinies. L'amour particulier de l'ame s'abîme comme une goutte d'eau dans cet Ocean infiny d'amour, par une union ſi intime, que cela ne ſe peut expliquer; & en ſe perdant ainſi, il ſe trouve infiniment plus parfait: comme une petite étincelle de feu s'abîmant dans une grande fournaiſe, brûle avec une ardeur toute autre qu'elle ne feroit pas par elle ſeule. Elle n'eſt pas aimante, ce luy ſemble; mais Dieu eſt s'aimant en elle: & en cette maniere la volonté humaine eſt reellement imprimée des quali-

tez de l'amour divin, qu'elle n'a point d'autres ſentimens ny diſpoſitions interieures, que celles que Dieu a pour ſoy-même. Comme elle aime Dieu en la façon dont il s'aime, elle haït le peché en la maniere que Dieu le haït, Dieu ne pouvant gouter que ce qui eſt Dieu: l'ame fait le même; car elle ne repoſe qu'en Dieu ſeul.

En cet état d'oraiſon on reçoit des lumieres fort ſimples, qui découvrent l'admirable Sageſſe de Dieu, dans le procedé qu'il a tenu pour la redemption des hommes, en la vie & en la mort de ſon Fils, ſi pleine d'abjection & de ſouffrances. Dieu s'aimant ſoy-même, ne peut pas qu'il n'aime les croix, puiſqu'elles ſatisfont à ſa Juſtice, & l'ame pareillement ne peut pas ceſſer de vouloir ſouffrir, puiſqu'elle eſt dans l'unité d'amour avec Dieu: car l'unité d'amour éleve l'ame au deſſus de la nature. Et comme l'ame de Jeſus, toute abîmée dans l'amour de ſon Pere, ſe réjoüiſſoit des excés de ſes ſouffrances & de ſes humiliations; de même l'ame dans l'unité de cet amour agrée les choſes qui luy ſont contraires & qui la détruiſent. La mort, les douleurs, les mépris, les mortifications ſont aimables dans l'unité d'amour: hors de cela ce n'eſt qu'un enfer pour la creature. Cette unité d'amour me contraint ſi puiſſamment

d'aimer

d'aimer en ſouffrant, que je ne fais point difference entre croix & amour : & je voy ſi clairement que tous les conſeils de Jeſus Chriſt, particulierement celuy de la pauvreté, ſervent admirablement à la pureté d'amour, que je ſuis convaincu que je dois entrer dans ſa pratique avec joye, nonobſtant les averſions de la nature. Eſtre pauvre de toutes choſes, & avoir un peu de pur amour, c'eſt être infiniment riche : poſſeder toutes choſes, & n'avoir point du pur amour, c'eſt être infiniment pauvre. J'ay au fond du cœur un conſentement tacite d'amour, que Dieu faſſe de moy tout ce qu'il luy plaira, qui me donne, ce me ſemble, un grand abandon à la divine Providence, & qui me retranche de tout ſoin & inquietude pour ma perfection. Je veux ce que Dieu veut, & rien plus. Il faut pacifier tous les mouvemens de mon ame, non ſeulement les mauvais, mais les bons : car le calme y doit être grand, & la paix profonde, autrement nous n'y joüirons pas de l'union divine.

Quand Dieu a deſſein de communiquer le pur amour, il prepare l'ame à la reception de cette grande faveur par de peſantes croix, des ſouffrances & des abjections, qui la rendent le rebut du monde. Qui connoiſt les richeſſes du vray amour,

connoiſt celles de la croix ; car elles ſont inſeparables. Qui ne veut rien ſouffrir, ne veut point entrer dans la pureté d'amour, mais demeure comme un paralytique, giſant ſur le fumier de ſon amour naturel. Nôtre Seigneur dit dans l'Evangile, que quand il ſera exalté, il attirera tout le monde à luy. Il promettoit qu'étant élevé en croix, il donneroit le deſir de l'imiter en ſes ſouffrances, pour l'imiter auſſi dans la pureté d'amour vers ſon Pere. Ce qui ne ſe peut faire, ſi l'on n'eſt élevé au deſſus de ſoy-même.

Mon Oraiſon donc conſiſte à m'unir continuellement & tres-intimement à l'unique amour dont Dieu s'aime, & mon ame n'a point d'attrait à autre choſe. En cet amour il luy ſemble qu'elle trouve la pratique de toutes les autres vertus, d'une maniere bien plus excellente que dans elles-mêmes. Je connois une ame qui en ſa pratique d'aimer reſſemble au cœur, qui n'eſt jamais plus inquieté que quand il n'a pas la liberté de ſes mouvemens ; ny plus en repos & tranquille, que quand il ſe peut mouvoir. De même, quand les affaires & neceſſitez du corps empeſchent les mouvemens de ſon amour, elle eſt dans la ſouffrance & l'inquietude : & lors qu'elle eſt débaraſſée, elle joüit d'un parfait repos. Je remarque pourtant que ſon inquietu-

de eſt toute pleine d'amour ; car la ſouffrance qu'elle a de ne pouvoir aimer avec liberté, eſt un amour tres-pur & tres-fort; de ſorte qu'elle demeure tres-ſoûmiſe & indifferente à tous états puiſqu'elle y peut aimer purement, y demeurant par union au bon plaiſir de Dieu.

Je prouve bien que l'amour eſt un poids qui fait continuellement pancher l'ame vers l'objet aimé ; ma volonté étant continuellement tournée vers ſon Dieu, ſans autre mouvement que d'une certaine pente & inclination pleine d'amour & de ſuavité. Il me ſemble que mon entendement n'aide point ma volonté en cet état, par aucune veuë ; car je la trouve toute embraſée & toute tournée vers ſon divin objet, ſans aucune veuë precedente. Il me paroiſt que le divin amour luy donne, immediatement par luy-même, des touches ſi ſecrettes & ſi intimes, que cela la met en état d'une tres-parfaite union. Je ne trouve rien qui explique mieux cecy que l'éguille touchée de l'aimant, qui ſe tourne continuellement & imperceptiblement vers le pole, & eſt dans des inquietudes, tant qu'elle ne le regarde pas fixement. Mon ame fait de même, & touchée, je ne ſçay pas comment, du divin Amour, elle n'a point de repos que quand elle eſt convertie vers luy ; & ſeparée de

toutes les creatures, elle va doucement s'élevant vers ce divin centre, ſans aucun effort pourtant, ſe ſentant ſeulement attirée doucement à la parfaite union.

Mon entendement en cet état vient bien voir ce qui ſe paſſe dans la volonté, mais il n'y contribuë rien, ce me ſemble, à produire cette tendance amoureuſe: non qu'il ne luy preſente quelquefois quelque verité, qui luy donne des redoublemens d'amour tres-ſimples & tranquilles, mais la volonté eſt unie ſans cela. J'admire qu'à mon réveil, & au ſortir de la converſation des perſonnes qui me viſitent, je trouve toûjours ma volonté tournée vers ſon divin objet; & je ne ſçay comment cette inclination amoureuſe s'eſt entretenuë & conſervée. J'éprouve qu'en cet état mon ame ſe tient diſpoſée à la pratique de toutes ſortes de vertus, quoy qu'elle n'en faſſe aucune reſolution particuliere. Elle ſort de cette Oraiſon toute paſſionnée pour la parfaite mortification, & pour une entiere ſeparation de tout ce qui n'eſt point Dieu; auſſi s'apperçoit-elle bien, qu'elle ne peut ſubſiſter dans ce bienheureux état, qu'attachée continuellement à la Croix de Jeſus Chriſt, dont elle devient amoureuſe de plus en plus.

J'entre dans cette oraiſon, ſans autre

preparation que celle de la pureté du cœur, ou plûtoſt je m'y trouve ; car Dieu aime l'ame, & la previent auparavant qu'elle s'en apperçoive. Je m'y conſerve, & y ſubſiſte, ce me ſemble, ſans aucune induſtrie, pourvû que mon cœur ſoit fort aimant la parfaite pureté, & qu'il demeure fidelement ſeparé de toutes les creatures. Il me ſemble que nôtre Seigneur me fait cette miſericorde, dont vous m'aiderez à le remercier, & prierez ſa Bonté de me faire la grace que mes infidelitez ne m'éloignent point de cet état.

CHAPITRE XVIII.

Du ſilence interieur où Dieu parle, & eſt écouté.

ON n'arrive jamais à l'état heureux du ſilence interieur, où ſe font les plus ſecretes & divines communications de l'ame avec Dieu, que l'on ne paſſe par trois voyes, où l'on éprouve beaucoup d'amertume. La premiere eſt la mort des ſens exterieurs, qui ſoit telle, que tous les objets ſenſibles ſoient tournez à dégouſt pour l'ame, & luy ſoient des croix : car durant qu'elle s'amuſe encore aux plaiſirs des ſens, elle n'avancera jamais pour s'é-

lever à Dieu. Chacun éprouve les détroits où il faut paſſer pour arriver à cette mortification generale de tout ce qui eſt ſenſible, & la pluſpart ſe laiſſent vaincre dés ce premier pas, & demeurant là. Une ſeconde voye par où il faut paſſer, eſt l'aneantiſſement de toutes les veuës & ſentimens des ſens interieurs, où il y a bien encore d'autres difficultez à vaincre, & telles que ſi Dieu, qui conduit les ames par ces divins ſentiers, ne les ſoûtenoit ſouvent, & ne ménageoit leur mort interieure, par des reſſorts fort ſecrets de ſa grace, elle perdroient ſouvent courage dans leur entrepriſe.

La troiſiéme voye eſt encore plus laborieuſe; car il faut faire mourir les operations des facultez, mêmes ſpirituelles, la memoire, l'entendement, & la volonté; c'eſt ce qui eſt de plus difficile. L'ame eſt long-temps à comprendre que cela ſe doive, & plus long-temps à en venir à bout: & ſi Dieu ne retiroit à l'ame tous les appas & tous les appuis qu'elle tire de ſes propres lumieres, & des affections de la volonté, elle ne s'en déprendroit jamais. Il vient en cet état mille tentations. Que l'on perd le temps; que c'eſt une pure oiſiveté. Souvent on eſt tourmenté de la part même des directeurs, qui n'ayant point paſſé par cette voye, ne la peuvent

comprendre, ny moins l'approuver. Bienheureuſe l'ame qui en rencontre un qui la fortifie, & l'encourage dans les difficultez de ce paſſage ; autrement elle n'arrivera pas à ce ſacré ſilence, ſi ce n'eſt par une grace bien extraordinaire.

Une ame donc ainſi dénuée, & comme toute aneantie, entre dans ce ſacré ſilence, dont les commencemens ſont un peu penibles, bien que mélez de ſuavité, par une certaine experience de la preſence de Dieu en l'ame, laquelle élevée au deſſus des ſens & de la raiſon, pour n'enviſager Dieu que par une ſimple lumiere de la Foy, eſt conduite à une autre lumiere, qui ſemble metoyenne entre la lumiere de la Foy, & celle de la gloire : elle a quelque choſe de la certitude de la Foy : elle a auſſi quelque choſe de la clarté de la gloire ; non qu'elle ſoit en effet ny l'une ny l'autre, mais elle en a quelque reſſemblance.

Les effets que Dieu produit dans l'ame en cet état de ſilence interieur, ſont admirables ; car il agit en elle comme un Peintre ſur une toile preparée pour ſon uſage, où il met divers traits de ſon pinceau, ainſi qu'il luy plaiſt. 1. D'abord il ſemble que Dieu fait un ſilence dans toutes les puiſſances qu'il tient liées & obſcurcies, mais en diſpoſition de tout ce

qu'il voudra d'elles : l'eſprit ſe remuë un peu pour voir ce que l'on veut faire ; mais il eſt rebuté & obſcurcy ; l'on le ſimplicie, on le captive de tous côtez, & n'a rien ſurquoy s'apuyer ; de ſorte qu'il demeure en Dieu comme tout perdu & aneanty : ſi Dieu opere, il ſe fait quelque choſe ; ſinon, il repoſe en luy, en patience & humilité. 2. D'autrefois Dieu ſe manifeſte, mais comme retiré en luy-même ; & l'ame le connoiſt preſent, & eſt en reſpect comme un valet devant ſon Maître. 3. D'autrefois on deſaproprie l'ame de tout, & on la met dans le neant de toute operation, où elle joüit d'un grand repos & quietude, ne voulant ny s'appliquant à rien en particulier, mais ſe tenant prête & en diſpoſition de tout ce qu'il plaira à Dieu luy manifeſter ; & c'eſt ce me ſemble la plus ordinaire diſpoſition de l'ame dans l'état de ſilence interieur. 4. D'autrefois elle ſent une plenitude de Dieu, qui ſemble la poſſeder toute, & même quelquefois les ſens y participent par des gouſts & ſuavitez qui leur ſont communiquées ; & l'ame eſt dans un grand dégagement de tout, & dans un eſprit continuel de ſacrifice. 5. D'autrefois elle ſe trouve toute captive du ſaint amour, qui luy faiſant goûter la douceur de ſon ſouverain bien, luy fait trouver

tout le reſte fade & amer, pour excellent qu'il paroiſſe.

L'entendement n'uſe point icy de ſon raiſonnement ny de ſes propres lumieres, mais Dieu luy donne certaines manifeſtations promptes & ſubites, qui font auſſi en l'ame des changemens ſi ſoudains, qu'elle n'a pas le loiſir de s'en appercevoir, ſinon aprés qu'ils ſont faits. Autrefois quand l'ame eſt en doute, ou agitée de quelque déreglement, ou bien abbatuë par ſa propre foibleſſe, il ſemble que Dieu ſe manifeſte à elle pour l'accorder, l'inſtruire, la relever, & la ſecourir, ſelon ſon beſoin : l'ame en cet état n'a rien à faire que de ſe tenir fort paſſive à tout ce qu'il plaira à Dieu luy communiquer, ſoit operation, ſoit repos ; demeurer ſimple, humble, fidele à ſes obligations, & ſur tout éviter la diſſipation des ſens, l'égarement d'eſprit en des penſées vaines, & l'empreſſement interieur ou exterieur dans ſes operations.

Le rien eſt diſpoſé à tout ce que Dieu voudra, ne deſire rien, ne fait élection de rien, il ne refuſe auſſi rien ; Dieu y agit comme bon luy ſemble, & il eſt tout ſoûmis à l'operation divine. Voila l'état où doit être une ame au reſpect de Dieu, mais elle n'en vient pas là ſans de grands combats, des morts continuelles, & de

longues ſouffrances. Il eſt vray qu'un ſeul moment de la joüiſſance de Dieu vaudroit bien qu'on enduraſt toutes les croix du monde juſques à la fin des ſiecles.

En cet état de ſilence interieur on ne peut point donner de loix ny d'exercice, ny l'ame n'en peut prendre aucun ; mais elle doit attendre & recevoir ce qui luy eſt donné de Dieu en toute ſimplicité, ſa regle & methode étant de n'en point avoir. Tantoſt elle ſouffre, tantoſt elle agit d'une façon ou d'une autre, ſelon qu'il plaiſt à Dieu luy en donner les impreſſions.

CHAPITRE XIX.

De la contemplation tres-épurée.

LE jour de S. Alexis, nôtre Seigneur me donna l'intelligence de l'état d'Oraiſon, où je dois à preſent demeurer invariable, par le conſeil des ſerviteurs de Dieu, quoy que m'en diſe la raiſon qui n'y comprend rien. Mon oraiſon donc eſt un vuide de toutes creatures, où l'ame ne fait rien, ce luy ſemble, que d'entrer dans une particuliere poſſeſſion de Dieu, qui fait en elle ce qui luy plaiſt, ſans qu'el-

le le ſçache, ny qu'elle en ait le diſcernement. Avant que d'être étably en cet état, il y a bien à ſouffrir de la part de l'imagination & de l'eſprit humain, qui vont continuellement propoſant leurs images, eſpeces, lumieres & ſentimens, à cauſe de la longue habitude qu'ils avoient de le faire. L'ame doit être fidele à demeurer dans le vuide de tout cela, ſe rendant tres-paſſive, & laiſſant écouler toutes les choſes ſuſdites. Les livres mêmes, & les bonnes lectures, en cet état ſont nuiſibles; car cela appuye & maintient la maniere ordinaire d'operer, & fortifie l'ancienne habitude: de ſorte que l'ame qui a goûté de cette paſſiveté, ne peut plus pour l'ordinaire s'en ſervir. Il ne faut point dire que c'eſt tenter Dieu; car quand il veut que l'ame traite avec luy en cette maniere, & que la diſpoſition de l'ame le requiert, c'eſt fidelité d'y acquieſcer. Il faut diſtinguer les temps, & toutes choſes s'accommodent.

Dans le vuide dont je parle, il y a pluſieurs degrez. Le premier évacuë l'ame de tout raiſonnement, & des affections procurées par la meditation, pour donner lieu à une plus noble connoiſſance, qui luy eſt donnée de Dieu. Le ſecond évacuë cette connoiſſance; & ne ſouffre

que les motions de Dieu particulieres & diſtinctes. Le troiſiéme, à nôtre façon de concevoir, eſt une pure & generale connoiſſance de Dieu, par la Foy. Il faut que l'ame entre dans ces differentes diſpoſitions, ſelon qu'il plaira à Dieu l'y conduire, & qu'elle y demeure en parfaite nudité, n'ayant liaiſon qu'a luy ſeul & à ſon bon plaiſir.

Il ne faut pas s'étonner des difficultez qu'on rencontre en la pratique, mais il eſt impoſé à ceux qui ſont appellez à cet état, leſquels doivent perdre leurs ames pour les trouver en Dieu. Les doutes qu'on ne fait rien ſont fort frequens; car encore bien que ſouvent dans l'oraiſon l'ame ait des aſſeurances qu'elle va bien, cela luy eſt ſouvent caché; & l'eſprit humain qui ne voit goute à cecy, entre dans de grandes craintes. Quand l'ame ne feroit que s'étonner de toutes choſes & de ſoy-même, non par activité, mais par paſſiveté, elle ne ſeroit pas oiſive; car elle ſe diſpoſe à recevoir l'operation extraordinaire & ſurnaturelle de Dieu, qui eſt empeſchée en l'ame par ſes propres operations. Il faut que l'eſprit humain meure avant que de reſſuſciter à une vie nouvelle.

L'ame commence (s'il y a commencement à cette Oraiſon paſſive, où il n'y a

ny methode ny precepte) par un regard ou veuë de Dieu en ſoy, confuſe & generale ; & puis elle reçoit ce qui luy eſt donné, on demeure en ſouffrance en toute nudité, ne voulant rien que ſouffrir, & étant dégagée de tout le reſte, puiſque tel eſt le bon plaiſir de Dieu en elle pour ce temps-là. L'ame ne peut rendre compte de ce qui ſe paſſe en elle en cet état de paſſiveté : Dieu opere en elle & par elle, ſans qu'elle le ſçache : elle a pourtant une veuë obſcure, qu'en ſon fond elle eſt bien, & qu'elle eſt à Dieu, & cela luy ſuffit.

Dans les états de peine que l'ame porte en cette voye, elle eſt fortifiée de Dieu ſans qu'elle le connoiſſe : elle craint tout, & neanmoins il n'y a rien à craindre pour elle, puiſqu'elle eſt plus dans la protection de Dieu que jamais ; car une ame ainſi paſſive & abandonnée, eſt dans la ſinguliere Providence de Dieu, qui luy cache cela, & la laiſſe dans les peines & dans les craintes fâcheuſes de ſon état, & quelquefois de ſon ſalut. Il n'eſt pas expedient que l'ame apperçoive l'ouvrage de Dieu en elle ; car elle le gâteroit par ſes reflexions & ſes complaiſances. Sa malignité eſt ſi grande, que tout ſe ſalit entre ſes mains ; c'eſt ce qui fait que Dieu luy cache ſouvent tout.

Perſonne n'entendra l'oraiſon paſſive, qu'il n'en ait eu l'experience. C'eſt folie de la communiquer auparavant que Dieu la donne, & d'en diſputer contre ceux qui n'en ont point d'experience.

Dieu en cet état d'oraiſon prend bien une autre poſſeſſion d'une ame, que dans l'oraiſon active. C'eſt luy qui opere ſes miſericordes, comme il luy plaiſt ; & l'ame eſt recevante de l'operation divine, à laquelle elle coopere d'une façon tres-pure & ſpirituelle. Elle n'eſt pas oiſive; au contraire, elle agit avec une activité épurée de la maniere ordinaire d'agir, & neanmoins tres-reelle. Les Bienheureux ſont parfaitement paſſifs, & auſſi tres-actifs, puiſque leurs puiſſances ſont dans une action tres-ſublime. Tant plus l'oraiſon eſt du pur eſprit, plus elle paroiſt paſſive au regard de nous, qui ne comprenons les choſes ſpirituelles que par les ſens.

L'ame qui eſt en cet état, experimente quaſi toûjours l'impreſſion divine, non ſeulement en l'oraiſon, mais en beaucoup d'autres choſes dont elle a le diſcernement par cette lumiere, d'où vient que *Spiritualis homo judicat omnia*. Dieu en uſe diverſement avec cette ame; quelquefois il luy donne ſa lumiere & ſon amour immediatement, ſans aucune diſpoſition precedente ; quelquefois par

la veuë d'une image, par le ſouvenir d'un paſſage de l'Ecriture, qu'on aura autrefois lû : quelquefois par un ſermon, une conference, &c. mais c'eſt toûjours Dieu qui infond les lumieres & les ſentimens ; la choſe exterieure n'ayant ſervy que d'inſtrument à la Grace.

En ce temps je compris qu'une ame établie en Dieu par la foy & par l'amour, y eſt d'une façon tres-ſimple & tres-nuë, ne pouvant ny raiſonner, ny faire d'actes en aucune façon, mais demeurer en Dieu ſimplement & s'occuper en luy, de luy-même, de ſes divines perfections, de Jeſus & de ſes états, ou du ſujet qui luy eſt donné dans l'oraiſon. A l'exterieur elle agit auſſi en Dieu. Je ne pouvois comprendre cecy auparavant que d'avoir la lumiere : à preſent toute autre oraiſon precedente celle-cy, me paroiſt un tracas. Qu'eſt-ce que l'ame pretend par les penſées, les veuës, les affections, les ſentimens, ſinon d'aller à Dieu ? Mais quand elle y eſt, elle ne peut avoir toutes ces choſes ; elle n'a ſimplement qu'à repoſer en Dieu, & vivre de Dieu en Dieu même : voila toute ſon affaire. Et tous les Sacremens, principalement celuy de l'Euchariſtie, ne luy ſervent qu'à s'établir, s'affermir, s'enfoncer dans Dieu davantage. Les divins Sacremens élevent les

ames à Dieu, lors qu'elles en ſont encore éloignées ; mais celles qui ſont dans l'union, il les y maintiennent, & les y plongent de plus en plus.

Que l'ame ſe défait rarement de toute operation propre ! & cependant cela la fait ſortir de Dieu. Elle en ſort pour y rentrer ; & elle n'avoit qu'à y demeurer. Je remarque qu'à mon réveil mon ame enviſage Jeſus Chriſt, dans lequel elle ſe repoſe quelque temps, & par lequel elle ſe ſent attirée à la contemplation de la divine Eſſence, en pureté de Foy. Cette idée divine de Jeſus Chriſt fait éclipſer toutes images des creatures, & puis elle s'éclipſe inſenſiblement elle-même ; laiſſant l'ame dans la connoiſſance generale, confuſe & amoureuſe de Dieu, & puis elle ne s'apperçoit plus de ce qui s'opere en elle, Dieu étant en ce commencement environné de tenebres, dans leſquelles les lumieres & veuës de l'eſprit humain ſont aneanties.

J'étois auſſi entré dans un vuide de toute action exterieure, excepté celles que Dieu demande de moy clairement. Les entretiens ſpirituels, les actions de charité, les viſites des pauvres, ſe méler de beaucoup de pareilles choſes emportent le temps de la contemplation, qui eſt mon premier & principal devoir. Et com-

me mon ame doit ſervir Dieu dans le vuide de toutes les creatures, auſſi doit-elle ſe dégager de beaucoup de bonnes occupations, & ſe reſerver, avec la Magdelaine, le loiſir & le repos en l'Oraiſon. Et parce que la ſolitude exterieure, & l'éloignement de toute converſation favoriſe cette maniere de vie, il la faut poſſeder le plus qu'on pourra, & demeurer au deſert, avec eſtime neanmoins des autres exercices de la vie active, qui ſont excellens dans l'ordre de la volonté de Dieu.

Il faut en effet ſe débander un peu l'eſprit, & ſe divertir par des promenades ou des occupations exterieures. Les ſolitaires que j'ay connus en uſent de la ſorte; la ſanté du corps s'en conſerve mieux, & la liberté de l'eſprit. J'ay bien connu qu'il y a beaucoup d'amuſemens dans ma vie, & que j'en dois mener une plus retirée & ſolitaire; autrement je ne ſerois pas fidele à la grace de ma vocation, & ne contenterois pas Dieu comme il le deſire. Je dois me défaire de toutes affaires, & ne dois pas même donner mes conſeils. Si je ne prends garde à moy le diable m'attrapera à cela, & me fera dilayer pour mon depoüillement.

CHAPITRE XX.

Des differentes careſſes que Dieu fait à l'ame dans l'Oraiſon.

CEux qui pratiquent l'Oraiſon, ſçavent par experience que Dieu s'unit à l'ame en differentes manieres; toutes tres-intimes, tres-pures, & tres-douces. Quelquefois, & tres-ſouvent, par les attraits tres-ſuaves de ſa bonté & miſericorde: cette union eſt fort agreable, car elle ſe fait dans des joüiſſances, qui font trouver à l'ame le Paradis dans la terre. Quelquefois Dieu s'unit à l'ame par les rigueurs de ſa Juſtice, lors qu'elle eſt dans les croix interieures & exterieures, & qu'il n'y a quaſi plus que la ſupréme partie de la volonté, qui eſt unie & liée à Dieu juſte, d'une maniere à la verité rude, mais tres-pure; l'ame ne pouvant en cet état aimer que Dieu tout purement, puiſqu'il ne deſcend en elle qu'avec un équipage de rigueur. O qu'une ſimple union, qu'un acquieſcement au bon plaiſir de Dieu, eſt lors pur & parfait!

Quelquefois Dieu s'unit à l'ame par le moyen de ſa ſainteté, de ſa bonté, puiſſance, & autres perfections: & afin que

toutes ces unions ſoient pures, il ſuffit que l'ame ſe rendent entierement paſſive à toutes les operations de Dieu en elle; qu'elle reçoive doux, amer rigoureux, ou conſolant, avec reſpect & amour.

Il faut remarquer que pour vivre de la vie divine, il n'eſt pas neceſſaire de ne pas ſentir des rebellions des ſens & de la nature; il ſuffit que par la partie ſuperieure nous demeurions fermes en cet état, où la ſeule Grace peut élever, & où l'on ne peut ſubſiſter que par une mort continuelle à toutes creatures. L'on ne peut donc continuer en cet état, ſans avoir un grand amour de la croix. Il faut que celuy qui veut vivre de cette ſorte, ſe reſolue de ſouffrir continuellement.

Tout le commerce interieur entre Dieu & l'ame, ſe fait particulierement à la volonté: l'entendement en eſt auſſi capable; mais la volonté reçoit en ſoy les plus intimes, les plus pures & parfaites communications; auſſi eſt-elle plus propre à cela. L'entendement en cet exil eſt ſujet à beaucoup d'illuſions, mais la volonté eſt plus aſſeurée dans ſes voyes, & le Diable ne peut contrefaire ce qui ſe paſſe en elle, au regard du pur amour. L'ame qui a ſenty par experience les effets de ce pur amour, ne peut être facilement trompée. De là vient que la pureté

de la volonté eſt la principale diſpoſition pour l'oraiſon d'union, ſoit qu'elle ſoit ordinaire, ou extraordinaire : c'eſt alors que Dieu la previent de ſes attraits puiſſans: C'eſt pourquoy cette pureté eſt tout à fait neceſſaire ; Dieu ne ſe plaiſant d'operer, & faire des merveilles, que dans la pureté. Cette pureté giſt à ne vouloir que Dieu & ſon bon plaiſir, & être mort à tout le reſte, ſe contentant de tout ce qu'il plaiſt à Dieu donner à l'ame, de grace & de vertu, dans ſes oraiſons & dans ſa vie.

Dieu trouvant une ame ainſi pure, ſur tout dans la volonté, reſide en ſon fond; où il exerce ſes divines operations, la mettant dans de differens états, ſelon les differens deſſeins qu'il a ſur elle. Tantoſt il ſe plaiſt de la conſommer d'amour ; & pour cet effet il luy manifeſte ſes perfections : tantoſt il la crucifie, & exerce ſur elle ſa juſtice : tantoſt il ſe cache, afin de la purifier davantage, & la faire mourir à tout ce qui n'eſt point Dieu : tantoſt il luy fait des avis pour ſa perfection : tantoſt aprés quelques infidelitez, il luy donne des reproches interieures : tantoſt il éclaire ſon entendement, puis il enflame ſa volonté ; enfin l'ame hors du bruit des creatures, reconnoiſt toûjours que ſon divin Epoux opere quelque choſe en elle, à quoy elle ſe

doit rendre purement paſſive, & adherer en toute ſimplicité en la pure pointe de ſon eſprit, à tous les deſſeins du divin Epoux.

Elle eſt retirée dans ce ſecret cabinet de ſon cœur, & élevée au deſſus d'elle-même & de toutes les creatures. Là elle ne ſe ſepare point de ſon divin Epoux: s'il luy envoye des peines, elle ne s'en occupe pas, mais de ſon divin amour; enfin c'eſt là où il la careſſe, là où il l'enrichit de pluſieurs dons; & c'eſt là auſſi où l'ame employe toutes ſes puiſſances intellectuelles pour l'aimer & glorifier. C'eſt là ſa demeure ordinaire, d'où elle ne deſcend dans la partie inferieure que par pure neceſſité, y étant retenuë par les careſſes de ſon divin Epoux dont elle joüit, & auquel elle adhere par la Foy toute pure, ſans s'arrêter plus ny à l'imagination, ny à toutes les images & fantômes, ſon oraiſon devenant toute intellectuelle.

Je m'imagine qu'une maîtreſſe de maiſon, qui auroit le Roy & la Reine dans ſon cabinet, qui voudroient luy parler en ſecret & cœur à cœur, n'auroit garde de s'appliquer à autre choſe, & ne voudroit pas les quitter pour aller à la cuiſine laver les écuelles. O Dieu, quelle incivilité! Quelle infidelité ſeroit-ce à une ame qui a l'honneur d'avoir la Majeſté de Dieu

dans le cabinet de ſon cœur, qui ſe plaiſt de s'y manifeſter, & qui choiſit même quelques ames, qu'il veut être auprés de luy, pour leur parler, & pour recevoir d'elles des complaiſances, & non d'autres ſervices exterieurs ! Si ces ames ſi favoriſées (au moins leur partie ſuperieure) quittent Dieu, pour s'en aller avec les ſens exterieurs, parmy les affaires temporelles, qui ne regardent que le corps, qui eſt comme remuer les uſtenciles de la cuiſine, mépriſant pour ce negoce ſi abjet la preſence du Roy; quelle ingratitude ſeroit-ce, & quelle infidelité? O mon ame, ſoyez fidele; vous êtes trop favoriſée de Dieu pour ne vous donner pas uniquement à luy. Quittons tout; abandonnons le temporel, le prenne qui voudra; ne craignons pas que rien nous manque ſi nous poſſedons Dieu: ſi ſa Providence nous donne ſi abondamment les grandes faveurs de ſes divines careſſes; ne nous défions pas qu'elle nous laiſſe manquer des moindres choſes qui regardent le corps, qui ne ſont rien en comparaiſon. Vâquons à l'oraiſon, & ne l'abandonnons jamais; ce doit être nôtre ſeule & unique affaire.

Fin du ſeptiéme Livre.

LE CHRETIEN INTERIEUR.

LIVRE VIII.

Pluſieurs maximes importantes pour ſe conduire dans la vie ſpirituelle.

CHAPITRE PREMIER.

Avoir ſur toutes choſes une extréme horreur du peché.

NOUS n'avons rien à faire en ce monde, qu'à ménager bien l'amour & la haine, qui ſont les deux principaux mouvemens de nôtre volonté. Tout nôtre amour doit être pour Dieu, qui eſt le bien infiny & nôtre fin derniere: toute haine doit être pour le peché, qui eſt

le mal infiny, & le malheur ſuprême de l'ame. Tout eſt facile à l'amour, & tout eſt grand quand il eſt fait avec un grand amour. Qui ſçait aimer veritablement, ſçait faire tout ce que Dieu deſire de luy, puiſque toute la perfection eſt renfermée dans l'amour. Tout eſt auſſi facile à la haine, & jamais on n'a vû proceder que de grands effets d'une grande haine. Qui ſçait haïr veritablement & de tout ſon cœur le mal infiny, qui eſt le peché, le vengera ſur ſoy-même par de grandes penitences, le fuira avec tant d'horreur, qu'il ſeroit diſpoſé à ſe jetter plûtoſt tout vivant dans l'Enfer, que de commettre un ſeul peché.

Une ame qui voit clairement l'enormité du peché, & comme il va droit attaquer Dieu dans ſes grandeurs, comme pour l'aneantir s'il pouvoit, entre aiſément dans la pure haine du peché qu'elle abhorre de toute l'étenduë de ſa volonté, & devient ſon ennemie irreconciliable, ſçachant que c'eſt luy ſeul qui la peut rendre ennemie de Dieu. Toute l'ame ſe doit remplir de cette haine, mais d'une maniere infinie & permanente, qui la ſepare non ſeulement du peché, mais des paſſions, des occaſions, & de toutes les choſes qui la peuvent induire au peché; & en un mot, deteſter le peché par deſſus toutes

toutes les choſes deteſtables, tant en ſoy-même, que dans tous les pecheurs, gemiſſant interieurement ſur le malheur de nôtre condition mortelle, dans laquelle on peche tant contre Dieu, & on eſt en danger de le perdre continuellement.

J'ay connu une bonne ame, à qui Dieu ayant fait connoître l'horreur du peché, & l'injure qu'il fait à ſa Majeſté infinie, en conçût tant de haine, & fut embraſée d'un ſi grand deſir de n'en commettre jamais aucun, qu'elle demanda à Dieu, avec larmes & une longue perſeverance, de l'en garantir, s'offrant pour cela à ſouffrir tout ce qu'il voudroit, même les peines du Purgatoire, & celles de l'Enfer s'il étoit neceſſaire, les eſtimant douces à l'égal du mal qu'elle voyoit à commettre un ſeul peché. Elle comprit que le peché eſt un mal qui s'attaque à Dieu; que toutes les peines que l'on peut endurer, ſoit dans le temps ou dans l'eternité, ne ſont que le mal de la creature; & que toutes les creatures n'étant rien à l'égal de Dieu, tout le mal qu'elles ſont capables d'endurer durant tout le temps, eſt un moindre mal que n'eſt un ſeul peché.

Et voyant que la Juſtice de Dieu n'avoit ordonné les peines du Purgatoire & de l'Enfer, que pour le châtiment du peché commis, elle deſiroit qu'elles euſſent en

elle un meilleur effet & plus deſirable, luy ſervant de preparatif contre le peché, pour ne le commettre jàmais ; & diſoit à Dieu: Seigneur, vous puniſſez juſtement les pecheurs, parce qu'ils vous ont offenſé : puniſſez-moy par miſericorde, de peur que je ne vous offenſe. Dans les autres la peine ſuit le peché, & ſe meſure à la grandeur du peché. Dieu de bonté, accordez-moy cette grace toute ſinguliere, que la peine previenne en moy tous les pechez, & qu'elle ſe meſure à la grandeur de mes offenſes, en ſorte que les mêmes peines que j'aurois meritées pour mes pechez, ſi je les avois commis, je les ſouffre par avance, non pour les avoir commis, mais de peur que je ne les commette.

Par ce moyen, mon Dieu, vos intereſts ſont à couvert ; vous ne recevrez ny offence, ny injure ; il n'y aura que la creature qui endurera quelque choſe. Mais qu'eſt-ce que tout l'intereſt de la creature, en comparaiſon du vôtre ? Si c'eſt trop peu de peines que mes pechez auroient meritées, faites moy ſouffrir toutes celles qu'il vous plaira, pourvû que vous me garantiſſiez de commettre un ſeul peché, & de vous faire aucune injure.

Ce ſentiment ſi noble & genereux ne pouvoit venir que d'un tres-pur amour de Dieu, & d'une pure haine du peché,

& l'un & l'autre plaiſoit ſouverainement à Dieu dans cette bonne ame : auſſi croit-on que Dieu luy fit des graces toutes miraculeuſes.

CHAPITRE II.

S'ajuſter au pas de la Grace, pour n'aller ny plus vîte, ny plus lentement qu'elle ne veut.

NOSTRE mal vient de ce que tres-ſouvent nous n'agiſſons pas ſelon toute l'étenduë de la Grace qui nous eſt donnée par la repugnance de nôtre partie inferieure, ou par nôtre inconſtance & legereté naturelle. Mais ſouvent auſſi quand on eſt un peu en ferveur, l'on veut agir au de-là de la portée de ſa Grace ; en faiſant des auſteritez & des oraiſons extraordinaires : il faut fuir les deux extrémitez ; & pour la premiere, être fort fidele à correſpondre à l'étenduë de la Grace ; pour la derniere, demeurer aneanty dans la petiteſſe de ſa Grace, & faire un ſacrifice des mouvemens de l'amour naturel qui nous porte aux choſes extraordinaires ; non qu'il ne faille toûjours deſirer l'augmentation de la Grace de l'amour divin, mais humblement & paiſiblement,

ſans ſe tourmenter, ſçachant bien que nous n'y avançons pas par tous nos efforts naturels.

Ce qui nous empeſche de marcher auſſi vîte dans nôtre voye que la Grace voudroit, ce ſont nos attaches ſecretes, & que nos affections ne ſont pas aſſez épurées. Car quand la Grace agit ſur une ame bien dégagée & bien pure, elle la fait tendre à Dieu, & la meut vers ce divin Centre, avec plus de violence que ne feroit une meule de moulin vers la terre, quand elle eſt en haut, & qu'elle n'eſt pas retenuë : je dis plus de violence ; car un centre infiny comme eſt Dieu, a bien de plus puiſſans attraits, qu'un centre finy comme la terre. Tant plus une choſe approche de ſon centre, tant plus ſon mouvement redouble : ainſi l'ame entre dans de plus grandes unions, lors qu'elle va s'approchant de ſon Dieu, & ſe perfectionnant par le détachement de toutes les creatures.

Mais il ne faut pas auſſi s'avancer par trop vers des états relevez de perfection, où la Grace ne nous appelle pas. Souvent on ſe veut regler plûtoſt ſur la grace des autres que ſur la ſienne propre : & voyant qu'ils font des merveilles pour leur perfection propre, & pour le ſervice du prochain, on les veut imiter, & on ſe porte

à cela plûtoſt par un mouvement naturel du deſir de ſa propre excellence, que par un mouvement de la Grace, & pour plaire à Dieu. On s'égare, & on ſe recule plûtoſt qu'on ne s'avance, quand on ſuit la voye des autres, plûtoſt que celle dans laquelle la Grace nous met. Que chacun reconnoiſſe & ſuive ſon attrait avec fidelité. Ce n'eſt pas que la veuë des graces qui éclatent dans les autres, & leur bon exemple, ne nous ſerve & ne nous anime; mais ce doit être à nous, de nous rendre plus fideles à marcher ponctuellement dans nôtre voye, & non pas à entrer dans celles des autres, où Dieu ne nous appelle pas.

Toute la beauté du Chrêtien n'eſt pas à l'exterieur; car ſouvent il reſemble aux plus miſerables & aux plus diſgraciez des hommes: mais elle eſt dans l'interieur, & conſiſte en la Grace, qui faiſant en luy des operations admirables, & luy faiſant aimer les mépris, les pauvretez, les douleurs, les maladies, & les peines interieures, en fait une excellente image d'un Jeſus pauvre, mépriſé, ſouffrant, & delaiſſé. Voila l'eſſence du Chriſtianiſme. C'eſt de cette ſorte que Dieu fait des ouvrages de Grace admirables, en qui il prend des complaiſances parfaites, puiſque ce ſont des petites copies de ſon Fils

bien-aimé. Or tout le ſecret conſiſte en cela ; Que l'ame ſe laiſſe manier à la Grace comme une boulle de cire molle, ſe rendant tres-fidele à ſuivre en tout ſa direction. Fidelité, fidelité, fidelité à la Grace, voila tout le ſecret de la vie ſpirituelle.

CHAPITRE LII.

S'abandonner entierement à Dieu.

ATTACHONS-NOUS à la conduite de Dieu ſur nous, & renonçons à nos propres conduites, qui gâtent tout l'ouvrage de Dieu en nous. Qu'importe ce que devienne la petite créature, pourvû que le ſouverain Createur faſſe en elle ſon bon plaiſir ? L'attention à ce que nous ſommes, ce que nous ſerons, ce que nous deviendrons ſi telle choſe arrivoit, & de ſemblables ſollicitudes, ne peuvent compatir avec le parfait abandon, qui rend l'ame toute ſimple, pour être toute occupée de Dieu, & ne s'occuper qu'en Dieu ſeul.

Les reflexions ſont quelquefois de la grace, puiſqu'elle nous les fait faire au commencement de la vie ſpirituelle pour nôtre avancement ; mais ſouvent auſſi dans le progrés elles ne ſont pas de ſaiſon,

oüy bien le parfait abandon, l'unique ſimplicité qui bannit toutes craintes, triſteſſes & découragemens, & toute autre veuë qui nous ſepare de Dieu. Travaillons à aneantir tout cela, pour n'avoir en veuë & en amour que Dieu ſeul & ſon bon plaiſir, recevant de luy ce qu'il luy plaira nous donner interieurement & exterieurement.

En cet état d'abandon l'ame ne laiſſe pas de bien agir aux affaires, puiſqu'elle reſſent que Dieu le veut: car ſon indifference n'empeſche pas ſa cooperation, ſoit à agir avec Dieu en l'oraiſon, ou à l'exterieur dans les affaires, le fond du cœur, & le principe de tout, eſt cet abandon: Dieu par aprés y met telle diſpoſition, qu'il luy plaiſt, de joüiſſance ou de ſouffrance, d'action ou de contemplation, de tenebres ou de lumieres. L'on ne deſire ſeulement que de ne rien faire, ne rien entreprendre, ne rien vouloir par ſoy-même, mais ſuivre purement en tout les attraits & les mouvemens de Dieu.

Une ame qui fait quelque choſe d'elle-même, ſans attendre Dieu, & ſans recevoir ordre en ſon interieur, ne fait que des folies, & tout ce qu'elle penſe faire n'eſt rien qui vaille, car elle ne fait pas ce que Dieu veut; elle ſe tire de la dépendance de Dieu, & par maniere de dire,

veut conduire Dieu, au lieu que ſa conduite doit être de Dieu ſeul. Si nous connoiſſions nôtre miſere en ce point, nous nous ferions peur à nous-mêmes, tant cela eſt épouventable : nous verrions un deſorde continuel dans l'interieur, & dans l'exterieur, où nous ne ſommes point d'accord avec Dieu, ſi ce n'eſt en quelques actions principales de la journée, où l'on tâche de s'ajuſter à la volonté de Dieu ; tout le reſte n'eſt quaſi plein que de nous-mêmes.

Quand on eſt bien abandonné à Dieu, on reçoit une certaine lumiere dans l'interieur, par laquelle on voit tout ce qu'il faut faire, & ce que Dieu demande de nous ; de ſorte que l'ame n'eſt point dans les recherches, inquietée de la volonté de Dieu ; mais conſervant la pureté de ſon abandon, elle conſerve cette lumiere, qui la porte toûjours dans l'ordre de Dieu, & dans la connoiſſance de ce qu'il faut faire. Comme la lumiere du Soleil nous montre tout ce que nous avons à faire au dehors, & comme ſans elle nous prendrions preſque toûjours une choſe pour une autre ; ainſi le Soleil de la Grace nous découvre ce que Dieu veut de nous, & s'il ne luit pas continuellement, nous marchons dans les tenebres, & nôtre pauvre vie n'eſt qu'une ſuite d'actions faites à l'étourdy ;

& ſans la conduite de Dieu, tout n'eſt que miſere & infidelité. La vie commune des Chrêtiens n'eſt pas quaſi une vie de Grace, mais de nature humaine.

CHAPITRE IV.

Ne s'attendre à rien qu'à ſouffrir.

L'On ne peut vivre en cet exil, ſi on veut ſuivre les voyes de la vertu, que l'on ne ſouffre des mortifications continuelles, quelque vie que l'on mene, ſoit active, ou contemplative. L'on ne peut ſubſiſter dans la vie active, ſervant le prochain, qui étant diſpoſé à ſouffrir, & que l'eſprit de ſacrifice ne nous anime; autrement, en voulant profiter aux autres, nous nous nuirons extrémement à nous-mêmes; car il ſe rencontre à tous momens de bonnes croix, & des occaſions de patience, où n'étant pas preparez, nous commettons ſans doute de groſſes imperfections. Dans les joüiſſances mêmes de la contemplation, c'eſt ce qui s'y rencontre de plus pur que les ſacrifices qu'on y doit pratiquer ſans ceſſe. Enfin l'union à Jeſus ſacrifié, eſt la plus parfaite union qui ſe puiſſe poſſeder en ce monde.

Jeſus Chriſt ébauche les Saints ſur la

Thabor, mais il les acheve deſſus le Calvaire. Il faut que l'ame voye les clartez & les beautez de Jeſus, avant qu'elle voye & qu'elle ſente les horreurs de la Croix. deſſus le Calvaire; autrement elle ſeroit ſcandaliſée de ce dernier état, & ſa foibleſſe n'en pourroit goûter les amertumes. L'enfance ſpirituelle a beſoin de lait auſſi bien que la corporelle. Le Pere celeſte ne ſévre pas ſi-toſt ſes enfans, juſqu'à ce qu'il les voye déja forts, & capable d'une nourriture plus forte & plus ſolide. C'eſt donc dans les douceurs de la joüiſſance qu'il met les premieres diſpoſitions à ſon ouvrage dans une ame; mais c'eſt dans les amertumes de la ſouffrance, où il donne les derniers coups de pinceau. Ce qui nous fait Chrêtiens de profeſſion, c'eſt la Foy & le Baptême: ce qui nous fait Chrêtiens de pratique, c'eſt la croix & les ſouffrances, & plus elles ſont grandes, étant portées avec l'eſprit de la Grace, plus elles nous font de parfaits Chrêtiens.

Il ne faut donc pas craindre les croix, au contraire il les faut enviſager avec paix & amour. Et tenez pour maxime, que nous ſommes auſſi avancez dans la voye de nôtre perfection, comme nous le ſommes dans la voye de nôtre mort & de nôtre aneantiſſement, qui ne s'opere que par

les ſouffrances. Sur toutes choſes ſoyons dans un abſolu abandon à la divine Providence, ne deſirant rien que le pur vouloir de Dieu, ſans autre attention ſur ce qui nous arrivera.

Il ne ſe faut non plus étonner de voir en ce monde la vie des juſtes traverſée de tribulations, que de voir la vie des méchans toute comblée de conſolations. Ceux-cy qui n'auront point de part au Paradis de l'eternité, ont quelque douceur en ce monde, & y trouvent leurs Paradis, pour recompenſe du peu de bien qu'ils ont fait parmy leurs grands maux. Les autres qui n'ont point de part aux peines de l'eternité, en éprouvent durant cette vie, pour purifier les ames de quelques défauts qui ſe gliſſent dans le bien qu'ils font. Bienheureux qui par les ſouffrances de quelques momens de la vie preſente, a lieu d'eſperer qu'il ne ſouffrira pas les ſupplices de l'eternité.

CHAPITRE V.

Renoncer à ſoy-méme en tout, & combattre ſes propres inclinations.

UNE ame qui fait deſſein d'être toute à Dieu, fait auſſi deſſein de retrancher le moindre mouvement des ſens in-

terieurs ou exterieurs, qui n'eſt pas conduit par la Grace, mais qui échape par ſes ruſes de la nature : de même la moindre penſée, deſir ou affection que la Grace ne produit pas en nous, même les effets de nôtre propre appetit, que nous mélons en l'oraiſon avec les communications que Dieu nous fait de ſes propres lumieres. Mais ſur tout, le moindre deſir ne ſort pas d'une ame de Grace, qui ne ſoit entierement dans la ſoûmiſſion au bon plaiſir de Dieu, qui ſeul eſt la regle de ſes volontez, & de toutes ſes intentions.

Cela fait qu'elle ne veut ſervir Dieu que comme il luy plaiſt, en la maniere, & ſelon les deſſeins de ſa Providence. Elle ſe contente avec paix & humilité de l'état ordinaire, quand Dieu ne veut pas luy donner davantage. Elle eſt toute morte à elle-même, pour n'être vivante que dans le bon plaiſir de Dieu, qui eſt l'ame de ſon ame, ſa ſeule richeſſe, ſa grandeur, ſa perfection, & toute ſa beatitude.

Renoncer à ſa propre volonté, & à tous les moyens que nôtre propre induſtrie nous fait croire les plus excellens, pour s'abandonner aux pures diſpoſitions divines, c'eſt un grand moyen de perfection. Renoncer à ſon jugement, & croire que d'autres feront mieux que nous certains ouvrages qu'on auroit commencez avec

eux, coder volontiers, & n'y agir que par dépendance, c'eſt un moyen pour faire mourir peu à peu la propre volonté. Aimer que nos defauts ſoient manifeſtez, pour glorifier Dieu par l'amour de nôtre abjection. Les defauts cachez ne nous font que du mal, les manifeſtez nous cauſent beaucoup de bien, ſi nous voulons bien uſer des humiliations qu'ils nous produiſent.

Demeurer dans un eſprit d'aneantiſſement & d'humiliation devant Dieu, ne voulant rien que la pure diſpoſition de ſa volonté, qui nous peut faire riches ou pauvres en ſa Grace comme il luy plaira. Une ame qui reçoit des dons excellens, & des graces de Dieu abondantes, ne doit pas ſe réjoüir de l'avantage & de l'excellence qui luy revient de cette reception; mais tout ſon plaiſir doit être dans le plaiſir que Dieu prend de faire des largeſſes à ſes creatures, même les plus indignes.

Malheur à qui fait moins d'état de ſon ame que de ſon corps, aimant mieux ſuivre les inclinations de la nature, que les inſpirations de la grace. Malheur à qui veut avoir toutes choſes bonnes, une bonne maiſon, de bons ſerviteurs, de bons habits, *&c.* & ſe contente d'avoir une mauvaiſe ame. Malheur à qui par ſes vices

ſe rend la pire & la plus mépriſable piece de toute ſa maiſon. Car s'il quitte ſon Dieu pour ſervir à ces appetits ; ſes chevaux & ſes chiens, qui ſont creatures innocentes, ſont plus eſtimables que luy devant Dieu & devant les Anges.

Il eſt incomparablement plus facile de commander à ſes paſſions, que de leur obeïr : & plus facile de vaincre nos inclinations naturelles, que de les contenter. Il eſt donc auſſi plus facile de marcher dans la voye du ſalut, que dans celle de la perdition. C'eſt un étrange ſupplice, d'avoir à ſouffrir les bourellemens continuels d'une conſcience criminelle ; un effroyable tourment, d'être inceſſamment battu des terreurs du Jugement de Dieu, où il faut paroître, des frayeurs de la mort qui eſt incertaine, & des horreurs de l'Enfer qui eſt inevitable à qui n'eſt pas fidele à ſon Dieu. Avoir à ſervir le monde, les paſſions & les vices, des maîtres cruels & ingrats, & n'avoir jamais ny repos, ny contentement, ny un ſeul moment d'une joye ſolide, c'eſt ſouffrir un enfer du temps avant celuy de l'eternité.

On n'éprouve rien de ſemblable dans la voye du Ciel : le joug de nôtre Seigneur eſt doux ; ſes volontez ſont toutes aimables, les aides qu'il donne ſont puiſſantes, & les conſolations, qu'il répand ſur les pe-

tiés traverſes de ſes ſerviteurs, ſont ſi abondantes, qu'ils ſont plus heureux dans leurs croix, que les autres dans leurs delices.

CHAPITRE VI.

Avis pour ſe bien comporter dans la Superiorité.

JEsus ſoit vôtre lumiere & vôtre conduite, & vôtre force dans la ſuperiorité. Cet état vous ſemble fâcheux & inſupportable, parce que vous n'y reüſſiſſez pas comme vous voudriez; c'eſt à dire que vous croyez être obſtacle à l'avancement de la gloire de Dieu dans les ames de qui vous avez la charge, qui étant mieux conduites par une perſonne plus capable & plus unie à Dieu, feroient mieux à vôtre gré. Voila un beau diſcours, & des raiſons bien ſpecieuſes: cependant tout cela ne procede que d'amour propre, & du deſir de ſa propre excellence. Mettez-vous aux pieds de Jeſus Chriſt; & s'il vous éclaire de ſa lumiere, vous verrez que je dis vray. Le peu d'aſſujettiſſement que nous avons aux ordres de Dieu, eſt cauſe de nos troubles. Dieu ne veut tirer de nous qu'une certaine meſure de gloi-

re, & nous voulons davantage qu'il ne demande de nous, & luy rendre plus de gloire qu'il ne veut. Nôtre mal, c'eſt de ne nous pas ajuſter aux diſpoſitions de Dieu, touchant la maniere de le glorifier : celle qui luy plaiſt, ne nous plaiſt pas. Il veut que nous entrions dans la voye des ſouffrances, & nous voulons entrer dans celle de l'action ; nous voulons donner l'aumône, plûtoſt que la recevoir : en un mot, nous ne voulons pas aſſez purement le pur vouloir de Dieu.

Il ne faut point s'étonner ny s'inquieter pour les defauts & imperfections de ceux avec qui nous vivons, ou qui ſont ſous nôtre conduite. Ce ſont des hommes mortels & infirmes, & non pas des Anges ; & vouloir qu'ils ne fiſſent point de fautes, c'eſt vouloir l'impoſſible, & flatter nôtre impatience, qui ne veut rien voir qui luy déplaiſe. C'eſt nous affliger de la perte de nôtre propre excellence, qui ne ſera point reconnuë dans une mauvaiſe conduite, & dans un petit ſuccés ; & puis on jureroit, que c'eſt le ſeul honneur de Dieu, & la perfection des ames que l'on cherche. Ceux qui le cherchent, s'attriſtent bien quelquefois ; mais c'eſt d'un déplaiſir doux & tranquille, plein d'onction, & tout amoureux de Dieu. Déplaiſir qui donne la paix à l'ame

au lieu de luy ôter, & la diſpoſe à s'unir avec Dieu, & à la pratique de toutes ſortes de vertus.

Il n'y a pas de meilleur moyen d'être aneantis à nos yeux & à ceux d'autruy, que par les chûtes que nous faiſons dans pluſieurs imperfections. Que je faſſe une bonne action qui me rendra vil devant les yeux des autres, je ne le ſeray pas devant les miens; mais que je tombe dans une groſſe imperfection, je ne voy rien ny aux yeux des autres, ny aux miens, qui ne me ſoit confuſible, & qui ne faſſe mourir la propre excellence. La nature ſurpriſe, & toute étonnée de l'experience de ſes foibleſſes, ne ſçauroit où ſe prendre pour ſoûtenir ſon ambition: il faut donc qu'elle periſſe, & c'eſt tirer un tres grand bien de nos propres maux.

Qui ſommes nous pour preſumer que nos ſoins & nos induſtries puiſſent quelque choſe pour augmenter la gloire de Dieu? Sçavons nous pas qu'il eſt ſuffiſant à ſoy-même, à cauſe des infinies perfections qu'il contient en ſoy: de ſorte qu'il eſt plein par ſoy-même d'une gloire infinie, en comparaiſon de laquelle toute la gloire que luy peuvent rendre toutes les creatures, n'eſt rien? Helas, que les plus grands Saints peuvent bien dire avec verité, qu'ils ſont ſerviteurs inutiles! C'eſt

bien l'obligation de toutes les creatures de ſervir leur Createur ; elles le doivent faire, ou bien elles ſont criminelles : mais ce n'eſt point l'avantage, ny l'intereſt du Createur, car il n'eſt ny plus ny moins heureux ; c'eſt ſeulement pour avoir ſujet de donner de grandes & belles recompenſes.

Je ne devrois jamais m'affliger, ny me décourager pour ne faire pas tout le bien que je deſirerois, & que je devrois, dans les charges dont je ne m'aquitterois pas bien ; mais au lieu de me contriſter de mon inſuffiſance, je me réjoüirois de l'infinie ſuffiſance de Dieu. Que de complaiſance je reſſens de vous voir ſi riche & ſi ſuffiſant à vous-même, ô mon Dieu ! Mes impuiſſances me ſont agreables, puiſqu'elles font mieux paroître que vous n'avez point beſoin de vos creatures. Beau Soleil rempli d'une infinie lumiere, vivez heureux en vous-même ; Abîmé dans vos propres rayons, rien ne peut alterer vôtre felicité ; car tous les pechez des hommes ou des diables, qui vous offenſent, ne vous bleſſent pas : non plus que qui jetteroit un peu de boüe contre les rayons du Soleil, ils n'en recevroient aucun prejudice en leur éclat & en leur beauté. C'eſt la contemplation que je voudrois prendre au milieu de tous les manquemens que je com-

mettrois, & tous les defauts que j'aurois ne m'empeſcheroient pas, faute de capacité ou de zele, de dire à Dieu ; Vos beautez n'en ſont point falies, & vos bontez n'en ſont point diminuées, Seigneur. Je ſçay qu'il faut pleurer avec excés quand vous êtes offenſé ; mais auſſi il ſe faut réjoüir de ce que vous êtes immuable en vous-même.

CHAPITRE VII.

Avoir une intention tres-pure & deſintereſſée.

L'Ame qui cherche de plaire à Dieu purement, doit agréer tous les deſſeins de ſa Providence ſur elle, tels qu'ils puiſſent être, d'amour ou de juſtice, ſe donnant à luy pour luy appartenir, en la maniere qu'il aura le plus agreable. Et ne ſçachant pas ſi elle ſera aſſez malheureuſe pour être le ſujet des châtimens de ſa Juſtice, elle agrée dés à preſent les deſſeins de ſa rigueur, & s'en réjoüit, & l'en benit, puiſqu'alors elle n'auroit pas liberté de le faire. Car que Dieu ſe glorifie en elle, ſelon qu'il l'aura plus agreable, elle eſt bien aiſe de pouvoir agréer, & conſentir preſentement à ſon eternité, telle qu'elle ſoit, & que Dieu tire toû-

jours ſa gloire d'elle, fuſt-ce dans les enfers. Car il n'y a que le ſeul peché que l'on doit haïr, & non la peine deuë au peché. En cet état tout ſon amour eſt retiré en Dieu ſeul : & pour elle, elle s'abandonne aux rigueurs de la Juſtice, pour être ſacrifiée à la pure gloire de Dieu, qui eſt une intention fort épurée du propre intereſt.

La ſupréme indifference à tout état doit ſuffire l'ame qui a l'intention bien pure, dans un abandon tres-parfait au bon plaiſir de Dieu, pour demeurer contente dans le rang & la diſpoſition où Dieu la veut, ſatisfaite en toute humilité & profonde mort de ſoy-même, de la portion de Grace qu'elle recevra de ſon infinie Bonté. Ainſi diſpoſée, elle n'a attention que pour voir ce que Dieu veut d'elle, & le faire fidelement, peu ou beaucoup : & ainſi elle entrera dans une paix intellectuelle tres-grande.

Ne voulant que Dieu, elle doit avoir un tres-grand amour du dénuëment des creatures ; car c'eſt le grand chemin pour aller à la pureté d'amour. Que cherchoient tous les anciens Anachoretes dans les deſerts, ſinon d'acquerir plus parfaitement la pauvreté ſupréme de toutes creatures, pour avoir en ſuite la parfaite pureté d'amour ? Craignons, & ſoûpirons de nous voir ſi engagez & ſi envi-

ronnez de creatures dans le monde. Il eſt difficile que quelqu'une ne nous accroche, & ne nous ôte la parfaite poſſeſſion de Dieu ſeul.

C'eſt une faveur de Dieu, d'avoir une vocation ſpeciale aux états pauvres & abjets de Jeſus Chriſt : c'eſt une autre grace, que la Providence nous y conduiſe par une heureuſe neceſſité, & à petit bruit ſans éclat & avec abjection ; il ſuffit que l'ame conſente purement aux evenemens de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Conference qui éclaircit pluſieurs belles difficultez touchant l'oraiſon.

Demande. EN quoy conſiſte preciſément la bonne oraiſon mentale ? J'en trouve de tant de ſortes dans les livres ; les Saints en ont pratiqué de ſi differentes, qui toutes ſont parfaites, & me donnent beaucoup d'attraits, à laquelle de toutes me dois-je determiner ?

Réponſe. Les voyes des ames pour l'oraiſon étant plus multipliées que le ſable de la mer, il faut que chacun ſe tienne en la ſienne, hors de là ce n'eſt que perte de

temps, & amuſement. D'où vient que dans les livres il ſe rencontre peu de choſes propre pour chaque ame. Et quoy qu'il y ait des veritez tres-ſolides & tres-ſublimes de l'oraiſon dans les livres de ſainte Thereſe, du B. Jean de la Croix, & autres; ils ont écrit leur attrait, & non celuy des autres, ſinon en paſſant, par abondance de lumiere. Il eſt bon de les lire, non pour les ſuivre entierement, & s'ajuſter de tous points à leur maniere d'oraiſon, mais on y rencontre toûjours des choſes fort utiles, & puis cette lecture eſt une recreation ſpirituelle des plus agreables.

D. D'où viennent ces differentes manieres d'oraiſon, vû qu'il ſemble que n'y ayant en Dieu qu'une ſouveraine & tres-ſimple verité à connoître, un ſouverain bien à aimer, & la charité étant dans toutes les ames de même eſpece, on devroit voir une tres-grande conformité entre tous ceux qui connoiſſent & qui aiment Dieu?

R. Ce qui fait les differentes oraiſons, ce ſont premierement les differentes manieres de connoître Dieu; les unes traitant avec luy par la ſimple meditation, & par le raiſonnement humain; les autres recevant de Dieu une tres-ſimple lumiere au deſſus du raiſonnement, par laquelle

il ſe manifeſte à l'ame par luy-même, comme le Soleil par ſon rayon ; les autres contemplant Dieu par les ſimples vûës ſans vûë, & par les lumieres obſcures de la Foy. Tous ces moyens de traiter avec Dieu ne ſont pas ſeulement des oraiſons differentes, mais ſont la ſource d'une grande diverſité qui ſe rencontre en chaque moyen. Par exemple, dans l'oraiſon de foy qui paroiſt la plus ſimple, il y a pluſieurs degrez qui donnent à l'ame des vûës differentes de Dieu, & des choſes divines. Quand la foy eſt dans un entendement bien purgé d'image & d'eſpece, elle luy découvre des vûës de Dieu ſublimes, comme il eſt en ſoy, d'une maniere negative, generale, confuſe, & tres-propre à faire concevoir une tres-grande eſtime de Dieu, & un ardent amour.

Tous les livres, les predications, & les conferences ne ſatisfont point une ame accoûtumée à ce genre de connoiſſance ; elle ne peut ſouffrir ces façons de parler & de concevoir Dieu, comme trop imparfaites. La foy toute pure la contente, en attendant la lumiere de gloire, puiſqu'elle luy découvre ſon objet en ſon infinité, quoy qu'obſcurément ; & à meſure que la foy eſt plus ou moins pure & ſimple, ces vûës ſont auſſi plus ou moins parfaites.

D. Tout le monde eſt-il capable de ces oraiſons ſublimes ? & ſi quelqu'un deſiroit y entrer, par quelle voye le pourroit-il faire ?

R. Le don d'oraiſon n'eſt pas pour tout le monde ; il y a eu de grands Saints qui ne l'ont jamais eu, comme tant de bons ſerviteurs de Dieu qui ſe ſont ſanctifiez dans les exercices de la vie active, dans leſquels ils faiſoient peu d'oraiſon, & ne faiſoient que l'ordinaire, par la meditation qui eſt bonne & parfaite, pour les ames que Dieu n'appelle pas à une plus haute. Ceux que Dieu favoriſe en leur accordant le don d'oraiſon, poſſedant un treſor inappreciable ; avec cette ſeule Grace qui eſt la ſource d'une infinité de graces, ils ſont aſſez riches, fuſſent-il les plus pauvres du monde. Mais comme c'eſt un don de Dieu, c'eſt pure folie & temerité de penſer s'élever aux états ſublimes de la contemplation, ſi Dieu n'y éleve luy-même. Tout ce que l'on peut faire, eſt de s'y diſpoſer par une grande fidelité qu'il faut apporter à tous les mouvemens de la Grace, par une mort continuelle à nos inclinations humaines, par la pratique de la bonne mortification, & puis c'eſt à Dieu à faire le reſte. Si le Seigneur ne bâtit la maiſon, en vain travaillent ceux qui

s'efforcent

s'efforcent de l'edifier par leurs propres forces.

D. Une ame établie dans une oraiſon ſublime, & qui depuis long-temps a la pratique d'y trouver Dieu, & d'en joüir ſans peine, peut-elle décheoir facilement de cet état?

R. Si elle s'abandonnoit aux inclinations de ſes ſens, ou ſi elle commettoit de groſſes imperfections, devenant infidele à Dieu, elle en décherroit; mais il eſt bien à croire qu'elle y retourneroit, car elle ne pourroit ſouffrir long-temps la perte d'un ſi grand bonheur, ſans s'efforcer par ſes humiliations & ſes penitences de le trouver: Autant que l'on eſt dans le dénûment des creatures, autant on s'avance, & non plus. C'eſt la fidelité & la pratique qui nous rend maîtres; c'eſt pourquoy il eſt de merveilleuſe importance de ſe débaraſſer des affaires. Celles pourtant que Dieu demandent de nous, ne nous empeſchent pas d'arriver au degré d'oraiſon que Dieu nous a preparé de toute eternité.

D. Les oraiſons les plus élevées & les plus parfaites ſont toutes dans les tenebres & dans les privations, & ſouvent dans les croix interieures; mais n'y a-t'il pas un état de joüiſſance & de lumiere où l'on peut arriver, dans lequel l'ame

poſſederoit ſon Dieu clairement & paiſiblement, ſans nulle ſouffrance ?

R. Non, l'état permanent de joüiſſance eſt reſervé pour l'autre vie ; l'on reçoit bien quelquefois des lumieres & des joüiſſances durant celle-cy, mais comme en paſſant & par intervalle. Le temps de la vie preſente étant d'acquiſition, & non de poſſeſſion, l'ame peut toûjours aller acquerant de nouvelles graces, & faiſant de nouveaux progrés dans ſon oraiſon, à proportion qu'elle fait un nouveau fond de vertu & de pureté par ſa fidelité dans les occaſions. Ordinairement Dieu fait paſſer les ames dans les tenebres, tentations, delaiſſemens, ſouffrances interieures & exterieures, pour leur faire acquerir beaucoup de vertu & un nouveau fond de pureté, qui les fait paſſer à un état nouveau d'oraiſon. Et puis Dieu recommence à les exercer d'une autre maniere, pour leur donner encore un autre état ; ſa vie ſe paſſe de la ſorte. Et ainſi il ne faut pas s'étonner ſi la vie des Juſtes eſt ſi traverſée ; il eſt expedient que cela ſoit pour leur perfection, & pour l'acquiſition de l'amour divin.

D. Combien de temps faut-il employer tous les jours à l'oraiſon, quand on a deſſein d'y faire profit, & de s'y perfectionner ?

R. Sans un long & grand uſage d'oraiſon, l'on ne peut beaucoup s'avancer dans ce divin exercice ; ce n'eſt pas aſſez de faire de bonnes œuvres, il faut faire pluſieurs heures d'oraiſon chaque jour. Autant que vous ferez d'oraiſon, autant vous ferez de progrés dans les voyes de Dieu, & non plus ; vous ne devez avoir attention qu'à donner beaucoup de temps à cet exercice, principalement ſi Dieu vous y appelle, & non pas à la vie active. Ne vous mettez pas en ſoin de vous acquitter de vos autres obligations; l'ame en l'état d'une oraiſon continuelle, eſt tout ce qu'il faut qu'elle ſoit dans les occaſions, ſans qu'elle le procure par ſes induſtries. Quand il faut ſe confeſſer elle eſt tout aneantiſſement devant Dieu, tout amour douloureux & de contrition. Quand il faut communier, elle eſt toute humilité, tout deſir, toute ardeur. Quand il faut corriger, elle eſt toute douceur & charité. Quand il faut aider le prochain, elle n'eſt que zele & affection. Quand il faut agir pour Dieu, c'eſt une intention toute épurée du propre intereſt. Et tout cela dans une ame tres-ſimplifiée en l'oraiſon ſe fait ſans actes diſtincts, mais par état, & d'une maniere excellente que Dieu opere, non par des meditations ou conſiderations, qui ne ſont que des

moyens pour trouver Dieu. Une ame qui l'a trouvé, s'y repose, & s'y abîme, ne pouvant autre chose que de l'aimer & de l'adorer en esprit & en verité.

FIN.

Permiſſion du T. R. P. General de l'Ordre des Capucins.

NOS Frater MARCUS-ANTONIUS A CARRENEDULO, Ordinis Fratrum Minorum ſancti Franciſci Capucinorum, Generalis immeritus, ſalutem in Domino.

Tenore præſentium, tibi multùm reverendo Patri LUDOVICO FRANCISCO ARGENTONIENSI, Definitori & Guardiano Rothomagenſi in Conventu noſtro Capucinorum, licentiam & facultatem concedimus, ut ſervatis alias de jure ſervandis, librum; cui titulus eſt, *Le Chrétien Interieur*, jam impreſſum, à duobus Religioſis Doctoribus noſtræ Religioſis reviſum, & approbatum, iterum Typis mandare valeas, in quorum fidem has dedimus noſtra manu ſuſcriptas, & officii noſtri Sigillo munitas. Romæ, die 13. Novembris 1662.

P. MARCUS ANTONIUS Miniſter Generalis.

Approbation des Docteurs de l'Ordre.

NOUS ſouſſignez Lecteurs en Theologie de l'Ordre des Capucins, certifions avoir par l'ordre & le commandement de nôtre T. R. P. General, & détermination ſpeciale du R. P. FRANÇOIS DE MAINNEVILLE Provincial de nôtre Province de Normandie, exactement lû un Livre qui porte pour tître *Le Chrétien Interieur, tiré des écrits d'un grand ſerviteur de Dieu*, par le R. P. LOUIS FRANCOIS D'ARGENTAN Predicateur Capucin, & Definiteur de la Province de Normandie; auquel non ſeulement nous n'avons rien trouvé qui ne ſoit tres-conforme à la Foy orthodoxe, mais auſſi l'avons trouvé rempli d'une doctrine toute ſainte, & capable de conduire les ames de ceux qui le liront, à un degré de perfection, & de les animer de l'Eſprit de Jeſus Chriſt crucifié; c'eſt pourquoy ayant jugé qu'il ſeroit tant de fois rimprimé, qu'il pourroit enfin venir à la connoiſſance de tous les Chrêtiens, nous y avons donné nôtre approbation: Et en foy dequoy nous l'avons ſignée en

nôtre Convent de Caën le 18. de Janvier 1663.

F. NICOLAS DE FALAISE Lecteur en Theologie.

F. AMADE'E DE BAYEUX Lecteur en Theologie.

Permiſſion du R. P. Provincial.

NOUS Frere FRANÇOIS DE MAINNEVILLE, Provincial, bien qu'indigne, des Freres Mineurs Capucins de la Province de Normandie; aprés avoir lû l'Approbation des Docteurs & des Theologiens de nôtre Ordre, que nous avions commis par l'autorité de nôtre T. R. P. General, pour examiner un Livre, qui porte pour tître *Le Chrétien Interieur, tiré des écrits d'un grand Serviteur de Dieu*, permettons au R. P. LOUIS FRANÇOIS D'ARGENTAN, Predicateur & Definiteur de nôtredite Province, de le faire rimprimer, toutes choſes preſcrites par le droit y étant obſervées: En foy dequoy nous avons ſigné la preſente permiſſion dans nôtre Convent de Caën, le 18. de Janvier 1663.

F. FRANÇOIS Provincial.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1886